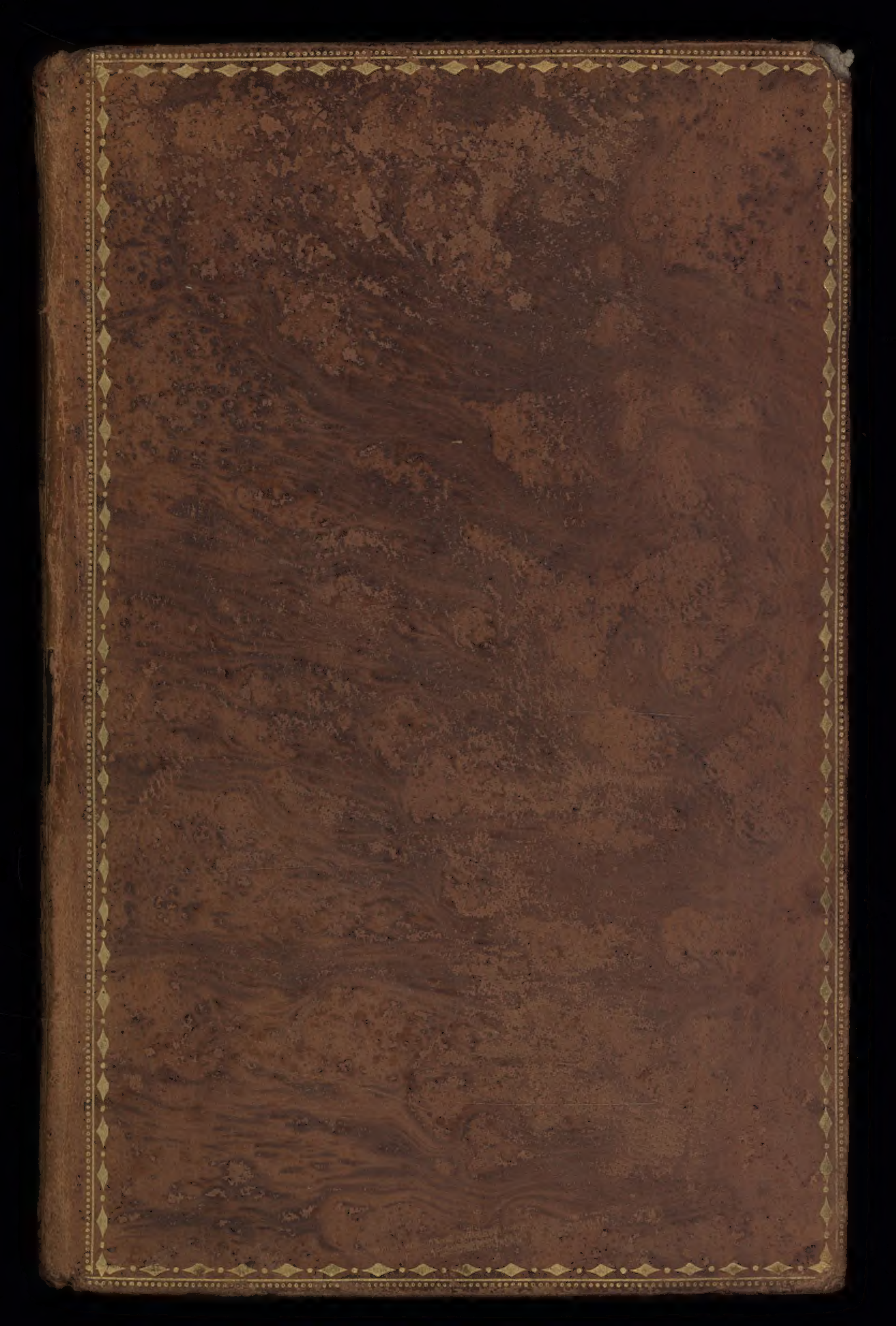
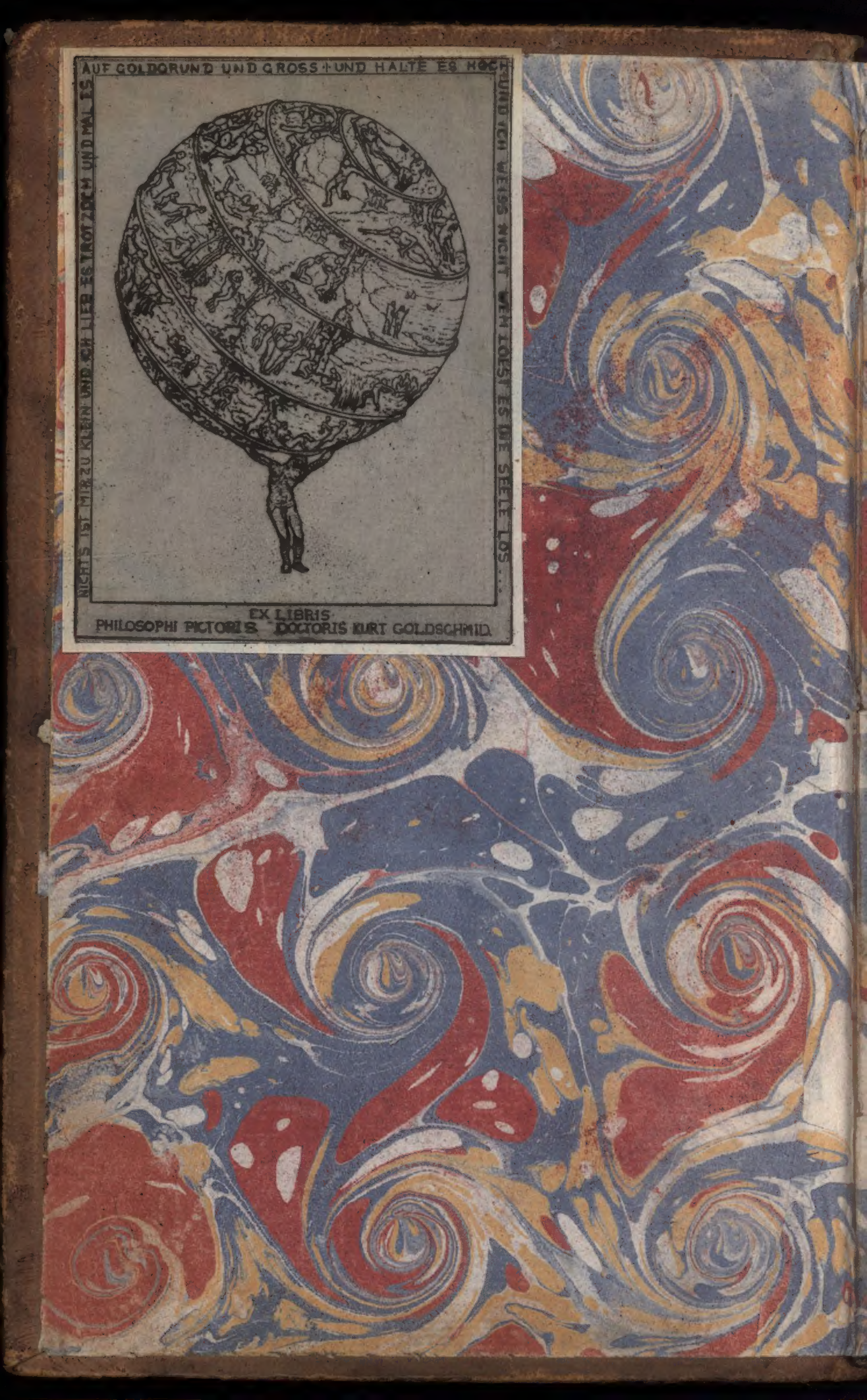
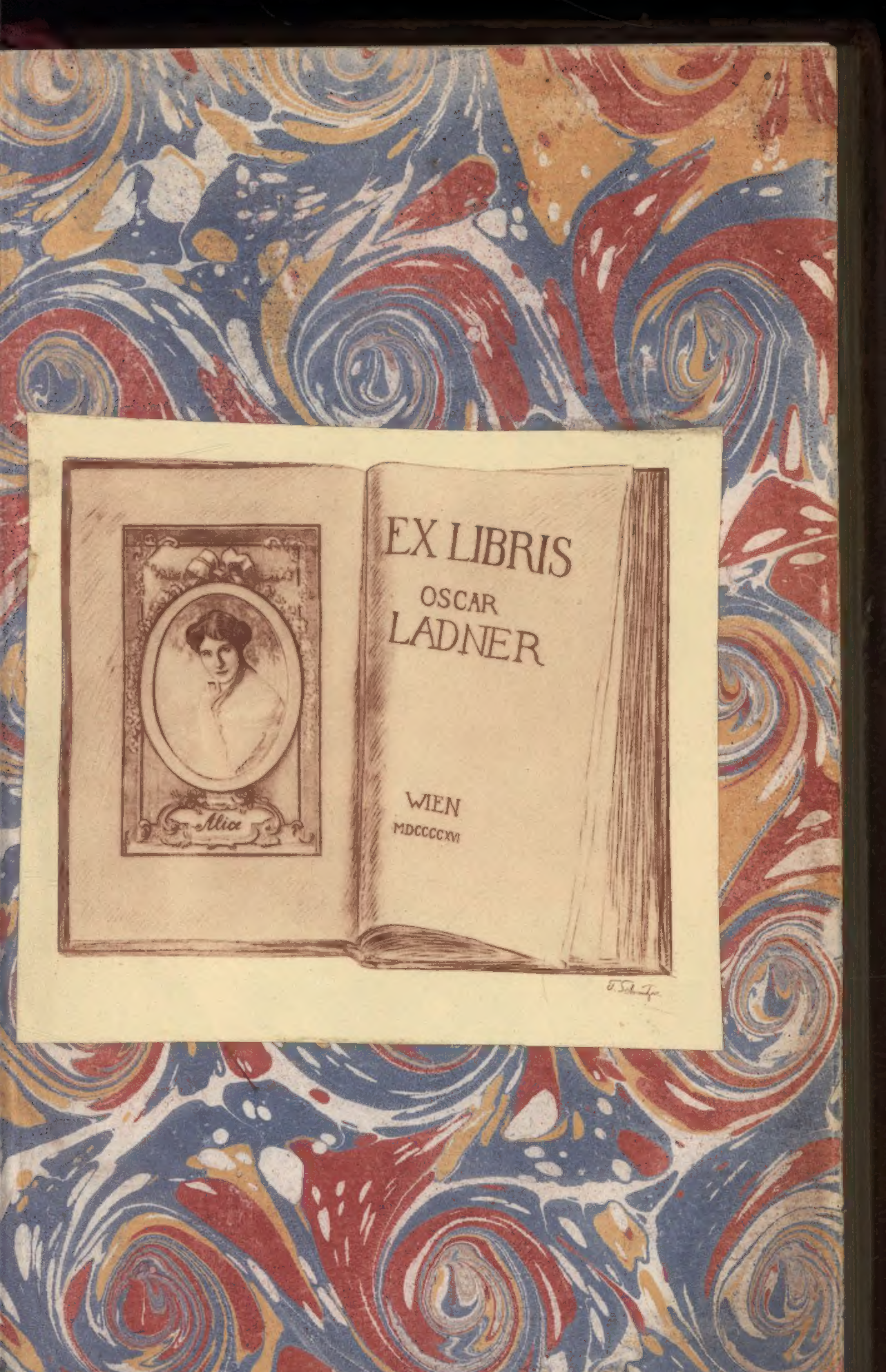



NICHTS IST MIR ZU KLEIN UND ICH LIEB ES TROTZDEM UND MAL ES
AUF GOLDGRUND UND GROSS + UND HALTE ES HOCH
UND ICH WEISS NICHT WEM LOEST ES DIE SEELE LOS . . .
EX LIBRIS
PHILOSOPHI PICTORIS DOCTORIS KURT GOLDSCHMID



EX LIBRIS
OSCAR
LADNER
WIEN
MDCCCCXVI
Alice

ŒUVRES

COMPLETTES

D'OVIDE.

Tome 6.

LES ELEGIES D'OVIDE.

ART D'AIMER.

OVIDE NASON

LES AMOURS D'OVIDE.

REMÈDE D'AMOUR.

ŒUVRES COMPLETTES D'OVIDE;

TRADUITES EN FRANÇAIS;

Auxquelles on a ajouté la vie de ce poëte; les Hymnes de CALLIMAQUE; le *Pervigilium Veneris;* l'Epitre de LINGENDES sur l'exil d'Ovide, et la traduction en vers de la belle Elégie d'Ovide sur son départ, par LEFRANC DE POMPIGNAN.

Edition imprimée sous les yeux, et par les soins de J. CH. PONCELIN.

TOME SIXIÈME.

A PARIS.

Chez DEBARLE, Imprimeur-Libraire, au Bureau général des Journaux, rue du Hurepoix, quai des Augustins, N°. 17.

AN VII.

LES ÉLÉGIES D'OVIDE,

ÉCRITES PENDANT SON EXIL,

Traduites du latin en français, et enrichies de notes critiques et historiques.

PAR LE P. J. M. DE KERVILLARS, JÉSUITE.

PRÉFACE.

Les élégies d'Ovide qu'on donne ici traduites en français, sont l'ouvrage du plus ingénieux poëte et un des plus illustres malheureux de l'ancienne Rome : son esprit fut un peu la cause de ses malheurs, et dans ses malheurs il ne trouva point d'autre ressource que son esprit; il l'emploie ici tout entier à fléchir la colère d'un grand prince dont il s'attira l'indignation.

Auguste, le plus spirituel des Césars, et qui aima le plus les gens de lettres, eut d'abord pour Ovide toute l'estime que méritoit un homme qui sembloit être né entre les bras des muses; tant il avoit de facilité à faire des vers, et d'un tour si aisé, si délicat, si gracieux, que dans le beau siècle de la poésie latine, il eut peu d'égaux parmi ses contemporains.

Cependant l'année 762 de Rome, et la 42e. de l'empire d'Auguste, lorsque la

fortune de ce poëte chevalier romain paroissoit la plus brillante, et qu'il se croyoit le mieux dans l'esprit de son maître, il fut exilé à Tomes, ville située dans la Sarmatie ou la Scythie d'Europe, sur les bords du pont Euxin, et au midi des bouches du Danube. Il y mourut après sept ans d'exil, âgé de cinquante-neuf ans et quelques mois, trois ans après la mort d'Auguste: ce prince, si l'on en croit Ovide même, pensoit à le rappeler, lorsque la mort le prévint, et laissa l'infortuné poëte sans espérance de retour: Tibère, successeur d'Auguste, ne pensa point à lui.

Mais enfin quelle fut la cause de son exil? et quelle raison si forte peut avoir eu l'empereur Auguste de priver Rome et sa cour d'un si bel esprit, pour le confiner dans le sein de la Barbarie? c'est ce que l'on ignore, et ce qu'apparemment on ignorera toujours.

L'exil d'Ovide est un de ces mystères de cour qu'on n'a jamais bien dévoilé; nul historien, soit contemporain, soit postérieur

à ce poëte, n'a voulu ou n'a pu nous en instruire : ses commentateurs et divers autres savans, dans tous les siècles qui se sont écoulés depuis lui jusqu'à nous, après bien des recherches, ne nous ont donné sur cela que des conjectures plus ou moins vraisemblables : de certitude, il n'en faut point attendre sur un fait si obscur, et dont Ovide même n'a parlé qu'en termes énigmatiques. Toutefois ce que nous pouvons faire de mieux, est de nous en tenir à ce qu'il a dit, et d'exposer ici les diverses conjectures qu'on a faites après lui, en démêlant ce que chacune peut avoir de vrai ou de faux.

Ovide attribue son exil à deux causes; premièrement à son poëme de l'art d'aimer; secondement à l'indiscrétion de ses yeux qui virent, dit-il, ce qu'ils n'auroient jamais dû voir. Par-tout il éloigne de soi tout soupçon de crime : sa faute, si l'on veut l'en croire, ne fut qu'une erreur, une imprudence, un malheur; il se compare à Actéon, qui, pour avoir vu par hasard Diane au

retour de la chasse, prête à se mettre au bain, fut tout-à-coup changé en cerf, puis déchiré par ses propres chiens.

A l'égard du poëme de l'art d'aimer, il est certain qu'Auguste, lorsqu'il se le fit lire pour la première fois, en fut fort irrité, et conçut dès-lors beaucoup d'aversion pour le maître d'un art si pernicieux : c'est ce que nous apprenons du poëte même, qui dans une de ses élégies se plaint amèrement de celui qui le premier lui rendit ce mauvais office auprès de l'empereur. En effet, ce grand prince comprit aisément qu'un ouvrage sorti des mains d'Ovide, sous un titre si séduisant, seroit bientôt répandu parmi la jeunesse romaine, et pourroit y causer de grands désordres. Il ne tarda guère lui-même à en ressentir les funestes effets jusques dans sa maison.

Julie, sa fille unique, élevée à cette école, perdit en peu de temps tous les sentimens d'honneur qu'une éducation sage et digne d'une princesse de si haut rang, avoit pu lui inspirer. De-là vinrent ensuite ces dé-

sordres crians dont elle se déshonora, et toute la maison des Césars : c'est ce qui obligea enfin l'empereur son père, malgré toute la tendresse qu'il avoit eue pour elle, de l'exiler dans l'isle Pandataire, aujourd'hui Sainte Marie, sur les côtes de la Campanie ; et cela arriva précisément la même année qu'Ovide mit au jour l'ouvrage dont nous parlons.

C'est ce qui a donné occasion à quelques auteurs, et entr'autres à Sidoine Apollinaire, de dire qu'Ovide avoit été l'un des amans de Julie, que c'étoit elle qu'il célébroit dans ses vers sous le faux nom de Corinne, et que pour cela il avoit été exilé à Tomes. Il est bien vrai qu'Ovide fut un des plus assidus courtisans de la princesse : comme elle joignoit à une grande beauté toute la vivacité d'un esprit aisé et galant, on ne peut douter que le poëte ne profitât des entrées libres qu'il avoit chez elle, pour briguer l'honneur de son suffrage en faveur de ses poésies, et en particulier de son art d'aimer, auquel apparemment elle ne prit

que trop de goût. Mais qu'il ait osé se déclarer son amant, en faire une maîtresse d'habitude, et la chanter publiquement dans tout Rome, comme cette Corinne à qui il dédie les premiers essais de sa muse; c'est ce qui paroît contre toute vraisemblance.

De quel front après cela Ovide auroit-il pu appeler la faute qui causa ses malheurs, une faute de pure imprudence, une erreur, un coup-d'œil indiscret, et qui lui coûta cher? Mais qui croiroit encore qu'on eût épargné un poëte, simple chevalier romain, pendant qu'on faisoit mourir Lucius Antonius, fils du triumvir, pour avoir été convaincu du même crime dont on accuse ici Ovide? Enfin ce qui achève de détruire absolument cette vaine conjecture, c'est qu'elle se trouve jointe à un anachronisme des plus grossiers: il est constant qu'Ovide ne fut exilé que dix ans après Julie, fille d'Auguste, et après la publication du poëme de l'art d'aimer; c'est ce qui a fait dire à ce poëte que la peine suivit bien long-temps

après la faute, et qu'on attendit à le punir dans sa vieillesse, des saillies trop vives d'une jeunesse un peu trop émancipée.

Mais disons tout. Il y a bien de l'apparence que l'art d'aimer ne fut qu'un prétexte dont Ovide, comme de concert avec Auguste, voulut couvrir la véritable cause de son exil. Sa faute capitale fut d'avoir été témoin de quelque action secrète qui intéressoit la réputation de l'empereur, ou plutôt de quelque personne qui lui étoit bien chère : c'est encore sur quoi nos savans Oédipes, qui veulent à quelque prix que ce soit deviner une énigme de dix-sept siècles, se trouvent fort partagés.

Ceux qui font tomber leurs soupçons sur la personne de l'empereur même, prétendent, au rapport du jeune Heinsius, qu'Ovide étant un jour dans le palais d'Auguste, apperçut ce prince seul auprès d'un jeune seigneur de sa cour, avec qui il se familiarisoit un peu trop, et que le poëte ne put s'en taire. D'autres veulent que ce fut une dame du palais fort considérée du

prince dont Ovide fit des railleries trop fortes. Quelques-uns mêmes poussent la malignité de leurs conjectures jusqu'à accuser Auguste d'inceste avec sa fille, ce qu'ils appuient d'un passage de Suétone, qui rapporte que Caligula ne pouvant souffrir de passer pour le petit-fils d'Agrippa, se vantoit hautement d'être issu en droite ligne d'Auguste et de Julie par sa mère Agrippine: mais la sotte vanité d'un aussi indigne empereur que celui-là, qui ne craignoit point peut-être de flétrir la mémoire de son ayeul maternel, pour se donner une origine plus illustre, bien loin de confirmer cette conjecture, ne sert qu'à la rendre plus suspecte. Tout le reste est avancé sans preuve, et n'a de fondement que dans l'imagination un peu gâtée de ces écrivains. En effet, quelle apparence y a-t-il qu'Ovide parlant à Auguste même, lui eût rappelé tant de fois le souvenir d'un fait si odieux? N'étoit-ce pas un moyen infaillible de l'irriter davantage en voulant l'appaiser? Il auroit dû bien plutôt l'ensevelir dans un éternel silence.

Quelques-uns encore ont voulu mettre ici Mécène en jeu; et parce qu'Ovide a, ce semble, affecté de ne parler jamais dans ses ouvrages de ce favori d'Auguste, grand protecteur des beaux esprits de son temps, ils en content je ne sais quelle aventure burlesque avec Julie, où ils font entrer Ovide pour quelque chose, et veulent que c'est ce qui lui attira l'exil; mais ces auteurs n'ont pas pris garde que Mécène étoit mort seize ou dix-sept ans avant qu'Ovide fût exilé.

Enfin, quelques autres ont attribué l'exil d'Ovide à la jeune Julie, fille de la première, et petite-fille d'Auguste : ceux-là me semblent avoir mieux rencontré que les autres. En effet, cette princesse marchant sur les traces de sa mère, ne fut pas moins décriée qu'elle, et eut aussi la même destinée. Auguste ne pouvant plus supporter ses infâmes amours, la rélegua dans l'isle Trémiti, sur les côtes de la Pouille.

L'exil d'Ovide suivit de près celui de la petite-fille d'Auguste; ce qui a fait juger

avec beaucoup de vraisemblance que ce poëte s'étoit trouvé mêlé dans quelque intrigue, et avoit été témoin, peut-être par hasard, de quelque désordre secret de cette princesse : cela joint à son poëme de l'art d'aimer qui, à vrai dire, fit d'étranges impressions sur le cœur des deux Julies, fut ce qui causa sa disgrace.

Voilà de toutes les conjectures sur l'exil d'Ovide, celle qui me paroît la mieux fondée. On ne prétend pas néanmoins y asservir les lecteurs qui seront toujours parfaitement libres d'en penser ce qu'il leur plaira : il nous suffit d'avoir rapporté fidèlement tout ce qui s'est dit au sujet d'un exil qui a donné matière à tant de belles élégies que nous donnons ici traduites en notre langue.

Ovide les envoya à Rome, divisées en cinq livres, sous le nom de Tristes, parce qu'en effet le temps, le lieu, le sujet, tout s'y ressent de la tristesse profonde où étoit l'auteur, lorsqu'il les écrivit.

Mais, dira quelqu'un, vous ne nous pré-

sentez ici que des objets bien lugubres, et peu propres à intéresser des lecteurs qui d'ordinaire ne lisent guère que pour se divertir. Il est vrai qu'on ne connoît ici Ovide que par ses larmes, ses gémissemens, ses regrets, j'ai presque dit sa pénitence: elle mériteroit peut-être un si beau nom, si le motif en étoit plus pur, et qu'elle n'eût pas pour unique objet l'offense d'un prétendu Dieu qui ne fut jamais qu'un homme. Mais il faut avouer aussi qu'Ovide gémit et soupire avec tant de grace, qu'il est plus doux de pleurer avec lui que de rire avec les autres : et ne sait-on pas qu'il n'est point de plaisir plus vif et plus touchant que celui où dans une belle scène tragique un excellent acteur nous émeut, nous passionne et nous attendrit jusqu'aux larmes ?

Quoi qu'il en soit, une terre affreuse et sauvage, habitée par des peuples encore plus sauvages que leur terre, est ici le lieu de la scène où paroît Ovide, pour y conter ses infortunes à qui daigne l'entendre : il le fait en vers élégiaques, comme plus pro-

pres à exprimer les vifs sentimens de sa douleur.

En effet, l'élégie est moins l'ouvrage de l'esprit que du cœur : chaque distique de mesure inégale dont elle est composée, exprime assez naturellement le langage de la douleur, toujours entre-coupé de soupirs; et la chûte du second vers est d'ordinaire un sentiment vif et tendre qui tient lieu de la pointe dans l'épigramme. Ovide excella dans ce genre de poésie, et nul autre n'a mieux entendu que lui le vrai tour et les vraies beautés de l'élégie : aussi n'a-t-il pas craint de se donner lui-même une louange un peu trop forte, lorsqu'il a dit qu'il étoit dans le genre élégiaque ce que Virgile fut dans le genre épique, c'est-à-dire, le premier de tous.

Il est vrai que sans sortir des élégies contenues dans ce volume, soit qu'Ovide nous dépeigne son départ de Rome et la dernière nuit qu'il y passa, ses tristes adieux, ses déchiremens de cœur, ses délais affectés pour reculer toujours le moment fatal où il

faut quitter tout ce qu'il aime ; soit qu'arrivé au terme de son exil, il se représente au milieu des Getes et des Sarmates comme une statue muette qui n'entend point le langage de ces barbares et n'en est point entendue ; soit qu'il compare les horreurs de la Scythie avec les délices de Rome, où il vivoit au milieu d'un cercle d'amis choisis, dont le commerce lui fut toujours si doux: dans toutes ces peintures, quelle naïveté, quelle abondance d'expressions, quelle vivacité de sentimens! quelle heureuse adresse à emprunter de la fable tout ce qui peut orner et enrichir sa poésie !

Mais, pour bien connoître Ovide et tout ce qu'il vaut, qu'on lise ici particulièrement cette fameuse apologie qu'il adresse à Auguste ; elle remplit tout le second livre des Tristes, et a toujours passé pour un des chef-d'œuvres de l'antiquité ; c'est-là que le poëte, qui connoît toute la délicatesse du prince avec qui il doit traiter, plie et replie son esprit en cent manières pour tâcher de le fléchir ; c'est-là qu'il met en œuvre tous

les traits d'une éloquence vive, naturelle et insinuante pour s'ouvrir un chemin au cœur de son maître, pour en remuer tous les ressorts, et pour lui inspirer des sentimens de compassion envers un sujet de quelque mérite que son imprudence plutôt qu'aucun crime a rendu malheureux.

Enfin ce qui doit nous rendre plus agréable la lecture de cette partie des ouvrages d'Ovide qui peut orner l'esprit sans intéresser les mœurs, c'est que de tous les poëtes anciens, il est celui qui pense le plus à la manière française; on diroit presque qu'il est né parmi nous : ce tour fin, mais naïf et gracieux qu'il sait donner à ses pensées, ces mouvemens tendres et délicats qui animent tous ses sentimens, sont tout-à-fait du goût de la nation : en un mot tout ce qu'Ovide pense, tout ce qu'il exprime, quelque sujet qu'il manie, pourroit être avoué de nos maîtres dans l'art d'écrire; et je ne sais à qui cela fait plus d'honneur, ou à Ovide de nous avoir prévenus dans une manière si exquise de tourner ses pensées,

sées, ou à nous d'avoir si bien rencontré la manière d'Ovide.

Au reste, qu'on ne s'imagine pas que les derniers ouvrages de ce poëte, qu'il composa dans son exil, aient rien contracté de la barbarie du climat où il vivoit alors : à la vérité il dit quelquefois qu'il ne sait si à force de pratiquer les Scytes et les Sarmates, il n'est point devenu lui-même un peu Sarmate dans son style; mais il ne le dit qu'en badinant, et d'un ton qui marque assez qu'il n'en croit rien. Cependant un critique de nos jours a été assez simple pour l'en croire sur sa parole, et s'est imaginé entrevoir en effet dans ses livres des Tristes et du Pont, de grandes négligences, quelque chose de lâche et de languissant qui marque un esprit sur le déclin, et dont le beau feu s'est amorti par de longues souffrances; mais c'est une pure prévention : jamais peut-être Ovide ne fut plus éloquent et plus ingénieux que dans le récit de ses malheurs, et dans la description du pays barbare où il réside; semblable à ces grands peintres

qui n'excellent pas moins à peindre des rochers escarpés, de sombres forêts et d'affreux déserts, que les plus beaux paysages et les plus riantes prairies.

Enfin il est si peu vrai qu'Ovide eût rien contracté de la rusticité du Scyte et du Sarmate en vivant parmi eux, qu'au contraire on peut dire de lui qu'il trouva le secret de réaliser en quelque sorte ce que la fable a feint d'un Orphée, d'un Linus, d'un Amphion et d'Apollon même devenu berger du troupeau d'Admète: c'est-à-dire, que par ses manières douces et polies, il sut si bien apprivoiser ces peuples farouches, qu'il les changea pour ainsi dire en d'autres hommes. Après quelques années de séjour, il vint à bout de se les familiariser, de les adoucir, de les civiliser, de les rendre sensibles aux charmes de la conversation et de la poésie: aussi l'aimèrent-ils presque jusqu'à l'adoration; ils le chérirent, ils l'honorèrent, ils célébrèrent des fêtes à son honneur, et après sa mort ils le pleurèrent, lui firent de magnifiques funérailles aux frais du pu-

blic : enfin ils lui érigèrent un superbe tombeau proche la porte de leur ville. Ainsi finit Ovide, l'esprit le plus doux, le plus poli et le plus cultivé de son siècle.

Il ne nous reste plus qu'à dire un mot de la traduction et des remarques qu'on y a jointes. Dans la traduction on a suivi les règles que nous en ont données nos meilleurs traducteurs ; on a voulu qu'elle fût assez fidelle pour ne rien perdre, s'il étoit possible, des beautés de l'original, et assez élégante pour se faire lire avec quelque sorte de plaisir : on s'est sur-tout étudié à bien prendre l'esprit et le génie de son auteur. Il est pourtant vrai qu'on risque toujours beaucoup de se trouver côte à côte et de niveau avec un aussi bel esprit qu'Ovide ; et il est moins aisé qu'on ne le pense, de réussir à le bien traduire : plus son expression naïve et délicate semble faite pour la nôtre, plus on doit craindre un latinisme qui a l'air si français. Au reste, on a eu soin d'adoucir quelques métaphores un peu trop fortes ; et dans les répétitions qui sont assez fré-

quentes chez ce poëte. On s'est appliqué aussi-bien que lui à donner aux mêmes choses un tour neuf et de nouvelles expressions, pour ne pas se copier servilement soi-même. Enfin le traducteur a pris garde que son ouvrage n'eût point trop l'air d'une traduction, mais d'un ouvrage de première main.

A l'égard des notes qu'on a jointes à la traduction, elles sont courtes, précises et dégagées de tout ce vain étalage d'érudition grammaticale, dont la plupart des interprêtes ont coutume de charger leurs commentaires; on s'est borné à ne rien omettre de tout ce qui pouvoit donner une parfaite intelligence de l'auteur. C'est au public à juger si on y a bien réussi.

LES ÉLÉGIES D'OVIDE PENDANT SON EXIL,

TRADUITES EN FRANÇAIS,

AVEC DES REMARQUES CRITIQUES ET HISTORIQUES.

LIVRE PREMIER.

ÉLÉGIE PREMIÈRE.

Ovide à son Livre qu'il envoie à Rome.

Mon Livre (1), vous irez à Rome, et vous irez à Rome sans moi ; je n'en suis point jaloux ; mais hélas ! que n'est-il permis à votre maître d'y aller lui-même. Partez, mais sans appareil, comme il convient au livre d'un auteur exilé. Ouvrage infortuné ! que votre parure soit conforme au temps où nous sommes. Ne soyez point couvert d'un maroquin de couleur de pourpre (2) ; tout ce brillant ne sied pas bien dans un temps de deuil et de larmes. Que votre titre (3) ne soit point enluminé,

ni vos feuilles teintes d'huile de cèdre : qu'on ne vous voie point porter (4) de ces garnitures d'ivoire proprement enchâssées sur l'ébène : de tels ornemens ne sont faits que pour ces heureux livres que le public honore de toutes ses faveurs. Pour vous, il est bien juste que vous vous ressentiez de l'état présent de ma fortune. Que la pierre ponce (5) ne passe point sur votre couverture pour la polir de part et d'autre : contentez-vous d'un parchemin mal apprêté. Si en vous lisant il se rencontre quelques endroits effacés, n'en ayez point de honte ; quiconque les verra, doit juger que ce sont mes larmes qui en sont la cause.

Allez, mon Livre, allez et visitez pour moi ces lieux si charmans : je m'y transporterai du moins par mes vers ; c'est tout ce que je puis. S'il se trouve quelqu'un, comme parmi le peuple, qui se souvienne de moi et qui s'informe de l'état où je suis, vous lui direz que je vis encore, mais qu'il s'en faut beaucoup que je ne sois exempt de tous mes maux ; ajoutez même que si je vis encore, ma vie est un présent que je tiens d'un Dieu (6) : si l'on vous demande quelque chose de plus, vous vous avancerez modestement pour qu'on vous lise ; mais prenez garde qu'il ne vous échappe rien d'indiscret et de mal-à-

propos : le lecteur averti par votre présence, rappelera le souvenir de mes crimes (7), et tout le monde me fera de nouveau mon procès (8).

Pour vous, quand on vous entameroit par quelques paroles piquantes, gardez-vous de répliquer : une cause qui n'est pas trop bonne devient encore plus mauvaise quand on entreprend de la défendre. Peut-être se trouvera-t-il quelqu'un qui soupirera de mon absence, et qui ne pourra lire ces vers sans laisser couler quelques larmes; alors en lui-même et sans rien dire, de peur que quelque délateur ne l'entende, il souhaitera que César s'adoucissant un peu, adoucisse aussi ma peine. Fasse le ciel qu'un homme si généreux, quel qu'il soit, qui souhaite que les Dieux soient propices aux malheureux, n'éprouve jamais lui-même aucun malheur : que tous ses vœux s'accomplissent, et que la colère du prince étant tout-à-fait appaisée, il me permette d'aller mourir tranquillement dans le sein de ma patrie. Mais quelque fidèle que vous soyez à mes ordres, mon Livre, peut-être n'éviterez-vous pas la censure, et qu'on vous traitera d'ouvrage médiocre, fort au-dessous de ma réputation : cependant il est du devoir d'un juge d'examiner non-seulement le fait sur lequel il doit prononcer, mais encore toutes ses circonstances. Qu'on s'informe

donc du lieu et du temps où vous avez été fait; alors vous serez à couvert de la censure.

La poésie demande un esprit calme et tranquille; rien de plus orageux que mes jours, par la multitude des maux qui m'ont assailli tout-à-coup.

Quand on fait des vers, on cherche la solitude et le repos; mais je suis battu des flots, des vents et de la tempête. Tout poëte qui veut travailler avec succès, doit être exempt de trouble et d'inquiétude; mais moi tout éperdu, je crois à chaque moment me voir une épée à la gorge, déjà prête à me percer.

Il n'est point d'homme équitable qui n'admire encore le peu que je fais, et qui ne fasse grace à mes écrits, quels qu'ils soient, quand il les lira.

Mettez à ma place un Homère (9), et considérez tous les maux qui m'assiègent; je suis sûr que son esprit y succomberoit. Enfin, mon Livre, allez et soyez tranquille sur votre destinée. Ne rougissez point d'avoir déplu à un lecteur trop délicat: la fortune ne nous favorise pas assez pour être si jaloux de votre gloire. Au temps de ma prospérité, j'étois fort sensible à l'honneur, et j'avois un désir extrême de me faire un grand nom; mais à présent, si je ne hais pas la poésie, et des études qui m'ont été si funestes, qu'on n'en

demande pas davantage ; c'est bien assez que par des débauches d'esprit, je me sois attiré un cruel exil.

Allez cependant et voyez Rome pour moi, puisqu'il vous est permis de la voir : plût aux Dieux que je fusse aujourd'hui mon livre !

Si vous arrivez comme étranger dans cette grande ville, ne pensez pas pourtant qu'on vous méconnoisse ; quand vous n'auriez point de titre qui vous annonçât, on vous reconnoîtroit aisément à votre style : en vain voudriez-vous dissimuler que vous m'appartenez, on verra clairement que vous êtes mon ouvrage.

Entrez néanmoins, mais secrètement, de peur que mes premières poésies ne vous attirent quelque insulte : elles ne sont plus en faveur comme autrefois. Si quelqu'un, parce que vous m'appartenez, ne croit pas devoir vous lire, mais vous rejette bien loin de lui : regardez, direz-vous, lisez mon titre ; je ne donne point de leçons d'amour ; cet ouvrage (10) a déjà porté la peine qu'il méritoit.

Peut-être attendez-vous, mon Livre, que je vous adresse à ce superbe palais (11) qu'habite l'empereur, et que je vous ordonne de monter à l'appartement du prince.

Que ces augustes lieux me le pardonnent, et

les Dieux qui y résident ; mais c'est de-là qu'est partie la foudre qui est tombée sur ma tête : il y a là, je m'en souviens, il y a là un Dieu plein de clémence ; mais je le crains toujours ce Dieu qui m'a frappé.

La colombe échappée (12) des serres de l'épervier qui l'a blessée, tremble au moindre bruit de ses aîles. La brebis qui a une fois senti la dent meurtrière du loup, n'ose plus s'écarter loin de la bergerie. Si Phaéton (13) vivoit encore, il éviteroit le ciel avec soin, et il ne voudroit pas seulement toucher à ces chevaux qu'il souhaita follement de conduire. Je crains aussi, je l'avoue, la foudre de Jupiter (*), depuis que j'en ai senti les coups ; si ce Dieu tonne, je crois toujours que c'est à moi qu'il en veut.

Autrefois (14) dans la flotte des Grecs, quiconque put échapper des écueils de Capharée, détourna toujours ses voiles des côtes de l'Eubée ; ainsi ma barque (15) une fois battue de la tempête, frémit à la vue des lieux où elle a été maltraitée.

Soyez donc sur vos gardes, mon Livre, et considérez toutes choses avec une timide circonspection ; contentez-vous d'être lu du peuple, ou des gens d'un médiocre étage. Icare (16) pour

(*) Le Jupiter d'Ovide, c'est Auguste ; la foudre lancée contre lui, c'est l'arrêt de son exil.

avoir voulu voler trop haut sur des aîles trop foibles a laissé son nom à une mer fameuse par sa chûte. Il est pourtant difficile de décider ici si vous devez vous servir de la rame (17) ou de la voile; le temps et le lieu vous détermineront. Si vous pouviez tomber entre les mains de César dans certains momens de loisir, lorsque tout est tranquille autour de lui, et qu'il paroît un peu moins animé contre moi, ce seroit un grand bonheur pour vous. Ou bien si quelqu'un vous voyant timide et incertain, sans oser entrer de vous-même, s'offroit à vous introduire, entrez à la bonne heure, pourvu qu'auparavant on vous ait annoncé : entrez alors, vous dis-je ; et, plus heureux que votre maître, profitez de ce jour fortuné pour parvenir jusqu'à l'empereur ; tâchez de faire adoucir un peu les rigueurs de mon exil.

Ou nul autre, ou la main (18) seule qui m'a blessé, peut, comme celle d'un autre Achille, guérir la plaie qu'elle a faite. Seulement prenez bien garde de me nuire en voulant me servir ; car, après tout, je crains ici beaucoup plus que je n'espère : craignez donc que le courroux de César presque assoupi, ne se réveille plus redoutable que jamais, et que vous ne soyez vous-même, sans y penser, la cause d'un nouveau chagrin pour moi.

Cependant lorsque vous vous serez retiré dans mon cabinet, et que vous aurez pris place dans votre petite loge sur mes tablettes, là, vous verrez vos frères (19) tous rangés par ordre, comme enfans d'un même père et les fruits de mon étude; chacun d'eux porte son titre à découvert, avec son nom écrit sur le front.

Mais vous en verrez trois retirés à l'écart et cachés dans un coin; ce sont ceux-là, comme on le sait, qui enseignent le dangereux art d'aimer: fuyez-les, ou si vous l'osez, reprochez-leur en face qu'il ssont de nouveaux Œdipes (20) et de nouveaux Télégones: au moins je vous en avertis, si vous respectez votre père, n'en aimez aucun de ces trois, quoiqu'il vous enseigne à aimer.

Il y a aussi là quinze livres de métamorphoses (21), qui furent enlevés de mes dépouilles dans ce triste jour, qui peut bien être appelé le dernier de ma vie: je vous charge de dire à ceux-là que ma fortune peut bien aussi trouver sa place dans les métamorphoses, tant elle a changé de face tout-à-coup; autrefois la plus heureuse et la plus riante du monde, aujourd'hui la plus triste et la plus déplorable. Sachez, mon Livre, que j'aurois encore bien des choses à vous recommander, mais je crains de vous retenir trop long-temps; et si vous portiez tout ce que j'aurois à vous dire, vous seriez un fardeau trop pesant

pour celui qui doit vous porter vous-même : le voyage est long, hâtez-vous de partir. Pour moi j'habiterai à l'extrêmité du monde une terre, hélas ! bien éloignée et bien différente de ma chère patrie.

ÉLÉGIE II.

Prière d'Ovide aux Dieux pour détourner la tempête, et obtenir une heureuse navigation jusqu'au terme de son exil.

Dieux du ciel et de la mer (1), c'est vous que j'implore ; car enfin dans l'extrêmité où je me trouve, quelle autre ressource pour moi que de faire des vœux (2) ? Epargnez donc, grands Dieux, mon fragile vaisseau déjà si maltraité ; n'achevez pas de le mettre en pièces : non, je vous prie, ne secondez pas la colère du grand César (3). Souvent il arrive que quand un Dieu (4) vous persécute, un autre Dieu nous protège. Vulcain se déclare contre Troye, et Apollon (5) prit sa défense. Vénus favorisa les Troyens, et Pallas leur fut contraire (6). Junon, si propice à Turnus, haïssoit mortellement Enée ; celui-ci cependant, sous la garde de Vénus, étoit en sûreté (7). Souvent Neptune en courroux attaqua le fin et adroit Ulysse, mais toujours Minerve sut le dérober à ses coups. Ainsi, quoique je n'ignore pas la distance qu'il y a de ces héros à moi, qui empêche qu'une divinité propice ne me protège contre un autre Dieu armé pour me détruire ?

Mais, infortuné que je suis! à quoi bon perdre en l'air des paroles inutiles? Au moment que je parle, une grosse vague vient de me couvrir le visage, et me ferme la bouche; un vent impétueux détourne bien loin mes prières, et ne souffre pas qu'elles parviennent jusqu'aux Dieux, à qui elles s'adressent: que dis-je, ces vents conjurés contre moi pour me tourmenter doublement, emportent je ne sais où et mes voiles et mes vœux.

O Dieux, quelles horribles montagnes d'eau je vois rouler les unes sur les autres! on diroit qu'elles vont s'élancer jusqu'au ciel. Mais quels profonds abîmes se creusent sous mes pieds quand les flots s'abaissent! qui ne croiroit qu'ils vont se précipiter jusqu'aux enfers.

De quelque côté que je tourne les yeux, rien ne se présente à moi que la mer et le ciel; l'une toute grosse de ses flots écumans, et l'autre chargé de nuages menaçans. Les vents déchaînés frémissent entre deux (8) avec un mugissement épouvantable. L'onde ne sait plus à quel maître elle obéit: tantôt un vent d'orient qui se renforce à mesure qu'il s'éloigne d'où il est parti, la gourmande; et tantôt c'en est un autre tout contraire, qui, lâché du fond de l'occident, s'en vient lutter contre ses flots. Quelquefois un vent de nord se déchaîne de dessous l'Ourse toujours glacée, et bientôt après un vent de midi vient attaquer

celui-ci de front, et lui livre un rude assaut. Alors le pilote éperdu (9) ne sait plus quelle manœuvre il doit faire ou ne pas faire, quelle route il faut prendre ou éviter: dans une si grande perplexité, tout son art se confond et se trouve sans ressource.

Enfin nous allons périr ; plus d'espoir de salut. Pendant que je parle, un flot vient fondre sur moi et me couvre toute la tête ; c'en est fait, un autre m'ôte la respiration. En vain j'ouvre la bouche pour implorer l'assistance des Dieux ; les eaux meurtrières que j'avale coup sur coup, m'étoufferont enfin. Ma vertueuse épouse ne pleure à présent que mon exil ; c'est le moindre de mes maux, mais elle n'en connoît point d'autre : hélas ! elle ignore qu'à ce moment je suis balotté sur une vaste mer, à la merci des flots, battu des vents et de la tempête, et menacé d'une mort prochaine.

O que je me sais bon gré de n'avoir pas souffert qu'elle montât avec moi sur mon vaisseau ! Dans mon malheur j'aurois péri doublement (10) ; mais maintenant que je périsse, si cette chère épouse est en sûreté, je me survivrai toujours dans la moitié de moi-même.

O Dieux, quelle subite flamme s'échappe tout-à-coup d'un gros nuage ! Quels éclairs brillent de toutes parts, et quel horrible tonnerre gronde dans

dans les cieux ! Au moment que je parle, un furieux coup de mer vient donner dans le flanc de mon vaisseau, avec le même fracas qu'une grosse pierre (11) lancée contre les murs d'une ville assiégée. Ah ! ce flot que je vois s'avancer à grand bruit, et qui s'élève si fort au-dessus des autres, est le dixième (12) et le plus terrible de tous. Hélas ! je ne crains point la mort, mais seulement un genre de mort (13) que j'envisage comme le plus funeste de tous. Garantissez-moi du naufrage, et je tiens la mort pour une insigne faveur.

C'est quelque chose, quoiqu'on en dise, soit qu'on meure de mort naturelle ou de mort violente, d'être inhumé dans le sein de sa patrie parmi ses proches, de pouvoir, en mourant, leur déclarer ses dernières volontés, d'ordonner de sa sépulture, enfin de ne pas devenir la proie des monstres de la mer. Au reste, supposez, si vous le voulez, que je mérite en particulier ce genre de mort si affreux, je ne suis pas seul dans ce vaisseau : pourquoi faut-il que des innocens soient enveloppés dans mon malheur ? C'est à vous, Dieux du Ciel, et à vous aussi divinités de la mer, que j'adresse ces paroles : souffrez que je porte dans ces tristes lieux où je dois me rendre, les foibles restes d'une vie que César toujours humain jusque dans sa colère, m'a bien voulu

laisser par pitié. Voulez-vous donc me perdre, parce que j'ai mérité quelque sorte de punition; mais ma faute, au jugement même de l'empereur, n'est pas une faute capitale qui mérite la mort. Si ce grand prince avoit voulu m'ôter la vie, il le pouvoit bien sans vous : toujours maître de répandre mon sang, il ne m'envie pas le bonheur de vivre, et peut encore, quand il le voudra, m'ôter ce qu'il m'a laissé. Pour vous, grands Dieux, je ne crois pas vous avoir offensés par aucun crime; contentez-vous donc des maux que je souffre, aussi-bien sont-ils sans remède : et quand vous vous uniriez tous ensemble pour sauver un malheureux, dans l'état où je suis vous ne le pourriez faire; ce qui a déjà péri ne peut être sauvé.

Que la mer se calme, que les vents me favorisent, épargnez-moi tant qu'il vous plaira; je n'en serai pas moins exilé. Au reste ce n'est pas pour entasser des richesses immenses par un commerce opulent, que je cours les mers; ce n'est pas aussi à Athènes (14) que je vais, comme autrefois, pour m'enrichir l'esprit des sciences de la Grèce.

Une vaine curiosité ne me rappelle point en Asie (15), pour y voir des villes que je n'ai point encore vues : enfin ce n'est point dans la fameuse Alexandrie (16) que je prétends me transporter,

pour y jouir de l'agréable spectacle des bords du Nil. Je ne vous demande que des vents favorables ; rien ne vous est si aisé que de m'en donner.

Mais qui le croiroit ? la terre où j'aspire, c'est la Sarmatie ; c'est aux rivages du Pont que mes voiles me portent. Ainsi donc en fuyant ma patrie, je suis réduit à me plaindre de n'aller pas assez vîte et de fuir trop lentement, pour arriver à Tomes dans je ne sais quel coin du monde. Je me fraie à moi-même un chemin par mes vœux empressés, vers le triste lieu de mon exil. Si vous m'aimez, ô Dieux, calmez un peu la fureur des flots, et daignez vous-mêmes prêter la main à mon vaisseau ; ou plutôt si vous me haïssez, faites que j'aborde au plus vîte à cette côte sauvage qui m'est destinée par ordre de César ; mourir dans cet affreux climat fait une partie du supplice auquel je suis condamné.

Vents impétueux (17), accourez d'une aîle rapide. Que fais-je encore ici, et qui m'arrête ? Pourquoi faut-il que mes voiles flottent encore à la vue de l'Italie ?

César ne l'entend pas ainsi : pourquoi retenez-vous si long temps un malheureux proscrit qu'il bannit loin de sa présence ?

Que la côte de Pont se présente au plutôt à mes yeux ; ainsi l'ordonne mon prince, et je l'ai

bien mérité : je ne crois pas même qu'on puisse entreprendre sans impiété de justifier ce que César a condamné.

Si cependant il est vrai que jamais les hommes ne peuvent en imposer aux immortels, c'est vous, grands Dieux que j'atteste ici comme témoins de la vérité ; vous savez que ma faute (18) ne fut jamais un crime, et que je n'ai péché que par imprudence : si ma raison s'est un peu égarée, mon cœur fut toujours sain et innocent. Ainsi donc, quoique né dans un rang assez médiocre, si j'ai toujours été zélé partisan de la maison des Césars, si j'ai toujours respecté les édits d'Auguste, si j'ai loué le bonheur de son empire, et publié hautement qu'heureux étoit le peuple soumis aux lois d'un si bon maître, si j'ai tant de fois fait fumer l'encens à l'honneur de César et de son auguste famille, enfin si tel a toujours été le fond de mon cœur à son égard, rendez-moi justice, et daignez, ô Dieux ! m'épargner. Mais s'il n'en est pas ainsi que je le dis, et si je vous en impose, que le flot qui s'avance vers moi, qui déjà s'élève tout prêt à retomber, m'engloutisse à l'instant comme un téméraire. Je me trompe, ou déjà les nuages se dissipent, le ciel se découvre, et la mer docile à mes vœux calme ses fureurs. Non, ce n'est point ici un coup du hasard, c'est vous, grands Dieux, que j'ai attestés

comme garans de la vérité de mes sermens, vous qu'on ne peut jamais tromper ; oui, c'est vous qui m'exaucez en ce moment, et qui me donnez un prompt secours tel que je puis l'attendre des Dieux justes et toujours propices aux malheureux qui les réclament.

ÉLÉGIE III.

Les tristes adieux d'Ovide à son départ de Rome pour aller en exil.

LORSQUE je me représente cette funeste nuit, qui fut la dernière (1) que je passai dans Rome, nuit cruelle, où il me fallut quitter tout ce que j'aimois le plus; à ce triste souvenir les larmes malgré moi coulent encore de mes yeux.

Déjà le jour approchoit auquel César avoit ordonné que je sortisse de l'Italie (2); mais je n'avois alors ni le courage ni le temps de m'y préparer. Les longs délais qui précédèrent le dernier ordre pour mon départ m'avaient comme engourdi le corps et l'esprit: je n'avois pu pourvoir, ni à mes domestiques, ni à mon équipage, ni à cent autres besoins qu'on peut avoir dans une retraite si précipitée. Enfin, je ne fus pas moins étourdi de ce coup, qu'un homme atteint de la foudre, qui vit sans savoir lui-même s'il vit encore.

Cependant l'excès de ma douleur (3) ayant enfin dissipé le nuage qui me couvroit l'esprit, et mes sens s'étant un peu rassis, sur le point de partir, j'entretins pour la dernière fois mes amis consternés; (il ne m'en étoit resté que deux du

grand nombre que j'avois peu de temps avant ma disgrace.) Je pleurois, et ma femme encore plus, qui fondant en larmes, me tenoit étroitement embrassé. Ma fille (4) alors fort éloignée de moi, n'étoit pas à portée de savoir le triste état où se trouvoit son père; elle étoit en Lybie. De quelque côté qu'on tournât les yeux, on ne voyoit que des gens éplorés; tout retentissoit de gémissemens et de cris lamentables; c'étoit l'image d'une espèce d'appareil funèbre : hommes, femmes, enfans, tous me pleuroient comme mort. Enfin, pas un coin dans ma maison qui ne fût arrosé d'un torrent de larmes; et si l'on peut citer de grands exemples sur de petits sujets, telle étoit la face de Troye (5) lorsqu'elle fut prise par les Grecs.

Déjà les hommes et les animaux étoient ensevelis dans un profond sommeil, tout dormoit dans Rome; la lune alors fort élevée au-dessus de notre horison, poursuivoit sa carrière : je la contemplois tristement; et à la faveur de sa triste lumière, appercevant le Capitole (6) qui joignoit de près ma maison (7), (mais, hélas! bien inutilement pour moi!) j'y fixai mes regards, et je prononçai ces mots : Grands Dieux qui habitez ce temple auguste si voisin de chez moi, et que mes yeux désormais ne verront plus; Dieux qui résidez

dans cette superbe ville (8), vous qu'il faut que je quitte, recevez mes derniers adieux. Quoiqu'il soit bien tard de recourir à vous, et que ce soit comme prendre (9) en main le bouclier après la blessure; cependant déchargez-moi (10), je vous supplie, de la haine de César; c'est la seule grace que je vous demande en partant : dites à cet homme divin (11) quelle erreur m'a séduite (12), et faites-lui connoître que ma faute ne fut jamais un crime : que l'auteur de ma peine juge, s'il se peut, de cette faute comme vous en jugez vous-même. Enfin, faites en sorte que ce Dieu s'appaise; et dès-là je cesse d'être malheureux.

Telle fut la courte prière que j'adressai aux Dieux; ma femme en fit une plus longue (13), mais toute entre-coupée de sanglots : prosternée devant ses Dieux demestiques (14), les cheveux épars, et d'une bouche tremblante qu'elle tenoit attachée sur son foyer (15) dont le feu étoit éteint, elle éclate en reproches amers contre ces Dieux qui l'avoient si mal servie (16); reproches, imprécations, hélas! trop inutiles à un mari désespéré.

Enfin la nuit déjà fort avancée ne permettoit plus aucun délai; et déjà l'Ourse (17) traînée sur son charriot, avoit fait plus qu'à demi son tour. Que faire, hélas! j'étois retenu par l'amour de la patrie, ce lien si doux. Cependant cette nuit étoit

la dernière ; le temps pressoit, il falloit partir. Ah! quelqu'un se hâtant trop à mon gré (18), combien de fois lui ai-je dit : Pourquoi vous pressez-vous? considérez de grace d'où vous partez et où vous allez. Combien de fois encore ai-je dit faussement que j'avois une heure marquée, et que le temps suffiroit de reste pour le chemin que j'avois à faire ? Trois fois j'ai touché le seuil de la porte pour sortir, et trois fois j'ai reculé ; mes pieds comme d'accord avec mon cœur, sembloient s'être appesantis. Souvent après avoir dit adieu, j'ai dit encore beaucoup de choses, et j'ai embrassé tout le monde comme pour la dernière fois : j'ai souvent réitéré les mêmes ordres ; et à la vue de tant de personnes si chères, j'ai pris plaisir à me tromper moi-même, croyant toujours ne m'être pas assez bien expliqué. Enfin, pourquoi me hâter de partir, ai-je dit ? c'est en Scythie où l'on m'envoie, et c'est Rome que je quitte ; juste raison de part et d'autre de temporiser un peu. Je suis encore vivant et ma femme aussi ; pourquoi nous séparer l'un de l'autre par un éternel divorce ? Il faut quitter ma maison, ma famille et les membres fidèles qui la composent ; renoncer à toute société, et à des amis que je chéris comme mes propres frères. O chers amis qui me fûtes toujours attachés, avec une fidélité

à toute épreuve, pareille à celle que le grand Thésée eut pour son cher Pirithoüs, que je vous embrasse pendant qu'il m'est encore permis; peut-être que ce sera pour la dernière fois de ma vie : je mets à profit le temps qui me reste; mais, hélas! plus de temps, plus de discours; il faut interrompre ce que j'ai commencé, sans pouvoir l'achever. J'embrasse donc à la hâte ceux des miens qui me tiennent le plus au cœur. Pendant que je parle et que nous pleurons les uns sur les autres, l'étoile du matin (19) déjà levée répandoit sur l'horison une lumière éclatante, mais trop importune pour nous : alors je me sentis déchiré à-peu-près comme si on m'eût arraché quelque membre, et qu'une partie de mon corps se fût séparé de l'autre. Telle fut la douleur que ressentit Metius (20), lorsque des chevaux vengeurs de sa perfidie, le démembrèrent.

Alors s'élevèrent de grands cris dans toute ma maison; tous se frappant la poitrine, poussoient des gémissemens lamentables; ma femme collée sur mes épaules, mêloit à mes larmes ces tristes paroles: Mon cher mari, me disoit-elle, non, rien ne pourra vous arracher d'entre mes bras; nous partirons ensemble, je vous suivrai par-tout; et femme d'exilé, je veux être exilée moi-même : le chemin m'est ouvert, je n'ai qu'à marcher sur

vos pas ; déjà je me sens comme transportée au bout de l'univers : souffrez donc que je m'embarque avec vous, je ne chargerai pas beaucoup votre vaisseau : la colère de César, dit-elle, vous chasse de votre patrie ; l'amour conjugal, oui mon amour pour vous me sera un autre César. Voilà ce qu'elle tâchoit d'obtenir ; elle l'avoit déjà tenté plus d'une fois, et ce ne fut qu'à regret qu'elle consentit enfin de rester dans Rome pour mes intérêts.

Enfin, je sors de chez moi, mais pâle et défiguré comme un mort qu'on conduit au tombeau sans obsèques, le visage hérissé d'une affreuse barbe, et couvert de longs cheveux tout en désordre. On raconte que ma femme en ce moment s'évanouit, que ses yeux s'obscurcirent, et qu'elle tomba demi-morte au milieu de sa maison ; qu'ensuite, lorsqu'elle fut revenue à elle, s'étant relevée les cheveux tout couvert de poussière, elle déplora long-temps son malheureux sort, se plaignant tantôt du triste abandon de sa famille, tantôt de ce qu'elle étoit abandonnée elle-même et sans ressource dans son infortune : on dit aussi qu'elle appela souvent son mari qui venoit de lui être enlevé, qu'elle répéta plusieurs fois son nom, et qu'elle ne fut pas moins désolée que si elle avoit vu mon corps ou celui de sa fille déjà

sur le bûcher, prêt d'être réduit en cendres. On ajoute encore que pour finir sa peine elle souhaita mille fois de mourir, et qu'elle ne consentit à vivre que pour moi. Qu'elle vive, cette incomparable épouse; et tout éloigné que je suis d'elle, puisqu'ainsi l'ont ordonné les destins, qu'elle me continue ses charitables soins dans mon absence!

ÉLÉGIE IV.

Description d'une seconde tempête dont Ovide fut accueilli dans la mer ionienne.

L'ASTRE du bouvier (1), fidèle gardien de l'Ourse, va se plonger dans l'océan : il en soulève déjà les flots par ses malignes influences. Cependant nous voguons sur la mer ionienne dans cette horrible saison ; mais la crainte nous rend audacieux (2) malgré nous. O ciel, que la mer enflée par les vents qui frémissent de toutes parts, devient noire et affreuse ! et que le sable arraché du fond des eaux bouillonne d'une manière terrible !

Les vagues aussi hautes que des montagnes viennent fondre sur notre vaisseau, dont elles inondent et la poupe et la proue, sans respect pour l'image des Dieux (3) ; on entend craquer toutes ses pièces ; les vents font siffler les cordages ; et tout le corps du navire paroît gémir sous le poids de la tempête, comme s'il étoit sensible à nos maux. Le pilote, par la pâleur qui est peinte sur son visage, montre assez sa frayeur et son embarras ; il s'avoue vaincu et déconcerté : loin de guider le vaisseau selon les règles de son art, il se voit forcé de lui obéir et de s'y abandonner.

De même qu'un écuyer foible et sans vigueur, monté sur un coursier indocile, quitte la bride qui lui devient inutile entre les mains : ainsi je vois notre pilote lâcher les voiles à notre vaisseau, non du côté où il veut aller, mais où la rapidité du courant l'emporte. Si donc il ne plaît pas à Eole (4) de nous donner d'autres vents, je serai entraîné malgré moi dans des lieux où il ne m'est pas permis d'aborder. Déjà laissant l'Illyrie à main gauche, j'apperçois l'Italie qui m'est interdite. Que le vent cesse donc de me pousser vers des rivages défendus, et que la mer obéisse avec moi à un puissant Dieu.

Au moment que je parle, lorsque je souhaite et que je crains également d'être écarté de la rive opposée, l'onde en furie vient donner contre mon vaisseau avec un terrible fracas. Dieux de la mer, au moins vous, épargnez-moi ; c'est bien assez d'avoir Jupiter pour ennemi : sauvez, grands Dieux, d'une mort cruelle un malheureux, lassé, épuisé de tant de maux, si cependant il est possible que ce qui a déjà péri (5) puisse encore être sauvé.

ÉLÉGIE V.

L'ami constant.

O vous à qui je dois le premier rang entre mes amis, et qui avez toujours regardé ma disgrace comme la vôtre même; vous qui dans la consternation où je fus quand on m'annonça mon exil, osâtes le premier (je m'en souviens) me soutenir un peu par vos discours consolans, et qui, d'un air si doux et si touchant sûtes me persuader de vivre, lorsque je ne songeois plus qu'à mourir (1).

Vous savez bien, cher ami, à qui je parle, quoique je me contente de désigner ici quelqu'un sans le nommer; et vous ne pouvez vous méconnoître au bon office que vous me rendîtes alors si généreusement: j'en conserverai toujours le souvenir bien avant dans mon cœur, et je vous serai éternellement redevable de la vie; jamais vos bienfaits ne sortiront de ma mémoire: l'esprit qui m'anime s'évanouira plutôt en l'air (2), et il ne restera plus rien de moi que de tristes ossemens sur un bûcher prêt à s'éteindre. Non, je le répète encore, cher ami, jamais le temps n'effacera le souvenir d'une amitié si tendre et si géné-

reuse. Veuillent les Dieux en récompense vous être toujours propices, et vous donner une fortune si pleine, si entière, que vous n'ayez besoin de personne; enfin un sort tout différent du mien.

Au reste, cher ami, si le vent de la fortune m'eût toujours été favorable, ce rare exemple de fidélité que vous avez fait voir au monde, seroit peut-être encore ignoré.

Si Pirithoüs (3) ne fût descendu tout vivant aux enfers, jamais il n'auroit bien connu jusqu'où alloit l'amitié que Thésée eut pour lui; et toi, infortuné Oreste (4), ce sont les fureurs dont tu fus agité, qui firent que Pilade passa pour un prodige de constance en amitié. Si le jeune Euriale (5) n'eût malheureusement donné dans une embuscade de Rutulois ennemis, toute la gloire que Nisus acquit en cette renconte étoit perdue pour lui.

De même que l'or fin (6) s'éprouve par le feu, ainsi la fidélité des vrais amis s'éprouve dans l'adversité. Tandis que la fortune nous rit et nous regarde avec un visage serein, tout le monde nous suit en foule, ou plutôt nos richesses qui n'ont encore reçu aucune atteinte; mais dès que le tonnerre gronde sur nos têtes, tout s'enfuit, tout disparoît autour de nous. Tel qu'on voyoit il y a peu de jours, entouré d'un nombreux cortège,

tège, aujourd'hui le voilà seul, on ne le connoît plus.

C'est donc à présent que j'apprends par expérience des vérités qui ne m'étoient connues jusqu'ici que par des exemples fameux dans l'histoire. D'un si grand nombre d'amis que j'avois autrefois, à peine êtes-vous deux ou trois qui me soyez restés ; les autres étoient les amis de la fortune, et non pas les miens. Mais plus vous êtes en petit nombre, chers amis, et plus je vous exhorte d'agir de concert pour me secourir dans mes disgraces ; soyez-moi, je vous prie, comme un port assuré dans un naufrage : loin de vous toute vaine terreur ; il n'est point de Dieu qui puisse s'offenser de votre zèle à servir un ami. Souvent César a loué la fidélité (7) de ceux qui portoient les armes contre lui ; il aime cette belle vertu dans ceux qui le servent, et il ne la condamne pas dans ses ennemis mêmes. Cela supposé, ma cause est ici bien favorable ; car enfin on ne m'accuse point d'avoir jamais porté les armes contre mon maître, ni tramé aucune conspiration contre sa personne : si j'ai mérité l'exil, ce n'a été qu'une imprudence, une indiscrétion, et peut-être par une sotte simplicité.

Veillez donc, cher ami que j'implore, veillez sur mes intérêts, soyez attentif et sensible à mes malheurs, étudiez tous les momens, et voyez,

s'il est possible, de calmer un peu le courroux du Dieu que j'ai offensé.

Au reste, si quelqu'un veut savoir en détail toutes mes infortunes, il en demande plus qu'il n'est possible de lui dire. Que l'on compte les étoiles dont le ciel est parsemé, les grains de poussière répandus sur la surface de la terre, et l'on saura le nombre des maux qui m'accablent : ce que j'ai souffert passe toute créance; et mes malheurs qui ne sont que trop réels, seront regardés un jour comme des songes et des fables ; il faut encore, pour comble de misère, que je dévore en secret mes chagrins, et qu'une partie de mes maux meure et soit ensevelie avec moi. Que ne puis-je, hélas ! en cacher moi-même la moitié.

Quand j'aurois une voix infatigable et une poitrine de bronze dans un corps si foible, quand j'aurois cent bouches et plus de cent langues, je ne pourrois jamais raconter tout ce qu'il y a à dire au sujet de mes peines : la matière est inépuisable et passe mes forces. Fameux poètes, laissez-là votre Ulysse (8), chantez mes aventures ; j'ai plus essuyé de traverses que n'en essuya jamais Ulysse. Ce héros, il est vrai, erra long-temps dans un assez petit espace de mer entre Troye et la Grèce ; mais moi, après avoir traversé des mers immenses, au-delà des étoiles qui nous sont connues, mon malheureux sort m'a enfin

jeté sur les rivages gétiques et sarmates : Ulysse fut toujours escorté d'une troupe de serviteurs fidèles qui ne le quittèrent jamais ; pour moi, tout m'a abandonné au temps de ma disgrace : Ulysse retournoit chez lui triomphant et victorieux ; moi vaincu et fugitif, je me vois exilé de ma patrie. Ma maison paternelle ne fut jamais dans Dulichie (9), ni dans Itaque, ni dans Samos ; et ce n'étoit pas un grand malheur d'être banni de ces lieux : mais Rome, qui du haut de ses sept collines voit autour d'elle l'univers à ses pieds ; Rome, siège de l'empire et le séjour des Dieux ; c'est cette superbe ville qui me donna le jour. Ulysse naquit avec un corps robuste et à l'épreuve des plus grands travaux ; moi je suis né avec un corps tendre et délicat, incapable de rien souffrir : Ulysse fut toujours nourri dans les armes et dans les combats ; moi j'ai coulé mollement mes jours dans un délicieux loisir et d'agréables études : la guerrière Pallas ne manqua jamais d'assister Ulysse dans les dangers ; et moi un Dieu m'accable de tout le poids de sa colère, sans que nul autre Dieu s'y oppose et prenne en main ma défense. On sait que le Dieu qui règne sur les eaux est inférieur en puissance au Dieu du ciel : Ulysse n'eut pour ennemi que Neptune ; [illegible] Jupiter, et Jupiter en courroux me [illegible] Ajoutez que la plus grande partie des [illegible]ux

d'Ulysse est une pure fiction ; pour moi, dans le récit de mes malheurs, il n'y a rien de feint ni de fabuleux. Enfin Ulysse, après avoir long-temps cherché Itaque, eut le bonheur d'y arriver, et de voir ces campagnes chéries après lesquelles il avoit tant soupiré ; mais moi, si la colère du Dieu que j'ai offensé ne s'appaise, me voilà exilé pour toujours de ma chère patrie (10).

ÉLÉGIE VI.

Ovide à sa femme.

JAMAIS le poëte de Claros (1) n'aima si tendrement sa chère Lidé, ni celui de Coos (2) sa chère Battis; que je vous aime, chère épouse, toujours présente à mon esprit et à mon cœur; femme digne d'un mari moins malheureux que moi, mais non jamais plus tendre et plus fidèle. Vous avez été mon unique appui dans la déroute de ma fortune; et si je tiens encore quelque rang dans le monde, c'est à vous seule que j'en suis redevable. Sans vous, sans vos soins vigilans, je serois devenu la proie de certains hommes avides qui vouloient me ravir jusqu'aux tristes débris de mon naufrage. Tel qu'un loup affamé et altéré de sang, cherche à dévorer un troupeau indéfendu; ou qu'un vautour carnacier qui fait la ronde, et observe s'il ne découvrira point quelque cadavre sans sépulture, pour en faire la curée. Tel un certain homme sans honneur et sans foi, alloit s'emparer de mes biens, si vous l'aviez souffert. Mais votre résistance, soutenue de quelques généreux amis, dont je ne puis assez reconnoître les services, a su écarter loin de nous

ce ravisseur affamé du bien d'autrui. Vous voyez bien, chère épouse, que vous trouvez en moi un témoin de vos bontés, aussi sincère qu'il est malheureux ; et si le témoignage d'un homme dans l'état où je suis, peut être de quelque poids, vous aurez lieu d'être contente.

Oui, je le dirai hardiment, vous égalez en vertu l'illustre femme d'Hector (3) ; et vous n'en cédez point en amour conjugal à l'incomparable Laodamie (4), qui ne put survivre à son époux. Si le sort vous eût fait trouver un Homère pour chanter vos vertus, Pénélope (5) ne marcheroit qu'après vous, et votre gloire effaceroit la sienne : soit que vous ne deviez ces vertus qu'à vous-même, sans le secours des préceptes, et que vous les ayez reçues en naissant ; soit qu'attachée toute votre vie à une dame du plus haut rang (6), elle vous ait rendue toute semblable à elle, en vous imprimant par ses exemples et par la longue habitude de la voir, toutes les qualités d'une femme parfaite ; si toutefois il m'est permis de comparer ici deux personnes d'une condition si inégale (7).

Ah ! que je suis à plaindre, de ce que mes vers n'ont pas toute la force que je voudrois, et que je ne puisse rien produire qui ne soit au-dessous de votre mérite ! Mais, hélas ! si j'ai jamais eu quelque force et quelque vivacité dans

l'esprit, tout ce beau feu s'est éteint ou amorti par la longueur de mes maux.

Sans cela, vous auriez sans doute aujourd'hui la première place entre ces illustres héroïnes que je chantai autrefois; là toutes les qualités aimables de votre belle ame (8) et de votre bon cœur paroîtroient avec éclat. Au reste de quelque prix (9) que soient les éloges que je fais de vous dans la situation où je suis, j'ose pourtant vous promettre que vous vivrez éternellement dans mes vers.

ÉLÉGIE VII.

A un ami qui portoit toujours au doigt le portrait d'Ovide gravé sur un anneau.

CHERS amis, si quelqu'un de vous conserve mon portrait, qu'on en détache au plus vîte les feuilles de lierre (1) et la guirlande de fleurs qui ceignent ma tête; ces sortes d'ornemens ne conviennent qu'à des poëtes heureux : une couronne, dans l'état où je suis, ne me sied point du tout. Voilà ce que tout le monde dit; et vous le savez bien, cher ami, vous qui me portez et rapportez sans cesse au doigt : en vain donc tâchez-vous de dissimuler des discours qui ne sont que trop publics. Cependant vous portez par-tout mon image (2) enchâssée dans un cercle d'or; et contemplant des traits qui vous sont chers, vous vous rendez présent autant que vous le pouvez, un ami relégué loin de vous. Toutes les fois donc que vous jetez les yeux sur cette image, peut-être soupirez-vous en secret, et que vous dites en vous-mêmes : Hélas! que notre ami Ovide est loin de nous! Avoir toujours mon portrait sur vous, est sans doute un trait d'amitié bien singulier; j'en suis charmé : mais après tout, sachez

que je ne suis mieux peint nulle part (3) que dans mes vers ; je vous charge donc de les lire et de les relire souvent tels qu'ils sont, sur-tout le poëme des métamorphoses (4), ouvrage infortuné qui fut interrompu par l'exil de son maître.

Oui, moi-même en partant je le mis au feu, bien qu'à regret, avec plusieurs autres pièces de ma façon. De même que la fille de Thestius (5), meilleure sœur que bonne mère, brûla, dit-on, de sa main son propre fils : ainsi je livrai moi-même aux flammes d'innocens ouvrages pour lesquels j'avois des entrailles de père, et qui sans doute ne méritoient pas un si triste sort. Je les sacrifiai pourtant ; soit parce que les Muses qui m'avoient rendu coupable (6), m'étoient devenues odieuses ; soit parce que ce poëme étant encore imparfait (7), croissoit tous les jours sous ma main. Mais enfin comme il n'a pas été entièrement supprimé (8) et qu'il existe encore, j'ai lieu de croire qu'on en aura tiré plusieurs copies. Maintenant donc je demande grace pour lui, et je souhaite que ce poëme, qui, à vrai dire, ne fut pas pour moi un simple amusement (9), mais plutôt le fruit d'un laborieux loisir, me survive désormais, qu'on le lise avec plaisir, et sur-tout qu'en le lisant on se souvienne un peu de moi. Si pourtant quelqu'un n'en pouvoit souf-

frir la lecture, faute d'être averti que je n'y ai pas mis la dernière main, qu'il sache aujourd'hui que cet ouvrage fut enlevé, pour ainsi dire, de dessus l'enclume (10), n'étant encore qu'ébauché, et avant que la lime y eût passé pour la dernière fois. Je ne demande donc pas ici qu'on m'admire et qu'on me loue; mais qu'on ait pour moi quelque indulgence. Oui, cher lecteur, si vous m'avez pu lire sans ennui et sans dégoût, je vous tiens quitte de toute autre louange; mais voici encore six vers que je vous donne pour être inscrits au frontispice de ce livre, si vous le jugez à propos:

Vous qui parcourez cet ouvrage,
Laissez-le vivre en vos climats;
Malheureux orphelin d'un père trop peu sage,
Il manque de certains appas,
Dont je l'aurois paré, si, dès son premier âge,
On ne l'eût dans ma fuite arraché de mes bras.

ÉLÉGIE VIII.

Le poëte se plaint de l'infidélité d'un de ses meilleurs amis, qui l'avoit entièrement abandonné depuis sa disgrace.

Les fleuves (1) les plus rapides vont remonter vers leurs sources; le soleil (2) changeant de route au milieu de sa carrière, va retourner sur ses pas; la terre désormais sera parsemée d'étoiles, et le ciel va être labouré par la charrue. Le feu sortira du sein des eaux, et les eaux sortiront du milieu des flammes. Enfin toutes les lois de la nature vont être renversées, nulle partie de ce vaste univers ne suivra plus son propre cours: tout ce que je m'imaginois jusqu'ici d'impossible, va enfin arriver; il n'y a plus rien d'incroyable dans le monde.

J'ose le prédire hardiment, après qu'un homme de qui j'avois droit d'espérer toutes sortes de secours dans ma disgrace, vient de m'abandonner lâchement. Quoi donc, perfide, avez-vous pu m'oublier, et vous oublier vous-même jusqu'à n'oser me venir voir dans le temps de mon affliction. Que dis-je? Vous ne m'avez pas seulement

regardé, ni donné la moindre consolation dans l'état de langueur et d'abattement où j'étois. Enfin vous n'avez pas daigné, pour ainsi dire, assister à mes funérailles (3); ainsi vous foulez aux pieds le nom si respectable et les droits les plus sacrés de l'amitié. Qu'aviez-vous à craindre après tout? Il ne s'agissoit que de visiter un ami accablé sous le poids de sa disgrace, et de soulager sa douleur par quelques paroles consolantes.

Si vous ne vouliez pas donner des larmes à mes malheurs, du moins par quelques discours affectés (4) deviez-vous feindre d'y prendre part; encore falloit-il me venir dire un dernier adieu, ce que des inconnus mêmes ne négligent pas de faire en pareille occasion : vous n'aviez pour cela qu'à joindre vos voix à la voix publique, et à confondre (5) vos cris avec ceux de tout le peuple. Enfin pourquoi n'avez-vous profité d'un dernier jour pour venir, pendant que vous le pouviez encore, visiter un ami désolé que vous ne deviez jamais revoir ? Ne falloit-il pas encore une fois, pour toute votre vie, lui donner et recevoir de lui les derniers adieux ? C'est ce que des étrangers même, qui ne tiennent à moi par aucun endroit, n'ont pas manqué de faire, jusqu'à m'exprimer par des larmes leurs tendres sentimens.

Que seroit-ce donc si vous n'aviez pas vécu

aussi long-temps avec moi dans une étroite amitié, fondée sur des intérêts solides ? Que seroit-ce donc, si vous n'étiez pas entré dans tous mes plaisirs, dans mes affaires les plus sérieuses, et que je neusse pas été de même le confident des vôtres ? Que seroit-ce, si vous ne m'aviez connu que dans Rome par hasard, et qu'en tout temps et en tous lieux vous n'eussiez pas été associé à toutes mes parties de plaisir ?

Qu'est donc devenu un commerce si doux, une société si aimable ? les vents l'ont-ils emporté dans la mer, et tout cela seroit-il plongé (6) dans un profond oubli ? s'il en est ainsi, non, je ne puis croire que vous soyez né dans Rome, cette aimable ville, où il ne m'est plus permis d'adresser mes pas, mais seulement vers les rochers affreux des rivages du Pont, vers les montagnes sauvages de la Scythie et de la Sarmatie. Pour vous, il faut que vous ayez le cœur plus dur que ces rochers (7), et des entrailles de bronze; il faut qu'une tigresse vous ait alaité dans votre enfance : sans cela vous ne regarderiez pas mes malheurs avec autant d'indifférence que si c'étoient des maux étrangers ; et je n'aurois pas droit aujourd'hui de vous accuser de cruauté à mon égard. Hélas ! outre les chagrins que me cause ma triste destinée, j'ai encore celui de voir ces premiers temps

de notre amitié bien changés. Mais enfin, s'il est possible, faites que j'oublie (8) pour toujours votre faute, effacez-en le souvenir par de nouveaux services, et forcez-moi à vous louer de la même bouche dont je me plains ici de votre infidélité.

ÉLÉGIE IX.

SUR L'INCONSTANCE DES AMITIÉS HUMAINES.

Ovide à un ami, célèbre orateur, dont il fait de grands éloges, et il le conjure de prendre en main sa défense.

O vous, qui que vous soyez, qui lisez ces poésies sans aucune prévention contre moi, puissiez-vous arriver au terme d'une vie douce et tranquille, exempte de tout fâcheux contre-temps. Puissent les Dieux cruels, toujours inexorables aux vœux que j'ai faits pour moi, exaucer ceux que je fais aujourd'hui pour vous.

Tandis que vous serez heureux (1), vous aurez des amis en foule, mais si les temps (2) changent et deviennent nébuleux, vous resterez seul, abandonné de tous.

Voyez comme les colombes volent en troupes vers le colombier tout neuf et nouvellement blanchi : une fuie mal-propre n'attire point les pigeons. Jamais (3) les fourmis ne fraient vers des greniers qui sont vuides; ainsi nul ami pour un homme sans biens. Comme l'ombre (4) accompagne toujours celui qui marche au soleil,

et qu'elle disparoît dès que le ciel se couvre; ainsi le peuple toujours inconstant suit le brillant de la fortune, et au premier nuage il s'enfuit. Je souhaite (5) que ce que je dis passe toujours chez vous pour un songe, mais il ne se vérifie que trop dans ma personne. Pendant que j'ai été sur un bon pied dans le monde, ma maison assez connue dans Rome, quoique simple et sans faste, fournissoit honnêtement à la dépense pour un grand nombre de prétendus amis qui s'empressoient autour de moi; mais sitôt qu'elle a été ébranlée, tous craignant d'être enveloppés sous ses ruines, m'ont tourné le dos comme de concert, et ont sagement pris la fuite.

Au reste je ne m'étonne pas si l'on craint la foudre, puisqu'elle se fait sentir à tout ce qui est proche des lieux où elle tombe : cependant (6) César ne désapprouve pas un ami fidèle et constant dans l'adversité, même à l'égard de ses ennemis; et ce prince le plus modéré du monde, ne sait point s'irriter contre un homme qui aime dans la mauvaise fortune celui qu'il a toujours aimé.

On raconte (7) du cruel Thoas, qu'ayant reconnu que Pylade n'étoit point Oreste, sut bon gré à Pylade d'avoir voulu passer pour Oreste. Hector (8) loua toujours dans Patrocle sa fidélité héroïque pour le grand Achille.

On

On dit aussi que Pluton (9) ne vit qu'à regret Thésée accompagner son ami jusqu'au séjour des morts.

Et il est croyable que Turnus ne put retenir ses larmes, au récit de l'aventure tragique d'Euriale et de Nisus, ces deux parfaits amis. Enfin c'est un sentiment si naturel, d'avoir de la compassion pour les malheureux, qu'on l'approuve jusque dans ses ennemis.

Hélas cependant, qu'il en est peu qui soient touchés de ces discours! Tel est l'état de ma fortune, qu'on ne peut assez la déplorer; mais quelque triste et accablante pour moi que soit la situation où je me trouve, aussi-tôt, cher ami, qu'on me parle des progrès étonnans que vous faites dans les sciences et dans la vertu, je sens tout-à-coup renaître le calme dans mon cœur. J'avois déjà prévu tout ce qui devoit vous arriver un jour, lorsque le vent de la fortune (10) ne souffloit encore que foiblement en votre faveur. Si l'intégrité des mœurs et une vie sans tache sont de quelque prix parmi les hommes, personne ne méritoit plus d'estime que vous; et si jamais quelqu'un s'est élevé dans le monde par la voie des beaux arts, vous aviez droit d'aspirer à tout par l'éloquence: la vôtre est si merveilleuse, que la cause la plus désespérée (11) réussit entre vos mains. Touché de tant de rares qualités que je

voyois déjà briller en vous, cher ami, vous disois-je d'un ton ferme et assuré, vous paroîtrez un jour sur la scène avec éclat, et vous y jouerez un grand rôle. Au reste, je n'ai consulté sur cela, ni les entrailles (12) des victimes, ni le tonnerre, ni le chant ou le vol des oiseaux, mais la raison seule, et une heureuse conjecture de l'avenir; voilà tous mes augures. Tant d'heureux présages se sont enfin vérifiés par l'événement; je m'en félicite moi-même de bon cœur, et vous aussi. Que je me sais bon gré d'avoir connu de bonne heure votre excellent génie! Mais plût au ciel que le mien fût toujours demeuré enseveli dans l'obscurité, et qu'aucunes de ses productions n'eût jamais vu le jour. Autant que les sciences sérieuses dont vous avez toujours fait profession, ô le plus éloquent des hommes, vous sont aujourd'hui avantageuses, autant mes études toutes différentes des vôtres, m'ont-elles été fatales.

Cependant vous connoissez ma vie (13), et vous savez assez que mes mœurs ne ressembloient guère à mes ouvrages: vous n'ignorez pas non plus que certaines poésies qui parurent sous mon nom, ne furent pour moi que des amusemens de jeune homme; et quoique je n'aie garde de les approuver aujourd'hui, ce n'étoit après tout que des jeux d'une jeunesse un peu trop vive. Enfin, si je ne puis leur donner aucune bonne

couleur, je ne crois pas néanmoins qu'elles doivent passer pour des crimes. Quoi qu'il en soit, je m'en remets à vous qui êtes un grand maître en éloquence; tâchez donc, je vous prie, de les colorer le mieux que vous pourrez; employez-y tout votre art, n'abandonnez point la cause d'un ami, et marchez (14) toujours du même pas que vous avez commencé.

ÉLÉGIE X.

Sur un excellent vaisseau dont il se loue beaucoup, et pour lequel il fait des vœux.

J'AI un vaisseau (1), et je souhaite de l'avoir toujours; il est sous la garde de Minerve (2), et prend son nom du casque de cette Déesse (3) qu'on y a peint.

S'il faut aller à la voile, il vogue au moindre vent; s'il faut aller à la rame, il va de même fort bien. Non-seulement il devance dans sa course tous les autres vaisseaux qui l'accompagnent, mais il a bientôt atteint ceux qui sont sortis du port avant lui. Il essuie lestement les coups de mer, et il soutient fièrement les flots qui viennent l'assaillir de loin, sans jamais succomber sous leurs efforts.

En sortant de Cenchrée (4), je connus d'abord ce qu'il valoit, lorsque je passai l'isthme de Corinthe; et depuis il m'est toujours resté pour guide et pour compagnon fidèle dans ma retraite précipitée (5). Il a toujours vogué en sûreté sous la protection de Minerve, au travers de tant d'écueils et de mers orageuses. Puisse-t-il (6) encore bientôt fendre avec succès les flots écumeux qui se dégorgent dans le sein d'une vaste mer

dont les eaux baignent le rivage gétique (7). D'abord, par un long canal assez étroit, il nous conduisit dans l'Hellespont (8); puis tournant à gauche vers la ville d'Hector, nous allâmes mouiller l'ancre au port d'Imbrie (9) : de-là avec un petit vent frais, après avoir reconnu en passant la côte de Zérinthe, notre vaisseau fort, fatigué, prit terre en Samothrace. De Samothrace il n'y a qu'un petit trajet pour se rendre à Tempire. Jusque-là mon vaisseau n'abandonna point son maître; mais enfin je jugeai à propos de descendre, et de traverser à pied les campagnes de la Thrace. Dès que je l'eus quitté, il changea sa première route de l'Hellespont, et fit voile à Dardanie (10), ville ainsi appelée du nom de son fondateur; ensuite à Lampsac, autre ville qu'une divinité champêtre protège : de Lampsac il entra dans un détroit qui sépare Seste d'Abide; détroit fameux (11) par la chûte d'une fille qui entreprit de le passer sur une monture bien hasardeuse. De-là il fit voile à Cizique, ville située sur les rives de la Propontide (12), et qui fut un ouvrage merveilleux des Thessaliens.

Ensuite il courut tout le long de la côte de Bisance (13) jusqu'au Bosphore de Thrace, où s'ouvre une large entrée dans deux mers. Fasse le ciel que ce vaisseau y passe heureusement ! et que forçant de voile à la faveur d'un bon vent, il s'élance au-delà des isles Cianées (14) qui parois-

sent toujours flottantes, et du détroit de Thynnes; qu'ensuite fendant les ondes avec rapidité, après avoir passé à la hauteur d'Apollonie, qu'il continue sa route le long des murs d'Anchiale, et ne fasse aussi que passer au port de Mésambrie sans s'y arrêter, non plus qu'à Odesse, à Dionisiople et à cette autre ville où l'on dit que quelques aventuriers, originaires d'Alcathoé (15), vinrent s'établir : qu'enfin après avoir parcouru tous ces lieux, puisse-t-il aborder heureusement à cette ville fondée (16) par une colonie de Milésiens, où la colère d'un Dieu irrité contre moi a fixé mon séjour.

Si cela arrive, j'immolerai comme je le dois une brebis à Minerve ; une plus grande victime ne conviendroit pas à ma fortune présente. Castor et Pollux (17), aimables divinités que cette isle révère, je vous réclame aussi ; soyez-nous propice dans les deux routes qu'on va prendre. L'un de nos vaisseaux se prépare à traverser les Simplégades, et l'autre les côtes de la Thrace. Quoique ces routes soient différentes, faites, je vous prie, que chacun de ces vaisseaux ait le vent qui lui convient.

ÉLÉGIE XI.

Le poëte demande grace pour ce premier livre.

TOUTES ces lettres (1), ami lecteur, que vous venez de lire, ont été écrites pendant une navigation fort agitée, soit au mois de Décembre (2) sur la mer Adriatique, où j'étois tout transi de froid; soit après avoir passé l'isthme (3) de Corinthe, ville située entre deux mers, où je pris un autre vaisseau pour continuer ma course, qui avoit plutôt l'air d'une fuite que d'un voyage. Je crois, sans mentir, que les Cyclades (4) furent étonnées de me voir faire des vers au milieu du bruit et de la fureur des flots: moi-même encore à présent, je ne puis assez admirer que mon esprit ait pu se soutenir parmi tant d'agitations différentes, soit au-dedans, soit au-dehors.

Qu'on donne à cette passion de versifier que je porte par-tout, tous les noms que l'on voudra, soit fureur (5), soit bêtise, c'est toute ma consolation dans mes peines.

Souvent incertain dans ma route, j'errois à l'aventure, au gré des chevreaux (6) toujours orageux. Souvent la constellation des Pléïades (7) rendoit la mer terrible et menaçante; le bou-

vier (8) qui suit toujours de près l'Ourse d'Erimanthe, obscurcissoit tout le ciel ; ou enfin un fâcheux vent du midi grossissant les tristes Hyades (9), nous amenoit des pluies ennuyeuses à la mort. Souvent aussi les vagues de la mer venant se briser contre mon vaisseau, il en rejaillissoit une partie au-dedans : au milieu de tout cela, je traçois d'une main tremblante quelques vers bons ou mauvais. Au moment que j'écris, les vents font siffler nos cordages fortement tendus, et l'on voit les flots s'élever autour de nous comme des montagnes. Déjà le pilote éperdu lève les mains au ciel ; et n'ayant plus de ressource dans son art, il appelle les Dieux à son secours.

De quelque côté que je regarde, je ne vois plus que l'image de la mort ; et je ne sais, dans le trouble où je suis, si je dois plus la craindre que la souhaiter ; car enfin si j'arrive au port, le port même (10) est un objet de terreur pour moi, et la terre où j'aspire est plus à craindre que la mer qui me porte ; je suis exposé en même-temps aux embûches des hommes, et au caprice du plus perfide élément ; le fer et l'eau s'unissent ensemble contre moi, et tous deux semblent se disputer l'honneur de ma mort.

A notre gauche s'élève une terre barbare (11), toute ouverte au brigandage, toujours en proie aux fureurs de la guerre, toujours teinte de sang

et de meurtres. Nous sommes à présent au fort de l'hiver, où des vents furieux agitent violemment les flots; mais mon cœur est encore cent fois plus agité que la mer même. Par combien de raisons, devez-vous donc, mon cher lecteur, faire un peu grace à mes vers, s'ils sont plus négligés que de coutume, et fort au-dessous de votre attente. Faites attention, s'il vous plaît, que je n'ai pas composé ceux-ci, comme les autres, ou à l'ombre des allées de mon jardin, ou mollement couché sur un bon lit à mon ordinaire; mais dans un jour d'hiver, battu des vents et des flots d'une mer indomptée: mon papier même n'est pas hors d'insulte aux outrages de la mer. La tempête en ce moment me livre un rude assaut; elle paroît indignée de ce que j'ose écrire au milieu de ses plus terribles menaces. Que la tempête l'emporte donc sur un homme, j'y consens, et qu'elle me fasse tomber la plume de la main; mais au moment que je cesse d'écrire, qu'elle modère aussi ses fureurs.

FIN DU PREMIER LIVRE.

NOTES

SUR LE PREMIER LIVRE.

ÉLÉGIE PREMIÈRE. (Page 21).

(1) OVIDE n'est pas le premier poëte qui ait personnifié un livre, en lui adressant la parole ; il y en a cent exemples chez les anciens. Catule parle ainsi à un billet qu'il adresse à un de ses amis :

Poetæ tenero meo sodali
Velim Cæcilio, papire, dicas
Veronam veniat.

Entre nos modernes M. Despreaux apostrophe ainsi ses vers :

J'ai beau vous arrêter, ma résistance est vaine ;
Allez, partez mes vers, dernier fruit de ma veine.

Ovide appelle son livre petit, *parve liber*, parce qu'il ne s'agit ici que de ce premier livre des Tristes ; il les envoya tous cinq à Rome séparément, et l'un après l'autre.

Ovide a intitulé ces livres, *des Tristes*, parce qu'ils ont été composés dans un temps et un lieu bien tristes pour lui, et que le sujet en est fort triste, puisque ce ne sont que des gémissemens continuels sur son exil.

(2) *Vaccinium* étoit une espèce d'hyacinthe dont la couleur étoit rougeâtre ; cette fleur étoit fort recherchée pour la teinture rouge : d'autres prétendent que *vaccinia* sont des mûres de haie dont on se servoit à Rome pour teindre les habits des

esclaves. La couverture des livres étoit une peau ou parchemin ordinairement peinte en rouge ou en jaune :

Lutea sed niveum involvat membrana libellum,

dit Tibule.

(3) Les titres des livres étoient écrits en rouge avec une espèce de vermillon, appelé *minium ;* et la coutume étoit de tremper le papier dans de l'huile de cèdre, pour lui donner bonne odeur, et le préserver contre la pourriture et les vers : Pline rapporte que par ce moyen les livres de Numa Pompilius furent trouvés sains et entiers après 675 ans; de-là aussi cette jolie épigramme d'Ausone à son livre :

Hujus in arbitrio est seu te juvenescere cedro.
Seu jubeas duris vermibus esse cibum.

Enfin Perse, Horace et Vitruve appellent des sentences dignes du cèdre, celles qui sont dignes de l'immortalité : *cedro digna loqui. Carmina linenda cedro.*

(4) Les livres des anciens étoient bien différens des nôtres; ce n'étoit qu'une feuille écrite par colonne d'un côté seulement, et qu'on allongeoit autant qu'il en étoit besoin : à l'un des bouts de cette longue et large feuille on colloit un cylindre ou un bâton arrondi, qui étoit de bois d'ébène, ou de cèdre, ou de buis; les deux bouts du cylindre étoient garnis d'ivoire, d'argent, et quelquefois même de pierreries : on rouloit la feuille autour de ce cylindre, avec un parchemin derrière. De-là vient le mot de *volumen* pour signifier toutes sortes de livres, et *librum evolvere* pour lire un livre. Quand cette feuille étoit roulée autour du cylindre, les deux bouts qui se trouvoient au milieu s'appeloient *umbilici ;* et quand elle étoit dépliée pour être lue, ces deux bouts s'appeloient *cornua :*

frons étoit la partie du livre ou du cylindre qui se présentoit au lecteur. Ainsi le sens de ces vers : *Candida nec nigra cornua fronte geras*, est : « Ne soyez point collé ou relié à un » cylindre dont les deux bouts soient garnis d'ivoire ».

(5) On se servoit de cette pierre, en latin *pumex*, pour polir la couverture des livres ; cette couverture étoit une peau bien passée. Ovide veut ici que son livre ne soit couvert que d'un parchemin mal apprêté et encore tout hérissé de poils ou de filamens, afin qu'il paroisse plus négligé : il semble même faire allusion à la coutume des Romains, qui, dans le temps de leur deuil, laissoient croître leur barbe et leur chevelure : *coma* signifie proprement *chevelure* ; mais ici, comme nous l'avons dit, il ne signifie que les brins de poil ou les filamens restés sur une peau mal apprêtée. Enfin Catule a renfermé dans ces jolis vers tous les apprêts d'un livre.

Chartæ regiæ, novi libri,
Novi umbilici, lora rubra, membrana
Directa plumbo, et pumice omnia æquata.

(6) Ovide, par une flatterie outrée, mais qui lui est commune avec tous les poëtes de son temps, appelle souvent Auguste *un Dieu*, et quelquefois même *Jupiter*, nom affecté au maître des Dieux ; mais cette prétendue divinité lui fut toujours inexorable, et le laissa languir toute sa vie dans un cruel exil. Cependant il faut avouer que ce poëte étoit autorisé à appeler Auguste *Dieu* en 762, puisqu'en 725 le sénat avoit décerné les honneurs divins à ce prince, deux ans avant qu'il portât le nom d'*Auguste*.

(7) C'est-à-dire, de mes poésies trop licencieuses, particulièrement l'art d'aimer, et de mon indiscrétion à me jeter

étourdiment dans un lieu où je vis quelque chose qu'il ne falloit pas voir. On conjecture que ce fut quelques débauches de Julie, petite-fille d'Auguste, qui fut exilée la même année qu'Ovide, dans la principale des isles de *Diomède*, aujourd'hui les isles Trémiti, proche des côtes de la Pouille: ce qui arriva dix ans après l'exil de sa mère, autre Julie, propre fille d'Auguste, reléguée dans l'isle Pandataire, aujourd'hui l'isle de Sainte-Marie, le long de côtes de la Campanie. Au reste, il n'y a nulle apparence que ce soit Auguste, comme quelques-uns l'ont prétendu, qu'Ovide surprit dans quelque action indécente : il n'auroit eu garde d'en parler aussi souvent qu'il le fait en s'adressant à Auguste même ; et ç'auroit été en lui un grand défaut de jugement, de parler d'une chose dont la seule vu l'avoit rendu coupable, et que par conséquent ne pouvoit être trop secrète. Il est donc bien plus vraisemblable que ce fut de la jeune Julie déjà fort décriée, et dont l'art d'aimer contribua beaucoup à corrompre l'esprit et le cœur. Quoi qu'il en soit, ce furent-là les deux crimes capitaux de notre poëte; il l'insinue lui-même en cent endroits, mais sans jamais s'en expliquer ouvertement.

(8) On ne peut ici s'empêcher de faire une réflexion toute naturelle : c'est qu'il est bien étonnant que Rome la payenne n'ait pu pardonner à Ovide, ni lire sans indignation des poésies peut-être moins licencieuses et moins impies que plusieurs de celles qui paroissent de nos jours, et qui, à la honte de la religion, font les délices d'une jeunesse débordée qui ne rougit plus de rien.

(9) On l'appelle ici *Méonide*, du nom de Méon, roi de Smyrne, qui, au rapport d'Aristote et de Plutarque, l'adopta, et le fit élever comme son propre fils.

(10) Il eût été à souhaiter pour lui et pour tous les siècles

futurs, qu'il en eût fait un sacrifice à Vulcain; c'est le jugement qu'en a porté Catule son contemporain, qui ne valoit pas mieux que lui :

Cur non dedit Tardipedi Deo,
Infelicibus ustulanda lignis.

(11) Suétone rapporte qu'Auguste logea d'abord proche de la grande place romaine, dans une maison qui avoit appartenu à l'orateur Calvus, et qu'ensuite il se fit bâtir un superbe palais au mont Palatin, nom qui fut toujours consacré depuis à la demeure des Césars.

(12) Ovide, par cette comparaison, taxe ici assez ouvertement l'empereur Auguste de cruauté, en disant qu'il est à son égard ce que l'épervier est à la colombe, et le loup à la brebis.

(13) On peut voir au second livre des métamorphoses la fable entière de Phaéton, et de quelle manière ce jeune ambitieux, fils du Soleil, extorqua de son père, pour preuve de sa naissance, la permission de conduire son char et d'éclairer le monde seulement pour un jour; mais il s'en acquitta si mal, que s'étant égaré sur la route, il pensa embrâser la terre et dessécher les mers.

(14) Capharée est un promontoire de l'isle Eubée, aujourd'ui Négrepont, où la flotte des Grecs revenant du siège de Troye, fut battue d'une furieuse tempête qui fit périr plusieurs vaisseaux et dispersa les autres.

(15) Cette métaphore d'une barque battue des vents et de la tempête, est très-familière à Ovide pour exprimer les agitations et les divers états de sa fortune.

(16) Icare, pour s'envoler du labyrinthe de Crète, se fit attacher des aîles avec de la cire; mais s'étant approché

trop près du soleil, la cire se fondit; et ses aîles postiches lui manquèrent; il tomba dans cette mer, appelée de son nom *mer d'Icare* ou *Icarienne*, ensuite *mer Egée*, et aujourd'hui *l'Archipel*. Métamorphoses d'Ovide, liv. 8.

(17) C'est une façon de parler proverbiale, pour dire aller plus vîte ou plus lentement en affaires, selon les occurrences. Ainsi Ovide veut que son livre observe les momens de César : Si vous pouvez, dit-il, le prendre dans un moment favorable, allez hardiment à lui, et voguez à pleine voile; sinon n'allez qu'à la rame, doucement et bride en main.

(18) Télephe, roi de Mysie, ayant voulu s'opposer au passage des Grecs qui alloient au siége de Troye, reçut une blessure de la lance d'Achille : l'oracle consulté déclara que cette blessure ne pouvoit se guérir qu'en la frottant de la rouille du fer de la même lance qui avoit fait la plaie. Ainsi Ovide avoue qu'il n'y a qu'Auguste seul qui puisse le guérir de la plaie qui lui a faite.

(19) C'est ainsi qu'Ovide nomme ses autres livres. En effet, ils sont véritablement frères, étant tous enfans du même père : notre poëte les appelle encore son sang, sa race, sa postérité, ses entrailles, *stirpem*, *progeniem*, *natos*, *viscera mea*; enfin on ne peut porter plus loin la tendresse paternelle. M. Despreaux, toujours grand imitateur des anciens, a dit aussi, en parlant de ses derniers vers :

Vains et foibles enfans dans ma vieillesse nés,
Vous croyez sur les pas de vos heureux aînés.

(20) Comme Œdipe, fils de Laïus et de Jocaste, et Thélegone, fils de Circé et d'Ulysse, tuèrent l'un et l'autre leur père sans le savoir; ainsi ces malheureux livres furent cause de mon exil mille fois plus cruel pour moi que

la mort. Ovide ordonne donc à ce livre *des Tristes* de reprocher aux autres leur crime, et d'avoir été cause de la mort de leur commun père.

(21) Tout le monde connoît les métamorphoses d'Ovide, et les estime avec justice l'un des plus ingénieux ouvrages qui nous restent de l'antiquité : c'est, comme l'on sait, un tissu de fables liées ensemble avec beaucoup d'art, sur les divers changemens de quelques corps, qui, par la puissance des Dieux, passèrent tout d'un coup d'une forme sous une autre. Ovide ajoute ici fort ingénieusement que sa fortune peut trouver place dans les métamorphoses, tant elle a changé de face tout-à-coup.

ÉLÉGIE DEUXIÈME. (Page 30).

(1) Le paganisme reconnoissoit plusieurs sortes de divinités : il y en avoit de célestes, de terrestres et d'aquatiques. Entre les divinités des eaux, on distinguoit celles qui présidoient à la mer, aux fleuves, et aux fontaines. Ovide invoque ici les Dieux du ciel, pour refréner les vents qui soulèvent les flots de la mer et excitent les tempêtes ; il a recours aux divinités de la mer pour qu'elle se calme et devienne favorable à sa navigation.

(2) C'est une mauvaise coutume qui ne règne encore que trop parmi les hommes, de n'avoir recours au ciel qu'à l'extrêmité et lorsque tout est désespéré ; on veut alors un miracle qui nous sauve, mais c'est ce qu'on n'obtient guère.

(3) César-Auguste fut grand par ses qualités personnelles, son grand génie, ses hauts faits, la noblesse de son origine, sa puissance, et la vaste étendue de son empire. Le premier nom de cet empereur fut *Octavius ;* il prit celui de *César* en 711 au plus tard, et celui d'Auguste en 727.

C'est

(4) C'est ce qu'on peut voir en cent endroits d'Homère, où les Dieux se partagent en diverses factions, les uns pour les Troyens, les autres contre et déclarés pour les Grecs.

(5) Ce fut ce Dieu qui dirigea la flèche de Pâris vers l'endroit du corps d'Achille, qui seul étoit vulnérable : c'étoit le talon, parce que Thétis sa mère le plongeant dans les eaux du Styx pour le rendre invulnérable, le tenoit par le talon qui ne trempa point dans l'eau.

(6) Junon, au douzième de l'Enéïde, prie pour Turnus, et exhorte Juturne, sœur de ce prince, de l'assister dans le combat. La haine implacable de Junon pour Enée est connue de tous les poëtes : *Sævæ Junonis ob iram*, dit Virgile au premier de l'Enéïde.

(7) On rapporte deux raisons de la haine de Neptune pour Ulysse : la première fut la mort de Palamède son petit-fils ; et la seconde, c'est qu'Ulysse avoit privé Poliphême, aussi fils de ce Dieu, de l'unique œil qu'il eût.

(8) C'est-à-dire, dans l'air, entre le ciel et la mer, *inter utrumque fremunt.*

(9) C'est-à-dire, que le pilote dans ce combat des quatre vents qu'on nomme *cardinaux*, qui, comme autant d'assaillans, se choquent les uns les autres avec furie, ne sait plus quelle route il doit tenir, s'il faut tourner à droite ou à gauche, vers l'orient ou vers l'occident, ni à quel vent ses voiles doivent obéir ou se refuser.

(10) C'est-à-dire, j'aurois souffert deux fois la mort ; une fois dans ma propre personne, et une autre fois dans celle de mon épouse. On dit métaphoriquement de deux personnes qui s'aiment, qu'elles n'ont qu'une même ame dans deux corps, une même vie : Horace appelle Virgile la moitié de son ame, *animæ dimidium meæ.*

(11) C'est ce qu'exprime Ovide par ces mots : *Quam grave balistæ mœnia pulsat onus.* La *baliste* étoit une machine de guerre dont on se servoit anciennement, au lieu de canons, pour lancer de grosses masses de pierres contre les murs des villes assiégées.

(12) Les poëtes avoient imaginé je ne sais quoi de mystérieux dans ce dixième flot ou la dixième vague de la mer; et ils prétendoient que quand la mer étoit irritée, ce dixième flot avoit plus d'impétuosité et étoit plus à craindre que les autres : il étoit passé en proverbe pour signifier quelque chose de funeste, *fluvius decumanus.* Ovide n'ose pas le nommer par son nom, tant il en a d'horreur. Le poëte Silvius Italicus en parle dans son quatorzième livre :

Non aliter Rodopes boreas à vertice præceps,
Cùm se se immiscit, decimoque volumine pontum
Expulit ad terras, etc.

(13) Merula dit, après Servius, qu'au sentiment d'Homère, rien n'est plus affreux pour l'homme que de mourir noyé dans les eaux; parce que l'ame humaine étant, selon ce poëte, comme une flamme vive et subtile, elle tient de la nature du feu; ensorte que l'élément qui lui est le plus contraire, c'est l'eau; qu'elle ne craint rien tant que d'y finir ses jours et de s'y éteindre. Mais la vraie raison dans le systême poétique, c'est qu'on croyoit que les ames de ceux qui mouroient sans sépulture, erroient cent ans sur les bords du Styx, sans pouvoir jamais passer aux champs Elysées.

(14) On sait qu'Athènes fut surnommée le séjour des Muses et la mère des beaux arts, parce que les sciences y fleurirent plus qu'en aucun lieu du monde; les Romains y alloient étu-

dier les belles-lettres, l'éloquence et la philosophie, ou du moins s'y perfectionner. Le cours de leurs études étoit ordinairement de sept ans, comme il paroît par ces vers de la seconde épître du second livre d'Horace :

Ingenium sibi quod vacuas desumsit Athenas,
Et studiis annos septem dedit,

(15) Il est constant qu'Ovide avoit fait autrefois un voyage en Asie, comme on le voit dans l'Elégie X du second livre *de Ponto* :

Te duce magnificas Asiæ perspeximus urbes.

(16) Alexandre fit bâtir plusieurs villes auxquelles il donna son nom : celle d'Egypte dont parle ici Ovide, est encore célèbre aujourd'hui. Quintilien dit que c'étoit une ville excessivement voluptueuse, et que ses habitans étoient plongés dans la mollesse et dans le luxe; Martial en parle ainsi :

Nequitias tellus scit dare nulla magis.

(17) Il est évident que le vaisseau d'Ovide flottoit encore à la vue de l'Italie sur la mer Adriatique, puisqu'il se plaint qu'en dépit de César les vents se refusent opiniâtrement à lui, pour continuer sa route vers le lieu de son exil.

(18) Ovide reconnoît par-tout qu'il a fait une faute, mais il ne peut souffrir qu'on le qualifie du nom de crime; il passe condamnation sur ses poésies galantes, mais comme des débauches d'esprit et des folies de jeune homme : quant à ce qu'il vit d'offensant pour l'empereur, il ne le traite que de simple imprudence, et qui n'a été que l'effet d'un pur hasard.

ÉLÉGIE TROISIÈME. (Page 38).

(1) Ovide fut exilé l'année de la fondation de Rome 763, après la défaite de Varrus; il étoit alors agé de 41 ans: il partit de Rome sur la fin de Novembre, et s'embarqua à Brindes. On a déjà dit que la principale cause de son exil fut d'avoir été témoin, peut-être par hasard, de quelques désordres secrets de Julie, petite-fille d'Auguste, qui fut exilée la même année que lui : jamais Auguste ne put pardonner à Ovide cette faute, non plus que son livre de l'Art d'aimer, qui apparemment contribua beaucoup à corrompre le cœur de cette princesse, laquelle au reste chassoit de race, puisque dix ans auparavant, la mère, autre Julie, avoit été exilée pour les mêmes raisons que sa fille.

(2) On l'appelle ici *Ausonie* du nom des *Ausoniens*, anciens peuples qui l'habitoient, et qui y furent conduits par un fils d'Ulysse et de Calypso, lequel fonda, dit-on, la petite ville d'Aronce; elle prit depuis le nom d'*Italie*, d'Italus, le plus ancien roi de Sicile qui soit connu. Voyez sur ces divers noms Festus, Denys d'Halicarnasse, et Ortelius dans son trésor géographique.

(3) On demande comment cette douleur dissipe enfin le nuage qu'elle a formé. C'est que la douleur, quand elle est véhémente et montée a un certain degré, devient intolérable à l'ame; alors elle s'agite, elle s'évertue, et fait les derniers efforts pour la surmonter, et en vient quelquefois à bout.

(4) Ovide eut de bonne heure une fille aînée, on ne sait pas bien de quelle femme, car il en eut successivement trois:

il maria cette fille à Cornelius Fidus, qu'elle suivit en cette partie de l'Afrique nommée *Lybie*, où elle étoit au temps de l'exil de son père.

(5) Troye, capitale de la Troade, la plus célèbre et la plus opulente ville de l'Asie, après un siège de dix ans, soutenu contre toutes les forces de la Grèce assemblées, fut surprise une nuit, brûlée, saccagée, et entiérement détruite. On peut voir au second livre de l'Enéïde de Virgile la peinture de cette affreuse nuit, qui fut la dernière de l'empire Troyen : *Nunc seges est ubi Troja fuit.*

(6) Varron croit que le Capitole ou le mont Capitolin fut ainsi appelé, parce qu'en jetant les fondemens du temple de Jupiter qui y fut depuis bâti, on y trouva une tête d'homme; et Arnobe écrit que cet homme se nommoit *Tolus* : ce lieu s'appeloit anciennement *la roche Tarpeyenne* ou *le mont Tarpeyen*, du nom de la vestale *Tarpeya* qui y fut accablée et ensevelie sous les boucliers des Sabins, au rapport de Tite-Live. La maison d'Ovide étoit toute attenante du Capitole.

(7) Ovide se sert du mot *Lari*, parce que les Dieux Lares ou Pénates étoient les Dieux domestiques : le foyer leur étoit particulièrement consacré, et les chiens destinés à la garde du logis. Ovide, au second livre des Fastes, leur donne Mercure pour père, et la nymphe Lara pour mère.

(8) Il appelle Rome ville de *Quirinus*, qui étoit un des noms de *Romulus*, dérivé de *quiris*, espèce de demi pique qu'il tenoit d'ordinaire à la main.

(9) Manière de parler proverbiale qui répond à celle-ci : *Après la mort le médecin*, c'est-à-dire, recourir au remède quand il n'est plus temps.

(10) Ovide se sert d'*odiis*, c'est-à-dire, de la haine pu-

blique, ou seulement de la haine de César : Je pars, dit-il, pour l'exil ; que j'aie du moins la consolation dans mon malheur, de ne pas partir chargé de la haine publique, comme un coupable convaincu de quelque grand crime.

(11) *Cœlesti*, c'est l'épithète que l'on donne à Auguste, soit parce qu'on le juge digne du ciel, soit à cause de sa prétendue origine céleste, Attia sa mère ayant attesté avec serment qu'elle l'avoit eu du Dieu Appollon. Consultez Xiphillin sur la naissance d'Auguste.

(12) C'est-à-dire, que ma faute n'a qu'une imprudence et un pur malheur. Mais quoi, Auguste ignoroit-il quelle étoit la faute d'Ovide ? peut-être n'en savoit-il pas toutes les circonstances, et ce qui y avoit donné occasion : les grands ne se donnent pas toujours la peine de faire tant de perquisitions, quand il s'agit de condamner un particulier qui les a offensé.

(13) Comme femme, et comme femme qui prie pour son mari qu'elle aimoit : les femmes d'ordinaire sont plus dévotes que les hommes, et prient plus souvent et plus long-temps.

(14) C'est la posture des supplians. Les cheveux épars, signe d'une excessive douleur, sur-tout dans les femmes ; puisqu'elles qui s'aiment tant, semblent alors oublier tout le soin de leur personne, pour ne penser qu'à ce qui fait l'objet de leur deuil : aussi étoit-ce anciennement la coutume dans les deuils publics, que les femmes marchassent aussi échevelées :

Intereà ad Templum non æquæ Palladis ibant,
Crinibus Iliades passis, dit Virgile au II de l'Enéide.

(15) Le foyer étoit déjà tout froid, les Dieux Lares eux-

mêmes en ayant éteint le feu, pour marquer qu'ils abandonnoient une maison qui alloit être désertée par celui qui en étoit le maître.

(16) C'est-à-dire, que les Dieux mêmes domestiques d'Ovide avoient pris parti contre lui pour Auguste; sa femme, la bouche collée contre son foyer, leur reproche leur infidélité, et se répand en invectives contre eux.

(17) La grande Ourse est une constellation composée de sept étoiles, voisine du pole arctique, auquel elle a donné son nom : on l'appelle vulgairement *le Charriot*, parce que ses sept étoiles en représentent la figure; les quatre premières font les quatre roues du charriot, et les trois autres le timon. L'Ourse roule autour du pole; et au commencement de la nuit le timon du charriot regarde l'occident, où il semble vouloir se précipiter par une révolution commune à tous les astres, et sur la fin de la nuit il regarde l'orient où il doit retourner. La nuit étant donc fort avancée, Ovide dit que l'Ourse avoit roulé dans son charriot sous le pole, et étoit prête à se coucher; quoiqu'il soit vrai que les deux Ourses ne se couchent jamais par rapport à nous.

Cette Ourse, selon la fable, fut Calisto, fille de Licaon, roi d'Arcadie, aimée de Jupiter qui la métamorphosa en ourse, et la plaça dans le ciel. Voyez sur cela Ovide, au septième des métamorphoses, et Pausanias au huitième livre de son histoire. On lui donne l'épithète de *Parrhasis*, du nom d'une ville d'Arcadie, où elle étoit née.

(18) Apparemment c'étoit un des gardes qu'Auguste lui avoit donné pour le conduire au vaisseau et dans toute sa route.

(19) C'est Vénus, la plus brillante des planètes : le matin, lorsqu'elle précède le lever du soleil, elle se nomme *Lu-*

cifer, et le soir elle se nomme *Hesperus*, ou l'étoile du berger. De-là cette plaisante épigramme d'Ausone sur un certain homme nommé l'*Etoile*, qui étoit mort :

Stella prius superis fulgebas Lucifer, et nunc
Extinctus, cassis lumine, vesper eris.

(20) Ovide compare ici la douleur qu'il ressentit en se séparant de sa famille, avec celle de Metius Fuffetius, prince des Albains, qui fut écartelé par l'ordre du roi Tullus, pour avoir lâchement trahi les Romains, ses alliés, dans un combat contre les Fidenates, comme il est rapporté dans Tite-Live, chap. 18. Il faut remarquer ici que la plupart des éditions d'Ovide ont fort altéré ce distique; et au lieu de

Sic doluit Mettus tunc cum in contraria versos
Ultores habuit proditionis equus.

elle potreent :

Sic Priamus doluit tunc cum in contraria versus
Victores habuit proditionis equus;

ce qui ne peut avoir aucun bon sens.

Virgile, en parlant de Metius, dit au liv. 8. de l'Enéïde:

Haud procul inde Citæ Mettum in diversa quadrigæ
Distulerant, etc.

ÉLÉGIE QUATRIÈME. (Page 45).

(1) Le *Bouvier*, en grec *Arctophilax* ou *Arcturus*, est une constellation ainsi appelée, parce qu'elle suit de près le chariot de l'*Ourse* : c'est au mois de Décembre qu'il disparoît de dessus notre hémisphère, et paroît se prolonger dans l'océan occidental; c'étoit donc en ce mois qu'Ovide voya-

geoit sur la mer Ionienne, et qu'il écrivit cette Elégie, avec tout le premier livre des Tristes qu'il envoya à Rome en 763, avant que d'arriver à Tomes.

(2) Il paroît qu'il y a contradiction à dire que la crainte inspire de la hardiesse; cependant rien n'est si vrai que la crainte inspire quelquefois du courage aux plus timides; ou plutôt que la timidité elle-même, quand elle est surmontée par un effort violent, devient hardie et audacieuse dans les périls extrêmes, comme la douceur devient fureur quand elle est poussée à bout : témoin la colère de la colombe, mise en proverbe comme la plus furieuse et la plus acharnée de toutes.

(3) Il y avoit à la poupe des vaisseaux une espèce de chapelle ornée d'images peintes ou de statues des Dieux tutélaires du vaisseau.

(4) Eole étoit le Dieu des vents, et donnoit à son gré le calme ou la tempête.

Æole namque tibi divûm pater atque hominum rex,
Et mulcere dedit fluctus, et tollere vento.

Virg. I. de l'En.

(5) Il avoit déjà péri en quelque sorte par l'arrêt foudroyant de son exil; il prie cependant les Dieux de le sauver du naufrage, et d'une seconde mort plus réelle que la première, qui dans le vrai n'étoit qu'une mort métaphorique et figurée.

ÉLÉGIE CINQUIÈME. (Page 47).

(1) Les anciens Payens croyoient qu'il étoit beau de se donner la mort dans les grandes disgraces, et que cela se pouvoit sans crime : de-là ce mot de Virgile au VI de l'Enéide.

Qui sibi lethum
Insontes peperêre manu.

Il est bien étonnant qu'une opinion si contraire à l'humanité

ait eu cours chez les derniers Romains, gens si sensés, comme chez les premiers, à qui il étoit plus permis d'être un peu féroces.

(2) Ou bien, si l'on veut, le souffle de vie qui m'anime. Sur quoi il est à remarquer que les anciens poëtes, parlant de la sortie de l'ame du corps, s'exprimoient de manière à faire croire que l'une périssoit avec l'autre; opinion impie, non-seulement dans les principes du christianisme, mais même contraire à la plus saine partie des philosophes payens. Virgile, après avoir dit en parlant de l'ame de Didon,

Omnis et unà,
Dilapsus calor, atque in ventos vita recessit.

fait cependant apparoître l'ame de Didon à Enée dans les enfers; ce qui montre que chez lui *in ventos vita recessit* n'est qu'une expression poétique.

(3) Pirithoüs ayant conçu le dessein téméraire de descendre tout vivant aux enfers pour enlever Proserpine, son ami Thésée s'engagea par serment à l'y suivre; mais l'un et l'autre y furent arrêtés: Hercule trouva moyen de délivrer Thésée; Pirithoüs y demeura pour souffrir les peines éternelles dues à sa témérité.

(4) Autre exemple de fidélité à toute épreuve, *Oreste* et *Pylade*. *Pylade*, fils de *Strophius*, roi de la *Phocide*, fut élevé avec *Oreste* son parent; ils lièrent ensemble une amitié très-étroite, et depuis ce temps-là Pylade devint le fidèle compagnon d'Oreste dans toutes ses aventures. Oreste, comme on le voit dans Euripide et dans l'Electre de Sophocle, entreprit de venger la mort de son père Agamemnon, assassiné par la trahison de Clytemnestre sa femme, qui se servit pour cela de la main d'*Egistus* son amant. Oreste, sans considération que Clytemnestre étoit sa mère, immola l'amant et la maîtresse aux mânes de son père. Les Dieux vengeurs de ce

parricide, le livrèrent à des furies infernales, qui le poursuivoient sans cesse : pour s'en délivrer, il résolut de voyager dans des pays étrangers, et fut toujours accompagné de son cher Pylade, qui ne l'abandonna jamais dans les plus grands accès de ses fureurs.

(5) Troisième exemple de parfaite amitié, Euriale et Nisus, rapporté dans le IX de l'Enéide : c'est un des plus agréables épisodes du poëme de Virgile.

(6) Il y a long-temps qu'on a dit que l'adversité étoit la pierre de touche des amitiés; et que comme l'or s'eprouve dans le creuset et par le feu, ainsi l'amitié s'éprouve par l'adversité.

(7) Suétone, au livre 17 de son histoire, nous rapporte plusieurs beaux exemples de l'estime qu'Auguste fit paroître pour ceux qui étant engagés dans le parti de ses ennemis, leur étoient demeurés fidèles jusqu'à la fin.

(8) On sait assez, par l'Odyssée d'Homère, tout ce qu'Ulysse eut à souffrir en retournant à Itaque après le siège de Troye : il y a dans cette isle une montagne nommée *Neritos ;* c'est de-là qu'Ovide appelle Ulysse roi d'Itaque, *dux Neritius*.

(9) C'étoit une petite isle voisine d'Itaque : Ovide méprise tout ce beau royaume d'Ulysse en comparaison de Rome, et il a bien raison.

(10) Ce fut du moins pour toute sa vie ; car il mourut après sept ans et quelques mois d'exil. On dit qu'Auguste songeoit à le rappeller ; mais la mort de cet empereur étant survenue en 767, Tibère, successeur d'Auguste ne pensa pas à le rappeler.

ÉLÉGIE SIXIÈME. (Page 53).

(1) Ce poëte est *Antimaque ;* on lui donne ici le nom de

Clarien de la ville de *Claros*, voisine de celle de *Colophon*, dans l'Ionie, dont Antimaque étoit natif, comme on l'apprend de Plutarque. Ce poëte ayant perdu sa femme Lidé, qu'il aimoit éperdument, il composa une élégie sous son nom, dans laquelle il tâche de modérer sa douleur par le récit des maux d'autrui, et des plus tristes aventures de quelques illustres malheureux.

(2) C'est le poëte Philetas, originaire d'une isle de la mer Egée, appelée *Co*, *Coos* ou *Cos*; il y a eu aussi une ville de ce nom. On ne sait pas si cette Battis dont parle ici Ovide, fut la femme ou la maîtresse de Philétas; quoi qu'il en soit, il l'aima fort. Properce le loue avec Callimaque, comme ayant excellé l'un et l'autre dans la poésie élégiaque :

Callimachi manes et Coi sacra poëtæ,
In vestrum, quæso, me sinite ire nemus.
Properce, l. 3, élégie première.

(3) C'est Andromaque, dont Homère en plus d'un endroit de l'Iliade a célébré l'amour incomparable pour le grand Hector, son mari. Virgile en fait aussi l'éloge au troisième liv. de l'Enéide.

(4) Celle-ci étoit femme de Protésilas; elle voulut le suivre à la guerre, mais il ne le permit pas : elle apprit ensuite qu'il avoit été le premier des Grecs qu'Hector avoit tué de sa main, et elle en mourut de douleur. Ovide en parle dans ses héroïnes.

(5) On peut voir ce qui est dit dans Homère et dans d'autres poëtes, de Pénélope, femme d'Ulysse, et de sa constance à résister aux poursuites de ses amans, pendant la longue absence d'Ulysse. Il y a cependant des auteurs qui contredisent Homère sur la prétendue fidélité de Pénélope, et qui ne déposent pas en sa faveur.

(6) Un auteur a prétendu qu'Ovide désignoit ici *Martia*, fille de Martius Philippe, beau-fils de l'empereur Auguste; il fonde sa conjecture sur ce distique de la troisième élégie du premier livre *de Ponto* :

Hanc probat, et primo dilectam semper ab œvo
Est inter comites Martia censa suas,

et ces autres de la première du troisième livre :

Cuncta licet facias, nisi eris laudabilis, uxor
Non poterit credi Martia culta tibi.

(7) Telle qu'étoit celle de la femme d'un simple chevalier romain, comme Ovide, comparée avec une princesse du rang de Martia, alliée de si près à la famille d'Auguste.

(8) On sait assez que c'est dans l'ame, c'est-à-dire, dans l'esprit et dans le cœur qu'on trouve les sources du vrai mérite : toutes les autres qualités dans l'homme sont peu considérables sans celles-là.

(9) C'est-à-dire, je ne suis pas assez vain pour prétendre que mes éloges soient du même poids que ceux d'un Homère, seul poëte digne de vous; j'ose pourtant vous répondre de l'immortalité dans mes vers. Horace, Tibulle, et presque tous les poëtes, promettent la même chose à ceux qu'ils honorent d'une place dans leurs vers. Plusieurs de nos modernes ont imité en cela les anciens; mais je ne voudrois pas être garant de leurs promesses.

ÉLÉGIE SEPTIÈME. (Page 56).

(1) Il y a dans le texte *des fleurs de Bacchus*, parce que les poëtes n'étoient pas seulement consacrés à Apollon, mais encore à Bacchus; et ce Dieu ne leur inspiroit pas moins cette

fureur poétique dont ils étoient transportés : témoin Horace, Ode 25 du Liv. III :

Quò me Bacche rapis, tui
Plenum ? quæ in nemora aut quos agor in specus.

On sait aussi que le lierre étoit particulièrement consacré à Bacchus, et c'est pour cela qu'on en couronnoit les poëtes :

Pastores hederà crescentem ornate poëtam.

(2) Dans les premiers temps de la république romaine, on se contentoit de graver quelques lettres empreintes dans la matière même de l'anneau : depuis on enchâssa sur le cercle de l'anneau un diamant ou quelque autre pierre précieuse en forme de bague, où l'on gravoit aussi de simples lettres; ensuite on y grava les images de ses protecteurs ou de ses amis. Autrefois on portoit l'anneau à l'une des deux mains indifféremment, et au doigt que chacun vouloit : depuis on l'ôta de la main droite comme étant occupée à trop de choses, et on le transféra à la gauche, au seul doigt appellé *annulaire*, qui est immédiatement avant le petit doigt.

(3) Un auteur se peint bien mieux soi-même dans ses ouvrages, qu'aucun peintre ne sauroit faire dans le portrait le plus ressemblant : celui-ci ne présente à nos yeux que les traits du visage et la figure extérieure du corps ; au lieu que dans un ouvrage de l'esprit, on connoît les pensées, les sentimens, et tout le caractère de l'auteur.

(4) Ce seul mot grec *Métamorphoses*, exprime tout ce que dit le texte par ce vers, *Carmina mutatas hominum dicentia formas*, les vers qui racontent les divers changemens des hommes, dont les corps passèrent d'une forme à l'autre. Quoique ce poëme n'eût pas encore toute sa perfection au

temps de l'exil d'Ovide, d'habiles gens prétendent que l'auteur y mit depuis la dernière main, et qu'il est aussi parfait qu'il puisse être, tel que nous l'avons, et un chef-d'œuvre dans son genre. Lactance l'appelle un ouvrage plein d'esprit et d'érudition ; mais Ovide lui-même semble nous avoir prévenu sur l'opinion qu'on devoit avoir de cet ouvrage, lorsqu'il nous assure qu'il n'aura point d'autre durée que l'éternité.

Jamque opus exegi quod nec Jovis ira, nec ignes,
Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetustas.

(5) C'est *Altée*, qui ayant appris que ses deux frères *Pléxipe* et *Toxée* avoient été tués par *Méléagre* son fils, pour s'en venger, elle alluma un brasier ardent où elle mit un tison fatal dont dépendoit la vie de ce fils, et elle le faisoit brûler peu-à-peu : pendant ce temps-là Méléagre se sentit dévorer les entrailles par des douleurs insupportables, et périt ainsi d'une mort lente à mesure que ce tison se consumoit. Voyez toute l'histoire ou la fable d'Altée et de Méléagre, au VIII des Métamorphoses.

(6) C'est son livre de l'Art d'aimer, qui fut en partie cause de sa disgrace.

(7) Il dit que ce poëme croissoit chaque jour sous sa main ; c'est ainsi qu'il s'exprime en parlant d'un ouvrage auquel il travailloit actuellement, lorsqu'il fut enlevé pour aller en exil.

(8) Il fut d'abord copié à son insu par quelqu'un de ses amis ; c'est par-là qu'il a été conservé et transmis à la postérité.

(9) Ovide appelle ses vers et tout ouvrage d'esprit, le fruit d'un laborieux loisir ; c'est le vrai sens de *non ignava sequentem otia*. En effet, les vrais savans ne s'occupent guère d'ordinaire que de leurs études, et renoncent à toute affaire civile ;

de-là vient que le vulgaire stupide et ignorant les regarde comme des gens oisifs, bien que personne ne soit plus occupé qu'eux.

(10) C'est une métaphore prise des forgerons, qui est assez familière aux poëtes ; remettre des vers sur l'enclume, c'est les réformer : *Et male tornatos incudi reddere versus*, dit Horace dans son art poétique. Enfin pour les rendre parfaits, on se sert de la lime, et l'on dit limer un ouvrage, pour le polir, et des vers limés, pour des vers exacts et dans la dernière perfection ; comme on dit encore fort bien, refondre un ouvrage, pour le réformer entièrement.

ÉLÉGIE HUITIÈME. (Page 59).

(1) Ovide rassemble ici plusieurs exemples de phénomènes impossibles dans la nature, pour montrer qu'il n'eût jamais cru qu'un de ses meilleurs amis dût l'abandonner dans l'adversité : il auroit eu moins de peine, dit-il, à se persuader que les fleuves les plus rapides pussent remonter à leur source, et que le soleil interrompant sa carrière, pût retourner sur ses pas, que de croire qu'un ami comme celui-là dût jamais changer à son égard.

(2) Lorsqu'Atrée fit servir dans un festin les membres du fils de Thieste, son frère, coupés par morceaux, et qu'il les fit manger à leur propre père, on a dit que le soleil eut tant d'horreur de ce crime, que son char se trouvant alors tourné vers la ville de Micènes où se donnoit cet horrible repas, il fit changer de route à ses chevaux effrayés, et se détourna pour n'en être pas témoin. Ovide, deuxième liv. des métamorph.

(3) Ovide aime à se représenter sa sortie de Rome pour aller en exil, sous l'image d'un convoi funèbre ; or il est du devoir d'un bon ami comme d'un bon parent, d'assister aux

aux funérailles de son ami défunt : y manquer, c'est manquer à un des plus essentiels devoirs de l'amitié, et le plus sanglant reproche qu'on lui puisse faire.

(4) Il ne faut rien de faux ni de feint dans l'amitié : il arrive cependant assez souvent, qu'au moins par bienséance, on fait semblant d'être fort affligé, lorsqu'on ne l'est guère; et c'est en quoi Ovide ne peut assez admirer la stupidité de son faux ami, de n'avoir pas su même garder les bienséances à son égard.

(5) Le poëte donne ici à entendre que tout le public, et jusqu'au peuple même, prit part à son désastre, qui le suivit en foule au sortir de la ville, et lui disoit adieu par de grands cris.

(6) Ovide dit *plongé dans les eaux du fleuve Léthée.* Ce fleuve d'oubli étoit chez les poëtes un fleuve d'enfer, ainsi nommé parce que ceux qui buvoient de son eau oublioient toutes les choses passées; c'est pourquoi on faisoit boire des eaux de ce fleuve aux ames qui devoient passer dans d'autres corps, selon les principes de la métempsycose.

(7) Ovide lui donne l'épithète de *sinistre*, soit pour marquer quelque chose de funeste, soit pour désigner la situation de cette côte du Pont, qui, par rapport à ceux qui venoient d'Italie, s'étendoit à gauche, le long de la mer appelée le *Pont-Euxin*. Rien n'est plus ordinaire aux poëtes, en parlant de ces hommes cruels et inhumains qui sont insensibles aux misères d'autrui, que de leur donner un cœur de rochers et des entrailles de bronze; comme aussi de leur donner pour nourrice une tigresse, une lionne, ou quelque autre bête féroce, dont ils aient sucé le lait dans leur enfance.

(8) Ovide termine cette élégie en exhortant en peu de mots son perfide ami à rentrer dans son devoir et à changer

de conduite à son égard ; en sorte qu'il soit comme forcé à le louer de la même bouche dont il vient de le condamner.

ÉLÉGIE NEUVIÈME. (Page 63).

(1) Ovide prouve ici la vérité de cette sentence si morale, par trois comparaisons également naturelles et ingénieuses, prises des colombes, des fourmis et de l'ombre. Cette maxime se trouve confirmée par toutes les histoires, et encore plus sensiblement par une expérience journalière : beaucoup de bien, beaucoup d'amis ; point de bien, point d'amis.

(2) Le temps de l'adversité s'exprime fort naturellement par les nuages d'un ciel nébuleux, comme celui de la prospérité par le calme d'un ciel serein.

(3) Virgile est incomparable, lorsqu'au quatrième livre des géorgiques il nous décrit l'activité de la fourmi à fournir de nourriture pour l'hiver ses petits magasins souterrains : jamais ce petit animal ne fraie du côté d'un grenier vuide ; ainsi, dit ingénieusement notre poëte, personne ne fraie avec celui qui de riche est devenu pauvre. Aujourd'hui plus que jamais les amis, aussi bien que la fourmi, fuient les greniers vuides, pensent à leur intérêt plus qu'à leur amitié, ou plutôt à l'amitié pour l'intérêt : on ne connoît plus guère que des amitiés utiles.

(4) Ovide compare une fortune heureuse aux rayons du soleil ; et comme il n'y a rien de plus agréable que la lumière du jour, aussi rien de plus attrayant que la bonne fortune. Les ombres de ces gens heureux qui marchent dans le grand jour et dans tout l'éclat d'une haute fortune, ce sont les faux amis qui les suivent par-tout, et leur font assidument la cour. Si ces astres viennent à s'éclipser, les ombres s'enfuient et disparoissent aussi-tôt.

(5) C'est-à-dire, que vous n'éprouviez jamais les vicis-

situdes de la fortune ; ou plutôt que vous n'appreniez jamais, par votre propre expérience, la vérité de ce que je dis ; et combien les hommes sont différemment affectés à notre égard, selon les différentes situations de notre fortune.

(6) Ovide montre ici combien ses faux amis eurent tort de l'abandonner dans sa disgrace ; et il le prouve par plusieurs exemples, particulièrement de l'empereur Auguste même, qui souvent ne put s'empêcher de louer la fidélité de quelques Romains qui avoient suivi le parti de Pompée contre lui.

(7) Ce tyran étoit roi de la Chersonnèse Taurique, et avoit coutume d'immoler à la déesse Diane tous les étrangers qui abordoient sur ses côtes. Oreste, agité de ses furies, y aborda avec son ami Pylade. Thoas en vouloit sur-tout à Oreste ; mais ne pouvant le distinguer de Pylade, parce que celui-ci, pour sauver la vie à son ami, protestoit qu'il étoit Oreste ; enfin le tyran fut si charmé de la générosité de ces deux amis qui contestoient à qui mourroit l'un pour l'autre, qu'il fit grace aux deux, et à Oreste en faveur de Pylade.

(8) La louange la moins suspecte est celle qui part de la bouche d'un ennemi. On nomme ici Patrocle *Actoride* du nom d'Actor, son aïeul ; car il étoit fils de *Mœnetius* : son étroite amitié avec Achille est célèbre dans l'Iliade. Achille est appelé ici le *grand Achille*, en qualité de demi-dieu, fils de la déesse Thétis, et pour ses autres qualités héroïques ; rien de plus magnifique que les éloges que tous les poëtes ont donnés à ce vainqueur de Troye après Homère.

(9) Ce ne fut pas Thésée qui conçut le dessein téméraire d'enlever Proserpine, ce fut Pirithoüs, son ami ; mais en vertu d'un serment qu'il avoit fait de suivre cet ami par-tout, il résolut de descendre avec lui jusqu'aux enfers : c'est ce qui

fait dire à Ovide que Pluton même ne put voir sans pitié un exemple si rare de fidélité.

(10) C'est-à-dire *avant que vous fussiez parvenu à ce haut degré de réputation.* Ovide aime à se représenter la fortune des hommes dans le monde, sous l'image d'un vaisseau en mer, qui tantôt vogue en pleine mer le vent en poupe, et tantôt essuie de rudes tempêtes; sur quoi je ne puis omettre ici ces deux jolis vers du jésuite Sidronius :

Vita mare est, res plena metu, res plena tumultu;
Utraque, mortales credite, vita mare est.

(11) Il faut toujours entendre ici une cause juste pour le fond, mais désespérée faute de bons défenseurs; une cause abandonnée par de mauvais motifs, soit crainte, soit intérêt; ou si embarrassée, qu'il n'y ait qu'un habile homme qui la puisse exposer dans tout son jour. Sans cela ce ne seroit pas une louange pour l'ami d'Ovide, d'avoir le secret de rendre bonnes les plus mauvaises causes.

(12) Espèce de divination, par l'inspection des entrailles des victimes : *Spirantia consulit exta*, dit Virgile. . . . . *Ni le tonnerre*, autre espèce de divination : il met ici l'épithète de *sinistri*, parce qu'on regardoit comme un heureux présage lorsqu'il tonnoit à gauche; et la raison, c'est que ce qui est à gauche par rapport aux hommes sur la terre, est à droite par rapport aux Dieux dans le ciel. . . . . *Ni le chant ou le vol des oiseaux*, troisième espèce de divination ou d'augure. Les anciens croyoient que les oiseaux leur étoient députés du ciel, parce qu'ils voloient si haut et si près des Dieux, qu'ils avoient quelque commerce avec eux : de-là vient qu'on immoloit beaucoup d'oiseaux dans les sacrifices, en punition, disoient-ils, de ce qu'ils reveloient les secrets des Dieux aux hommes.

(13) Ovide a grand soin de faire entendre que ses mœurs ne se ressentoient en rien de la licence de ses poésies galantes ; c'est ce qu'il tâche de persuader le mieux qu'il peut : mais on doute qu'il y ait réussi de son temps ; et ses imitateurs doivent encore moins s'en flatter aujourd'hui après ces paroles si expresses de la vérité même : *Ex fructibus rorum cognoscetis eos*, c'est par les fruits qu'on doit juger de l'arbre.

(14) C'est-à-dire, marchez toujours d'un pas égal dans le chemin de la gloire, continuez à vous signaler par l'éloquence comme vous avez fait jusqu'ici ; mais vous ne pouvez avoir un plus beau sujet pour l'exercer, que dans une cause aussi déplorée que la mienne.

ÉLÉGIE DIXIÈME. (Page 68).

(1) Ovide monta trois différens vaisseaux pour aller à Tomes, lieu de son exil. Le premier fut celui qu'il prit, dit-on, à Brindes, dans lequel il fit la traversée d'Italie en Grèce sur les mers Adriatique et Ionienne, entra dans le golfe de Corinthe, et aborda au port de Léchée dans le fond du golfe : il traversa l'isthme de Corinthe à pied, et se rembarqua au port de Cenchrée dans le golfe Saronique, sur un second vaisseau ; c'est celui-ci qu'il loue beaucoup dans cette élégie : nous parlerons du troisième vaisseau dans la suite.

(2) On a déjà dit que les anciens avoient une espèce de chapelle à leurs vaisseaux, où étoient placés les Dieux tutélaires du vaisseau ; et ils donnoient à cette chapelle, aux Dieux qui y étoient, et quelquefois au vaisseau même par appropriation, le nom de *Tutela*, sauve-garde, comme nous voyons que le vaisseau dont on parle est appelé *Tutela Mi-*

nervœ, pour montrer qu'il étoit sous la garde de cette Déesse.

(3) Ce vaisseau s'appeloit donc *le Casque*, et non pas *Minerve*; par où l'on voit qu'on ne donnoit pas toujours au v i sseau le nom de son Dieu tutélaire, mais de quelque symbole propre de cette divinité, comme ici le casque de Minerve ou de Pallas, qu'on peignoit toujours le casque en tête et armée de pied en cap.

(4) C'étoit une petite ville et un port dans le fond du golfe Saronique que formoit l'isthme de Corinthe, et qui étoit comme l'arsenal de cette grande ville, selon *Etienne* le géographe, *Pomponius Mela*, et *Pline*: de l'autre côté de l'isthme il y avoit un autre port à l'opposite de celui-ci, nommé *Léchée*, où débarqua d'abord Ovide après la traversée d'Italie en Grèce.

(5) C'est pour mieux marquer la prompte obéissance aux ordres de César, qu'il représente toujours sa retraite comme une fuite, tant il avoit d'empressement à se rendre au terme de son exil, quelque horreur qu'il en eût d'ailleurs.

(6) C'est le bosphore de Thrace, par où on entre de la Propontide dans le Pont-Euxin, que le poëte désigne ici par le mot *ostia*, embouchure.

(7) Les Gètes étoient des peuples de la Scythie européenne, sur la côte occidentale du Pont-Euxin.

(8) Cette mer tire son nom de *Helles*, fille d'Atamanthe, roi de Thebes, et de sa femme *Néphélé*: ce fut pour éviter les pièges que lui tendoit incessamment Ino, sa belle-mère, qu'elle monta sur un bélier dont la toison étoit d'or, et s'enfuit à travers les airs avec son frère Phrixius; mais épouvantée du danger, elle se laissa tomber dans cette mer qui porta depuis son nom. On appelle ici cette fille *Eolienne*,

du nom d'Eole, son aïeul, qui fut père d'Atamanthe ou Atamon. L'Eolie est une contrée attenante à l'Hellespont, dite ajourd'hui *la Mysie* : ce canal est assez étroit ; c'est l'Hellespont pris dans toute sa longueur, où la mer est fort resserrée entre les côtes d'Europe et d'Asie. Le vaisseau d'Ovide ne fit qu'y entrer, puis il tourna à gauche vers la ville d'Hector, fils de Priam, roi de Troye.

(9) Imbrie ou Imbros est une isle peu éloignée de *Lemnos* et de *Samos*, vis-à-vis de la Thrace. L'isle de Samothrace est ainsi appelée du nom de la Thrace même, dont elle n'est séparée que par un petit trajet. Tempire est une ville de Thrace, non loin de Trajanopolis, connue dans l'itinéraire d'Antonin, sous le nom de *Tempirum*.

(10) Cette ville, située à l'entrée de l'Hellespont, assez près de l'ancienne Troye, eut pour fondateur Dardanus, prince Troyen. Lampsac, autre ville où Priape, fils de Bacchus et de Vénus, Dieu des jardins, étoit né : il en fut ensuite chassé à cause de ses infâmes débauches ; mais depuis les Lampsaciens lui dressèrent des autels.

(11) On a déjà dit que c'étoit Hellé, montée sur un bélier. Seste et Abide est ce qu'on appelle aujourd'hui *le détroit des Dardanelles* ou de *Galliopoli*. Seste est une petite ville en Europe, et Abide en Asie ; elles ne sont séparées que par un canal fort étroit : on dit que Léandre le passa autrefois à la nage. Les Turcs y ont fait bâtir deux châteaux très-forts pour défendre l'entrée de l'Hellespont.

(12) La Propontide est la même mer que l'Hellespont, et se nomme ainsi lorsque sortant du canal étroit où elle étoit resserrée, elle s'étend plus au large vers le Septentrion. *Cisiqne*, selon Florus, fut une ville fameuse dans *l'Asie mineure*, par ses hautes murailles, son port, et une belle tour toute de marbre.

(13) Cette côte s'étend depuis *Bysance*, aujourd'hui *Constantinople*; jusqu'au bosphore de Thrace, où s'ouvre une large entrée dans deux mers, qui sont la Propontide, par où l'on descend dans la mer Egée, et le Pont-Euxin.

(14) Ces isles, autrement dites *Simplegades*, sont situées à l'embouchure du Pont-Euxin, et si voisines, qu'elles paroissent à l'œil comme flottantes et prêtes à se détacher pour se réunir ensemble. Le détroit de *Thines* prend son nom d'une ville et d'un promontoire sur la rive gauche du Pont-Euxin. La ville d'Apollon, c'est *Apollonie*, aussi sur le Pont-Euxin, appelée aujourd'hui *Sissopoli*. Anchiale sur la côte Gétique, s'appelle encore aujourd'hui *Anchialo*, et appartient aux Turcs. Mézambrie est sur le Pont-Euxin, dans un angle de la Thrace, où elle confine avec la Mæsie. Odesson ou Odesse est aussi de la Mæsie inférieure. Dionisiople, ainsi appelée d'un des noms de Bacchus, est de même dans la Mæsie, sur le Pont-Euxin.

(15) Alcathoüs fut un fils de Pélops qui régna à Mégare, d'où sont sortis ceux qui habitèrent la ville de *Calathes* ou *Calathis*, située sur le rivage Gétique, quoique Pomponius ait dit que c'étoit une colonie de Milésiens; et Strabon, une colonie d'Héracliens, qui avoient fondé cette ville: comme il n'y a point d'autre ville sur cette côte qui convienne mieux à ce que l'on dit ici, on peut conjecturer que les Mégariens ou Alcathoens s'y établirent aussi.

(16) C'est Tomes qui fut le terme du voyage d'Ovide et le lieu de son exil, qu'on désigne ici par une ville originaire de Milet. Ovide dit encore expressément ailleurs que cette ville fut fondée par les Milésiens, peuple de la Grèce: elle étoit située sur la rive gauche du Pont-Euxin, dans ce qu'on appelle la Sarmathie ou Scythie d'Europe au midi des bouches

du Danube : ce pays est aujourd'hui habité par les petits Tartares Calmouques.

(17) Ces deux frères jumeaux se nomment *Tindarides*, parce qu'ils passoient tous deux pour fils de Tindare, roi d'Æbalie, et mari de Léda; ils étoient particulièrement révérés des nautonniers et des habitans de Samothrace, où étoit alors Ovide, et où il prit un troisième vaisseau pour faire le trajet de l'isle de Samothrace, dans le continent de la Thrace; pendant que ce vaisseau si cher, qui apparemment portoit son bagage et qu'il venoit de quitter, reprenoit la route de l'Hellespont pour entrer par le bosphore de Thrace, dans le Pont-Euxin, et de-là se rendre à Tomes. Ovide implore donc ici l'assistance de Castor et Pollux pour le vaisseau qu'il quitte et pour celui qu'il prend, afin de passer de Samothrace en Thrace, et traverser ensuite par terre les vastes campagnes de la Thrace par où il se rendit à Tomes. Ces trois vaisseaux différens que monta Ovide, ont jeté ses commentateurs dans de grands embarras, et les ont réduit donner à leur auteur des sens bien forcés : jusque-là que quelques-uns d'eux ont prétendu qu'il y avoit beaucoup de dérangement dans le récit de cette navigation; en sorte, disent-ils, que l'on peut assurer que ce récit se ressent un peu du désordre où se trouvoit alors le poëte : mais de la manière dont nous l'avons expliqué, rien ne paroît plus naturel.

ÉLÉGIE ONZIÈME. (Pag. 71).

(1) Ovide marque ici lui-même la date de ce premier livre des Tristes, qui fut presque composé tout entier sur mer, dans son voyage pour aller en exil; il l'envoya à Rome en arrivant à Tomes.

(2) Ovide étant parti de Brindes sur la fin de Novembre de

l'année 762 de Rome, se trouvoit encore au mois de Décembre dans la mer Adriatique, qui s'appeloit aussi *mer supérieure*, *mare superum*, par opposition à la mer *Tirrhénienne*, dite *la mer inférieure*, *mare inferum*. L'Italie est située entre ces deux mers.

(3) Corinthe est une ville fameuse sur une isthme qui séparoit la mer Egée de la mer Ionienne; on appelle *isthme* une langue de terre qui se trouve resserrée entre deux mers. Ovide, après avoir passé de la mer Adriatique dans la mer Ionienne, aborda au port de Léchée, dans le fond du golfe que forme l'isthme de Corinthe.

(4) Ce sont douze isles de la mer Egée, situées en rond; ce qui leur a fait donner le nom de *Cyclades*, du mot grec κυκλος, qui signifie un *rond* ou un *cercle*.

(5) Horace appelle la fureur ou l'enthousiasme poétique *une aimable folie*, Ode quatrième du troisième livre; et dans son Art poétique il dit encore:

> *Ingenium miserâ quia fortunatius arte*
> *Credit, et excudit sanos Helicone poëtas*
> *Democritus.*

(6) Ici commence une nouvelle tempête qui fut la troisième et la dernière qu'Ovide essuya dans son voyage. Les chevreaux sont deux étoiles sur l'épaule et le bras du cocher appelé *Erycton*, qui, à leur lever et à leur coucher, excitent, à ce qu'on dit, des tempêtes.

(7) Stéropé fut une des sept Pléyades, filles de Pléyonne et d'Athlas: elles furent placées au ciel, dit la fable, devant le cou du taureau; et parce qu'elles paroissent au temps de l'équinoxe du printemps et en été, temps propre à la navigation, elles sont appelées *Pléyades* du verbe grec πλεο, *navigo*; dans leur coucher elles annoncent des tempêtes.

(8) On a déjà parlé, dans la quatrième élégie de ce premier livre, de la constellation du Bouvier, dit *Arctophilax* ou *Bootes*, et de celle de la grande Ourse, qui, selon la fable, fut autrefois Calisto, fille de Licaon, transformée en ourse par la colère de Junon, et placée au ciel de la grace de Jupiter : elle s'appelle *Ourse* de la forêt d'Érymante, d'une forêt ou une montagne d'*Arcadie*. L'étoile appelée *Arcture*, qui brille le plus auprès d'elle, excite des tempêtes à son lever et à son coucher.

(9) C'est une constellation composée de sept étoiles qui sont à la tête du Taureau. Les poëtes ont feint qu'ayant perdu leur frère Hias, déchiré par un lion, elles ne cessèrent de pleurer sa mort; et que Jupiter, touché de compassion pour ces pauvres filles, les transféra au ciel; et ces pluies abondantes qu'elles produisent, sont regardées comme les larmes qu'elles versent encore : leur nom *Hyades* vient du mot grec *υἐιν*, *pluere*.

(10) Il en dit la raison ensuite : c'est que la Thrace où il eût fallu descendre, étoit remplie de brigands, qui ne vivoient qu'aux dépens des voyageurs qu'ils massacroient quelquefois inhumainement, lorsqu'ils ne portoient pas avec eux de quoi contenter leur avarice.

(11) C'est toujours la Thrace dont on nous représente ici les peuples comme très-féroces et adonnés à toutes sortes de crimes, particulièrement au meurtre et au brigandage.

(12) Ovide nous apprend lui-même qu'il eut un beau jardin dans les faubourgs de Rome, situé sur une colline, entre la voie Claudienne et la voie Flaminienne.

Nec quos pomiferis positos in collibus hortos
Spectat Flaminiæ Claudia juncta viæ.

(13) Ceci nous apprend que les anciens Romains, afin de

vaquer plus commodément à la composition de leurs ouvrages, travailloient ordinairement sur de petits lits de jour, appelés *lectuli lucubratorii*, comme on le voit aussi dans Suétone : *à cœnâ*, dit cet historien, *se in lectulum lucubratorium recipiebat*. Cicéron parle aussi de ces lits d'étude au IIIe liv. de l'Orateur ; et Perse dans sa VIe Satyre :

Non quidquid denique lectis
Scribitur in citreis.

FIN DES NOTES DU PREMIER LIVRE.

LES ÉLÉGIES D'OVIDE.

LIVRE DEUXIEME.

PREMIÈRE ET UNIQUE ÉLÉGIE.

Apologie du poëte, adressée à l'empereur Auguste.

QU'AI-JE encore à démêler avec vous (1), tristes fruits de mes veilles, infortunés écrits? Hélas! c'est mon esprit dont vous fûtes l'ouvrage, qui a causé ma perte. A quoi bon rappeler ici les débauches d'une muse trop coupable? N'est-ce pas assez d'en avoir une fois porté la peine?

Mes vers, pour mon malheur, m'ont trop fait connoître; tout ce qui étoit de plus distingué dans Rome de l'un ou de l'autre sexe, s'empressoit à me voir. Mais déjà depuis long-temps César ayant lu mon *Art d'aimer*, me taxoit de libertinage au sujet de mes poésies. Enfin, effacez mes écrits, vous effacerez tous mes crimes: si je suis coupable, mes vers seuls en sont la cause; c'est-là le prix de mes veilles, et tout le fruit que

j'ai tiré de mes travaux. L'exil; voilà toute la faveur qu'a trouvé mon esprit tant vanté.

Si j'étois sage, je haïrois toute ma vie les doctes sœurs, divinités fatales à quiconque leur fait la cour. Mais tel est mon malheur, ou plutôt ma folie; je tourne encore mes pas vers l'écueil où je donnai tant de fois. De même qu'un athlète vaincu rentre encore dans la lice, ou qu'un vaisseau après le naufrage se remet en pleine mer. Enfin peut-être aurai-je le même sort que Télephe, roi de Mysie (2), ce qui m'a blessé me guérira : la muse qui a irrité mon prince contre moi, pourra bien l'appaisser. Ce n'est pas ici la première fois que la douce harmonie des vers a pu calmer le courroux des plus grands Dieux.

César même a souvent ordonné aux dames romaines (3) de chanter des hymnes en l'honneur de Cybèle; c'est par son ordre (4) encore qu'on a chanté des vers à l'honneur d'Apollon dans ces jeux solemnels qui ne reviennent qu'une fois à chaque siècle.

Puissiez-vous, par ces exemples, ô prince le plus doux et le plus humain qui soit au monde, vous laisser fléchir à mes vers ? Votre colère est juste ; je l'ai bien méritée ; et il faudroit, pour n'en pas convenir, avoir perdu toute pudeur.

Mais enfin, si je n'étois pas coupable, comment pourriez-vous me faire grace? Le triste état où je suis vous offre une belle matière à la clémence. Si toutes les fois que les hommes péchent, Jupiter lançoit sa foudre, Jupiter seroit bientôt sans armes : mais après que ce puissant dieu a effrayé le monde de son tonnerre, aussi-tôt les nuages se dissipent devant lui, la pluie cesse, et le ciel par son ordre devient calme et serein. C'est donc à juste titre qu'on le nomme le père et le maître des Dieux ; et ce n'est pas trop de dire que ce vaste univers ne renferme rien dans son enceinte de plus grand que Jupiter. Vous donc, grand prince, qu'on nomme aussi le maître et le père de la patrie (5), suivez l'exemple de ce dieu avec qui vous partagez de si glorieux titres. Que dis-je? c'est précisément ce que vous faites ; nul autre que vous ne pouvoit gouverner l'empire avec autant de modération. Souvent on vous a vu pardonner à un parti formé contre vous, qui sans doute ne vous auroit pas épargné s'il avoit prévalu.

Souvent aussi je vous ai vu combler de biens et d'honneurs ceux qui avoient juré votre perte ; et le même jour qui vit cesser la guerre, vit cesser votre colère : ensorte que les partis opposés étant réunis, alloient ensemble offrir des dons

aux Dieux pour vos victoires ; et au même temps que vos soldats s'applaudissent d'avoir vaincu l'ennemi, l'ennemi, de son côté, a de quoi s'applaudir de sa propre défaite. Cependant ma cause est ici bien meilleure et plus favorable ; on ne m'accuse point d'avoir porté les armes contre vous ni marché sous les enseignes de vos ennemis. Mais, seigneur, je vous le jure par la terre, par la mer, par tous les Dieux du ciel (6), et par vous-même, dont la divinité est ici sensible à nos yeux ; je vous le jure, mon cœur vous fut toujours fidèle, et dans le fond de mon ame, ne pouvant rien de plus, j'étois tout à vous. J'ai souhaité mille fois que vous n'allassiez prendre au ciel (7) que le plus tard qu'il se pourroit, la place qui vous attend ; et je me suis mêlé dans la foule de ceux qui faisoient les mêmes vœux pour vous ; j'ai fait fumer l'encens, j'ai joint mes vœux aux vœux publics pour votre conservation. Que dirai-je encore ? Ces écrits mêmes que vous condamnez comme des crimes, ces écrits sont pleins de votre nom et de votre gloire. Jetez les yeux sur le plus grand de mes ouvrages (8), et qui n'est point fini, c'est celui qui raconte les changemens merveilleux qui se sont faits autrefois de quelque corps métamorphosés en d'autres ; vous y trouverez votre nom célébré en plus d'un endroit, et des marques sincères de mon parfait dévouement

pour

pour vous. Ce n'est pas que mes vers ajoutent un nouveau lustre à votre renommée : votre gloire est parvenue à un si haut point, qu'elle ne sauroit plus croître au-delà. Ainsi Jupiter, le plus grand des Dieux, est au-dessus de tout éloge : cependant il ne dédaigne pas l'encens des poëtes; il aime à entendre célébrer son nom et ses hauts faits en beaux vers. Lorsqu'on chante ses combats dans la guerre des géans (9); je ne pense pas que ce Dieu soit insensible au récit de ses triomphes.

Je sais, mon prince, que bien d'autres que moi, et d'un génie fort supérieur, s'occupent à vous louer d'une manière digne de vous; mais je sais aussi que Jupiter, après avoir vu couler sur ses autels le sang des plus grandes victimes, reçoit encore avec plaisir la fumée du plus léger encens.

Ah! l'ennemi cruel et dangereux que celui qui le premier vous lut quelque endroit de mes poésies galantes! Le traître ne l'a fait sans doute que pour vous dégoûter de celles que vous auriez pu lire avec moins de prévention; elles sont pleines de respect et de vénération pour vous. Mais, hélas! ai-je pu compter sur un seul ami depuis que j'eus le malheur de vous déplaire? peu s'en falloit que je ne me haïsse moi-même.

Lorsqu'une maison déjà chancelante est prête

à s'écrouler, tout le poids des ruines tombe du côté le plus foible : bientôt on la voit s'entr'ouvrir de toutes parts et chaque morceau, entraîné par son propre poids, entraîne tout le reste. Ainsi mes vers ont attiré sur moi tout le poids de la haine publique ; et le grand nombre, à l'ordinaire, s'est réglé sur le visage du prince.

Cependant vous m'honorâtes autrefois de votre estime, il m'en souvient; et ce beau cheval (10) dont vous me fîtes présent un certain jour que je devois passer en revue devant vous, en est une assez bonne preuve. Si cette marque de faveur ne me justifie pas aujourd'hui, elle montre au moins que j'étois alors sans reproche. J'ai depuis exercé la fonction de centumvir (11) avec honneur; et je puis dire, sans me flatter, que la fortune de ceux qui étoient appelés à ce tribunal, n'étoit pas mal entre mes mains. J'ai jugé ensuite les causes particulières (12) de citoyen à citoyen avec la même équité ; ensorte que ceux mêmes qui perdoient leur procès devant moi, étoient comme forcés de reconnoître ma probité et ma droiture.

Infortuné que je suis! Sans le malheur qui m'est arrivé sur la fin de mes jours, l'honneur de votre estime m'auroit mis à couvert de tous les mauvais bruits. Oui, c'est la fin de ma vie qui m'a perdu ; une seule bourasque a submergé

ma barque échappée tant de fois du naufrage; et ce n'est pas seulement quelques gouttes d'eau qui ont rejailli sur moi; tous les flots de la mer et l'océan tout entier sont venus fondre sur une seule tête, et m'ont englouti.

Ah! pourquoi ai-je vu ce qu'il ne falloit pas voir (13)? Pourquoi mes yeux sont-ils devenus coupables? Pourquoi enfin, par mon imprudence, ai-je connu ce que je ne devois jamais connoître?

Actéon vit autrefois Diane (14) prête à se mettre au bain : ce fut une imprudence; il la vit sans le vouloir : cependant, livré à ses chiens furieux, il en devint la proie. C'est qu'à l'égard des Dieux, ce qui arrive par hasard est quelquefois puni comme un crime; non, le hasard même n'est pas toujours une excuse légitime devant une divinité offensée. Ainsi le même jour où une malheureuse indiscrétion m'emporta trop loin, vit périr ma maison, qui, à la vérité, n'étoit pas grande, mais elle étoit sans tache. Quand je dis que ma maison n'étoit pas grande, elle n'en étoit pas moins illustre par son ancienneté, et nulle autre dans le pays ne la surpassoit en noblesse: il est bien vrai qu'elle ne se faisoit remarquer, ni par ses richesses, ni par sa pauvreté; l'un et l'autre excès ne conviendroit pas à un chevalier romain comme moi : une honnête médiocrité nous

sied bien. Quoi qu'il en soit, que notre maison soit médiocre, ou dans son origine, ou dans sa fortune, j'ose dire que mon esprit n'en a pas obscurci l'éclat : et quoique par des saillies de jeunesse j'en aie fait un assez mauvais usage, il a rendu mon nom célèbre. Ovide est aujourd'hui connu de tous les savans du monde, et on le met sans contredit parmi les gens de bon goût dont le public fait cas.

Ainsi donc pour une seule faute qui, à vrai dire, n'est pas légère, une maison chérie des muses se trouve abîmée sans ressource. Cependant elle peut encore se relever, si la colère de César, après avoir eu son cours, pouvoit enfin s'appaiser. Que dis-je ? j'obtiens déjà ce que je souhaite ; l'événement justifie sa clémence, et la peine qu'il m'a imposée est moindre que la crainte que j'en avois conçue.

Prince, vous m'avez donné la vie, je le sais ; la rigueur de votre justice n'a pas été jusqu'à ordonner ma mort, et il s'en faut bien que vous ayez déployé contre moi toute votre puissance : de plus, comme si la vie que vous m'accordiez étoit un présent trop peu digne de vous, vous y ajoutâtes les biens de mes pères, dont vous n'avez pas voulu me dépouiller. Vous ne voulûtes pas aussi me faire condamner par un arrêt du sénat, ni ordonner mon exil par le ministère de quelque

juge à votre choix : c'est par un arrêt sorti de votre bouche, que vous avez sévi contre moi ; vous vous êtes vengé en prince, qui punit par lui-même les fautes qui n'offensent que lui. Après tout, votre édit, tout foudroyant qu'il fut pour moi, a été énoncé dans des termes assez doux et assez mesurés ; il n'est point dit que je sois exilé (15), mais seulement relégué : à la vérité, je ne connois point de peine plus grande pour un homme sensé, que d'avoir déplu à un aussi grand prince ; mais enfin les Dieux se laissent quelquefois fléchir. Quand le nuage qui obscurcissoit le jour est dissipé, il en paroît plus beau et plus lumineux. J'ai vu un ormeau (16) qui venoit d'être frappé de la foudre, reverdir à l'instant, et n'en être ensuite que plus orné de vignes et plus chargé de raisins. Ainsi quoique vous me défendiez vous-même de rien espérer, j'espérerai toujours ; c'est la seule chose en quoi l'on puisse vous désobéir sans crime. Si je vous regarde, ô le plus doux des humains, je sens renaître quelque espoir dans mon cœur ; mais si je considère mes actions, toute mon espérance tombe et s'évanouit en un instant. De même que la mer agitée par les vents, n'est pas toujours également irritée, mais que bientôt elle s'appaise et se calme enfin tout-à-fait ; ainsi mes craintes, mes inquiétudes vont et viennent sans cesse ;

tantôt elles me laissent entrevoir quelque espérance de vous fléchir, et tantôt elles me la refusent. Mais enfin je vous conjure par les Dieux (17) qui vous ont déjà donné et vous donneront encore de longues années ; si le nom romain leur est cher ; je vous conjure au nom de la patrie qui sera toujours en sûreté tant que vous en serez le père ; je vous conjure, moi qui faisois naguère une partie de votre peuple, daignez m'écouter. Ainsi puissiez-vous être toujours l'amour et les délices de Rome, comme vous en êtes la gloire par vos faits héroïques, et par cette sagesse incomparable que tout le monde admire.

Que votre Livie (18) remplisse avec vous de longues et d'heureuses années, cette Livie votre digne épouse, qui par son mérite éclatant ne pouvoit être à d'autre qu'à vous, ni vous à d'autre qu'à elle ; et s'il n'étoit pas au monde une Livie, il n'y auroit plus de femme pour Auguste.

Vivez, seigneur, et vive votre fils (19) aussi long-temps que vous. Puissiez-vous un jour, associé l'un à l'autre, gouverner l'empire jusque dans une extrême vieillesse : que vos petits-fils (20), astres brillans de la jeunesse romaine, marchent toujours sur vos pas, comme ils le font, et sur ceux de votre auguste père (21) : que la victoire accoutumée à suivre votre camp (22), vous soit toujours fidelle, qu'elle n'abandonne jamais vos

étendards, et que sans cesse elle vole autour du brave général (23) des armées romaines, pour couronner sa belle tête d'un laurier immortel. Je parle ici de ce jeune héros qui fait la guerre pour vous, et qui vous remplace si bien dans les combats; vous l'avez associé à vos hautes destinées: même bonheur, même fortune l'accompagne, et il est commis à la garde de vos Dieux tutélaires. Ici présent de la moitié de vous-même, vous avez toujours l'œil sur Rome, et de l'autre moitié (24) vous portez la guerre au loin: mais ce jeune prince qui commande sous vos ordres, puisse-t-il bientôt vous être rendu; qu'il revienne ici triomphant, chargé des dépouilles de l'ennemi, et monté sur un superbe char dont les chevaux soient couronnés de laurier. Pardonnez-moi, grand prince, déposez aujourd'hui la foudre, arrêtez les traits de vos vengeances; traits redoutables dont, hélas! je n'ai que trop ressenti les coups. Grace, père de la patrie, n'oubliez pas ce beau nom, et ne m'ôtez pas toute espérance de pouvoir vous fléchir.

Je ne sollicite pas mon retour; mais quelquefois les Dieux accordent plus qu'on ne demande. S'il vous plaisoit seulement de m'assigner un lieu d'exil et plus doux et moins éloigné, ma peine en seroit diminuée de moitié. Mais, hélas! abandonné au milieu de nos ennemis, je souffre

les derniers maux. Il n'est point d'homme exilé qui soit si maltraité que moi, ni relégué si loin de sa patrie : je suis le seul de mes pareils qui me trouve confiné jusqu'à l'embouchure de l'Ister (25), où pénétré du froid glaçant de l'ourse, je languis nuit et jour.

Les Yasiges (26) et certains peuples sortis du fond de la Colchide, ceux de Métérée et les Gètes sont autant de peuples féroces dont les eaux du Danube qui nous séparent, ne peuvent arrêter les courses et les ravages. D'autres que moi ont été bannis de votre présence pour des fautes moins pardonnables, mais nul n'a été confiné dans des climats si sauvages ; il n'en est point de plus éloigné que celui-ci, si ce n'est peut-être une de ces régions froides où la mer est toujours glacée, et dont les peuples féroces sont sans cesse en guerre avec nous. Une partie de la rive gauche du Pont-Euxin est encore de la domination romaine : les Basternes et les Sauromates occupent les terres voisines : celle-ci est la dernière qui soit de la dépendance de Rome ; à peine tient-elle à votre empire : elle n'en est que la lisière. Je vous demande pour toute grace un lieu d'exil où je puisse être en sûreté pour ma vie : que je ne sois pas privé de la paix comme je le suis de ma patrie, ni toujours en butte à la brutalité de ces nations que toutes les eaux de l'Ister ne peuvent

qu'à peine écarter de nous. Qu'il ne soit pas dit que moi, votre citoyen, je devienne l'esclave de nos ennemis. Tandis qu'il y a des Césars au monde, il n'est pas permis qu'un homme né romain porte les chaînes d'un barbare.

Comme deux choses ont fait mon crime et causé ma perte, mes vers et mon imprudence, je suis obligé de taire par discrétion cette dernière faute, parce qu'à vrai dire, je ne suis pas un homme assez important pour qu'on doive à ma justification de renouveller ici une plaie faite au cœur de mon prince; c'est déjà trop qu'il en ait une fois ressenti les trop vives atteintes.

Autre chef d'accusation. On me traduit devant vous comme un maître infâme de la plus honteuse prostitution : ainsi donc les ames célestes sont sujettes à se laisser prévenir comme les autres; ou plutôt mille choses échappent à votre connoissance, parce qu'elles ne méritent pas votre attention. Tel que Jupiter, tout occupé des affaires du ciel et de ce qui concerne les Dieux, ne se prête guère aux choses d'ici-bas: ainsi vous, grand prince, pendant que vous contemplez l'univers soumis à votre empire, les petites affaires des particuliers se dérobent à vos soins. En effet, conviendroit-il à un grand empereur comme vous, chargé du gouvernement d'un vaste état, de descendre du trône pour s'amuser à lire des

poésies badines ? Quoi donc, toute la splendeur du nom romain, que vous soutenez seul avec tant de majesté, est-elle pour vous un fardeau si léger, qu'elle vous permît de détourner votre attention ailleurs ? Pourquoi vous fatiguer les yeux à la lecture de quelques vers un peu trop libres, qui firent l'amusement de ma jeunesse.

Tantôt c'est la Pannonie, et tantôt c'est l'Illyrie qu'il faut dompter; aujourd'hui ce sont les Rhétiens, demain ce sont les Thraces qui arment contre vous et qui vous donnent de cruelles alarmes. Mais déjà je vois l'Arménien qui demande la paix, et le Parthe qui vous rend les armes avec les enseignes enlevées autrefois sur les romains. Au moment que je parle, la fière Germanie vous retrouve dans votre auguste fils, tel que vous fûtes dans la plus belle fleur de vos jeunes ans; elle tremble devant un nouveau César qui combat pour l'autre. Enfin dans ce vaste corps de l'empire, dont vous êtes comme l'ame, nulle partie ne se dément, nulle ne s'affoiblit. Cependant Rome seule, et la manutention de ces belles lois que vous avez faites afin de rendre, s'il étoit possible, vos sujets aussi sages que vous, épuiseroient vos soins et pourroient vous fatiguer, si vous n'étiez un prince infatigable : mais vous vous refusez à vous-même le repos que vous donnez aux autres; et l'on vous voit sans cesse occupé de pénibles

guerres qui ne vous donnent point de relâche. Je ne pourrois donc assez m'étonner qu'un prince surchargé de tant d'affaires importantes, eût pu s'occuper de mes jeux d'esprit : ou plutôt, ce que j'aimerois mieux encore, que n'avez-vous pris quelques momens de loisir pour en faire vous-même la lecture ? Certainement vous n'auriez rien trouvé de si criminel dans l'art que j'enseigne. J'avoue que ce n'est pas un ouvrage sérieux, et qu'on puisse lire sans dérider le front ; il ne mérite pas même d'occuper un aussi grand prince que vous : mais après tout, il n'a rien de contraire aux lois (27), et n'enseigne rien de criminel aux dames romaines.

Afin que vous sachiez précisément pour qui j'ai travaillé, lisez ces quatre vers que vous trouverez dans l'un de ces livres :

Ma Muse ne vient point, par une folle ardeur,
Du sexe qu'elle honore alarmer la pudeur :
L'amour dans mes écrits, libre, mais légitime,
Même en ses libertés ne connoît point le crime.

De plus, nous avons déclaré que l'art dont nous donnons des leçons, n'est pas fait pour ces femmes de qualité prudes et sages, qu'une certaine parure modeste (28) avertit assez de ne pas approcher : mais il arrive quelquefois que la dame la plus prude et la plus régulière veut essayer

d'un art qui ne la regarde pas; ou plutôt il se trouve en elle un certain penchant qui l'entraîne, et qui est plus fort que toutes les leçons.

Il faut donc, pour bien faire, que les dames de ce caractère ne lisent jamais : car elles ne peuvent rien lire, sur-tout en matière de poésie, qu'elles n'en deviennent plus habiles à mal faire; et pour peu qu'elles aient d'attrait à la galanterie, elles y feront bientôt de grands progrès. Que quelqu'une, par exemple, prenne en main les annales de Rome ; je ne connois point de livre plus hérissé d'épines et moins attrayant que celui-ci : elle y verra pourtant comment Ilie (*) devint mère. Qu'elle remonte ensuite jusqu'à l'origine des Romains descendans d'Enée, bientôt elle voudra savoir toute l'histoire de cette Vénus qui lui donna le jour.

Je poursuis ma pointe, si l'on veut bien me le permettre, et je montre qu'il n'est point de sortes de poésies qui ne puisse corrompre les cœurs : il ne s'ensuit pas pour cela que tous livres soient criminels ; mais rien au monde n'est utile, qui ne puisse devenir préjudiciable par l'abus qu'on en peut faire. Quoi de plus utile, par exemple, que le feu ? Cependant s'il prend envie à quelqu'un

(*) Ce fut par un commerce clandestin avec le prétendu Dieu Mars, que cette vestale devint mère de Romulus et de Rémus.

de brûler la maison de son ennemi, on le voit incontinent s'armer de torches ardentes. La médecine est un art fort utile assurément; cependant elle nous donne quelquefois, et quelquefois aussi elle nous ôte la santé : mais elle apprend toujours sûrement à distinguer les plantes qui sont salutaires ou nuisibles à l'homme. Le brigand et le voyageur s'arment l'un et l'autre d'une épée; celui-là pour un assassinat, et celui-ci pour sa propre défense. On s'applique à l'éloquence pour plaider des causes justes : la fin en est bonne; mais souvent aussi l'on s'en sert pour opprimer l'innocent et protéger le coupable. J'infère de tout cela que quiconque lira mes poésies avec un esprit droit et un cœur sain, elles ne pourront jamais lui nuire. Si quelqu'un s'en scandalise et y entend malice, c'est sa faute, et il déshonore gratuitement mes écrits. Enfin quand j'avouerois que mes ouvrages ont en effet quelque chose de séduisant, il en est de même que des spectacles et des jeux publics : qui peut nier que ce ne soient des choses fort dangereuses, et qui répandent parmi le peuple bien des semences de libertinage ? Qu'on proscrive donc le théâtre, et qu'on supprime tous les spectacles. Mais encore à quels scandales n'ont pas donné occasion les combats des gladiateurs ? Je suis d'avis aussi qu'on interdise tout-à-fait le cirque ; rien n'est si dangereux

que les libertés qu'on s'y donne : c'est-là qu'une jeune fille se trouve côte-à-côte d'un jeune inconnu ; jugez du reste. Pourquoi enfin ne ferme-t-on pas tous les portiques ? c'est dans ce lieu que se promènent toutes les coquettes de Rome, et où elles donnent des rendez-vous à leurs amans.

Mais est-il quelque lieu plus saint et plus auguste que les temples ? il faut pourtant qu'une fille qui se sent quelque penchant à la galanterie, les évite avec soin comme un écueil à sa vertu. Les divinités (29) qu'on y adore, pour peu qu'elle en sache l'histoire, ne lui donneront pas de grands exemples de continence. Lorsqu'elle entrera, par exemple, dans le temple de Jupiter, il lui viendra infailliblement à l'esprit combien de jeunes filles ont été séduites par l'intervention de ce Dieu ; ensuite lorsqu'elle ira adorer Junon dans son temple, tout proche de celui de Jupiter, elle se souviendra que ce ne fut pas sans raison que cette jalouse Déesse fut souvent de mauvaise humeur contre son mari qui lui donna bien des rivales. Si elle jette les yeux sur la statue de Minerve, elle ne manquera pas de s'informer pourquoi cette vierge si prude fit élever si tendrement Eryctonius (30), enfant né d'un crime. Qu'elle entre ensuite dans le temple de Mars, elle y verra dans le vestibule Vénus entre les bras de ce Dieu vengeur (31) : puis s'arrêtant au temple

d'Isis (32), elle voudra savoir pourquoi Junon l'exila sur les côtes de la mer Ionienne, et jusqu'au fond du Bosphore. Enfin elle ne manquera pas de gens qui l'instruiront des intrigues de Vénus avec Anchise, du commerce de Diane avec Endymion, et de celui d'Iasius avec Cérès. Ce qu'on doit conclure de tout cela, c'est qu'il n'est rien dont un esprit gâté et un cœur corrompu ne puisse abuser. Car enfin, toutes les statues de ces divinités (33) sont encore sur pied; et personne, que je sache, ne s'est avisé d'attenter sur elles.

Qu'on n'oublie donc pas ce que j'ai déjà dit, que dès la première page de mon *Art d'aimer*, qui, à vrai dire, n'a été fait que pour les courtisannes, je défends à toute femme d'honneur d'y porter la main; et si quelqu'une d'entre elles, peu docile aux avis d'un ministre des muses (34), vient à franchir le pas, elle se rend dès-lors coupable.

Ce n'est pas, après tout, que ce soit toujours un crime de lire des poésies galantes, quoiqu'on y lise bien des choses qu'une femme sage seroit bien éloignée de faire : mais il peut arriver quelquefois que la dame la plus fière et la plus délicate sur l'honneur, jette par hasard les yeux sur une courtisanne effrontée et des plus immodeste dans son ajustement. Il n'est pas jusqu'aux ves-

tales, dont les regards indiscrets ne tombent assez souvent sur des nudités indécentes; et je ne vois pas que le Pontife (35) ait ordonné des peines sur cela (*).

Mais aussi, me dira-t-on, pourquoi vous êtes-vous si fort émancipé dans vos vers? votre muse est bien friponne; et il est bien mal-aisé de défendre son cœur contre les traits qu'amour lance dans votre Art d'aimer. Il faut que j'avoue ici une chose trop manifeste pour vouloir l'excuser: je me repens également, et de l'abus que j'ai fait de mon esprit, et de mon peu de jugement.

Que n'ai-je plutôt dans un nouveau poëme renouvellé la guerre de Troye, et tous les désastres de cette malheureuse ville qui succomba enfin sous les armes des Grecs? Comment ai-je pu oublier Thèbes, et la fameuse querelle des deux frères (36) acharnés l'un contre l'autre, et ces sept portes où campèrent sept armées ennemies, commandées par autant de chefs différens? Rome la belliqueuse, Rome offroit à mes vers

(*) Quelques commentateurs donnent un autre sens à ce vers d'Ovide, *Nec Domino pœnæ res ea, etc.* et prétendent qu'il ne s'agit point ici du pontife qui gouvernoit les vestales, mais plutôt de l'infâme maître de ces filles prostituées, qu'il ne rougissoit point de produire en public dans les jeux floraux, sans respect pour les yeux de ces vestales, et contre lequel il n'y avoit aucune peine statuée par les loix.

une

une matière assez riche ; et il faut avouer qu'un poëme qui renferme tout ce qui s'est fait de grand et d'héroïque pour la défense de la patrie, est un ouvrage fort estimable. Enfin, grand prince, comme vous rassemblez en vous seul tout le mérite qui se partage dans les autres, pour faire un poëme accompli, je n'aurois dû chanter que vous. De même que le soleil attire à lui tous les yeux par l'éclat de sa lumière, ainsi vos hauts faits auroient enlevé tous mes soins et épuisé toute l'attention de mon esprit. Mais non, je me trompe ; on auroit tort de me blâmer : un si grand sujet à traiter m'auroit ouvert un champ trop vaste pour un esprit aussi borné que le mien. Je me suis donc renfermé dans une sphère plus étroite : une petite barque qui se joue sur un étang, ne doit pas aisément se hasarder en pleine mer.

Je doute même si je suis assez fort pour badiner avec grace dans de petits vers légers ; c'est peut-être encore un peu trop pour moi. Si l'on m'ordonnoit donc de chanter la guerre des géans foudroyés par Jupiter, infailliblement je me trouverois foible, et je perdrois haleine au milieu de ma course. Pour chanter dignement le grand César et ses hauts faits, il faudroit un de ces génies sublimes qui excellent dans la poésie épique, et qu'il en étalât toutes les richesses ; tout autre

y succomberoit. J'avois néanmoins tenté l'ouvrage; mais le dessein m'épouvantoit, et je regardois comme un crime de rien dire en vous louant qui fût au-dessous de vous.

Je revins donc à mon vrai talent et à un style plus léger; de petits vers badins qui peuvent passer pour des folies de jeune homme, firent mon plus doux amusement : je pris plaisir à émouvoir dans mon cœur des passions purement feintes, dont au fond il étoit fort innocent. Aujourd'hui je m'en repens; mais mon mauvais destin m'entraînoit alors, et j'étois ingénieux à me tromper moi-même pour mon malheur. Ah! pourquoi ai-je appris quelque chose? Pourquoi mes parens m'ont-ils fait instruire? et que n'ai-je eu les yeux fermés à tous les livres? C'est cette liberté d'écrire qui m'a perdu dans votre esprit, mon prince, c'est mon Art d'aimer; vous avez cru qu'il enseignoit à attenter sur l'honneur des maris: mais non, je n'ai jamais appris aux femmes à violer la foi conjugale par de furtives amours; l'on ne peut enseigner aux autres ce qu'on ne sait pas trop bien soi-même.

Il est vrai que j'ai fait quelques pièces assez galantes; mais il n'a jamais couru de mauvais bruits sur mon compte, et il n'est point de mari de si petite étoffe qui puisse douter à mon occasion s'il est père de quelqu'un de ses enfans.

Croyez-moi, mes mœurs ne ressemblent point à mes écrits; ma conduite étoit sage, mais ma muse un peu folâtre. La plus grande partie de mes ouvrages n'est qu'un tissu de fictions et d'ingénieux mensonges ; ils ont beaucoup plus dit que l'auteur n'en eût osé faire : un livre n'est pas toujours garant des sentimens du cœur; et tel auteur sans aucun mauvais dessein, hasarde bien des choses pour plaire.

Si l'on jugeoit toujours de l'écrivain par son ouvrage, Accius (37) le tragique seroit un cruel, Térence (38) un parasite; et quiconque chante la guerre et les combats, passeroit pour un querelleur et un bretteur de profession. Au reste je ne suis pas le seul qui ait composé des vers tendres ; je suis pourtant le seul qui en a été puni. Que prescrivoit dans ses chansons le vieux chantre Ionien (39), sinon de faire succéder sans cesse l'amour au vin et le vin à l'amour ? Et la Lesbienne Sapho (40), qu'apprend-elle aux jeunes filles dans ses vers si passionnés ? rien autre chose que de se laisser enflammer aux doux feux de l'amour : cependant Sapho vécut tranquillement chez elle, et Anacréon de même. Mais vous (41), Callimaque, qui faites si souvent de vos lecteurs les confidens de vos amours, que vous est-il arrivé de fâcheux dans la vie ? rien que je sache. Il n'y a pas une seule comédie de Ménandre (42),

où il ne soit parlé d'amour ; cependant on les fait lire sans façon à toute la jeunesse de l'un et de l'autre sexe. L'Iliade (43) elle-même, qu'est-elle autre chose, je vous prie, que les aventures d'une femme infidelle, pour laquelle un mari combat contre un amant ? Que voit-on d'abord dans ce fameux poëme ? n'est-ce pas l'amour passionné d'Agamemnon pour la jeune Chrisei, et l'enlèvement de cette fille qui alluma une haine implacable dans le cœur de deux héros ? Quel est encore tout le sujet de l'Odyssée (44), sinon l'amour pour une femme dont mille rivaux se disputent la conquête dans l'absence du mari ? Qui est-ce qui nous représente Mars et Vénus (45) surpris ensemble et enchaînés dans un même lit, si ce n'est Homère lui-même ? Et qui sauroit encore sans ce poëte que deux Déesses (46) éprises d'amour pour un prince étranger, poussèrent à son égard les droits de l'hospitalité jusqu'aux dernières privautées !

On sait assez que le caractère propre de la tragédie est d'être grave et majestueux, au-dessus de toute autre pièce ; cependant c'est l'amour qui en fait d'ordinaire tout le nœud et toute l'intrigue.

Que voit-on dans Hyppolite (47), sinon toutes les fureurs de l'amour dans une belle-mère passionnée pour son beau-fils ? Canacé (48) s'est

rendu fameuse par l'amour incestueux dont elle brûla pour un frère. Que dirai-je du fils de Tantale (49) ? N'est-ce pas lui qui conduisit à Pise la jeune Hippodamie, sa belle conquête, dans un char de triomphe attelé de chevaux Phrygiens, et guidé par l'amour même. C'est l'amour offensé qui fit voir dans Médée une mère teinte du sang (50) de ses propres fils.

C'est encore un outrage fait à l'amour (51), qui produisit l'étrange métamorphose d'un roi et de sa maîtresse changés en oiseaux : de même que cette autre mère, qui après un sort tout pareil, ne cesse de pleurer la mort d'Iris, son cher enfant. Si un frère scélérat (52) n'eût trop aimé sa sœur Erope, nous ne lirions pas dans nos poëtes que les chevaux du soleil épouvantés à la vue de ce crime, se détournèrent pour changer de route. L'aventure (53) de l'impie Scylla n'auroit jamais mérité les honneurs du théâtre, si l'amour n'eût coupé le fatal cheveu de son père.

Et vous qui lisez l'Electre (54) de Sophocle et les fureurs d'Oreste, le pouvez-vous sans lire au même temps le crime d'Egiste et de la fille de Tindare ? Mais que dirai-je ici du fier Bellérophon (55), dompteur de la Chimère, qui n'échappa qu'à peine aux embûches de sa perfide hôtesse ?

Que dirai-je d'Hermionne (56), et de vous, Atalante, illustre fille du roi Schénée ? de Cas-

sandre la prophétesse, qui fut si tendrement aimée d'Agamemnon ? N'oublions pas Danaé, la fameuse Andromède, Sémélé, mère de Bacchus, non plus que le généreux Hémon, amant d'Antigone, et Alcmène avec ces deux nuits qui n'en firent qu'une. Que n'a-t-on point dit encore d'Admette, illustre gendre de Pélias ; du grand Thésée ; ou de Protésilas, ce fameux Grec, qui le premier aborda aux côtes de la Troade ?

Venez, aimable Iole, et vous charmante mère de Pyrrhus : venez, Hylas, paroissez sur la scène avec le beau Ganymède. Enfin je ne finirois jamais, si j'entreprenois de rapporter ici tous les sujets de tragédie où l'amour domine, et les seuls noms des acteurs rempliroient tout mon livre.

Bien plus, la tragédie (57) chez nous a dégénéré dans un honteux badinage ; elle est farcie de fades plaisanteries exprimées en termes si obscènes, qu'on ne peut ni les prononcer, ni les entendre, sans avoir perdu toute pudeur : d'ailleurs elle abonde en caractères faux et indécens qui dégradent ses héros.

Quel tort, par exemple, fait aujourd'hui à un auteur d'avoir peint Achille comme un efféminé, et d'avoir énervé par d'indignes expressions les plus grands exploits de ce jeune héros ?

Aristide s'est comme approprié (58) dans ses écrits tous les vices honteux du peuple le plus

corrompu de la Grèce : cependant on ne voit pas qu'Aristide ait été banni pour cela du lieu de sa naissance, non plus que l'infâme Eubius, auteur d'une histoire abominable, qui apprend aux femmes à faire avorter leur fruit. Le Sibarite Hémitéon, dans un ouvrage moderne, vient de mettre au jour toutes les infamies qui sont en vogue dans son pays : on ne dit pas pourtant qu'il ait été contraint de s'enfuir et de disparoître, non plus que tant d'autres qui n'ont pas rougi de nous dévoiler leurs plus hideuses privautés. Cependant on voit tous ces ouvrages étalés dans les bibliothèques, parmi ceux des auteurs les plus célèbres; et ils sont exposés aux yeux du public comme des monumens de la libéralité de nos plus grands seigneurs. Mais pour montrer que je ne prétends pas seulement me défendre avec des armes étrangères, je puis produire ici des auteurs latins et en grand nombre, où l'on trouve bien des galanteries fort indécentes.

Il est vrai que notre Ennius (59) a chanté d'un ton grave et sérieux nos premières guerres d'Italie : ce poëte a beaucoup de génie, mais sans art. Lucrèce en philosophe profond (60) examine les causes de l'activité du feu, et prédit la dissolution de ce monde composé, selon lui, de trois élémens. Mais aussi le voluptueux Catulle (61) a souvent célébré dans ses vers une de ses maîtresses

sous le faux nom de Lesbie; et il nous avertit encore que ne se bornant pas à celle-là, il en aima bien d'autres, sans respecter même la femme d'autrui. Le petit Calvus (62), avec une licence toute pareille nous raconte en cent façons ses beaux exploits en ce genre. Que dirai-je des poésies de Ticide et de Memmius, où l'on exprime chaque chose par son nom, c'est-à-dire, les plus grandes infamies par les noms les plus infâmes. Cinna est de la même sequelle, et Anser encore plus imprudent que Cinna. Le petit ouvrage de Cornificius, avec celui de Valère Caton, sont de la même trempe; aussi bien que tous ces autres libelles, où, sous le nom emprunté de je ne sais quelle Pérille, on nous désigne assez ouvertement Métella. On peut encore y joindre l'auteur du poëme des Argonautes, qui les fait voguer à pleines voiles au travers du Phâse, et qui n'a pu se taire sur ses secrettes amours avec sa Leucadé. N'oublions pas ici les vers du fameux Hortensius, ni ceux de Servius, aussi effronté que lui. Qui ne croiroit pouvoir impunément marcher sur les pas de ces grands hommes?

Sisenna a traduit Aristide, et n'a pas eu honte de mêler au sérieux de l'histoire, des bouffonneries fort dissolues, sans qu'on lui en ait su mauvais gré. De même, on ne fit jamais un crime à Gallus d'avoir chanté sa chère Lycoris, mais

plutôt de l'intempérance de sa langue, qu'il ne put retenir dans la chaleur du vin. Il paroît bien difficile à Tibulle de se fier aux sermens d'une perfide maîtresse, qui lui jure qu'elle n'en a jamais aimé d'autre, et en le quittant va jurer la même chose à son mari. Il avoue qu'il lui a souvent appris l'art de tromper des surveillans, mais qu'il a été lui-même bientôt après la dupe de ses propres leçons : puis il raconte comment il lui prenoit la main, sous prétexte de vouloir priser son diamant et son cachet ; comment il lui parloit par signe et sur les doigts, ou par des chiffres habilement tracés autour de la table avec des gouttes de vin (*). Enfin ce poëte est rempli de principes scandaleux, et il n'est point de ruses qu'il n'enseigne aux femmes pour duper un mari jaloux. On ne voit pas néanmoins que cela lui ait attiré aucune fâcheuse affaire ; au contraire, on lit par-tout Tibulle, et il plaît. Vous savez, grand prince, qu'il étoit déjà fort en vogue au commencement de votre règne.

Vous trouverez à-peu-près les mêmes préceptes dans Properce, auteur fort séduisant ; cependant il n'a pas été noté de la moindre infamie. J'ai succédé à ceux-ci, et la bienséance m'oblige de taire les noms célèbres de quelques auteurs en-

(*) On avoit omis ici six vers cités mot pour mot de Tibulle, et que la pudeur n'a pas permis de traduire.

core vivans. Je n'ai pas appréhendé, je l'avoue, que voguant sur une mer déjà pratiquée par tant d'autres, je fusse le seul qui dût y faire naufrage.

Il y a d'autres auteurs (63) qui ont écrit sur les jeux de hasard, et en ont donné des règles; ce qui, du temps de nos pères, n'auroit pas été regardé comme une chose indifférente. Ils nous ont fait connoître les osselets et les dés (64), la valeur de chaque pièce; et de quelle manière on peut amener d'un seul coup le plus gros jeu, en évitant avec adresse le nombre fatal du chien, combien le dé a de points, et ce qui en manque pour gagner la partie; ils nous apprennent encore comme il convient dans le jeu des échecs (65) de bien ranger d'abord ses pièces, puis de les placer à propos en jouant; et enfin quel ravage fait dans ce jeu une pièce de couleur différente (66) qui marche toujours sur la même ligne, lorsque quelqu'une des nôtres se trouvant entre-deux de celles de l'adversaire, elle ne peut plus se dégager: mais ce qu'il importe le plus de savoir, c'est quand il faut avancer ses pièces, et presser l'ennemi; ou quand il faut se retirer à propos, et être toujours bien accompagné dans sa retraite.

Il y a encore une autre espèce de jeu (67) où l'on a devant soi une sorte d'échiquier, sur lequel on range trois à trois de petites pierres fort po-

lies : toute l'adresse est de pousser les siennes jusqu'au bout, sans être arrêté en chemin par quelqu'une qui se jette à la traverse. Je pourrois encore rapporter ici quantité d'autres jeux qu'on a inventés de nos jours, pour s'amuser et faire perdre une chose aussi précieuse que le temps. Entre nos auteurs, l'un donne une méthode pour bien jouer à la paume, un autre apprend l'art de nager, un autre le jeu du sabot (68) : quelqu'un a écrit sur le secret de se brunir le visage (69), pour paroître au champ de Mars avec un air plus guerrier : celui-là donne des règles pour bien ordonner un repas (70), et bien régaler ses convives ; celui-ci montre quelle est la terre la plus propre à faire des ouvrages de poterie, et quels vases sont plus propres à conserver le vin frais. Toutes ces sortes d'amusemens sont sur-tout en vogue au mois de décembre, et l'on ne fait point aujourd'hui un crime à ceux qui les ont inventés.

Séduit par ces exemples, j'ai fait des vers un peu galans; mais nos jeux ont été sévèrement punis : cependant je ne vois aucun de ces écrivains dont je viens de parler, à qui leur muse ait été fatale comme à moi. Que seroit-ce donc si j'avois fait des farces remplies de saletés, toujours mêlées d'amourettes boufonnes et purement imaginaires, où l'on compose à grands frais tout le

caractère d'un fat et d'un impudent ? C'est-là qu'une femme effrontée met en œuvre toutes les ruses imaginables, pour faire donner dans le panneau un pauvre mari trop crédule : cependant on voit des filles de qualité, nos dames du plus haut rang, des enfans et des hommes de tout âge, quelquefois même un grand nombre de sénateurs des plus graves, assister à ces spectacles. Ce n'est pas assez que les oreilles y soient souillées de paroles impures, les yeux s'accoutument à voir des objets fort indécens. Lorsqu'une femme coquette paroît sur la scène, et emploie avec succès quelque artifice nouveau pour tromper un mari, c'est alors que le parterre lui applaudit ; elle emporte la palme et tous les suffrages des spectateurs. Mais ce qu'il y a encore ici de plus contagieux, c'est que le poëte auteur d'une telle pièce est payé grassement, et le préteur l'achette au poids de l'or. Vous-même, grand prince, calculez, je vous prie, les sommes que vous ont coûté les jeux publics : mais il n'est pas que vous ne lisiez aussi quelquefois ces comédies que vous achetez si cher : de plus vous ne dédaignez pas d'assister vous-même à ces spectacles que vous donnez au peuple ; tant vous savez bien tempérer, quand il vous plaît, cette haute majesté qui brille en vous, et la rendre gracieuse à tout le monde.

Oui, de ces mêmes yeux qui éclairent l'uni-

vers, vous avez vu tranquillement des scènes comiques assez licencieuses. Encore une fois, s'il est permis de faire des comédies ou des farces qui représentent tant de choses fort obscènes, ce que j'ai fait est moins criminel, et mérite sans doute un moindre châtiment. Quoi donc, est-ce le théâtre (71) qui autorise et justifie ces pièces? la scène donne-t-elle toute licence à ses acteurs? Mais je puis dire aussi qu'assez souvent mes poëmes ont été déclamés en plein théâtre et en votre présence. Enfin, si l'on voit dans votre palais les portraits des anciens héros, peints par des ouvriers habiles, on y voit aussi en certain lieu un petit tableau qui représente des nudités de toutes les façons, et des figures de Vénus tirées au naturel.

D'un côté paroît le fougueux Ajax avec la fureur peinte sur son visage, et une mère barbare qui porte son parricide gravé dans ses yeux : de l'autre se montre encore une Vénus sortant des eaux où elle prit naissance : d'abord elle en paroît toute couverte, puis on la voit presser entre ses doigts ses beaux cheveux pour les sécher.

Que d'autres poëtes chantent des guerres sanglantes, et des bataillons tout hérissés de javelots; qu'ils partagent entr'eux les faits héroïques de vos ancêtres et les vôtres : la nature avare de ses

dons, m'a renfermé dans des bornes plus étroites, et ne m'a donné qu'un foible génie.

Cependant il n'est pas jusqu'au sage et heureux auteur de l'Enéide, qui en célébrant les exploits guerriers de son héros, n'y mêle aussi ses exploits amoureux chez un peuple originaire de Tyr; et on ne lit rien plus souvent et plus volontiers dans son poëme, que l'aventure tragique des amours de Didon et d'Enée: jeune encore, il chanta de même les amours de Phyllis et d'Amaryllis dans ses Eglogues. Il y a long-temps que j'ai pris les mêmes libertés dans quelques-unes de mes poésies; et une faute qui n'est pas nouvelle éprouve aujourd'hui un supplice nouveau. J'avois déjà publié ces poésies, lorsque jeune cavalier toujours en action, je passai en revue devant vous, et qu'en qualité de censeur vous aviez droit de censurer ma conduite. Ainsi donc des vers que j'ai cru pouvoir faire dans une jeunesse peu sage, m'ont attiré d'étranges affaires dans ma vieillesse: on a attendu bien long-temps à se venger d'un petit ouvrage suranné, et la peine n'est venue que long-temps après la faute.

Au reste, ne pensez pas que tous mes ouvrages soient d'un style aussi mou et aussi efféminé que celui qui a mérité votre indignation: depuis ce temps-là j'ai souvent pris mon vol plus haut, et

je me suis mis au large. Premièrement j'ai composé six livres de *Fastes* (72), qui furent bientôt après suivis de six autres sur le même sujet : chacun de ces livres remplit tout un mois, et finit avec lui. Cet ouvrage, grand prince, vous fut d'abord dédié, et auroit dû paroître sous votre auguste nom ; mais mon malheureux sort me déconcerta, et interrompit mon dessein.

Je donnai depuis une pièce de théâtre (73), où je fais parler les rois du ton de grandeur qui leur convient ; je puis dire que le style en est noble, et tout-à-fait dans le goût tragique. J'ai depuis décrit en vers les changemens prodigieux de certains corps qui ont passé d'une forme sous un autre : cet ouvrage a son mérite, mais il a besoin d'être retouché. Plût au ciel, mon prince, que vous pussiez un peu calmer votre courroux, et en souffrir la lecture : j'y prends les choses de fort haut, dès la première origine du monde, et je conduis mon sujet jusqu'à votre règne. Vous y verriez de quelle force et avec quelle ardeur je chante vos exploits, et ceux des princes de votre auguste maison. Au reste, je puis dire que je n'ai jamais déchiré personne dans des vers satyriques, et l'on ne m'a point vu révéler dans mes poésies la honte d'autrui : né doux et complaisant, j'ai toujours eu horreur du sel amer de la satyre ; et nulle part dans mes écrits je n'ai pris

plaisir à répandre des railleries empoisonnées. Parmi tant de milliers de vers que j'ai fait dans ma vie, et de tant de personnes dont j'ai parlé, je défie qu'on en trouve une seule que ma muse ait offensée, si ce n'est moi. Aussi je ne puis croire qu'il y ait au monde un seul bon romain qui se soit réjoui de mes malheurs; je me flatte au contraire que plusieurs en ont été touchés. Bien moins encore, puis-je penser qu'aucun d'eux ait insulté à ma disgrace, pour peu qu'on ait eu égard à ma candeur et à mon ingénuité. Puissiez-vous, aussi, grand Dieu, père et protecteur de la patrie, vous laisser enfin fléchir par toutes ces raisons et tant d'autres.

Je ne demande pas d'être rappelé en Italie, si ce n'est peut-être après un long temps, que vous serez vous-même lassé de la longueur de mes souffrances : je vous demande pour toute grace un exil plus doux et plus tranquille, afin que la peine se trouve en quelque sorte proportionnée à la faute.

FIN DU SECOND LIVRE.

NOTES

NOTES

SUR LE DEUXIÈME LIVRE.

PREMIÈRE ET UNIQUE ÉLÉGIE. (Page 109).

(1) CETTE élégie, qui comprend tout le second livre des Tristes, est, sans contredit, une des plus belles pièces d'Ovide, et peut passer pour un des chef-d'œuvres de l'antiquité, soit pour la beauté des pensées, soit pour la vivacité des sentimens; aussi s'agit-il du plus grand intérêt de ce poëte, qui étoit d'engager l'empereur Auguste à le rappeler de son exil.

(2) Ce prince fut blessé de la lance d'Achille; et l'oracle consulté répondit que cette blessure ne pouvoit être guérie que par la rouille du fer de la même lance. Téléphe avoit eu pour prédécesseur au royaume de Mysie, *Theutras* : de-là la périphrase de *Theutrantia regna.*

(3) L'Ausonie étoit un ancien nom d'Italie. On célébroit à Rome tous les ans des fêtes solemnelles en l'honneur de Cybelle, dont l'un des noms étoit *Ops*, et ces fêtes s'appeloient *Opalia* : c'étoit au 19 de Décembre qu'elles se célébroient. Cette déesse étoit ordinairement representée avec une tour sur la tête, pour désigner les villes dont elle étoit protectrice.

(4) On célébroit encore à Rome des jeux publics fort solemnels, au commencement de chaque siècle; ils s'appeloient *jeux séculaires*; l'on y chantoit des hymnes en l'honneur d'Apollon et de Diane, comme dieux tutelaires de l'empire. Nous avons deux hymnes séculaires de la façon d'Horace, qui sont la 21.[e] du premier livre des odes, et la derniere des épodes.

(5) Suétone, au chap. 18 de son histoire, nous apprend qu'on décerna à Auguste ce beau nom, d'une commune voix.

Ce titre donnoit au prince la même autorité sur son peuple, que celle d'un père de famille sur ses enfans; mais il exigeoit aussi de lui un amour de père pour ses sujets: Tibère le refusa; aussi ne le méritoit-il guère, et la flatterie seule pouvoit le lui offrir.

(6) C'est le sens de *tertia numina*. les Dieux du premier ordre ou du plus haut rang: il avoit déjà nommé les divinités de la terre et de la mer; il ne restoit plus que les divinités du ciel; ce qu'il désigne par *tertia numina*.

(7) Tous les poëtes à l'envi ont célébré d'avance l'apothéose d'Auguste avant sa mort, et ont parlé de cette place qui lui étoit destinée parmi les Dieux. Jupiter, au premier livre de l'Enéïde, la promet à Vénus pour ce prince, qui devoit descendre d'elle par Jule, fils d'Enée.

(8) Ce sont les douze livres des Métamorphoses dont on a déjà parlé. Ovide dit à Auguste qu'il y trouvera son nom célébré en plus d'un endroit: il s'y trouve en effet au commencement et à la fin; au commencement, à l'occasion d'une conspiration contre lui, découverte et étouffée dans sa naissance:

Nec tibi grata minus pietas, Auguste, tuorum.

A la fin des Métamorphoses, le poëte introduit Jupiter, qui promet à Vénus pour Auguste un long et heureux règne, accompagné de victoires et triomphes perpétuels.

(9) Cette guerre est décrite au premier livre des Métamorphoses, et plus au long dans la gigantomachie de Clodien.

(10) C'étoit un jour qu'Auguste, en qualité de censeur, faisoit passer en revue la cavalerie romaine. Cette revue se faisoit tous les ans avec beaucoup de pompe, le 15 de juillet, en mémoire de la célèbre victoire remportée sur les bords du ac Régille, par l'assistance de Castor et Pollux, qui parurent en l'air, montés sur des chevaux blancs, et combattirent vaillamment pour les Romains. C'est ce que nous apprenons de Denis d'Halycarnasse, au livre VI de son histoire.

(11) Le tribunal des centumvirs, au rapport de Festus, étoit composé de trois hommes tirés de chaque curie ou tribu romaine, lesquelles étoient au nombre de trente-trois; ce qui faisoit en tout cent cinquante hommes; mais pour faire un compte rond, on les nomma *centumvirs;* on ne déféroit à ce tribunal que des causes de peu d'importance, mais qui regardoient la police publique.

(12) Ovide avoit été aussi triumvir, et en cette qualité il avoit jugé aussi les causes particulières de citoyen à citoyen.

(13) Ovide répète en mille endroits qu'il a vu quelque chose qu'il ne falloit pas voir, et que c'étoit son crime: cependant, comme il ne s'explique jamais clairement là-dessus, et qu'il en fait un mystère, chacun a pris la liberté de conjecturer à sa manière. Il y en a qui n'ont pas manqué de dire qu'Ovide avoit surpris Auguste dans un inceste avec sa fille Julie: Tacite le marque assez clairement dans Caligula, qui, au rapport de cet historien, se vantoit publiquement que sa mère étoit née d'un commerce clandestin d'Auguste avec sa fille. Mais le témoignage de cet infâme empereur ne doit pas être d'un grand poids; il ne craignit point de déshonorer Auguste pour se faire descendre de lui en droite ligne. La seule raison que nous avons apportée pour montrer que le crime d'Ovide ne pouvoit tomber sur rien de personnel à l'empereur Auguste, suffit pour détruire cette conjecture; et cette raison est qu'il n'est nullement vraisemblable qu'Ovide eût si souvent rappelé le souvenir d'une chose aussi odieuse que celle-ci, dans un ouvrage qu'il adresse à Auguste même; et bien loin de mériter grace devant lui, il n'auroit fait que se rendre plus coupable. Il y a donc bien plus d'apparence que ce fut quelque débauche de Julie, petite fille d'Auguste, dont notre poëte fut témoin par hasard.

(14) On peut lire, au IIIe livre des Métamorphoses, celle

d'Actéon, fameux chasseur, métamorphosé en cerf, puis déchiré par ses propres chiens, pour avoir vu par hasard Diane qui s'alloit mettre dans le bain au retour de la chasse.

(15) Les jurisconsultes ont mis quelque différence entre un homme exilé, et un homme relégué et éloigné : l'exil, dans sa signification rigoureuse, dit un bannissement par arrêt du sénat ou par sentence de juge, et emporte toujours avec lui la confiscation des biens ; au lieu que le relégué n'est éloigné que pour un temps par ordre du prince : c'est ce qu'on appelle aussi *un homme disgracié.*

(16) C'est la coutume en Italie de marier la vigne avec l'ormeau, autour duquel on la voit croître et serpenter jusqu'à la cime de cet arbre qui lui sert d'appui.

(17) Auguste régna 56 ans et 5 mois ; il gouverna seul pendant 44 ans, depuis la victoire d'Actium ; et en qualité de triumvir, conjointement avec Marc-Antoine et Lépidus d'abord, puis avec Marc-Antoine seul 12 ans, selon Suétone, ou 10 seulement, selon le même auteur, au chap. 29 de son histoire ; ce qui est certain, c'est qu'il prit le triumvirat à l'âge de 19 à 20 ans, et il mourut âgé de 76 ans.

(18) Livie Drusille, d'abord femme de Tibère Néron, qui la céda ensuite à Auguste : cette impératrice lui survécut de plusieurs années ; et il l'aima constamment jusqu'à la fin, quoiqu'il n'en eût point eu d'enfans.

(19) C'est Tibère Néron, fils de sa femme Livie ; Auguste l'adopta, bien qu'il ne fût que son beau-fils, et il lui succéda à l'empire par les artifices de sa mère.

(20) Ce sont Caïus, Lucius et Agrippa, tous trois fils de Julie, fille d'Auguste, et femme d'Agrippa. Ils furent déclarés princes de la jeunesse. Les deux premiers moururent fort jeunes, Caïus en Licie, et Lucius à Marseille : Agrippa, le troisième petit-fils d'Auguste, fut solemnellement adopté avec Tibère Néron ; mais peu de temps après, Auguste ayant remar-

qué en lui des inclinations basses et un naturel farouche, il le priva de son droit d'adoption, et le relégua à Surento ; en sorte que Tibère demeura seul en possession des bonnes graces de l'empereur, à quoi aussi ne contribuèrent pas peu les intrigues de Livie.

(21) C'est Jules-César, dont Auguste étoit le fils adoptif, n'étant que son petit-neveu par Attia sa mère, fille de Julie, sœur de Jule.

(22) C'est ce qu'on peut voir dans Suétone, au chap. 21 de son Histoire. Auguste subjugua, soit par lui-même, soit par ses lieutenans, la Biscaie, l'Aquitaine, la Pannonie ou Hongrie, la Dalmatie, avec toute l'Illyrie, la Rhétie, la Vindélicie ou Bavière ; il réprima les Daces, et poussa les Germains jusqu'au-delà de l'Elbe : il ferma trois fois le temple de Janus, qui n'avoit été fermé que deux fois depuis la fondation de Rome ; il reçut deux fois les honneurs du petit triomphe, après les victoires de Macédoine et de Sicile ; et trois fois le grand triomphe à trois jours consécutifs, après les victoires de Dalmatie, d'Actium et d'Alexandrie.

(23) C'est sans doute le jeune Tibère dont on parle ici, qui commandoit alors les armées romaines pour Auguste.

(24) C'est-à-dire, par Tibère, qui est un autre vous-même, par l'amour tendre que vous avez pour lui, et parce qu'il vous représente si bien à la tête des armées.

(25) Ce sont les sept bouches ou canaux par où le *Danube* se décharge dans le Pont-Euxin. Ce fleuve prend sa source dans l'Allemagne, au mont Arnobe, et se nomme *Ister* pendant qu'il baigne l'Illyrie ; ensuite étant grossi de plusieurs petites rivières, il change de nom et prend celui de *Danube*. Pline, Hérodote, Strabon et plusieurs autres parlent des cinq ou sept bouches du Danube.

(26) C'étoit un peuple Scythe dont parle Pline. Strabon le

place dans la Sarmatie d'Europe. Météréе étoit une ville des Daces, assise sur le fleuve Tiras, selon Ptolomée; il la nomme *Metone*. Les Grecs, selon Strabon, étoient situés entre le pont du côté de l'Orient, et les Daces du côté de l'Occident, vers la Germanie, à la source de l'Ister.

(27) Ovide, dans ces quatre vers qui sont dans le premier livre de l'Art d'aimer, un peu après le commencement, *Este procul vittæ tenues*, prétend que dans son Art il n'enseigne rien de contraire aux loix. Les loix Juliennes défendoient l'adultère sous de très-grièves peines, et rien de plus. On toléroit chez les payens certains désordres honteux, qu'on appelle ici *concessa furta*, mais qui sont condamnés dans le christianisme comme des crimes. *Propter fornicationem*, dit S. Paul, *unusquisque habeat suam uxorem.*

(28) Les femmes et les filles de qualité avoient une coëffure qui les distinguoit des femmes du commun : elle se nommoit *vitta ;* ce que nous exprimons en français par le mot de *ruban*, de *tresse*, ou de *bandelettes*. Celles des femmes mariées étoient différentes de celles des filles; elles avoient encore une autre espèce de parure qu'on nommoit *stola*, une étole. Turnèbe nous apprend que les femmes affranchies ne portoient jamais de ces sortes de parures : *Libertinæ nec vittatæ nec stolatæ erant*. L'étole des dames mariées tomboit jusqu'aux pieds, comme une espèce de grand scapulaire, et étoit attachée avec une ceinture ou écharpe fort fine et fort déliée.

(29) C'est la honte des divinités du paganisme. En effet, toute la fable est pleine de métamorphoses de Jupiter, et des divers déguisemens de ce Dieu infâme pour séduire de misérables mortelles.

(30) Minerve, cette déesse si prude, fut plus que soupçonnée d'être la mère de cet enfant. C'est de-là que Lactance prend occasion d'insulter aux payens, en leur reprochant que celles mêmes qui parmi eux affectoient de passer pour vierges

n'étoient rien moins que cela ; il n'appartenoit qu'aux chrétiens de donner des exemples d'une parfaite chasteté. On peut voir dans les métamorphoses d'Ovide tout ce que la fable a dit de Minerve au sujet d'Erytonius ; on y trouvera de même tous les commerces illicites de ces autres prétendues divinités, dont il est fait mention dans la suite de cette élégie, comme d'Isis, de Cérès, de Diane, de Vénus, etc.

(31) Auguste, après la guerre de Philippe, fit ériger un temple dédié à Mars, sous le titre de *Dieu vengeur*, pour montrer qu'il n'avoit fait la guerre que pour venger le meurtre du grand Jules-César.

(32) C'est Io qui fut particulièrement honorée sous ce nom. Endymion est ici désignée par le héros de *Latmos*, du nom d'une montagne de la Carie.

(33) C'étoit un triomphe réservé à la croix de Jésus-Christ de renverser les idoles du paganisme, et de purger le monde de tant d'abominations.

(34) Les poëtes se qualifient souvent *prêtres et ministres des Muses* : Ovide prend ici cette qualité.

(35) C'étoit une des fonctions du grand pontife de veiller sur la conduite des vestales, et d'ordonner des peines proportionnées aux fautes qu'elles commettoient contre leur profession : cependant il ne leur défendoit pas d'assister aux jeux floraux qui se représentoient par des courtisannes ; elles y paroissoient découvertes d'une manière fort indécente. Ces jeux se célébroient en l'honneur d'une certaine déesse Flore, qui avoit exercé la même profession que les infâmes actrices de ces jeux.

(36) Ces deux frères sont Eteocle et Polinice qui se disputoient le royaume de Thèbes. On peut lire la tragédie de Sénèque, intitulée *la Thébaïde*, aussi-bien que le poëme de Stace sur la guerre de Thèbes, et en dernier lieu la tragédie

de Racine, intitulée aussi *la Thébaïde* ou *les frères ennemis.*

(37) Attius ou Actius, poëte tragique, fut agréable au peuple romain; il avoit coutume de réciter ses pièces de théâtre à Pacuvius, qui étoit alors fort vieux. Actius avoit fait une tragédie d'Atrée, qui fut estimée dans son temps; Cicéron en parle dans l'oraison pour le poëte Archias, et dit que Brutus aima beaucoup ce poëte, et avoit coutume d'orner les frontispices des temples et des autres monumens publics, d'inscriptions tirées d'Accius.

(38) Cela est fondé sur ce que Térence parle assez souvent de bonne chère dans ses comédies, comme dans son Adrienne et son Eunuque.

(39) C'est Anacréon, poëte lyrique, qui, dans sa première ode, déclare qu'il ne veut chanter que l'amour; et il n'est que trop fidèle à sa parole. Il étoit natif de Téos, ville d'Ionie, et vivoit du temps de Pisistrate, tyran d'Athènes: il fut disciple de Pithagore.

(40) Sapho fut une fille savante de l'isle de Lesbos, que les poëtes surnommèrent *la dixième Muse;* mais si les muses furent chastes, celle-ci ne leur ressembloit guère par cet endroit. Ses poésies sont extrêmement lascives, et ne respirent que l'amour le plus passionné, comme le témoignent Ovide et Horace. Nous apprenons de Suidas qu'elle composa neuf livres de poésies lyriques, des nénies ou complaintes, des élégies, des iambes. Strabon, Eustate, Philostrate et Suidas la louent beaucoup pour l'élégance et la douceur de ses vers.

(41) Il étoit fils ou petit fils de Battus, et poëte célèbre de la ville de Cyrène en Lybie: il composa un poëme sur les Iles, et des vers de toutes les façons; il ne nous reste plus de lui que quelques jolies épigrammes. Ovide prétend que ce poëte avoit plus d'art que de génie: Properce et quelques autres ne sont pas de ce sentiment; ils le regardent comme le prince de la poésie élégiaque.

(42) Ce poëte étoit Athénien ; il avoit les yeux louches, mais l'esprit droit, vif et fécond ; il passe pour le prince des poëtes comiques, et fut auteur de cent huit comédies. Il fut si chéri des rois de Macédoine et d'Egypte, qu'ils le firent demander souvent par des ambassades expresses ; mais il ne put jamais se résoudre à quitter Athènes. Aulugelle a dit de lui qu'il avoit parfaitement exprimé tous les divers caractères des hommes. Les Athéniens lui érigèrent une statue sur leur théâtre. Properce le loue aussi de son élégant badinage, et de son bon goût pour le vrai comique.

(43) Hélène, dans l'absence de Menelaüs son mari, se fit enlever par Pâris, fils de Priam, roi de Troye. Menelaüs, aidé de son frère Agamemnon, arma toute la Grèce pour venger cet affront ; c'est ce qui alluma cette guerre cruelle qui dura dix ans, et qui fait le sujet de l'Iliade d'Homère.

(44) C'est Pénélope qui, dans l'absence d'Uylsse son mari, fut recherchée par une infinité de prétendans, dont elle éluda les poursuites par une ruse innocente : elle promettoit à chacun de ses amans de les épouser quand elle auroit achevé une toile qu'elle travailloit de ses mains ; mais elle défaisoit la nuit ce qu'elle avoit fait durant le jour.

(45) Cette aventure grotesque de Mars et de Vénus surpris ensemble et enfermés dans un filet par Vulcain, est décrite au huitième de l'Odyssée, et au quatrième des Métamorphoses.

(46) C'est Calypso et Circé, qui reçurent chez elles Ulysse, errant d'isle en isle et de mers en mers à son retour de Troye ; et elles en devinrent éperdûment amoureuses, comme on le peut voir aux livres IV et V de l'Odyssée.

(47) Ovide, pour montrer que la passion de l'amour entre dans presque toutes les tragédies anciennes, parcourt divers sujets tragiques qui ont été mis en œuvre. Il commence par Phèdre et Hyppolite : ce sujet a été traité par Eurypide et Sénèque, et de nos jours par M. Racine.

(48) Nous avons dans les Héroïdes de notre poëte, une lettre de cette Canacé à son frère Macarćus, où elle ne rougit point d'avouer qu'elle en avoit eu un fils.

(49) C'est Pélops qui vint à Pise, ville de cette contrée, qui depuis s'appela *Péloponnèse*, pour disputer à plusieurs rivaux la conquête d'Hyppodamie, fille d'Ænomaüs, laquelle étoit promise pour épouse à celui qui demeureroit vainqueur dans des courses de charriots. On donne ici l'épithète d'*eburnus* ou *eburneus* à Pélops, parce qu'on tenoit qu'il avoit une épaule d'ivoire.

(50) Médée, après avoir eu deux fils de Jason, les poignarda de sa propre main, dans le désespoir qu'elle conçut d'avoir été supplantée par Créüse sa rivale.

(51) On voit au livre VII des Métamorphoses, la fable de Térée, roi de Thrace, métamorphosé en oiseau, avec Philomelle, sœur de sa femme Progné, dont il avoit abusé. Progné. pour se venger de cet affront, tua Itis son fils, et le servit dans un repas à son père Térée. Elle fut changée en hirondelle; et depuis ce temps-là, disent les poëtes, elle ne cesse de gémir sur le malheureux sort de son fils Itis, dont le nom exprime assez naturellement le cri plaintif de l'hirondelle.

(52) Il parle ici de la tragédie d'Atrée, où Sénèque nous apprend qu'Erope, femme d'Atrée, eut un commerce incestueux avec Thieste son frère. Atrée en fureur égorge ses enfans, et les fait servir à table devant Thieste et leur perfide mère.

(53) On peut voir son crime, et le cheveu fatal qu'elle coupa à son père, au VIIIe des Métamorphoses.

(54) C'est une des plus belles tragédies de ce grand poëte: Eurypide a traité le même sujet. On y introduit Electre, sœur d'Oreste, qui délivre son frère des mains de Clytemnestre et d'Egiste son amant; elle le met en sûreté chez Strophius, roi de la Phocide, puis elle paroît avec une urne, où elle feint que

les cendres de son frère sont renfermées : mais bientôt après Oreste, avec le secours des Argiens, tue Egiste avec sa mère; enfin sa sœur Electre épouse Pilade, son intime ami, et fils de Strophius.

(55) Bellérophon, fils de Glaucus, fut élevé auprès du roi Prætus : Stenobée, femme de ce roi, fit en vain tous ses efforts pour le séduire; il résista constamment à ses poursuites : elle s'en vengea, en l'accusant auprès de son mari d'avoir voulu lui faire violence. Ce prince trop crédule l'exila de sa cour, sous prétexte de l'envoyer auprès d'Eurie, roi de Lycie; et il le chargea d'une lettre pour ce prince, qui portoit l'ordre de le faire mourir. Le roi de Lycie l'envoya d'abord combattre la Chimère, monstre affreux et indomptable, lion par devant, dragon par le milieu du corps, et chèvre par derrière; il vomissoit de sa gueule des tourbillons de flammes: cependant Bellérophon vint à bout de l'exterminer. Le roi de Lycie, charmé de sa valeur, en fit son gendre, et lui donna avec sa fille la moitié de son royaume.

(56) Elle étoit fille de Menelaüs, ou plutôt de Thésée et d'Hélène; elle fut promise en mariage à Oreste, ensuite elle épousa Pyrrhus, qu'Oreste tua au pied de l'autel où il venoit de célébrer ses nôces . . . Ovide parle d'Atalante, fille de Schénée, roi de l'isle de Scyros, au Xe livre des Métamorphoses . . . Cassandre, fille de Priam, étoit inspirée d'Apollon, et prédisoit l'avenir; elle fut menée captive à Mycène par Agamemnon, après la prise de Troye. On peut voir la fable de Persée et d'Andromède au Ve livre des Métamorphoses. La mère de Bacchus, c'est Semélé, qui n'étant qu'une foible mortelle, souhaita d'être visitée de Jupiter dans tout l'appareil où il alloit voir Junon; mais elle ne put soutenir le feu de la foudre, et elle en fut consommée . . . Hémon, amant d'Antigone, se perça le sein de son épée, et expira sur le corps de sa maîtresse, que Créon, roi de Thèbes, avoit fait

immoler sur le tombeau de Polinice, frère de cette princesse . . . Admette, gendre de Pélias, avoit épousé Alceste, dont Eurypide a fait l'héroïne de deux tragédies. Il y a aussi des tragédies anciennes sur Thésée, fils de Neptune et d'Etra, qui voulut marcher sur les pas d'Hercule, et signaler sa valeur en purgeant la terre des monstres dont elle étoit alors infectée . . . Alcmène fut mère d'Hercule; Jupiter, pour la posséder plus long-temps, prolongea ou plutôt doubla la nuit, et de deux nuits n'en fit qu'une; ce qui fait dire à Sosie dans l'Amphytrion de Plaute: *Jamais je ne vis une nuit si longue que celle-ci.* Protésilas eut pour femme Laodamie, qui apprenant la mort de son mari, ne voulut pas lui survivre: on peut voir dans Ovide la lettre qu'elle lui écrit, et dans le même poëte la fable d'Iole . . . La mère de Pyrrhus, c'est Deidamie, fille de Licomède, roi de Scyros, chez qui Thétis mit en sûreté Achille sous un habit de femme, parce que Prothée lui avoit prédit qu'il périroit devant Troye: Achille aima Deidamie, et en eut Pyrrhus . . . La femme d'Hercule, c'est Mégare, fille de Créon, roi de Thèbes, qui, charmé de la valeur d'Hercule, la lui fit épouser . . Hylas fut un jeune compagnon d'Hercule, qui fut en Mysie, où il se noya en se baignant dans une fontaine; on célébroit des fêtes à son honneur, où l'on répétoit cent fois le nom d'*Hylas*, comme on le peut voir dans une églogue de Virgile, où il est parlé de lui . . . L'enfant troyen dont on parle ici, *Iliacusque puer*, c'est Ganymède: il étoit fils de Tros et frère d'Ilus et d'Assaracus: cet enfant étoit si beau, que Jupiter, sous la forme d'un aigle, l'enleva au ciel, et le fit depuis son échanson.

(57) Ovide fait ici en passant une violente critique des tragédies de son temps, qui étoient infectées de fades plaisanteries, de sales équivoques, et de faux caractères qui dégradoient ses héros.

(58) Il avoit décrit dans de petits contes ou historiettes

scandaleuses, toutes les débauches des Milésiens, qu'on regardoit comme le peuple le plus corrompu de toute la Grèce. Les Sybarites n'étoient pas moins décriés dans l'Italie pour leur lubricité : Suidas et Strabon ne parlent qu'avec horreur des mœurs débordées de ce peuple infâme. Sybaris étoit une ville de la Calabre : Hémitéon, poëte de cette ville, mit en vers toutes les sales voluptés de ses compatriotes.

(59) Ce poëte, autant qu'on en peut juger par ce qui nous reste de lui, pensoit noblement, mais s'exprimoit durement et sans politesse ; c'est ce qui a fait dire à Virgile qu'il avoit su tirer de l'or du fumier d'Ennius.

(60) En effet, ce poëte physicien traite en plus d'un endroit de la nature et de l'activité du feu, et prédit la dissolution subite de ce monde élémentaire.

Una dies dabit exitio, multosque per annos,
Sustentata ruet moles, et machina mundi.

(61) On connoît assez le génie délicat et libertin de ce poëte ; il seroit à souhaiter qu'il fût moins lu et moins connu, il n'auroit pas tant eu d'imitateurs : c'est *Clodia*, femme de la première qualité, qu'il aimoit sous le nom de *Lesbie.*

(62) Calvus Licinius, ami de Catulle, étoit de petite stature, mais grand orateur et bon poëte ; il aima *Quintilia*, et fit des élégies à sa louange : Properce loue comme une excellente pièce celle qu'il fit sur sa mort . . . Ticide et Memmius étoient des poëtes fort licencieux, et connus pour tels de leur temps. Le premier aima *Metella*, fille du consul Metellus, et ne la désigne que trop dans ses vers, bien qu'il n'ose la nommer . . . Q. Helvius Cinna fit un poëme intitulé *Smirne*, qui ne lui fit pas grand honneur ; ce qui n'étoit pas faute de l'avoir travaillé avec soin, puisqu'il employa dix années à le repolir . . . Anser fut un poëte aux gages de Marc-Antoine ; Cicéron s'en moque et badine agréablement sur son nom dans

sa XIIIe Philippine ; Virgile le raille aussi dans sa IXe églogue . . . Cornificius, à ce qu'on croit, est celui à qui Cicéron adresse plusieurs lettres, et dont Macrobe a cité quelques vers au VIe livre de ses Saturnales : il étoit officier d'armée, et fut abandonné de ses soldats pour les avoir appelés par dérision des lièvres coëffés d'un casque, *galeatos lepores*. Il périt en cette occasion : sa sœur *Cornificia* avoit aussi composé de jolies épigrammes. Valère Caton, grammairien, fut encore un de ces poëtes galans . . . L'auteur du poëme des Argonautes, c'est Varon l'Atacien, ainsi nommé parce qu'il étoit né au canton de Narbonne, dans le village d'*Atax*, sur la petite rivière d'Aude; il ne peut se taire sur ses amours secrètes avec Leucade : c'est lui qui a écrit sur les Argonautes d'après Apollonius . . . Hortensius, comme l'on sait, fut le rival de Cicéron en éloquence, et Servius Sulpice, l'un des plus célèbres jurisconsultes de son temps : ils s'amusèrent quelquefois l'un et l'autre à faire de petits vers, médiocrement bons et fort libres . . . Gallus étoit très-médisant, et grand diseur de bons mots. Un jour il ne put retenir sa langue dans un repas, et parla fort étourdiment d'Auguste ; ce qui lui valut la confiscation de ses biens et la mort, qu'il se donna à lui-même de désespoir.

(63) Ces jeux étoient défendus en tout autre temps que pendant les fêtes saturnales, par les loix Cornélienne et Titienne. On permettoit seulement aux enfans de jouer aux noix.

(64) Ovide décrit ici en peu de mots trois sortes de jeux : les dés, les échets, et la marelle. Il faut encore distinguer deux sortes de dés qui étoient en usage chez les anciens ; les uns à quatre faces seulement, appellés *tali*, des *osselets* ; et les autres à six faces, comme nos dés communs, appellés en latin *tesseræ*. Leur manière de jouer aux dés étoit fort différente de la nôtre : le coup de dés étoit heureux lorsqu'ils étoient

tous de différens nombres, le contraire de ce que nous appelons *la rafle*, et ce coup s'appeloit *Vénus ;* quand tous les dés amenoient le même nombre, le coup étoit malheureux et se nommoit *le chien*. On jetoit ordinairement quatre dés, et quelquefois plus; alors le nombre heureux ou de *Venus* étoit de six points, *senio;* et le nombre malheureux étoit lorsque chaque dé n'amenoit qu'un point ou rafle d'as. On peut voir tous ces jeux décrits fort au long chez Delrio sur l'*Hercules furens*, dans Turnèbe et Casaubon sur Suétone et plusieurs autres.

(65) Ici commence le jeu d'échets, appelés *latrunculi*, petits voleurs : on sait assez que ce jeu est une espèce de guerre, que les pièces sont de différentes couleurs, aussi bien que les cases de l'échiquier. Les anciens appeloient les pièces d'un côté, *milites*, soldats; et celles du parti opposé, *hostes*.

(66) Il faut que ce soit ou la dame, ou la tour, ou le fou, qui marchent toujours sur la même ligne. Il faut encore savoir que les échets des anciens étoient de verre, partagés en deux moitiés peintes de couleur différente :

Insidiosorum si ludis bella latronum,
Gemmeus iste tibi miles et hostis erit.

dit Martial.

(67) C'est ce qu'on appelle la *marelle*, jeu qui n'est connu que des enfans et du petit peuple.

(68) *Trochus*, à parler exactement, n'étoit pas ce que nous appelons *le sabot*, mais un cercle armé d'anneaux de fer qu'on faisoit tourner.

(69) C'étoit la coutume des jeunes Romains de qualité, lorsqu'ils devoient combattre dans les carrousels du champ de Mars, de se brunir le visage pour se donner un air plus guerrier : c'est la couleur des héros, et elle plaisoit fort aux dames.

(70) Un certain Apicius, dont parle Sénèque dans son livre *de Consolatione* à Albine, fut très-expert dans cet art.

(71) Les anciens appeloient *pulpitæ* ou *proscenia*, l'orchestre ou une espèce de retranchement devant le théâtre, où l'on exerçoit les acteurs derriere un rideau, avant que de les faire paroître sur la scène.

(72) Il ne nous reste plus que les six premiers livres des Fastes d'Ovide : c'est proprement le calendrier des fêtes romaines du paganisme, où l'on a inséré les fables qui en marquent l'origine, et l'un des ouvrages de l'antiquité où il y a le plus d'érudition profane.

(73) C'est la tragédie de Médée, dont il ne nous reste plus que ce seul vers :

Eu:h:reum potui perdere an possim rogas ?

C'étoit une excellente pièce, au jugement de Fabius, et qui marquoit bien qu'Ovide pouvoit exceller en ce genre, s'il avoit suivi son génie. Le brodequin ou cothurne, dont se servoient les acteurs et les actrices des tragédies, pour se donner plus de hauteur et de majesté, étoit une espèce de chaussure à double semelle de liège, couverte de pourpre, et se lioit depuis les pieds jusqu'autour des jambes. Delà ce vers de Virgile au premier de l'Enéide, parlant des filles de Tyr dont Vénus avoit pris la figure : *Purpurcoque altè suras vincire cothurno.* Et cet autre : *Sola Sophoclæo tua carmina digna cothurno*, des vers dignes du cothurne de Sophocle, c'est-à-dire, comparables aux vers tragiques de ce grand poete. Le cothurne étoit opposé au *soc*, *soccus*. Le soc n'avoit qu'une semelle basse et plate ; il étoit propre de la comédie, comme dans Horace, *hunc socci cepere pedem.* On dérive ce mot de *saccus*, un *sac*, parce qu'il étoit attaché sur le pied, et montoit par plusieurs plis jusqu'à mi-jambe.

FIN DES NOTES DU DEUXIÈME LIVRE.

ELEGIE

LES ÉLÉGIES D'OVIDE.

LIVRE TROISIEME.

ÉLÉGIE PREMIÈRE.

Ovide envoie ce troisième Livre à Rome ; il l'introduit parlant à son lecteur, qu'il prie de lui assigner un lieu de sûreté dans cette ville.

Je suis le livre d'un pauvre auteur exilé (1) ; j'arrive en cette ville où je n'entre qu'en tremblant : de grace, ami lecteur, tendez-moi la main ; je n'en puis plus de lassitude. Ne craignez point que je vous déshonore ; il n'y a pas un seul vers dans tout ce livre qui parle d'amour. La fortune de mon maître n'est pas dans un état où l'on puisse la dissimuler par un badinage hors de saison : il condamne et déteste lui-même, mais hélas, trop tard ! un ouvrage de sa première jeunesse, qui lui a coûté bien des larmes. Lisez donc ce qui est écrit ici ; vous n'y verrez rien que de lugubre et de conforme à la triste situation où il se trouve. Si ces vers chancèlent (2) sur leurs pieds, c'est

ou la nature même de cette espèce de vers, ou la fatigue du voyage qui en est la cause. Si je ne suis ni brillant ni poli (*), c'est que j'aurois honte d'être plus paré que mon maître : si quelques-uns de mes caractères sont effacés et peu lisibles, c'est l'auteur même qui a défiguré son ouvrage par ses larmes : si par hasard il se trouve ici quelques mots qui ne soient pas latins, c'est que l'auteur écrivoit dans un pays barbare.

Dites-moi, je vous prie, chers lecteurs, si vous le trouvez bon, de quel côté il faut que j'aille, et où un étranger comme moi peut trouver à se loger dans cette ville. Quand j'eus prononcé ces mots tout bas d'une voix tremblante, il n'y eut qu'un seul homme qui, avec assez de peine, s'offrit à me conduire. Que les Dieux, lui dis-je, vous fassent la grace qu'ils n'ont pas faite à mon père ; puissiez-vous vivre en repos dans votre patrie. Conduisez-moi, s'il vous plaît, marchez devant, je vous suivrai, quoique bien las d'un long voyage sur terre et sur mer ; j'arrive ici d'un autre monde. Il se rendit à ma prière ; et marchant devant moi, voici, me dit-il, la place d'Auguste (3), puis la voie sacrée (4) ; c'est-là le temple de Vesta (5), où se gardent le palladium

(*) Il y a dans le texte : *luisant d'huile de cèdre, et poli avec une pierre ponce.*

et le feu sacré; là le petit palais de l'ancien roi Numa (6) : puis prenant à gauche, voilà, me dit-il, la porte du mont Palatin (7); et là le temple de Jupiter *Stator* (8), où d'abord fut fondée Rome. Pendant que j'admire (9) chaque chose en particulier, j'apperçois un portail superbe, orné de trophées d'armes; il donnoit entrée dans un palais auguste, digne de loger un Dieu : c'est apparemment-là, dis-je à mon guide, le temple de Jupiter. Ce qui fondoit ma conjecture, c'est qu'il y avoit sur ce portail une couronne de chêne (10). Lorsqu'on m'eut nommé (11) le maître de ce lieu; je ne me suis pas trompé, dis-je en moi-même, c'est véritablement la demeure du grand Jupiter. Mais pourquoi cette porte est-elle ombragée d'un laurier (12), et ce vestibule couronné de branches si touffues? Est-ce parce que cette maison a mérité des triomphes perpétuels? ou parce qu'elle a toujours été chérie du Dieu qu'on révère à Leucade (13)? ou plutôt n'est-ce point parce qu'elle est toujours en fête (14), et qu'elle répand la joie par-tout? Enfin seroit-ce un symbole de cette paix éternelle (15) qu'elle fait régner sur la terre? Oui : de même que le laurier est toujours verd, et que ses feuilles ne se flétrissent jamais; ainsi la gloire de cette auguste maison ne se flétrira point, mais

se perpétuera dans tous les siècles. L'inscription qui est au-dessus de la couronne de chêne, témoigne que les citoyens de cette ville doivent leur salut au prince qui habite ce palais.

Puissiez-vous, digne père de la patrie, à tous ces citoyens que vous avez sauvés, en ajouter encore un qui, relégué bien loin de vous, languit tristement au bout du monde; quoiqu'à vrai dire, la cause des peines qu'il souffre, et qu'il avoue de bonne-foi avoir bien méritées, ne soit pas un crime odieux, mais une simple imprudence. Infortuné que je suis! je frémis à la vue de ce lieu, et je révère en tremblant celui qui en est le maître (16). Mais quoi, ma lettre même tracée d'une main chancelante, en paroît frappée comme moi! voyez-vous comme le papier en pâlit, et comme chacun de mes distiques chancèle sur ses pieds d'un vers à l'autre? Fasse le ciel, auguste maison, que réconciliée avec mon père, vous soyez toujours possédée par les mêmes maîtres qui vous habitent. De-là du même pas je suis conduit au temple d'Apollon (17), tout incrusté de marbre blanc, et élevé sur un perron superbe, où d'abord se présentent à la vue deux statues merveilleuses, placées avec symmétrie entre des colonnes d'une pierre étrangère; ce sont les Danaïdes (18), avec leur barbare père qui les me-

nace l'épée à la main. Ensuite l'on apperçoit une riche bibliothèque (19), où sont étalés, aux yeux du public, tous les ouvrages des savans, tant anciens que modernes.

Là, je cherchois mes frères (20), excepté ceux auxquels mon père voudroit n'avoir jamais donné le jour; et comme je les cherchai des yeux, mais en vain, l'officier (21), commis à la garde de ce lieu sacré, m'ordonna d'en sortir. J'obéis à l'instant, et je tournai mes pas vers un autre temple (22) attenant le théâtre qui est là tout proche: il ne me convenoit pas non plus d'entrer dans ce lieu; la déesse Liberté qui y préside me défendit de fouler aux pieds ces sacrés parvis, où fut autrefois placée la première bibliothèque de Rome. Alors je m'apperçus que la disgrace du père retomboit sur les enfans, et que nous étions comme lui bannis de tous lieux dans cette ville. Mais enfin peut-être que César, vaincu par la longueur du temps, sera moins sévère envers lui et envers nous. Grands Dieux, faites qu'il en soit ainsi: ou plutôt, sans appeler à mon aide une troupe de Dieux, vous le plus grand de tous, auguste César, unique divinité que j'implore, rendez-vous propice à mes vœux. En attendant, puisque toute retraite m'est interdite dans les lieux publics, qu'il me soit per-

mis de chercher un asyle dans quelque maison particulière ; qu'au moins quelque homme charitable, le plus petit du peuple, daigne me tendre la main, et recevoir chez lui un hôte infortuné, déjà trop honteux d'avoir essuyé tant de rebuts.

ÉLÉGIE II.

Plainte amère d'Ovide sur la dureté de son exil.

Ainsi donc il étoit ordonné que je verrois de mes yeux la Scythie (1), et cette terre barbare située sur le pôle du septentrion; telle étoit ma destinée : et vous, Muses (2), troupe savante, vous Apollon, dieu des vers, brillant fils de Latone, vous avez pu voir sans pitié l'un de vos plus fidèles ministres (3) abandonné à son malheureux sort. Ainsi donc mes jeux innocens, où l'on n'a pu trouver de véritable crime, ne m'ont servi de rien; et ma vie encore plus innocente que ma muse peut-être un peu trop badine, n'a pu me garantir d'un cruel exil. Aujourd'hui, après avoir essuyé mille dangers sur la terre et les mers, je me vois rélégué dans le Pont, affreuse région où règne un hiver perpétuel dont j'éprouve toutes les rigueurs. Moi qui étois né pour le repos, sans souci, sans affaires, accoutumé à une vie douce et tranquille, foible et délicat jusqu'à ne pouvoir supporter la moindre incommodité; ici je souffre tout ce qu'on peut souffrir, et mes maux sont extrêmes. Quoi donc, une mer sauvage, sans port

et sans asyle, tant de chemins sur terre encore plus dangereux que la mer même, n'ont pu m'arracher un reste de vie ? Oui, mon courage supérieur à toutes ces aventures, a soutenu mon foible corps, et l'a rendu à l'épreuve des maux les plus intolérables.

Il est pourtant vrai que lorsque j'étois sur mer, agité des vents et des flots, la peine et la fatigue suspendoient en quelque sorte mes chagrins : mais à la fin du voyage, dès que je cessai d'être en mouvement, et que je touchai ces tristes bords où j'étois condamné à fixer mon séjour, je donnai un libre cours à mes larmes. Depuis ce temps-là, je n'ai cessé d'en répandre des torrens (4) à peu près semblable à ceux qui, au commencement du printemps, tombent du haut des montagnes à la première fonte des neiges.

Rome, ma maison, tant de lieux si chers, et tout ce que je possédois dans cette superbe ville où je ne suis plus, se représente à moi avec tous ses charmes, et me cause des regrets infinis. Hélas ! pourquoi après avoir frappé tant de fois aux portes de la mort (5), ne m'ont-elles pas été ouvertes ? Comment ai-je évité tant de glaives tranchans tout prêts à me percer. Mais vous, Dieux cruels, dont je n'ai que trop éprouvé la constance à me persécuter, de concert avec un autre

Dieu dont la colère m'accable, hâtez-vous d'achever mes malheureux destins trop lents à s'accomplir, et ne me fermez pas plus long-temps les avenues de la mort, à laquelle je cours comme à la fin de mes peines.

ÉLÉGIE III.

OVIDE A SA FEMME.

Suite de ses maux dans l'exil ; son amour pour elle ; il souhaite mourir dans sa patrie.

Si cette lettre est écrite d'une autre main que la mienne, ne vous en étonnez pas, chère épouse ; j'étois alors malade, dans un pays presque inconnu à celui que vous habitez, et malade à l'extrêmité ; tout étoit à craindre pour ma vie. Mais en quelle situation pensez-vous que je sois à présent, parmi des nations farouches, telles que les Gètes et les Sauromates. Je ne puis supporter l'air grossier de ce pays (1), ni m'accoutumer à ses eaux : toute cette terre a je ne sais quoi d'affreux pour moi ; mon logement est incommode (2), ma nourriture mal-saine et peu propre à un estomac débile comme le mien. D'ailleurs, point ici de médecin, qui, savant dans l'art dont Apollon fut le père (3), puisse remédier à mes maux ; pas un seul ami (4), qui, par des entretiens consolans, puisse charmer mes ennuis, et faire couler imperceptiblement des jours qui me paroissent si longs.

Ainsi donc relégué au bout de l'univers parmi des peuples sauvages, couché tristement sur un lit, je languis nuit et jour. Dans cet état de langueur, tout ce qui est absent (5), tout ce que je possédois et que je ne possède plus, me revient sans cesse à l'esprit; souvenir cruel qui redouble mon tourment, et qui achève de m'accabler de tristesse. Je dis que tout ce qui m'étoit cher se représente à moi; mais, chère épouse, vous l'emportez sur tout, et vous tenez le premier rang dans mon cœur (6) : quoiqu'absente je vous parle et ne parle que de vous : si la nuit vient, vous venez avec elle; si le jour paroît vous paroissez aussi.

On dit même que si je parle de toute autre chose, aussi-tôt mon esprit s'égare, et l'on n'entend sortir de ma bouche que votre nom. Si je tombe en défaillance, si ma langue épaissie s'attache à mon palais, et qu'on ne puisse l'en détacher qu'en y faisant couler quelques gouttes de vin; qu'il survienne alors quelqu'un qui dise, madame est arrivée (7), je me relève à l'instant, et l'espérance de vous revoir ranime tous mes sens. Mais pendant que je suis ici toujours incertain entre la vie et la mort, hélas! peut-être que tranquille sur ce qui me regarde, vous passez agréablement les jours. Non, chère épouse, je m'abuse, et vous fais injure; je suis bien as-

suré que vous n'avez pas un moment de joie sans moi.

Si cependant le nombre des années qui m'étoit marqué par le destin, se trouve bientôt rempli, et si je touche de près à ma fin, étoit-ce donc, grands Dieux, quelque chose de si considérable, que d'épargner un exil de quelques années à un malheureux qui devoit bientôt mourir ? Il auroit eu du moins la consolation d'être inhumé dans le sein de sa patrie : il falloit, ou que mon exil fût différé jusqu'à ma mort, ou qu'une mort précipitée prévînt mon exil. Il n'y a pas encore long-temps que j'ai pu finir ma vie avec honneur ; on ne l'a prolongée que pour me faire mourir dans un honteux exil.

Il faut donc mourir à l'extrêmité du monde, mourir dans un pays obscur et inconnu, afin que le lieu même de ma mort la rende plus affreuse et plus déplorable. Ainsi donc mon corps languissant ne reposera plus dans son lit ordinaire : ainsi quand je serai désespéré, prêt à rendre le dernier soupir, il n'y aura personne qui pleure autour de moi ; les larmes d'une chère épouse (8), répandues sur mes joues, n'arrêteront point pour quelques momens mon ame fugitive. Je ne pourrai déclarer mes dernières volontés ; et lorsqu'un dernier cri (9) aura annoncé mon trépas, nulle main chérie ne me fermera les yeux. Ainsi un

peu de terre seulement jetée au hasard sur mon misérable corps, sans cérémonie funèbre, sans que personne m'honore de ses larmes, feront tout l'appareil de ma sépulture dans ce pays barbare.

Mais qu'arrivera-t-il, chère épouse, lorsqu'on vous annoncera cette triste nouvelle ? Sans doute votre esprit en sera troublé, vos entrailles en seront émues; vous vous frapperez la poitrine à coups redoublés: en vain tendrez-vous les bras vers ces tristes contrées; en appelerez-vous à grands cris un malheureux mari qui ne vous entendra plus. Epargnez cependant ce visage si cher; ne le déchirez point impitoyablement; n'arrachez point ces beaux cheveux. Hélas, chère épouse ! souvenez-vous alors que ce n'est pas la première fois que vous m'avez perdu : au moment que je quittai ma patrie, j'étois déjà mort civilement; et cette première mort fut la plus cruelle pour moi.

Maintenant réjouissez-vous plutôt, s'il est possible, de ce qu'une mort réelle vient mettre fin à tous mes maux. Mais non, il n'en sera rien; vous ne pouvez être susceptible d'aucun sentiment de joie après m'avoir perdu: tâchez seulement, par un généreux effort, de vous élever au-dessus de votre douleur; il y a long-temps que vous en avez fait l'apprentissage, et vous devez y être accoutumée.

Ah ! puisse mon ame périr avec mon corps (10);

qu'aucune partie de moi-même n'évite les flammes du bûcher. Si cette ame est immortelle, si dégagée du corps elle s'envole dans les airs, suivant l'opinion du vieillard de Samos (11), il faudra donc qu'une ame romaine demeure toujours errante parmi des ombres Sarmates, qu'elle fixe son séjour avec des mânes farouches et barbares. Ayez soin pourtant, je vous en conjure, de faire rapporter mes ossemens en Italie, renfermés dans une urne; ainsi ne serai-je plus exilé du moins après ma mort. Personne ne peut s'y opposer; mais si cela étoit, vous savez avec quelle pieuse adresse la généreuse Antigone (12) fit déposer dans un tombeau les cendres de son frère, en dépit d'un roi trop inhumain. Mêlez aussi à mes cendres des aromates de bonne odeur, puis enterrez-les (13) tout proche de la ville, et gravez-y cette épitaphe en gros caractères lisibles à tous les passans.

Cy gît Ovide et tout son babinage,
  Source unique de ses malheurs :
Trop folâtres amours, troupe tendre et volage,
Jetez sur son tombeau des larmes et des fleurs.
Et vous qui de l'amour avez senti les traits,
Passant, dites qu'Ovide ici repose en paix.

C'en est assez pour mon tombeau; mes ouvrages seront pour moi un monument et plus illustre et plus durable : quelque funestes qu'ils

m'aient été pendant ma vie, j'ose me promettre qu'ils donneront à leur auteur un assez grand renom dans la postérité. Vous, cependant, ne manquez pas de me rendre tous les honneurs funèbres que j'ai droit d'attendre de votre amour; jetez à pleines mains des bouquets de fleurs sur mon cercueil, et que ces fleurs soient arrosées de vos larmes : les flammes de mon bûcher réduiront mon corps en cendres; mais ces cendres mêmes ne seront pas insensibles à ce devoir de piété. J'aurois bien d'autres choses à vous dire; mais la voix me manque; ma langue desséchée dans ma bouche ne me permet pas de vous en dire davantage. Adieu donc, et peut-être pour toujours; portez-vous bien; et plus heureuse que celui qui fait ces vœux pour vous, puissiez-vous jouir d'une santé parfaite.

ÉLÉGIE IV.

A UN AMI.

Sur le danger de la faveur des grands.

O vous, cher ami (1), que j'aimai dans tous les temps, mais particulièrement dans celui où depuis la décadence de ma fortune, je vous ai mieux connu que jamais; si vous pouvez goûter les conseils d'un ami sincère (2), assez instruit par lui-même du train du monde; croyez-moi, vivez pour vous (3); et autant que vous le pourrez, fuyez les grands et tout ce qui brille : la foudre part d'un lieu fort éclatant.

Il est vrai que ceux qui occupent les grands postes, sont seuls en état de nous faire du bien; mais trêve à tous les bienfaits (4), de quiconque peut me nuire. On baisse les voiles (5) pour éviter la tempête; malheur à ceux qui les portent trop hautes (6), tout est à craindre pour eux. Voyez-vous (7) comme une écorce légère flotte aisément sur la surface des eaux, pendant que des filets entrelacés ensemble sont plongés jusqu'au fond par le poids qui les entraîne.

Si moi qui donne ici des avis aux autres, j'en

j'en avois reçu le premier de quelque tête bien sensée, je serois peut-être encore à Rome, où je devois être toute ma vie. Pendant que j'ai vécu avec vous, ma barque, si j'ose encore le dire, voguoit doucement sur une mer calme et tranquille ; les zéphirs sembloient se jouer dans mes voiles. Si quelqu'un tombe dans un chemin plat et uni (8), (ce qui est rare) il se relève bientôt sans presque toucher à terre : mais l'infortuné Elpenor (9) étant tombé du haut d'une maison, se tua malheureusement ; il apparut ensuite à son maître après sa mort, sous une triste figure. D'où vient que Dédale (10) sut si bien se servir de ses aîles, et qu'au contraire Icare, son fils, s'en trouva si mal, qu'il tomba dans la mer qui porte encore son nom ? C'est que celui-ci, en jeune téméraire, prit son vol trop haut ; et que celui-là plus avisé vola toujours terre à terre : car enfin l'un et l'autre n'eurent que des aîles postiches et empruntées. Croyez-moi, quiconque a bien su se cacher aux yeux du monde (11), a bien vécu ; il faut que chacun se tienne dans les bornes de sa condition.

Eumèdes n'auroit pas perdu son fils (12), si ce jeune insensé n'eût ambitionné le char et tout l'attelage d'Achille. Mérops n'auroit pas vu Phaëton (13) tout en feu au milieu des ardeurs du soleil, ni ses filles métamorphosées en arbres, si Phaë-

ton n'eût dédaigné de le reconnoître pour son père. Craignez donc toujours, cher ami, de vous élever trop au-dessus de votre état; et si jusqu'ici vous l'avez porté trop haut, rabaissez-vous un peu (14) : c'est le vrai moyen de vous assurer un bonheur constant et invariable dans tout le cours de votre vie. Ce sont aussi les vœux que je fais pour vous, et que vous méritez si bien par cette affection douce et tendre que vous avez pour vos amis, jointe à une fidélité à toute épreuve qui ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Je vous ai vu aux jours de ma disgrace, déplorer mes malheurs avec un visage aussi défait qu'étoit apparemment le mien; j'ai vu couler vos larmes sur moi, jointes aux paroles les plus tendres : depuis ce temps-là vous avez pleuré mon absence, et encore aujourd'hui vous défendez avec chaleur un ami éloigné de vous. Enfin vous avez trouvé le secret d'adoucir des maux qui paroissoient sans remède.

Je reviens à mon sujet. Vivez sans envie et sans être envié; coulez doucement vos jours sans ambition, et ne liez amitié qu'avec vos égaux : aimez de votre cher Ovide ce qui vous en reste, c'est son nom seul qui n'est pas encore banni de Rome; la Scythie et le Pont possèdent tout le reste.

J'habite la terre la plus voisine de l'ourse toujours glacée, et où règne un hiver perpétuel; un peu

plus avant sont le bosphore Cimmérien, le Tanaïs (15), et les Palus Méotides, quelques autres lieux sans nom et presque inconnus : au-delà il n'y a plus rien que des glaces impénétrables. Hélas ! que je suis près de cette dernière terre du monde, et loin de ma patrie !

Que mon aimable épouse est éloignée de moi, et tout ce qu'après ma femme et ma patrie, j'avois de plus cher au monde ! Cependant à quelque distance que soient ces objets, si je ne puis les toucher de la main, ils me tiennent fort au cœur, et sont toujours présens à mon esprit. Rome, ses maisons, la figure des lieux, et tout ce qui s'y est passé de mon temps, se présentent à moi successivement : sur-tout l'image de ma femme est encore aussi vive que si elle étoit présente à mes yeux ; cette présence, toute imaginaire qu'elle est, quelquefois me console, et quelquefois ne sert qu'à me tourmenter : son absence m'afflige, et l'assurance de son amour me console ; joignez-y cette fermeté héroïque avec laquelle elle soutient mes disgraces qui sont aussi les siennes.

Mes chers amis, vous n'êtes pas moins profondément gravés dans mon cœur : que ne puis-je vous désigner ici chacun par votre nom ? mais une juste crainte m'en dispense ; et je doute que vous voulussiez bien vous-mêmes être nommés

dans mes vers. Vous le trouviez bon autrefois; et vous teniez à honneur cette marque de ma gratitude; mais les temps sont changés. Je me contente donc de vous parler dans mon cœur, pour ne pas vous alarmer. Non, mes vers ne trahiront point mes amis en les décelant; si quelqu'un m'aime encore, qu'il m'aime en secret, j'y consens. Sachez néanmoins, chers amis, que quelque éloigné que je sois de vous, je vous ai toujours présens à l'esprit; mais aussi je vous conjure chacun en particulier, d'employer tous vos soins à faire modérer les rigueurs de mon exil: de grace n'abandonnez pas un malheureux que tout le monde abandonne; prêtez-lui la main pour se relever: puissiez-vous en revanche jouir toujours d'une heureuse fortune, et n'éprouver jamais un sort pareil au mien.

ÉLÉGIE V.

Eloge d'un ami nouveau dont il loue les grands services : l'espérance qu'on a de pouvoir fléchir l'empereur.

Il est vrai, cher ami, que j'avois si peu cultivé notre amitié jusqu'ici, que vous seriez presque en droit de la méconnoître aujourd'hui, si lorsque je faisois encore quelque figure dans le monde, vous n'aviez pris soin d'en serrer si étroitement les nœuds, que depuis ce temps-là rien n'a pu l'affoiblir.

Après ma terrible chûte, qui mit en fuite tous mes amis de crainte d'être enveloppés dans ma ruine, vous eûtes le courage d'approcher d'un homme qui venoit d'être frappé de la foudre, et d'entrer dans une maison désolée, où tout étoit dans une étrange désordre.

Nouvel ami avec qui j'avois eu jusque-là peu d'habitude, vous fîtes donc alors ce qu'à peine deux ou trois de mes plus anciens amis osèrent faire à votre exemple : je vous vis entrer chez moi avec un visage confus, où la douleur étoit peinte; je remarquai qu'il étoit baigné de larmes, et plus pâle que le mien même; j'ai vu couler

ces larmes à chaque parole que vous prononciez ; j'ai entendu ces paroles, et j'ai été également touché des unes et des autres. Enfin, vous me reçûtes entre vos bras qui me tenoient étroitement serré ; et à de si tendres embrassemens vous mêliez des baisers encore plus tendres, entrecoupés de sanglots. Depuis ce temps-là, cher ami, vous avez toujours défendu mes intérêts avec chaleur dans mon absence : vous voyez bien que le nom de *cher* (1) remplace ici votre véritable nom ; mais outre cette marque d'une amitié sage et discrète, je vous en réserve d'autres bien plus solides, qui ne sortiront point de mon cœur jusqu'au temps de les faire éclater à propos. Fasse le ciel que vous soyez toujours en état de protéger vos amis et vos proches ; mais que ce soit dans des occasions plus heureuses que celle-ci.

Cependant, si vous êtes curieux d'apprendre à quoi je m'occupe dans ce pays perdu, le voici : je nourris dans mon cœur une espérance assez foible de fléchir enfin une divinité toujours sévère : soit que cette espérance soit téméraire, soit qu'elle soit bien fondée, de grace, laissez-moi jouir de la seule consolation qui me reste, et ne me tirez pas d'une si douce incertitude. Employez plutôt cette éloquence qui vous est si naturelle, à me persuader que j'ai de justes raisons d'espérer, et qu'en effet mes vœux pourront être exaucés. Plus

on est grand, plus on est facile à se laisser fléchir dans la colère; une ame généreuse prend aisément des sentimens d'humanité. Ainsi voyons-nous que le lion magnanime se contente de renverser à ses pieds tout ce qui lui résiste; si-tôt que l'ennemi est terrassé, il met fin au combat: au lieu que le loup et l'ourse, et tous les animaux de plus vile espèce, s'acharnent encore sur les cadavres après la mort.

Qui parut jamais plus grand qu'Achille devant Troye? cependant ce héros (2) ne put se défendre contre les larmes du vieux Priam. Le héros de la Macédoine (3) nous a donné encore un illustre exemple de clémence dans la personne de Porus, et dans les superbes funérailles qu'il fit faire à Darius.

Au reste, en fait de modération dans la colère, les Dieux n'en cèdent point aux hommes; témoin Hercule (4), qui, après avoir été en butte à toute la haine de Junon, eut l'honneur de devenir son gendre. Enfin, je ne puis désespérer de voir finir ma peine, d'autant plus qu'il n'est point ici question de meurtre, ni d'aucun crime; je n'ai point entrepris de bouleverser l'univers par un attentat contre la vie du souverain qui le gouverne; jamais ma langue ne s'est déchaînée contre sa personne, et il ne m'est pas même échappé la moindre parole indiscrète

dans la chaleur de la débauche. Je ne suis donc puni que parce que j'ai vu par hasard un crime que je ne devois pas voir ; et tout le mien est d'avoir eu des yeux. A la vérité, je ne puis excuser toute ma faute, mais l'imprudence seule en a fait plus de la moitié. Il me reste donc toujours quelque espérance que l'auteur de mes peines en modérera un peu les rigueurs, et qu'il changera du moins le lieu de mon exil. Plaise au ciel (5) que l'aurore, avant-courrière d'un beau jour, m'annonce bientôt une si agréable nouvelle.

ÉLÉGIE VI.

A un ancien ami, dont il tâche d'affermir l'amitié chancelante.

VOUS ne voulez pas sans doute, cher ami, user de dissimulation dans l'amitié qui nous unit depuis si long-temps ; et quand vous le voudriez vous ne le pourriez pas. Pendant que nous avons pu vivre ensemble, je n'ai manqué à rien de ce que je vous devois : personne dans Rome ne m'étoit plus cher que vous, et vous n'aimiez aussi nul autre plus que moi. Notre amitié étoit si publique et si déclarée, que nous étions moins connus qu'elle dans le monde : le prince même que vous honorez (1) si parfaitement, n'ignore pas cette noble franchise et ce procédé si obligeant que vous avez avec tous vos amis. Au reste, vous n'aviez rien de caché pour moi ; j'ai souvent été le dépositaire de vos plus secrètes pensées : de même aussi vous fûtes le seul à qui je confiai tous mes secrets, excepté celui qui a causé ma perte (2). Hélas, si vous l'aviez su, je n'en serois pas où j'en suis ! vos bons conseils m'auroient sauvé, et vous posséderiez encore un ami fidèle qui n'est plus.

Mais mon malheureux destin (3) m'entraînoit à ma perte, et encore aujourd'hui il semble m'interdire tout ce qui pourroit m'être de quelque ressource dans mes malheurs. Quoi qu'il en soit, que j'aie pu éviter ma disgrace par une sage précaution, ou que nulle précaution n'ait pu vaincre ma malheureuse destinée ; c'est à vous, cher ami, avec qui depuis long-temps je suis si étroitement lié, et dont l'absence fait une partie de mon tourment ; c'est à vous de vous souvenir de moi ; et si vous avez quelque crédit au monde, vous devez l'employer tout entier en ma faveur : tâchez donc d'appaiser la colère du Dieu que j'ai offensé, afin qu'il modère un peu ma peine en changeant le lieu de mon exil. Il le doit après tout, puisqu'au fond je ne suis coupable d'aucun crime, mais tout au plus d'un peu de légéreté et d'imprudence. Il seroit trop long et peu sûr pour moi de raconter ici par quel accident mes yeux se sont rendus complices d'une faute qui m'a été bien funeste. Quand je pense à ce moment fatal, mon esprit en frémit d'horreur, comme au souvenir d'une plaie mortelle, dont l'image seule renouvelle toute la douleur. De plus, il est bon d'ensevelir dans les ténèbres ce qui ne peut être révélé sans honte. Je ne dirai donc rien, sinon que j'ai fait une faute, mais en pure perte et sans aucun fruit pour moi : mon crime, si l'on veut l'appeler

par son nom (4), fut une saillie de jeune homme, et rien de plus. Si je mens, qu'on me cherche quelque autre lieu encore plus loin que celui-ci, je le mérite bien ; et que Tomes (5) passe désormais pour un faubourg de Rome, eu égard à mon crime.

ÉLÉGIE VII.

Ovide à Pérille, sa fille, où il l'exhorte à s'immortaliser par la poésie.

PARTEZ ma lettre (1), fidelle (2) interprête de mes pensées; partez vîte, allez trouver Pérille (3), et saluez-la de ma part. Vous la trouverez assise auprès de son aimable mère, ou bien au milieu de ses livres, dans le cercle des muses dont elle fait ses délices. Quelque chose qu'elle fasse, dès qu'elle saura votre arrivée, elle quittera tout, accourra au plus vîte, et demandera avec empressement quel sujet vous amène et en quel état je suis. Vous lui direz que je vis encore, mais que je ne vis qu'à regret, et qu'après tant de temps je n'ai trouvé aucun adoucissement à mes peines : j'ai pourtant repris mes premières études; et je compose des poésies à mon ordinaire, malgré tous les maux que les Muses m'ont causés.

Mais vous, ma fille, dites-moi comment vont vos études ? Faites-vous toujours de jolis vers ? mais des vers bien différens de ceux de votre père (4). Car je sais qu'outre les graces du corps, la nature vous a donné en partage beaucoup de

retenue et de sagesse, avec d'autres qualités rares que vous joignez à un excellent esprit.

C'est moi qui le premier tournai cet heureux génie vers la poésie : je vous conduisis comme par la main au bord de l'Hyppocrène (5), ne voulant pas laisser tarir une veine si féconde en beaux vers (6) : je reconnus le premier avec plaisir de si grands talens dans une jeune fille; et comme votre père, je devins aussi votre guide et le compagnon fidèle dans vos études. Nous étions unis d'une amitié très tendre; peut-être le temps l'a-t-il effacée. Si vous avez toujours ce beau feu qui vous animoit alors, il n'y aura que Sapho qui puisse vous le disputer dans ses vers : mais je crains bien que le triste état de ma fortune ne l'ait un peu amorti, et que depuis mes disgraces cette ardeur si vive ne se soit beaucoup refroidie. Dans cet heureux temps régnoit entre nous un doux commerce de littérature; je vous lisois mes pièces, vous me lisiez les vôtres : quelquefois je me faisois votre juge; et prenant un peu le ton de maître, je prêtois toute mon attention au récit de vos vers : si vous vous étiez un peu oubliée en quelques endroits, je vous en faisois une douce réprimande; et soit honte ou dépit, la rougeur vous montoit au visage. Peut-être aussi que devenue sage à mes

dépends, vous avez entièrement renoncé à la poésie qui m'a été si funeste.

Mais non ; ne craignez rien, ma Pérille : prenez garde seulement qu'aucune personne de votre sexe ne se dérègle en lisant vos écrits, et n'y apprenne le dangereux art d'aimer. Mais étant aussi savante que vous êtes, croyez-moi, n'écoutez aucun prétexte que la paresse vous puisse suggérer ; reprenez vos études et l'aimable poésie à laquelle vous vous êtes consacrée dès vos plus jeunes ans. Cette fleur de beauté qui brille sur votre visage, se flétrira avec les années ; la vieillesse ennemie qui s'avance insensiblement, étendra ses rides sur votre front, et défigurera tous vos traits. Alors, quand vous entendrez dire à quelqu'un tout bas, une telle étoit belle autrefois, vous en gémirez de douleur, et vous accuserez votre miroir d'infidélité. Ma fille, quelque digne que vous soyez de la plus opulente fortune, vous n'avez qu'un bien médiocre. Mais figurez-vous que vous possédez des revenus immenses, il en sera tout de même ; car enfin la fortune donne et ôte les biens à son gré et selon son caprice : tel étoit naguère un Crésus (7), qui est aujourd'hui réduit à la besace.

Mais pour ne pas entrer dans un plus long détail, je conclus qu'à proprement parler, nous

ne possédons rien de solide en cette vie que les biens de l'ame. Me voilà, moi, par exemple, banni de ma patrie, privé de vous, de ma famille, et de tout ce qu'on a pu m'enlever : cependant mon esprit m'accompagne par-tout, j'en jouis malgré qui que ce soit; l'empereur même n'a pu y étendre ses droits. Si un glaive tranchant vient couper le fil de ma vie, mon nom vivra encore après ma mort; et tandis que la belliqueuse Rome, toujours triomphante, contemplera du haut de ses sept montagnes (8) tout l'univers soumis à ses lois, mes ouvrages seront lus. Ainsi vous, ma chère fille, après avoir fait un meilleur usage que moi de vos talens, sauvez-vous (9), autant que vous le pourrez, de l'oubli du tombeau.

ÉLÉGIE VIII.

Il désire passionnément de revoir sa patrie, ou du moins d'avoir quelque adoucissement dans son exil.

QUE ne m'est-il permis de monter ici sur le char de Triptolême (1), qui, parcourant le monde, enseigna le premier l'art d'ensemencer les terres incultes et jusque-là restées en friche ! Que ne puis-je atteler (2) les dragons dont Médée se servit pour s'enfuir de Corinthe ? ou que n'ai-je à présent les aîles d'un Persée (3) ou d'un Dédale ? on me verroit fendre les airs d'un vol rapide pour aller revoir ma chère patrie, le déplorable état de ma maison dans mon absence, et la contenance de mes chers amis encore sensibles à ma perte ; je m'arrêterois sur-tout à contempler le visage triste et abattu de ma chère épouse. Arrête, insensé, que fais-tu ? pourquoi former des vœux puériles qui ne s'accompliront jamais ? Adresse-les plutôt à Auguste, et implore, comme il convient, le Dieu dont tu as provoqué le courroux ; il peut (4), quand il voudra, te donner de aîles et un char plus rapide que le vent : qu'il parle

parle seulement, qu'il ordonne ton retour, aussitôt tu voleras comme un aigle.

Au reste, ce que je demande ici est bien hardi, je l'avoue, et je crains que mes vœux ne soient téméraires; peut-être que quelque jour, lorsque ce Dieu terrible aura épuisé ses vengeances, il sera encore assez temps de lui demander cette grace. En attendant, je lui en demande une bien moindre, et qui toutefois me tiendra lieu d'une insigne faveur : c'est qu'il m'ordonne seulement de quitter ces tristes lieux, pour aller par-tout ailleurs où il voudra. Ni l'air que je respire ici, ni l'eau que je bois, ni la terre qui me porte, ni les vents furieux qui soufflent autour de moi, tout cela ne peut que m'incommoder étrangement : aussi je sens tous mes membres défaillir, et tout mon corps dans une langueur mortelle, soit que le chagrin qui me dévore, mine insensiblement mes forces, soit que la cause de mon mal vienne du pays affreux que j'habite. Quoi qu'il en soit, depuis que j'ai touché la terre du Pont, je suis tourmenté de cruelles insomnies; aussi n'ai-je plus que la peau et les os, tant je suis maigre et décharné : toute la nourriture que je prends n'a aucun goût pour moi.

Telles qu'on voit en automne les feuilles sur les arbres, déjà toutes flétries par les premiers froids qui se font sentir aux approches de l'hiver,

telle est la couleur de mes membres languissans : rien ne peut en réparer la vigueur, et je ne suis jamais un moment sans ressentir quelque atteinte douloureuse. Mon esprit n'est pas en meilleur état que mon corps, et je ne sais lequel souffre le plus ; je suis toujours doublement tourmenté. Ma fortune, bien différente de ce qu'elle étoit autrefois, se présente à mes yeux sous une image sensible : je la vois, je la touche, pour ainsi dire ; et lorsque je considère la différence des lieux, des mœurs, des vêtemens, du langage, enfin ce que je suis et ce que j'ai été, il me prend un si violent désir de mourir, que je me plains de la colère trop indulgente de César, et de ce qu'il n'a pas encore lavé dans mon sang l'offense qu'il prétend avoir reçue. Mais enfin, puisqu'il a bien voulu user une fois de modération dans sa vengeance, qu'il modère un peu les rigueurs de ma peine, en changeant le lieu de mon exil ; c'est-là où je borne tous mes vœux.

ÉLÉGIE IX.

L'origine et la situation de la petite ville de Tomes, lieu de l'exil d'Ovide.

Qui le croiroit ? on trouve ici sous des noms barbares des villes grecques (1) : une colonie de Milésiens (2) a pénétré jusqu'au sein de la barbarie, et a bâti parmi les Gètes des maisons à la grecque ? Il faut pourtant savoir que le nom de ce lieu est bien plus ancien que la ville même qu'on y a fondée ; il tire son origine du meurtre d'Absirte. L'on raconte que l'impie Médée fuyant devant son père (3), vint aborder sur cette côte dans le premier vaisseau (4) qui ait paru sur mer ; il fut construit sous la direction de Minerve. Mais la sentinelle qui, du haut d'une colline, observoit ce qui se passoit, ayant apperçu quelqu'un qui voguoit à pleines voiles vers ces funestes bords ; alerte, jeune étranger, s'écria-t-elle, voici des vaisseaux de Colchos qui s'avancent, j'en reconnois les voiles. A ce signal, les Argonautes (5) prennent l'alarme, accourent en désordre ; chacun s'empresse, les uns à délier les cables qui attachent le vaisseau au rivage, les autres à tirer à force de bras et lever l'ancre.

Cependant Médée, à qui sa conscience reproche tous ses attentats passés, et tous ceux qu'elle médite à l'avenir, déchirée de remords, se frappe la poitrine ; et bien que cette femme conserve encore toute sa fierté, elle pâlit d'effroi à la vue du péril qui la menace : nous voilà pris, s'écria-t-elle, lorsqu'elle reconnut ces vaisseaux, nous sommes perdus, il faut vîte recourir à quelque artifice pour arrêter mon père. Pendant qu'elle médite ce qu'elle doit faire, et qu'elle tourne la tête de tout côté, son jeune frère se présente à ses yeux ; dès qu'elle l'apperçoit : ç'en est fait, dit-elle, mon parti est pris, nous triomphons ; celui-ci nous sauvera par sa mort. Elle dit ; et aussi-tôt se saisissant d'un poignard, elle le plonge dans le sein de cet innocent, le met en pièces, et en disperse les membres déchirés. Mais afin qu'on ne puisse l'ignorer, elle expose sur le haut d'un rocher les mains pâles et la tête sanglante de ce cher fils, à dessein d'arrêter le père, tandis qu'il s'occupera à recueillir ces membres épars. Voilà l'origine du nom de Tomes (6), parce qu'on tient que ce fut en ce lieu que Médée coupa les membres de son frère.

ÉLÉGIE X.

Nouvelle description des incommodités de son exil.

Si quelqu'un se souvient d'Ovide à Rome, et si mon nom y subsiste encore au défaut de ma personne, qu'il sache que j'habite au fond de la Barbarie, sous cette constellation (1) qui jamais ne se plonge dans la mer : je suis environné des Sauromates (2), nation féroce, des Besses et des Gètes, tous peuples dont les seuls noms me révoltent l'esprit. Cependant en certaine saison l'air est ici plus tempéré, et les eaux de l'Ister (3), dont le cours devient assez libre alors, nous servent de barrière contre les courses de ces barbares : mais quand l'affreux hiver avec ses frimats commence à paroître, et que toute la terre se couvre d'une gelée blanche plus dure que le marbre, le vent de nord s'empare de la campagne, et entraîne après soi un déluge de neiges qui se répand dans tout le septentrion. C'est alors aussi que ces peuples se voient assaillis de vents furieux qui font trembler le pôle ; la neige se durcit à tel point, qu'elle résiste à tout ; ni la chaleur du soleil, ni les pluies ne peuvent la fondre, et l'on

n'en voit presque jamais la fin : à peine les premières neiges commencent à se résoudre, qu'il en survient de nouvelles ; et dans plusieurs lieux on en voit de deux années différentes.

Mais quand l'aquilon est une fois déchaîné, il souffle d'une telle furie et avec tant de violence, qu'il rase rez pied rez terre les plus hautes tours, et emporte tous les toits des maisons. Les gens du pays, pour parer à un froid si pénétrant, sont vêtus de casaquins (4) de peau sans apprêt, auxquels sont cousues de longues et larges culottes ; ils vont ainsi enveloppés depuis les pieds jusqu'à la tête, et ne laissent paroître que le visage. Souvent les glaçons qui pendent aux cheveux, font un certain cliquetis lorsqu'on remue la tête ; la barbe est quelquefois toute blanche de la gelée qui s'y attache. Le vin (5) se soutient par lui-même hors du vase qui le contenoit, et dont il a pris la forme en se gelant ; en sorte que ce n'est plus une liqueur que l'on boit, mais des glaçons que l'on avale.

Qu'est-il besoin que je raconte jusqu'à quel point les rivières se gêlent en ce pays, et comment on fouit dans les lacs comme dans la terre, et qu'on en tire de l'eau en petit grumeaux de glace friables comme du verre ? L'Ister (6) même, qui n'en cède point au Nil en largeur, et qui se décharge dans une vaste mer par plusieurs canaux,

se gêle aussi à certains vents : alors ses eaux ne se glissent qu'à peine vers son embouchure, parce qu'elles sont emprisonnées sous des glaces si fortes et si solides, que l'on marche à pied où l'on n'alloit auparavant qu'en bateau ; les chevaux même galoppent sur les eaux durcies par le froid excessif : on voit aussi les bœufs traîner la charrue sur ces nouveaux ponts de glaces, sous lesquels les eaux coulent à l'ordinaire, mais plus lentement.

Sans doute on aura peine à me croire ; mais pourtant lorsqu'un témoin n'a aucun intérêt à mentir, il doit être cru sur sa parole.

J'ai vu une vaste mer toute glacée, et ses eaux couvertes d'une croûte épaisse qui les rendoit glissantes et immobiles : non-seulement je l'ai vu, mais j'ai marché moi-même sur cette mer ferme et solide, et j'ai foulé aux pieds la surface des eaux. Si Léandre (7) avoit eu une semblable mer à passer, il n'auroit pas rencontré la mort dans les eaux d'un certain détroit. On ne voit point alors les dauphins s'élancer en l'air (8), ni bondir dans l'eau : quelque effort qu'ils fassent, ils y sont comme en prison ; et quoique le vent de nord (9) souffle avec violence, il n'y a plus de flux ni de reflux dans la mer, qui est alors comme assiégée par les glaces ; il faut nécessairement que les vaisseaux y demeurent barricadés comme entre

des murs de pierre, sans que la rame puisse être d'aucun usage, ni fendre les eaux. J'ai vu aussi des poissons demeurer comme liés et engourdis dans la glace; cependant une partie de ces poissons vivoient encore.

Soit donc que la bise fasse gêler les eaux de la mer ou celles du fleuve qui se débordent, nos barbares ennemis trouvant un chemin tout uni sur les glaces, et montés sur des chevaux d'une vîtesse étonnante, viennent fondre tout-à-coup sur nous : et il faut avouer que ces peuples sont redoutables par leur cavalerie et par leur adresse à lancer des javelots de fort loin; aussi font-ils de terribles ravages dans tout le pays. Dès qu'ils paroissent, tout le monde s'enfuit; et les terres abandonnées de leurs défenseurs sont à la merci de ces barbares qui pillent et enlèvent tous les biens de la campagne. Il est vrai que ces biens se réduisent à peu de choses; du bétail, des charrues, et quelques petits meubles, qui font toutes les richesses de ces pauvres habitans. Une partie de ce peuple est emmenée captive, les mains liées derrière le dos, et les yeux tristement attachés sur leurs compagnes chéries, et sur de pauvres chaumières qu'ils ne quittent qu'à regret : d'autres tombent percés de flèches, dont la pointe recourbée en forme d'hameçon, est presque toujours empoisonnée.

Tout ce que ces cruels ennemis ne peuvent emporter, ils le détruisent absolument, puis ils mettent le feu aux loges de ces pauvres gens. Enfin au milieu même de la paix, ce misérable peuple est continuellement dans les transes et les frayeurs de la guerre. C'est pourquoi aucun d'eux ne se met en peine de labourer son champ; et comme en tout temps l'on voit ici l'ennemi, ou l'on craint de le voir, il ne faut pas s'étonner si la terre demeure toujours en friche. On ne voit point ici de raisin croître à l'ombre de ses feuilles, ni le vin bouillir dans la tonne. Ce pays ne porte point de fruits; et Aconce (10) ne trouveroit pas ici de quoi écrire à sa chère Cidippe. On voit toujours les arbres sans feuilles, ou les campagnes sans arbres. Hélas! ce lieu n'est pas fait pour rendre un homme heureux; aussi quoique le monde soit si grand, c'est le seul qu'on a trouvé tout propre à me bien punir de mes fautes.

ÉLÉGIE XI.

Invective contre un médisant qui le déchiroit impitoyablement dans son absence.

MÉCHANT que tu es qui insultes à mes malheurs, et qui ne cesse de me déchirer impitoyablement dans mon absence ; qui que tu sois, c'est un rocher (1) qui t'a enfanté ; quelque bête féroce t'a nourri de son lait, et je puis dire hardiment que tu as un cœur de marbre. Car enfin peut-on pousser plus loin la fureur et l'emportement ? Quoi donc, ne suis-je pas assez malheureux, et manque-t-il quelque chose à mon infortune pour être complète ? J'habite une terre barbare sur l'affreux rivage de Pont, où je ne suis vu que de l'ourse et de son ami le vent Borée. Je ne puis avoir ici aucun commerce avec une nation sauvage (2) dont j'ignore la langue : de plus on est en ce pays en de continuelles alarmes. De même qu'un cerf timide au milieu des ours, ou qu'une jeune brebis qui se trouve investie d'une troupe de loups carnaciers descendus tout-à-coup des montagnes, tremble de tout le corps : ainsi moi environné de toutes parts de nations féroces toujours en guerre contre leurs voisins,

je suis continuellement dans la crainte d'un ennemi qui me serre de près.

Quand ce seroit pour moi une médiocre peine d'être privé de ma femme, de ma patrie, de mes enfans (3), quand je ne souffrirois point d'autre mal que la disgrace de César; pense-t-on que ce soit pour moi une peine légère ? Cependant après cela il se trouve un homme assez inhumain pour renouveler des plaies encore toutes fraîches, et qui n'ouvre la bouche que pour éclater en invectives contre moi. Dans une cause ordinaire (4) tout homme peut être éloquent : il faut peu de force pour rompre un vase déjà fêlé (5); mais renverser les plus fortes tours, ébranler les plus fermes remparts, c'est le fait d'une valeur héroïque : pour le lâche, il n'attaque jamais que ce qui est chancelant et déjà prêt à tomber. Je ne suis plus ce que j'étois autrefois; pourquoi donc t'acharner contre une ombre vaine? pourquoi insulter à mes cendres et à mon tombeau (6) ? Le véritable Hector (7) étoit celui qui se signaloit dans les combats ; cet autre qui fut traîné par les chevaux d'Achille, n'étoit pas Hector, il n'en étoit que l'ombre. Ainsi souviens-toi que je ne suis plus cet Ovide que tu connus autrefois, il n'en reste plus que le fantôme. Pourquoi donc t'escrimer comme un furieux contre ce vain fantôme, et le charger

d'injures ? Cesse, je te prie, d'inquiéter mes mânes. Mais supposé, je le veux, que tous les crimes que tu m'imputes soient de véritables crimes, et qu'il n'y ait rien qu'on puisse qualifier de simple imprudence ; eh bien ! mon exil, et encore plus le lieu où je suis relégué, n'ont-ils pas suffisamment expié ces crimes ? Apprends, et rassasie ta fureur, apprends que je souffre ici des maux infinis. Ma fortune pourroit tirer des larmes à un bourreau ; et cependant elle n'est pas encore assez déplorable à ton gré.

Va, tu es plus cruel que le noir et sombre Busiris (8), plus barbare que le détestable ouvrier (9) qui forgea ce bœuf d'airain qu'on faisoit rougir à petit feu. Il le présenta, dit-on, à un tyran de Sicile avec ce beau compliment : Seigneur, ce présent peut vous être d'un grand usage, et beaucoup plus qu'il ne paroît à vos yeux ; c'est bien moins par sa forme extérieure qu'il faut juger de son prix, que par tout ce qui s'en suit : voyez-vous le côté droit de ce taureau artificiel, il s'ouvre quand on le veut : c'est par-là qu'il faut jeter ceux dont vous voudrez vous défaire ; dès que quelqu'un y sera enfermé, brûlez-le à petit feu, vous l'entendrez mugir comme un véritable bœuf : au reste un ouvrage de cette invention mérite bien quelque retour de votre part. Il dit, et aussi-tôt Phalaris lui répliqua :

merveilleux inventeur d'un nouveau supplice, fais-en toi-même l'épreuve le premier; et à l'instant on le fit brûler du même feu qu'il avoit inventé, et il fit entendre par ses gémissemens un double son de voix qui tenoit en partie de la voix humaine, et en partie du mugissement d'un taureau.

Mais à quel propos parler ici de Siciliens, lorsqu'il s'agit de Scythes et de Gètes? Je reviens donc à toi, médisant impitoyable, qui que tu sois, qui te déchaînes à toute outrance contre moi, et je t'adresse de nouveau ma plainte. Achève donc de rassasier ta soif de mon sang : quelque sensible que soit ta joie au récit de mes misères, je le dirai encore, j'ai souffert des maux infinis sur terre et sur mer; et assez, je pense, pour t'arracher des larmes, si tu daignois les entendre. Crois-moi, si l'on nous comparoit, Ulysse et moi, on jugeroit que la colère de Neptune qui éclata contre lui, a été bien moins violente dans ses effets que celle du grand Jupiter à mon égard.

Toi donc, qui que tu sois, qui me fais une guerre ouverte, ne me déchire pas sans miséricorde, en renouvelant sans cesse la mémoire de mes crimes, et n'applique pas une main trop rude sur une plaie si sensible : souffre que le temps efface un peu le souvenir de ma faute, et qu'il ne reste plus d'une plaie profonde qu'une légère

cicatrice. Souviens-toi quel est le sort de l'homme : la fortune l'élève ou l'abaisse à son gré ; crains toi-même ses funestes caprices. Mais enfin, puisque tu te mêles tant de mes affaires (10), ce que je n'aurois jamais pensé, tranquillise-toi, n'appréhende rien ; ma fortune est la plus malheureuse qu'elle puisse être : la colère de César entraîne après soi toutes sortes de misères. Pour t'en convaincre, et afin que tu ne croies pas que ce que je dis soit une fiction, puisse-tu éprouver toi-même une partie des maux que je souffre.

ÉLÉGIE XII.

Les plaisirs du Printemps.

DEPUIS un an que j'habite la Scythie, ô Dieu, que l'hiver ici m'a paru long et ennuyeux, en comparaison de ceux que j'ai passés en Italie ! Enfin les doux zéphirs commencent à tempérer la rigueur du froid, et le signe du bélier (1) rend les jours égaux aux nuits. Déjà les enfans ravis de joie cueillent à pleine main la violette et les autres fleurs qui naissent d'elles-mêmes sans culture dans les campagnes. Déjà toutes les prairies sont émaillées de fleurs, et les oiseaux, par leur tendre ramage, annoncent l'arrivée du printemps. Alors l'hirondelle, pour réparer, ce semble (2), le crime d'une mère dénaturée, suspend son nid sous les toits, pour servir de berceaux à ses petits nouvellement éclos. Alors la douce chaleur des premiers rayons du soleil fait germer l'herbe tendre, qui jusque-là étoit ensevelie dans le sein de la terre. En quelque pays qu'il y ait des vignes (3), voici le temps où elles commencent à pousser des bourgeons ; mais sur le rivage gétique, jamais il n'a paru de vigne. Partout où il y a des arbres, c'est à présent qu'on

les voit bourgeonner et pousser de nouveaux plants : quant aux terres gétiques, il n'y croît aucun arbre. Enfin voici le temps où on jouit à Rome d'un délicieux loisir : alors on impose silence aux clameurs du barreau pour faire place à diverses sortes de jeux (4) qui se succèdent tour-à-tour : tels sont les courses de chevaux, les joutes et les combats (5) d'hommes armés à la légère ; tantôt c'est à la paume qu'on s'exerce, et tantôt au sabot qu'on fait tourner avec une vîtesse étonnante.

Quelquefois aussi la jeunesse romaine, encore toute dégoûtante de l'huile (6) dont elle s'est frottée pour la lutte, va se délasser dans le bain d'une eau pure (7) et fraîche qui coule dans le champ de Mars.

C'est encore en ce temps que le théâtre est plus en vogue à Rome, et que toute sorte d'acteurs paroissent sur la scène ; alors les spectateurs partagés en diverses factions (8), font retentir de leurs applaudissemens les trois théâtres des trois plus grandes places de la ville. O qu'heureux, et plus heureux qu'on ne sauroit dire, est celui qui peut alors jouir en liberté du séjour de Rome !

Pour moi, tout le plaisir que je goûte ici est de sentir la douce chaleur du printemps; de voir fondre les neiges et les eaux qu'on ne tire plus

plus en fouissant dans un bassin glacé. Non, graces au ciel, on ne voit plus la mer couverte de glace, ni le Sauromate faire passer ses bruyantes charettes sur l'Ister. Si donc à présent quelque navire étranger pouvoit aborder ici, et prendre terre sur les côtes de Pont, j'accourrois au plus vîte; et abordant le premier matelot qui se présenteroit à moi, après l'avoir salué, je lui demanderois quel sujet l'amène, qui il est, et d'où il vient. Sans doute il me répondroit qu'il vient de quelque terre voisine, car nul autre homme ne peut se hasarder sur cette mer; aussi n'en voit-on que rarement qui ose la traverser pour venir ici d'Italie, et très-peu qui veuille s'exposer sur une côte déserte, où il ne se trouve aucun port. Encore si cet étranger savoit parler grec ou latin, j'en serois bien plus content. Il se pourroit faire, par exemple, que quelqu'un fît voile ici du détroit (9) ou de la Propontide: quel qu'il fût, il pourroit du moins m'apprendre quelque chose par ouï dire et sur le bruit de la renommée. Ah! que je souhaiterois qu'il pût me raconter les glorieux triomphes de César (10), les actions de graces rendues pour lui au Capitole; et qu'enfin l'indomptable Germanie prosternée aux pieds d'un grand capitaine (11), a subi le joug du vainqueur!

Quiconque me fera le récit de ces merveilles

de nos jours, et dont je gémis en secret de n'avoir pas été le témoin, peut s'attendre à trouver un logement tout prêt dans ma maison. Mais que dis-je, hélas ! est-il possible qu'Ovide ait déja une maison fixe dans la Scythie ? Suis-je donc naturalisé en ce pays ? et le lieu de mon exil est-il devenu pour moi une demeure stable et permanente ! Grands Dieux ! ne permettez pas que César porte sa vengeance jusqu'à fixer ici mon séjour ; mais que j'y sois comme en passant, et seulement pour expier ma faute.

ÉLÉGIE XIII.

Il déteste le jour de sa naissance.

Voici le jour de ma naissance (1) qui revient à l'ordinaire : mais pourquoi reparoît-il ce jour fatal? et n'eût-il pas mieux valu pour moi ne jamais naître? Cruel jour, pourquoi viens-tu te placer dans les années (2) d'un malheureux proscrit? tu devois plutôt les supprimer entièrement. Si tu avois un peu d'honneur (3) et quelque égard pour moi, tu n'aurois pas dû me suivre hors de ma patrie : mais dans le lieu même où tu éclairas le moment de ma naissance, tu devois être le premier et le dernier de mes jours; ou du moins, quand je sortis de Rome, tu devois, à l'exemple de mes amis, me dire le dernier adieu.

Que prétends-tu et que cherches-tu dans le Pont? Est-ce donc que la colère de César t'a exilé aussi-bien que moi au bout du monde, dans un pays presque toujours couvert de glace? Sans doute tu espères que je te rendrai ici les honneurs (4) accoutumés : tu crois que je vas me revêtir pour toi d'une belle robe blanche; que je dresserai un autel tout couronné de fleurs, sur lequel on fera brûler de l'encens dans un feu sacré; que je ne

manquerai pas aussi d'offrir des gâteaux où soit marqué le moment précis de ma naissance, et d'accompagner tout cela de prières et d'heureux souhaits pour moi et pour tous les conviés : mais, bon Dieu, que tu t'abuses ! les temps sont bien changés ; je ne suis plus dans une situation a célébrer avec joie ta bien venue. Il n'y a rien qui me convienne mieux qu'un autel funèbre ombragé de cyprès, auprès duquel s'éleveroit un triste bûcher tout prêt à me réduire en cendres : il n'est plus temps d'offrir d'inutiles encens à des Dieux inexorables. Parmi tant de misères, je n'ai pas la force de prononcer une bonne parole, ni de former quelques heureux souhaits. Si cependant j'ai quelque chose encore à demander en ce jour, puisse-tu ne plus reparoître en ces lieux (5), tandis que j'habite à l'extrêmité d'une mer à laquelle on a donné mal-à-propos le nom de Pont-Euxin (6), ou mer fortunée.

ÉLÉGIE XIV.

Il implore la protection d'un ami.

PRINCE et ami des savans (1), partisan déclaré de mes écrits, que faites-vous ? Pouvez-vous souffrir que je sois exilé tout entier ? Mais comment osez-vous recueillir encore mes ouvrages, et jeter les yeux sur mes poésies ? excepté sur ce maudit *Art d'aimer*, qui a été si pernicieux à son auteur.

Mais que dis-je, illustre ami, et lecteur assidu de nos poëtes, continuez, je vous prie, à faire toujours ce que vous faites déjà si bien ; n'oubliez rien pour conserver mon nom avec honneur dans Rome. L'arrêt de mon bannissement ne tombe que sur moi et non sur mes ouvrages ; sans doute ils n'ont pas mérité d'être traités comme leur maître ; souvent on exile un père sans toucher aux enfans. Mes vers, ainsi que la déesse Pallas (2), ont été conçus et enfantés sans mère, et j'en suis seul le père : c'est en cette qualité que je vous les recommande ; ils sont orphelins, soyez leur tuteur ; ce ne sera pas un médiocre fardeau pour vous. Trois de ces enfans (3) ont eu part au malheur de leur père comme par

une espèce de contagion ; abandonnez-les à leur mauvais destin : quant aux autres, vous pouvez en prendre hautement la défense. Il y a sur-tout parmi ceux-ci quinze livres des Métamorphoses, qui ont été sauvés des débris de mon naufrage : sans ma disgrace trop subite, j'aurois pu mettre la dernière main à cet ouvrage, et lui assurer par-là une estime mieux fondée. Mais enfin tel qu'il est, il s'est répandu dans le public, et mes vers sont dans la bouche de tout le monde ; si cependant quelque chose de moi mérite qu'on en parle, et que le public s'y intéresse. Au reste ne manquez pas, je vous prie, d'inscrire ces mots sur le dos de mes livres : *ceci m'est venu d'un pays étranger*. C'est afin que quiconque les lira, si tant est qu'on les lise, il considère auparavant en quel temps et en quel lieu l'ouvrage a été composé. On ne peut manquer d'avoir de l'indulgence pour mes écrits, quand on saura que c'est précisément dans le temps de mon exil et au milieu de la Barbarie, qu'ils ont été faits. L'on s'étonnera même que parmi tant d'adversités, j'aie pu tracer un seul vers de ma main : les maux que j'ai soufferts ont énervé mon esprit, et tari ma veine déjà peu féconde en beaux vers. Je n'ai point ici de livres qui puissent ranimer ma verve et me nourrir au travail ; au lieu de livres, je ne vois que des arcs toujours bandés ; et je n'en-

tends que le bruit des armes qui retentit de toutes parts.

D'ailleurs, il ne se trouve ici personne à qui je puisse lire mes vers, personne qui les entende et qui en puisse juger sainement. Il n'y a pas un seul endroit où je puisse me retirer à l'écart : la sentinelle qui est en faction sur les murs de la ville, écarte tout le monde, et les portes sont toujours fermées de peur des Gètes, dangereux ennemis. Je demande souvent quelque mot (4), quelque nom, ou quelque lieu ; mais on ne m'entend point, et personne ne peut me répondre : assez souvent je voudrois dire quelque chose, j'ai honte de l'avouer, mais les paroles me manquent, et j'ai presque désappris à parler : je n'entends prononcer autour de moi que des mots Thraces ou Scythes, et il me semble que je pourrois assez bien écrire en style gétique : je crains même qu'il ne s'en soit glissé quelque chose dans mon latin, et que vous ne trouviez bien des termes de la langue de Pont dans mes écrits. Quel que soit celui de mes livres que vous lirez, je vous demande grace pour lui, et de vouloir bien l'excuser, eu égard à mon état et à ma situation présente.

NOTES
SUR LE TROISIÈME LIVRE.
ÉLÉGIE PREMIÈRE. (Page 162).

(1) Ovide avoit envoyé à Rome ses deux premiers livres des Tristes, l'an de la fondation de cette ville 763, qui fut la première année de son exil, y compris le temps de son voyage : il envoya ce troisième livre l'année suivante, et la seconde de son exil.

(2) Ovide dit que ces vers chancellent sur leurs pieds, comme s'ils étoient boiteux; parce que dans les vers élégiaques chaque distique est composé d'un grand et d'un petit vers ; l'un, hexamètre de six pieds, l'autre pentamètre ou de cinq pieds ; et quand on passe d'un vers à l'autre, la mesure paroît rompue et comme boiteuse.

(3) Le poëte représente ici celui qui servoit de guide à son livre personnifié, comme lui montrant chaque chose du doigt à mesure qu'elles se présentoient : c'est ainsi qu'on en use à l'égard d'un étranger qu'on conduit dans une ville où il n'a jamais été. *Forum* signifie également une place publique ou une cour de justice : ici il marque l'une et l'autre. Suétone, liv. 29 de son Histoire, entre les édifices publics que fit bâtir Auguste, fait mention de cette place et du palais de la justice qu'il y fit construire pour suppléer aux deux autres, qui ne suffisoient pas à la multitude des plaideurs : on y plaidoit les causes qui concernoient la police, et l'attribution des autres

causes aux divers tribunaux auxquels il appartenoit d'en juger.

(4) Cette rue conduisoit au Capitole, et se nommoit la *Voie sacrée,* parce que c'étoit-là où se fit l'alliance de Romulus avec Tatius, roi des Sabins, au rapport de Festus : c'étoit aussi par-là que se faisoit la marche des triomphes.

(5) C'étoit celui où se gardoit le *palladium*, qui étoit une statue de la déesse Pallas : on y conservoit aussi le feu sacré et perpétuel commis à la garde des vestales ; si ce feu venoit à s'éteindre, il étoit défendu de le rallumer autrement que par les rayons du soleil réunis, apparemment par un verre ardent, ou de quelqu'autre manière qu'on ne dit point, et ce feu étoit censé tout pur et tout céleste.

(6) Numa Pompilius étoit le second roi de Rome ; on conservoit avec vénération son petit palais dans sa simplicité antique. Il n'étoit pas le même que le temple de Vesta, comme l'a présendu Servius ; mais il en étoit tout proche.

(7) Il étoit aussi appellé du nom d'une ancienne ville d'Arcadie, nommée *Palante;* là étoit bâti le palais de l'empereur Auguste, avec ceux des plus grands seigneurs de sa cour ; et par conséquent c'étoit le plus noble quartier de Rome.

(8) Romulus le fit bâtir dans le lieu même où il arrêta son armée qui avoit pris honteusement la fuite en combattant contre les Sabins. Quelques anciennes éditions portent *sator* au lieu de *stator ;* et les partisans de cette ancienne leçon l'interprêtent de Romulus, auteur ou premier père des Romains, *Romulidum sator;* et ils prétendent qu'il s'agit ici, non du temple de *Jupiter stator*, mais de la demeure de *Romulus*. Denis d'Halicarnasse écrit qu'elle subsistoit encore de son temps, et que c'étoit une petite maison, ou une espèce de chaumière dont parle Ovide au premier livre des Fastes :

Dum casa Martigenam capiebat parva Quirinum. On la voyoit dans un coin du mont Palatin ; et si le temps et la vieillesse en faisoient tomber une partie, elle étoit aussi-tôt réparée avec grand soin ; mais dans toute sa simplicité antique : il étoit défendu d'y ajouter aucun ornement qui se ressentît de la magnificence du temps présent.

(9) Le livre d'Ovide, comme ayant été écrit à Tomes, est toujours représenté ici sous la forme d'un voyageur étranger qui entre pour la première fois dans Rome, et est saisi d'admiration à chaque chose rare qui se présente à sa vue.

(10) Le chêne étoit un arbre consacré à Jupiter. Entre les honneurs que le sénat décerna à Auguste, il fit mettre une couronne de chêne, appelée *couronne civique*, sur la porte de son palais, avec cette inscription : *ob servatos cives*, c'est-à-dire, *au conservateur des citoyens et de la patrie.*

(11) C'est l'empereur Auguste qu'on lui nomma comme maître et habitant de ce palais ; c'est ici une louange fine et détournée, qui devoit flatter agréablement le prince.

(12) Pline, au livre XV, chap. 30 de son histoire naturelle, dit que le laurier fut un arbre de tout temps consacré aux triomphes, et qu'il étoit l'huissier le plus agréable de la porte des Césars et des grands pontifes ; que lui seul avoit le privilége de servir d'ornement aux palais des grands, et qu'enfin il étoit toujours comme en sentinelle à leurs portes.

(13) C'est Apollon, qui avoit un beau temple à Leucade, péninsule voisine de l'Epire, et du promontoire d'Actium, où se donna la fameuse bataille de ce nom, où la flotte de Marc-Antoine et de Cléopâtre fut entièrement défaite par celle d'Auguste ; ce qui décida de l'empire du monde en faveur de cet empereur. Apollon fut toujours propice aux Romains, et en particulier à Auguste. Le laurier fut aussi toujours cher à

Apollon depuis que Daphné eut été métamorphosée en cet arbre.

(14) La maison des Césars étoit toujours triomphante, et donnoit au monde des fêtes perpétuelles : c'étoit aussi particulièrement dans les jours de fêtes publiques qu'on prodiguoit le laurier ; il en étoit comme le signal : dans ces jours on rendoit particulièrement ses hommages au prince, on lui faisoit assidument sa cour, et on lui offroit des présens.

(15) Le laurier étoit non-seulement le symbole de la victoire, mais encore de la paix qui en est le fruit le plus solide.

(16) Il faut avouer que notre poëte badine ici un peu trop, et que ce n'est pas là le langage de la douleur. Qu'est-ce qu'une lettre frappée de crainte? que ce papier qui pâlit à la vue du palais de César? et que ces distiques qui chancellent sur leurs pieds? De si froides allusions et tant de pensées fausses n'étoient guère propres à fléchir la colère d'un prince aussi délicat qu'Auguste.

(17) C'est Apollon qu'on désigne ici par l'épithète de Dieu non-tondu, *Dei intonsi;* parce qu'on représentoit toujours ce Dieu avec une longue chevelure blonde, figure des rayons du soleil, qui dans le paganisme étoit adoré sous le nom d'*Apollon*.

(18) Elles étoient filles de *Danaüs*, et petites-filles de *Belus*, dont elles tirent le nom de *Belides;* elles furent au nombre de cinquante, mariées à autant de fils d'Egiste, malgré leur père, à qui on avoit prédit qu'il périroit de la main d'un de ses gendres ; c'est pourquoi il leur ordonna d'égorger leurs maris la première nuit de leurs nôces ; ce qu'elles exécutèrent toutes, excepté Hypermenestre, qui ne put se résoudre à attenter sur la vie de Lincée son époux, lequel vérifia dans la suite la prédiction faite à son beau-père, et régna après lui.

(19) Horace parle de cette fameuse bibliothèque d'Apollon au mont Palatin, épitre III du livre premier:

Scripta Palatinus quœcumque recepit Apollo.

(20) Les autres livres composés par Ovide, excepté les livres d'amour : il n'avoit garde de les trouver dans un lieu qui passoit pour saint, et une espèce de temple à la Sagesse; aussi en fut-il chassé comme un profane, pour la haine qu'on portoit à son père.

(21) Ce bibliothécaire, au rapport de Suétone, étoit alors un certain Caïus Julius Higinus.

(22) C'est le temple de la déesse Liberté, bâti par Asinius Pollio au mont Aventin, près du théâtre de Marcellus: la première bibliothèque qui fut établie dans Rome sous l'empire d'Auguste étoit placée dans le vestibule de ce temple.

ÉLÉGIE DEUXIÈME. (Page 167).

(1) On distinguoit deux Scythies; celle d'Asie et celle d'Europe : c'est ici la Scythie d'Europe, contrée barbare, triste et affreux séjour. Les habitans en étoient si décriés, qu'on les avoit mis en proverbe pour signifier un homme féroce et barbare : on disoit *un Scythe*, comme on dit *un Turc*, *un Arabe*, *un Iroquois*. Calisto, fille de Lycaon, fut métamorphosée en ourse par Junon, puis transférée au ciel sous le nom de ce signe céleste qu'on appelle *la grande Ourse*, voisine du pole Antarctique ou Septentrional.

(2) Un certain Macédonien, homme riche et opulent, nommé *Pierius*, eut neuf filles, qui ayant provoqué les Muses à qui chanteroit le mieux, furent vaincues et métamorphosées en pies : les Muses prirent de-là le nom de *Pierides*, en signe de leur victoire. Voyez le Ve. livre des Métamorphoses.

D'autres disent que ce *Pierius* fut surnommé *le père des Muses*, qui prirent le nom de *Pierides*, parce qu'il fut le premier qui composa un poëme, et qui instruisit ses neuf filles dans tous les beaux arts. Enfin, Hésiode dérive la dénomination des *Pierides* du mont *Pierius* en Boëtie, qui étoit consacré aux Muses, lesquelles on tient communément pour filles de Jupiter et de Mnémosine.

(3) Ovide ne se nomme pas ici simplement *le cher nourrisson des Muses*, il se donne un nom plus respectable, qui est celui de *prêtre* ou de *ministre des Muses* : c'est ainsi que se qualifioient les grands poëtes.

(4) La comparaison paroîtra peut-être un peu forte; mais outre que la poésie a ses licences, on sait assez que chez les poëtes un *si parva licet componere magnis* sert fort souvent de passe-port aux plus hardies hyperboles; témoin Virgile, qui compare l'activité des abeilles dans leur travail à celle des Cyclopes, forgerons de Vulcain.

(5) Les portes de la mort qui s'ouvrent et se ferment au gré du destin; idée poétique fort familière aux anciens poëtes. Virgile, au IIe. livre de l'Enéide, *patet isti Janua letho*. Au reste, il est assez ordinaire aux malheureux d'appeler la mort à leur secours pour finir leurs peines; mais si elle se présentoit, il en seroit de plusieurs comme du bucheron de la fable :

Il appelle la mort, elle vient sans tarder,
Lui demande ce qu'il faut faire :
C'est, dit-il, de m'aider
A charger ce bois : tu ne tarderas guère.
Le trépas vient tout guérir;
Mais ne bougeons d'où nous sommes;
Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes.

ÉLÉGIE TROISIÈME. (Page 170).

(1) L'air d'autour de la petite ville de Tomes, lieu de l'exil d'Ovide, étoit fort épais et fort mal-sain, à cause des marais salés dont elle étoit environnée ; ce qui rendoit aussi les eaux fort mauvaises, et qui est la seconde incommodité dont il se plaint.

(2) Il en apporte la raison ailleurs ; c'est, dit-il, qu'outre que la maison où je suis est fort étroite, un hôte fort brutal en occupe plus de la moitié.

Quippe simul nobiscum habitat discrimine nullo
Barbarus, et tecti plus quoque parte tenet.

(3) Apollon, banni du ciel, et condamné à garder les troupeaux du roi Admette, s'amusoit à cueillir des simples, et en composoit des remèdes propres à guérir le bétail : il les communiqua ensuite aux habitans du pays ; c'est ce qui l'a fait passer pour l'inventeur et le dieu de la médecine.

(4) On sait assez de quelle ressource est à un homme affligé un ami fidèle, avec qui il puisse s'entretenir confidemment de ses peines : il semble alors oublier pour quelques momens qu'il est malheureux ; et le temps qui lui paroît si long lorsqu'il est abandonné à lui-même, semble être abrégé de plus de moitié ; c'est donc avec raison qu'Ovide se plaint ici d'être privé d'une si douce consolation.

(5) C'est encore une chose fort ordinaire aux malheureux, de rappeler sans cesse le souvenir des biens qu'ils ont perdus : les temps, les lieux, les personnes, les plaisirs, tout ce qui leur fut le plus cher, se présentent avec de nouveaux charmes ; et leur imagination ingénieuse à les tourmenter, ne manque jamais d'embellir les objets bien au-delà du naturel.

(6) Il paroît, par tout ce que dit Ovide de cette femme,

qui fut la dernière des trois qu'il épousa, qu'elle lui fut toujours très-fidèle et très-attachée, même depuis son exil; il paroît aussi qu'il l'estima toujours beaucoup, et l'aima tendrement jusqu'à la fin.

(7) Le nom de *Domina* chez les Latins étoit en usage pour signifier non-seulement une reine, une princesse ou une maîtresse, mais même toute femme un peu qualifiée. On lit dans Virgile, parlant de Proserpine, femme de Pluton : *Hi Dominam ditis thalamo deducere adorti.*

(8) Le poëte feint que les larmes dont sa femme arroseroit son visage, si elle étoit présente, pourroient réchauffer son corps déjà tout froid aux approches de la mort, et arrêter pour quelques momens son ame prête à s'enfuir.

(9) C'étoit la coutume chez les Romains, au moment qu'un homme expiroit, de l'appeler trois fois à haute voix par son nom, et d'annoncer ainsi sa mort par trois cris : quelques-uns disent que le dernier cri ne se faisoit que quelques jours après, lorsqu'on levoit le corps du défunt pour le porter au bucher; de-là le mot de Térence, *desine jam conclamatum est;* et il étoit passé en proverbe pour dire, *c'en est fait, il n'y a plus rien à espérer, tout est fini.*

(10) Parmi les anciens païens, quelques stoïciens sensés tenoient l'ame immortelle, comme elle l'est en effet : ils ne croyoient pas cependant qu'elle fût éternelle, car ils n'avoient pas des idées assez justes de l'éternité. Pour l'école des Epicuriens, elle croyoit que l'ame étant séparée du corps, s'évanouissoit en l'air.

(11) C'est le philosophe Pithagore, qui tenoit la métempsycose ou la transmigration des ames d'un corps à l'autre, et quelquefois même en des corps de bêtes. Il faut remarquer encore que les anciens ne croyoient pas toujours que ce

fussent les ames mêmes, mais seulement les mânes des morts, qui étoient comme des spectres ou simulacres, des ombres ou espèces de fantômes, qui descendoient aux enfers, tandis que les ames rentroient dans d'autres corps, ou retournoient au lieu de leur première origine, qui étoit le ciel. C'est ainsi qu'en parlent Pomponius, Sabinus et Sénèque; mais il n'appartenoit qu'à la religion chrétienne de rectifier toutes les idées sur l'origine de nos ames, et sur leurs destinées après la mort.

(12) Cette princesse Thébaine, fille d'Œdipe, fit enterrer la nuit le corps de son frère Polinice, quoique Créon, roi de Thébes, eût défendu de donner la sépulture à ce prince tué sur le champ de bataille par son frère Etéocle, qui lui disputoit la couronne : Créon en ayant eu connoissance, la fit égorger sur le même tombeau où elle avoit enfermé le corps de son frère.

(13) C'étoit la coutume des Romains d'enterrer les morts hors de la ville, sur le bord des grands chemins; il y avoit une loi des décemvirs qui l'ordonnoit ainsi.

ÉLÉGIE QUATRIÈME. (Page 176).

(1) Ovide, dans cette élégie, exhorte un de ses amis à fuir le commerce des grands, comme un écueil dangereux à des particuliers; il lui donne sur cela de bons avis qu'il n'avoit pas suivi lui-même; ce fut sa trop grande familiarité avec Auguste, et apparemment ses trop grandes privautés avec les deux Julies, fille et petite-fille d'Auguste, qui le perdirent.

(2) Trois raisons qui doivent engager l'ami d'Ovide à lui donner toute créance : c'est un conseil qu'il lui donne, c'est le conseil d'un ami, et d'un ami instruit par sa propre expérience.

(On

(3) On vit à soi et pour soi, quand on vit libre, indépendant, et exempt de toute ambition ; rien n'est plus contraire à cette vie libre et aisée, que l'esclavage des grands et de la fortune : heureux celui qui sait s'en garantir; mais le nombre en est petit.

(4) Caractère d'un mauvais cœur, qui n'est que trop commun aujourd'hui dans le monde, sur-tout parmi les grands.

(5) Il y a dans le texte *on baisse l'antenne*, la vergue du vaisseau à laquelle sont attachées les voiles.

(6) C'est une métaphore pour exprimer une haute fortune : les voiles basses désignent une fortune médiocre, exempte de toute ambition et de l'esclavage des grands.

(7) Seconde comparaison d'une fortune médiocre avec une écorce légère qui flotte sur les eaux : au lieu que ceux qui sont attachés aux grands par la faveur et par les bienfaits comme par autant de filets, se trouvent souvent entraînés au fond de l'abîme par le poids des grandeurs.

(8) C'est encore une comparaison : de même que ceux qui tombent dans un chemin plat et uni, ne se font pas grand mal et se relèvent aisément ; ainsi ceux qui sont dans une fortune médiocre, s'ils viennent à tomber, se relèvent bientôt, et réparent aisément leurs pertes. Il n'en est pas ainsi de ceux qui tombent de bien haut, ou qui viennent à déchoir d'une éminente fortune ; leurs chûtes sont d'ordinaire irréparables, et jamais ils ne s'en relèvent.

(9) Ce fut un des compagnons d'Ulysse, dont il est parlé dans Homère à l'onzième livre de l'Odyssée : cet homme s'étant énivré, tomba du haut d'un escalier de la maison de Circé, et se cassa la tête ; il apparoît après sa mort à Ulysse, et le prie de ne le pas laisser sans sépulture.

(10) On a déjà dit ailleurs qu'Icare, fils de Dédale,

voulant se sauver du labyrinthe de Crète, se fit attacher des aîles avec de la cire comme son père, mais s'étant trop approché du soleil, ses aîles se fondirent, et il tomba dans la mer Ionienne, dite depuis *la mer Icare*. Voyez cette fable au VIII.e livre des Métamorphoses.

(11) C'est une sentence d'Epicure, *qui bene latuit bene vixit*, laquelle prise en général est très-fausse; quand on ne sait que se cacher et demeurer dans l'obscurité, on se rend inutile à la patrie, et on ne vit que pour soi : aussi cette maxime a-t-elle été fortement combattue par Plutarque dans un petit ouvrage fait exprès.

(12) Dolon, fils d'Eumède, s'engagea à Hector d'aller observer l'armée des Grecs, à condition qu'il auroit pour récompense les chevaux et le char d'Achille; mais il échoua dans son entreprise, et fut tué par Diomède, qui de son côté épioit l'armée des Troyens avec Ulysse. Virgile en parle au XII.e livre de l'Enéïde, après Homère.

(13) Si Phaéton eût voulu reconnoître Mérops, mari de Climène, pour son père, au lieu de vouloir passer pour fils du Soleil, Mérops n'auroit pas eu la douleur de le voir au milieu des flammes dont il pensa embrâser le monde; ni ses filles les Hélyades, sœurs de l'infortuné Phaéton, métamorphosées en peupliers pendant qu'elles pleuroient la mort de leur frère foudroyé par Jupiter sur les bords de l'Erydan. Il y a ici dans le texte d'Ovide une figure appelée *inversion : Si Mérops eût reconnu Phaéton pour son fils;* au lieu de *si Phaéton eût reconnu Mérops pour son père*, qui est le sens naturel.

(14) Il y a dans le texte, *baissez un peu la voile*; métaphore répétée tant de fois dans Ovide, qu'elle en devient ennuyeuse; c'est pour montrer qu'il faut se contenter d'une fortune médiocre, et modérer ses desirs ambitieux.

(15) C'est un fleuve qui coule au travers de la Méotide, du septentrion au midi, et qui sépare l'Europe de l'Asie.

ÉLÉGIE CINQUIÈME. (Page 181).

(1) C'est ici un nom feint et de pure amitié, que le poëte substitue à la place du véritable nom de son ami, par considération pour lui, de crainte de lui attirer quelque chagrin de la part de l'empereur, qui auroit pu s'offenser d'un commerce si familier avec un homme disgracié et actuellement en exil.

(2) C'est Priam, roi de Troye, que désigne ici notre poëte par le *vieillard troyen.* Ce vénérable Troyen, conduit par Mercure au travers du camp des Grecs sans être apperçu, s'avança vers le vaisseau d'Achille pour réclamer le corps de son fils Hector, tué par Achille même, et lui en offrit la rançon. C'est ce qu'on lit dans Homère au dernier livre de l'Iliade, et dans Horace à la X.[e] Ode du premier livre. Achille reçut Priam avec beaucoup d'humanité, et lui accorda gratuitement le corps d'Hector Priam, au second livre de l'Enéïde, loue lui-même en cela la générosité d'Achille, et reproche à Pyrrhus, fils de ce héros, qu'il dégénéroit beaucoup des nobles sentimens de son père.

(3) C'est Alexandre le Grand qu'on désigne ici, lequel après avoir vaincu dans une sanglante bataille, Porus, roi des Indes, prit un très-grand soin de ce prince qui avoit été dangereusement blessé dans le combat; il lui rendit ensuite ses états, augmentés de nouvelles provinces. Le même Alexandre ayant appris la mort de Darius, la pleura, et lui fit faire des obsèques magnifiques. Ainsi ce prince signala sa clémence à l'égard de ses plus redoutables ennemis. La

Macédoine et la Thessalie furent appelées *Emathie*, du roi Emathion, qui le premier rendit son nom célèbre dans ces contrées, au rapport de Justin, liv. VII.

(4) Junon persécuta long-temps Hercule comme fils d'Alcmène, l'une de ses rivales. Mais enfin ce héros vint à bout par sa valeur et par sa constance, de désarmer la colère de cette Déesse implacable, et de mériter son estime, jusqu'à lui faire agréer qu'il épousât Hébé, sa fille, déesse de la Jeunesse.

(5) Lucifer est l'étoile du matin, et se prend quelquefois pour l'aurore, bien que celle-ci la précède. Les poëtes ne donnent pas seulement au soleil et à la lune un char et des chevaux, mais ils en accordent libéralement à quelques étoiles.

ÉLÉGIE SIXIÈME. (Page 185).

(1) Ovide met seulement *cet homme que vous honorez*, *viro*; sur quoi les commentateurs varient un peu : la plupart prétendent que c'est d'Auguste dont il sagit, pour qui cet ami d'Ovide, aussi bien qu'Ovide même, avoient un respect infini. Le nouveau commentateur à la Dauphine prétend que c'est seulement un ami commun qu'on désigne ici, qui étoit un homme constitué en dignité et fort respectable pour son mérite ; comme ce commentateur est seul de son sentiment, nous nous sommes attachés à l'opinion la plus suivie, et nous l'avons interprété de l'empereur Auguste même. D'autant plus que *vir* en latin ne signifie pas toujours simplement *un homme*, mais *un grand homme*, *un héros* : *Arma virumque cano*, dit Virgile en parlant d'Enée.

(2) Jamais Ovide n'avoit osé déclarer à son ami ce qu'il avoit vu de si intéressant et de si odieux pour Auguste,

et qui lui avoit attiré sa disgrace ; c'est un mystère qui est demeuré voilé jusqu'à présent.

(3) Les payens reconnoissoient un destin qui régloit le cours des choses humaines, par un ordre immuable. Nous autres chrétiens, nous n'en admettons point d'autre que la providence divine qui dirige l'action des causes secondes, et ordonne tout pour une bonne fin.

(4) Il appelle ce crime un trait de folie, une imprudence, une indiscrétion, enfin une saillie de jeune homme. Ovide, en qualité de bel esprit du premier ordre, avoit apparemment les entrées assez libres dans le palais d'Auguste : il en abusa ; et un certain jour il entra étourdiment dans l'appartement de ce prince, ou de sa petite-fille Julie, et vit quelque chose qu'il ne falloit pas voir : c'est de toutes les conjectures qu'on a faites sur cela, celle qui paroît la plus vraisemblable.

(5) Ovide consent que cette petite ville du Pont en Europe, où il étoit exilé, passe désormais pour un lieu trop voisin de Rome, et presque pour un faubourg de cette ville, si ce qu'il a la témérité de dire est faux ; savoir que son crime n'étoit qu'une action d'étourdi et une saillie de jeune homme.

ÉLÉGIE SEPTIÈME. (Page 188).

(1) Ovide aime fort à personnifier ses ouvrages, et leur adresse souvent la parole.

(2) Ovide appelle sa lettre *ministre de sa parole :* c'est en effet par l'entremise et le ministère des lettres qu'on entretient commerce avec les absens : elles sont aussi les interprêtes des pensées, parce que la parole, soit écrite ou prononcée, est le symbole de la pensée ; et le mot *sermo*

que le poëte emploie ici, peut signifier également le discours intérieur ou extérieur, soit qu'il soit purement mental, ou exprimé par des sons sensibles et articulés, tels que les paroles; ou par des caractères, tels que les lettres.

(3) C'étoit une fille d'Ovide, belle, sage, et spirituelle, qu'il avoit eue de sa troisième et dernière femme. Quelques savans ont prétendu que ce n'étoit que sa belle-fille.

(4) C'est-à-dire, des vers moins galans et moins licencieux que les siens : ou bien d'une autre espèce, par exemple, des vers lyriques au lieu de vers élégiaques.

(5) C'étoit une fontaine de la Béotie consacrée aux Muses : elle sortit de dessous le pied de Pégase, cheval aîlé que monta Bellérophon lorsqu'il combattit la Chimère. Conduire quelqu'un au bord de l'Hippocrêne, c'est en style poétique lui servir de maître dans l'étude de la poésie.

(6) Tout le monde sait qu'on entend par la veine poétique, le talent de la poésie; et que de cette veine coulent les beaux vers, à-peu-près comme une eau pure coule d'une source riche et féconde.

(7) Qui n'a pas entendu parler des richesses immenses de *Crésus*, roi de *Lydie*, que *Cyrus*, roi de *Perse*, fit brûler vif? Ovide dit que tel étoit un *Crésus*, qui tout-à-coup devient un *Irus*. Nous avons cru qu'il seroit mieux de traduire *est réduit à la besace* : il faut cependant savoir que cet Irus, qui est mis ici en contraste avec Crésus, fut un fameux mendiant de la ville de Platée, dont il est parlé dans Homère, au liv. XVIII de l'Odyssée. On dit que ce célèbre gueux étoit d'une taille gigantesque, et qu'il fut assommé par Ulysse, dont il avoit été long-temps le parasite.

(8) Rome étoit bâtie sur sept montagnes, dont on a marqué les noms ailleurs : Cicéron, dans l'épitre 5 du sixième

livre à Atticus, la nomme ville aux sept collines, *Septicollem*.

(9) C'est-à-dire, *immortalisez-vous par vos ouvrages*. Le poëte exprime la même chose en d'autres termes : faites ensorte, dit-il, que le même bûcher qui consumera votre corps, n'ensevelisse pas votre mémoire.

ÉLÉGIE HUITIÈME. (Page 192).

(1) Il y avoit dans l'Attique, assez près d'Athènes, une ville nommée *Eleusis*, où régnoit Celenus : ce prince reçut chez lui fort civilement la déesse Cérès, lorsqu'elle cherchoit sa fille Proserpine enlevée par Pluton. Cette Déesse, pour récompense, lui apprit l'agriculture : de plus elle lui demanda Triptolême, son fils, qui ne faisoit que de naître; elle l'éleva avec de grands soins, puis le fit monter sur un char attelé de serpens aîlés qui le transportèrent par tout le monde, pour apprendre aux hommes l'art de cultiver la terre et de l'ensemencer; ce qui lui mérita depuis les honneurs divins.

(2) Médée, fameuse magicienne, ayant été répudiée de Jason, entra dans une telle fureur, qu'elle fit périr Créüse, sa rivale, par le moyen d'une robe empoisonnée, et égorgea de sa main deux fils qu'elle avoit eus de Jason, puis s'enfuit de Corinthe à Athènes, où elle épousa Ægée, fils de Pandion : mais la prêtresse de Diane déclara qu'elle ne pouvoit sacrifier à la Déesse, tandis que cette méchante femme seroit dans le pays; alors Médée fit atteler des dragons aîlés à son char, qui la transportèrent en un instant à Colchos, d'où elle étoit partie.

(3) Persée, fils de Jupiter et de Diane, reçut de Mercure des ailes qu'il se mit aux talons, de plus un grand sabre

recourbé en forme de faux, et Minerve lui prêta son égide pour lui servir de bouclier. Ce jeune héros, ainsi armé, attaqua Méduse, l'une des Gorgones, qui avoit des serpens pour cheveux; il lui coupa la tête, dont une des propriétés étoit de pétrifier tous ceux qui la regardoient. La fable de Dédale et de son fils Icare, qui avec des aîles s'enfuirent du labyrinthe de Crète, est assez connue : on la peut voir au VIII.e liv. des Métamorphoses.

(4) C'est-à-dire, qu'Auguste m'ordonne seulement de partir pour Rome, son ordre et ma promptitude à l'exécuter me tiendront lieu d'aîles et de char.

ÉLÉGIE NEUVIÈME. (Page 195).

(1) C'est-à-dire, grecques d'origine, non de langage et de mœurs. On marque dans la IX.e Élégie du livre cinquième, que les hommes originaires de Grèce, mêlés parmi les naturels du pays, habitoient la petite ville de *Tomes*.

(2) La ville de *Tomes* devoit son origine à une colonie de Milésiens sortis de Milet, ville d'Ionie, d'où Strabon croit que sont sorties plusieurs colonies qui peuplèrent les côtes du Pont-Euxin, de la Propontide, et d'autres contrées.

(3) Ce père de Médée s'appeloit Ætès : il étoit roi de la Colchide; et ayant appris l'évasion de sa fille, il fit promptement équiper une flotte pour la poursuivre. La sentinelle qui étoit en faction sur une hauteur, et qui avertit de l'approche de cette flotte, étoit un soldat scythe du territoire de Tomes, puisqu'il qualifie Jason d'étranger ou de nouvel hôte, *hospes;* car c'est constamment Jason qu'il apostrophe ainsi.

(4) Ce vaisseau, c'est *Argo*, vaisseau des Argonautes,

le premier, selon la fable, qui ait vogué sur la mer, et avec lequel Jason alla conquérir la toison d'or.

(5) Il y a dans le texte *Miniæ*, les *Miniens*; ce sont les Argonautes, ainsi appelés d'un petit canton de la Thessalie : Apollodore rapporte les noms de chacun de ces premiers nautonniers, et assure que le navire *Argo*, ainsi appelé du nom de son architecte, fut fabriqué dans la Thessalie, et que Jason lui-même, conquérant de la toison d'or, étoit Thessalien.

(6) *Tomes* en grec signifie *incision*, d'où vient le mot d'*anatomie;* et en terme de librairie, *tome premier*, *tome second*, qui est le même que *section première*, *section seconde :* il est dérivé de *temo*, *scindo*, *je coupe ;* parce que l'on dit que ce fut en ce lieu que Médée coupa les membres d'Abisitre ou Ægialé son frère. La ville de *Tomes*, autrement dite *Istropolis*, du fleuve Ister, étoit située à l'embouchure du Danube, autrefois appelé *Ister :* cette contrée est ce qu'on appelle aujourd'hui *la petite Tartarie* du *Budziac*.

ÉLÉGIE DIXIÈME. (Page 197).

(1) C'est la grande *Ourse*, composée de sept étoiles, et qui jamais ne se couche par rapport à nous, c'est-à-dire, ne disparoît pas de dessus notre horison. Les poëtes ont feint que quand le soleil quitte notre hémisphère, il se couche dans la mer ou dans le sein de Thétis; mais que cette déesse n'y reçoit jamais l'*Ourse*, parce que cette Ourse est Calisto, l'une des rivales de Junon, dont Thétis fut la nourrice.

(2) Les Sauromates ou Sarmates, habitoient entre le *Boristhène* et l'*Ister*: ce pays est aujourd'hui habité, partie par les petits *Tartares*, et partie par les Polonais. Les *Besses* étoient voisins de la Thrace, comme on le voit dans *Tacite* sur *Au-*

guste. On a déjà parlé ailleurs des Gètes; et l'on peut consulter sur ces diverses nations le grand Trésor géographique d'Ortellius.

(3) Le fleuve Ister, qu'on nomme aujourd'hui *le Danube*, séparoit Tomes ou Istropolis des Sauromates.

(4) *Braccæ* est proprement ce qu'on appelle en vieux langage *des braies*, c'est-à-dire, *de grandes culottes.* Il y a ici une variante : quelques éditions portent *pellibus hirsutis*, des peaux non-apprêtées, encore toutes hérissées de poils; dans d'autres on lit *pellibus et sutis arcent male frigora braccis*, pour montrer que tout le corps étoit couvert d'un casaquin de peau, auquel étoient cousues de longues culottes qui prenoient depuis la ceinture jusqu'à mi-jambe. Cette sorte de vêtemens étoit aussi en usage chez les anciens Gaulois; de-là le nom de *Gallia bracchata*, qu'on lit dans les auteurs latins, donné, selon Pline, à la Gaule-Narbonnoise, province romaine, qui étoit séparée de l'Italie par les Alpes et le fleuve Vare.

(5) C'est-à-dire, que le vin en se gelant acquiert de la consistance, et se soutient par lui-même hors du vase et du tonneau où il étoit enfermé, et qu'il en prend la forme en se congelant : *vina nuda*, du vin nud, c'est du vin sans aucun vase qui le contienne.

(6) On compare ici l'*Ister* ou le *Danube* avec le *Nil*, fleuve d'Egypte; on donne à celui-ci l'épithète de *papyrifer*, parce qu'il croît sur ses bords un arbuste dont on tiroit une petite écorce qui servoit aux anciens de papier à écrire : l'art que nous avons aujourd'hui de faire du papier, n'étoit pas encore en usage.

(7) Ce Léandre étoit un jeune homme éperdûment amoureux d'une fille nommée *Héro*; il passoit toutes les nuits à la

nage le détroit qui séparoit *Seste* d'Abide, aujourd'hui *les Dardanelles*, pour aller la voir ; enfin, une nuit ses forces lui ayant manqué, il y périt. On peut lire une lettre de Léandre écrite à Héro dans les Héroïdes ou Héroïnes de notre poëte.

(8) Les dauphins, si fameux dans la fable, sont ce qu'on appelle aujourd'hui *des marsoins*; on leur donne ici l'épithète de *pandi*, bossus ou courbés; parce que quand ces animaux s'élancent hors de l'eau en se jouant dans la mer, ils semblent faire la roue, et se plongent en se recourbant.

(9) Borée est le vent du Nord ou du Septentrion. On dit ici qu'il fait siffler ses ailes en les secouant et les battant l'une contre l'autre; parce qu'en effet, les vents sifflent, et l'on feint qu'ils ont des ailes, pour marquer leur vîtesse.

(10) Aronce ou Acontius, jeune homme qui, s'étant trouvé aux fêtes qu'on célébroit à *Délos* en l'honneur de *Diane*, où un grand nombre de jeunes filles avoient coutume d'assister, y vit Cydippe, fille de qualité, fort belle : il l'aima et souhaita passionnément de l'épouser; mais n'osant se déclarer, à cause de la différence de condition, il écrivit sur l'écorce d'une belle pomme ces mots : *Je te jure, par les sacrés mystères de Diane, que je te suivrai par-tout, et que je ne serai jamais à d'autres qu'à toi.* Il jeta cette pomme aux pieds de *Cydippe*, qui ignoroit l'artifice, lut innocemment ces paroles, par lesquelles elle se trouva engagée à Aronce, parce qu'il y avoit une loi qui obligeoit d'exécuter tout ce qu'on prononçoit dans le temple de Délos : cependant, le père de Cydippe ne sachant rien de ce qui s'étoit passé, la maria à un autre. On peut voir la lettre d'Aconce à Cydippe dans les Héroïdes d'Ovide.

ÉLÉGIE ONZIÈME. (Pag. 202).

(1) Hyperbole fort ordinaire aux poëtes, de dire des hommes

cruels et inhumains, qu'un rocher les a enfantés, qu'ils ont un cœur de bronze ou de marbre, ou qu'ils ont été alaités dans leur enfance de quelque bête féroce. Voyez Virgile, livre IV de l'Enéïde.

(2) Ovide apprit dans la suite la langue des Gètes et des Sarmates, comme il le dit lui-même dans ses livres *de Ponto.*

(3) Ovide et les autres poëtes expriment assez souvent les enfans par le mot *pignora, gage ;* parce qu'en effet les enfans sont les plus précieux gages de l'amour conjugal.

(4) C'est-à-dire, qu'on peut être éloquent et se signaler à peu de frais par des invectives dans une cause commune et aisée, telle que celle d'un homme absent et indéfendu, comme étoit Ovide; ainsi son ennemi avoit le champ libre pour déployer son éloquence contre lui.

(5) Ovide, pour montrer la lâcheté de son adversaire, qui l'attaque opiniâtrement dans l'état de foiblesse et d'abandon où il se trouve, emploie pour cela deux comparaisons. Dans la première, il se compare à un vase fêlé, facile à rompre; et dans la seconde, à des remparts de ville déjà fort ébranlés et prêts à s'écrouler, qu'un lâche ennemi attaque et peut facilement renverser.

(6) Ovide se considère ici comme un homme déjà mort; c'est pourquoi il appelle les traits malins que son ennemi lance contre lui dans ses invectives, *des pierres jetées contre ses cendres et son tombeau.*

(7) On voit dans Homère et dans Virgile, comme Hector fut lié au char d'Achille après sa mort, et traîné sur la poussière autour des murs de Troye, à la vue de Priam son père et de sa mère Hécube, qui virent avec toute la douleur qu'on peut penser ce triste spectacle de dessus les murs de la ville,

Achille est ainsi appelé *Æmonius*, Thessalien, parce qu'il étoit né en Thessalie.

(8) Ce Busiris étoit fils de Neptune et roi d'Egypte : sa coutume étoit d'immoler tous ses hôtes à Jupiter ; et il fut immolé lui-même par Hercule, qu'il avoit eu la hardiesse de conduire à l'autel, dans le dessein d'en faire aussi sa victime. Isocrate, pour faire montre de son éloquence, s'est avisé de faire le panégyrique de ce tyran.

(9) C'est un certain Pérille, fameux pour avoir fabriqué un bœuf d'airain, dont il fit présent à Phalaris, tyran des Agrigentins en Sicile, pour y faire brûler vifs tous ceux dont il voudroit se défaire, ajoutant qu'il auroit le plaisir de les entendre mugir comme un véritable bœuf.

(10) On voit assez que cela est dit ironiquement, et que ce cruel ennemi d'Ovide ne se méloit de ses affaires qu'en mauvaise part, et à dessein seulement de lui nuire.

ÉLÉGIE DOUZIÈME. (Pag. 207).

(1) Ovide touche ici en passant la fable de Phrixus et d'Hellé, qui, montés sur un bélier enchanté, s'enfuirent de la maison paternelle, où ils ne pouvoient supporter les rigueurs d'une marâtre qui ne cessoit de les persécuter. Hellé tomba dans la mer, qui de son nom s'est appelée l'*Hellespont*. Les poëtes ont depuis transformé ce bélier en un des douze signes du Zodiaque : le soleil y entre au mois de Mars, et il fait l'équinoxe du printemps comme il fait celui de l'automne en entrant dans celui de la Balance au mois de Septembre. *Mœotis*, la première syllabe est longue de sa nature, et c'est ici par licence qu'elle est brève.

(2) Ovide touche ici la fable de Progné, femme de Thérée,

roi de Thrace, qui, pour se venger de l'infidélité de son mari, lui servit dans un repas leur commun fils, le petit Itys. Thérée, transporté de colère, poursuivit l'épée à la main les deux sœurs Progné et Philomèle, pour les immoler à sa vengeance : mais à l'instant Progné fut métamorphosée en hirondelle, Philomèle en rossignol, et Thérée en huppe, *upupa.* Ovide dit donc ici que l'hirondelle, pour réparer en quelque sorte son ancien crime, se hâte de faire son nid au commencement du printemps, et d'élever ses petits avec tous les soins d'une bonne mère.

(3) Ovide, avec tous les poëtes, appelle les bourgeons de la vigne, *gemmas,* des perles; ce sont en effet des perles bien précieuses aux vignerons.

(4) Ovide rapporte ici une partie de ces jeux auxquels la jeunesse romaine avoit coutume de s'exercer dans le champ de Mars, sur-tout au commencement du printemps. Le premier de ces jeux, et le plus noble, sans contredit, étoit les courses de chevaux. Les jeunes-gens de Rome se piquoient d'être bons cavaliers : ils avoient pour cela des chevaux bien dressés au manège; ils les faisoient caracoler en rond, et faire plusieurs voltes avec beaucoup d'adresse.

Quamvis non alius flectere equum sciens
Æque conspicitur gramine Martio,

dit Horace, Ode 7, Livre III.

(5) Leur plus ordinaire exercice en fait d'armes, étoit celui où ils faisoient assaut contre une espèce de poteau de la hauteur de six pieds : il y en avoit plusieurs plantés à la file ; et chaque apprentif, armé d'un bouclier tissu d'osier, et d'une espèce de massue qui tenoit lieu d'épée ou de fleuret, s'escrimoit de toutes les façons contre son poteau, comme contre

un adversaire redoutable ; c'est ce que Juvenal exprime dans ces deux vers :

Aut quis non vidit vulnera pali
Quem cavat assiduis sudibus scutoque lacessit.

(6) Les athlètes et les lutteurs avoient coutume de se frotter d'huile, soit pour donner moins de prises à leurs adversaires, soit pour se rendre les membres plus souples et plus agiles : au reste, ce n'étoit pas de simple huile dont ils se servoient à à cet usage, c'étoit un composé d'huile et de cire qu'on nommoit *ceroma : Et castigatum Lybica ceroma palestræ*, dit Martial.

(7) Il y a dans le texte d'*une eau vierge*. Les commentateurs n'ont pas jugé à propos de nous dire ce que c'étoit que cette eau vierge : quelques-uns ont cru se tirer d'affaire en changeant les vers ; et au lieu de *virgine tingit âquâ*, ils ont lu *tingere gaudet aquâ*. Mais Ovide dit ailleurs :

Nec vos campus habet, nec vos gelidissima virgo,
Nec Thuscus placidis devehit amnis aquis.

Pline nous apprend que le champ de Mars étoit arrosé d'un ruisseau qui alloit se décharger dans un autre, appelé *rivus Herculeanus ;* et il observe que quand le premier étoit prêt de se jeter dans l'autre, il sembloit reculer; et il ajoute *quasi timeres amplexus viriles etiam numinis*, comme si cette eau, dit-il, craignoit les embrassemens même d'un Dieu : c'est delà qu'elle s'appela *de l'eau vierge*, *chaste et pure.* Si l'on aime mieux suivre l'opinion de Frontin, qui prétend que ce ruisseau, qui serpentoit autour du champ de Mars, prenoit sa source d'une fontaine qui avoit été découverte par une jeune fille ; et c'est pour cela qu'on appela cette eau *de l'eau vierge.* Au reste, peut-être qu'on ne se baignoit pas dans cette eau, mais que seulement on s'en arrosoit, et qu'on s'y

lavoit, comme l'expression d'Ovide, *virgine tingit aquâ*, semble le signifier.

(8) C'est ce qu'Ovide exprime par ces mots : *studiisque favor distantibus*, ou comme d'autres lisent, *discordibus ardet*. Cé qui marque qu'alors, comme aujourd'hui, on se partageoit au théâtre en diverses factions ou cabales, pour applaudir à certains acteurs et auteurs, et siffler d'autres; chaque acteur et chaque auteur avoit sa brigue.... Il y avoit à Rome, près du champ de Mars, trois grandes places : la place Romaine ou du *Latium*, celle de Jules-César, et celle d'Auguste. Strabon, après avoir fait une magnifique description du champ de Mars, ajoute que près de-là il y a encore un autre champ environné d'une infinité de portiques, et couronné de grands et beaux arbres, au milieu desquels s'élèvent à certaine distance l'un de l'autre, trois théâtres, entourés d'un vaste amphithéâtre.

(9) Ce détroit est sans doute, par rapport au lieu où étoit Ovide, le bosphore de Thrace, par où l'on entre du Pont-Euxin dans l'Hellespont, qui au lieu où cette mer s'élargit le plus, s'appelle *la Propontide* ou *mer de Marmora*.

(10) Ce sont ses victoires sur les Rhétiens et les Vindéliciens, peuples de l'ancienne Germanie, remportées par Drusus et Tibère ses beaux-fils, qui commandoient les armées romaines sous ses ordres. Le Jupiter Latin dont parle ici Ovide, *Latio Jovi*, c'est Jupiter Capitolin, auquel on alloit faire des vœux en actions de graces des victoires remportées par les empereurs ou leurs lieutenans.

(11) C'est le jeune Tibère, qui fut envoyé par l'empereur Auguste venger la défaite de Quintilius Varus, et des légions romaines taillées en pièces par Arminius, général des Chérusces et autres peuples de la Germanie. Ovide souhaite donc d'apprendre que ce jeune héros, après avoir dompté

ces

ces fières nations tant de fois rebelles, revienne à Rome triomphant.

ÉLÉGIE TREIZIÈME. (Pag. 211).

(1) Le poëte adresse ici la parole au jour de sa naissance, qu'il personnifie, selon sa coutume : ce jour étoit le 18 Mars, auquel on célébroit à Rome les fêtes de Minerve, nommées Quinquatries ; il revenoit pour la première fois dans la première année de son exil.

(2) Ovide sait mauvais gré à son jour natal de ce qu'il vient se placer à son ordinaire dans la première année de son exil ; il voudroit qu'il fût effacé, s'il étoit possible, du calendrier, et qu'il y laissât un vuide qui interrompît le cours d'une année si funeste.

(3) Comme Ovide étoit hors d'état de célébrer le jour de sa naissance avec tout l'appareil et les cérémonies qui étoient en usage à Rome, il s'étonne que ce jour ose paroître ; que c'est renouveller sa douleur et se déshonorer lui-même. On ne peut assez admirer ici la fécondité du génie de ce poëte, qui d'un sujet si mince, sait tirer tant de jolies choses.

(4) Notre poëte rapporte ici une partie des cérémonies qui se pratiquoient à Rome le jour de la naissance. On se revêtoit d'une robe blanche en signe de joie ; on dressoit un autel sur lequel on faisoit des offrandes au génie tutélaire de la maison, et l'on brûloit beaucoup d'encens ; on faisoit aussi servir des gâteaux sacrés aux conviés, et l'on finissoit par des prières d'heureux souhaits en faveur de celui dont on célébroit la naissance, et de tous les assistans.

(5) C'est demander d'une manière bien ingénieuse à être rappelé de son exil avant la révolution d'une seconde année.

(6) *Euxin* en grec signifie *heureux et fortuné séjour*. On

nommoit anciennement cette mer *Pont-Axin*, qui au contraire signifie *un lieu inhabitable* ou *une mer impraticable.*

ÉLÉGIE QUATORZIÈME. (Pag. 213).

(1) Le mot *antistes* dont use ici Ovide, semble ne convenir qu'à un pontife; mais on a déjà dit que les poëtes imaginoient quelque chose de divin dans leur art, et se qualifioient prêtres des Muses et d'Apollon.

(2) Les poëtes ont feint que Pallas ou Minerve étoit sortie toute armée du cerveau de Jupiter, sans le ministère d'aucune femme, pour montrer que la sagesse est un présent de Dieu seul, qu'elle est ennemie de la volupté, et toujours armée contre les plaisirs sensuels. Ovide dit donc que ses vers sont les fruits de son esprit, et qu'il est, par rapport à eux, ce que Jupiter est à l'égard de Pallas.

(3) Ce sont les trois livres de l'Art d'aimer. On ne voit pas qu'ils aient été proscrits comme leur père, mais ils ont été généralement condamnés: et à vrai dire, ils n'étoient que trop infectés des vices de leur père, et leur père même ne fut jugé criminel que pour avoir mis de tels enfans au monde.

(4) Le poëte se présente ici dans l'état d'un homme qui ne fait encore qu'écorcher une langue étrangère qu'il commence à apprendre; il prononce quelques mots mêlés avec sa langue naturelle, et dont il fait une espèce de jargon que personne n'entend: c'est pourquoi il demande tantôt un mot, un nom, et tantôt un lieu; et l'on ne peut le satisfaire.

FIN DES NOTES DU TROISIÈME LIVRE.

LES ÉLÉGIES D'OVIDE.

LIVRE QUATRIEME (*).

ÉLÉGIE PREMIÈRE.

Le poëte ne trouve de consolation que dans ses études.

S'IL se trouve quelques défauts dans mes ouvrages, comme il s'en trouvera sans doute, excusez-les, je vous prie, cher lecteur, eu égard au temps où ils ont été composés. J'étois en exil, et si j'écrivois alors, c'étoit moins pour m'acquérir de la réputation, que pour donner quelque trève à mes chagrins, et n'avoir pas toujours l'esprit occupé de mes malheurs.

C'est ainsi que l'esclave (1) même condamné à fouir la terre les fers aux pieds, tâche d'adoucir un travail si rude par quelque air grossier qu'il répète sans cesse : ainsi le batelier toujours courbé sur un sable fangeux, chante en traînant sa barque contre le fil de l'eau : ainsi le matelot pousse et tire la rame comme en cadence ; et le berger appuyé sur sa houlette ou assis sur un

(*) Ce quatrième livre est de la seconde année de l'exil d'Ovide, qui étoit la 764 de Rome.

rocher, charme son troupeau par des airs champêtres qu'il joue sur son flageolet. Il n'est pas jusqu'à la servante, qui filant sa quenouille, sait assaisonner son travail par d'agréables chansons. On dit même qu'Achille, inconsolable de l'enlèvement de sa chère Hyppodamie (2), essaya quelquefois de charmer ses ennuis au doux son d'une lyre (3); ce fut aussi après qu'Orphée (4) eut perdu deux fois son Eurydice, qu'on le vit entraîner à sa suite les plus vieux chênes et les plus durs rochers, devenus sensibles aux charmans accords de son luth. De même aussi ma muse, seule et fidelle compagne de mon exil, a pu soulager mes peines et mes fatigues, lorsque par l'ordre de César je m'avançois tristement vers les rives du Pont : elle seule intrépide au milieu des hasards, n'a pas craint les embuscades du soldat Thrace, ni les pointes de leurs épées, ni les vents et les tempêtes d'une mer orageuse, ni enfin toute la barbarie de ces climats. Elle seule sait aussi quelle erreur m'a séduit, lorsque je me suis perdu par mon imprudence, et que s'il y a eu quelque faute sur mon compte, du moins ne peut-on m'imputer aucun crime bien réel : en cela ma muse est aujourd'hui aussi équitable à mon égard, qu'elle me fut autrefois funeste, lorsque complice de mon crime prétendu, elle subit le même arrêt que moi. Cependant, il faut

l'avouer, puisque les Muses devoient m'être si fatales, je voudrois n'avoir jamais été initié à leurs mystères. Mais enfin qu'y faire ? elles ont pris un tel ascendant sur moi, que je ne puis plus m'en défendre : j'aime éperdûment la poésie, quoique la poésie ait causé ma perte; et je me sens toujours un violent penchant pour elle. Ainsi l'herbe *Lothos* (5), quelque pernicieuse qu'elle fût aux compagnons d'Ulysse, leur parut d'un goût si délicieux, qu'ils ne pouvoient plus s'en passer.

Tout amant sent le poids de sa chaîne, et il y demeure toujours attaché; le sujet de son tourment devient l'objet de ses plus tendres desirs : de même ces poésies, source de mes infortunes, ont encore des charmes pour moi, et j'aime le trait qui m'a blessé. Peut-être que cet amour passera pour fureur; mais cette fureur même a pour moi des charmes : du moins elle m'empêche d'avoir l'esprit toujours attaché sur mes malheurs, et elle me fait oublier pour quelques momens le chagrin qui me tue.

C'est ainsi qu'une Bacchante (6) ne sent point les blessures qu'elle se fait dans sa fureur, lorsqu'elle pousse des hurlemens pareils à ceux des prêtres de Cybèle sur le mont Ida. De même quelquefois je sens s'allumer dans mes veines le feu sacré d'un enthousiasme poétique : alors mon

esprit s'élève au-dessus de toutes les disgraces humaines ; il ne sent ni les rigueurs de l'exil, ni la barbarie de ces climats, ni la colère des Dieux irrités contre moi ; enfin je perds tout sentiment de mes maux (7), comme si j'avois bu des eaux assoupissantes du fleuve d'*oubli*. Ce n'est donc pas sans raison que je révère ces aimables Déesses : elles soulagent mes peines ; elles ont déserté l'*Hélicon* (8) pour se faire les compagnes assidues de mon exil, et elles n'ont pas dédaigné de suivre mes traces sur terre et sur mer, tantôt dans un vaisseau, et tantôt à pied. Que ces divinités au moins me protègent dans l'abandon où je suis de la part des autres Dieux qui ont tous pris parti contre moi avec César : ces Dieux ligués ensemble m'accablent d'autant d'adversités qu'il y a de grains de sable sur les rivages de la mer, et de poissons dans les eaux : oui, l'on compteroit plutôt les fleurs du printemps, les épis de l'été, les fruits de l'automne, et les neiges de l'hiver, que les maux que je souffre, depuis qu'errant et vagabond par le monde, je cherche pour me fixer les tristes bords de l'Euxin. J'y suis arrivé ; mais qu'on ne pense pas que ma fortune ait changé de face : mon malheureux destin m'a suivi dans tout le voyage jusqu'ici ; j'y reconnois encore la trame (9) que les Parques inhumaines m'ont ourdie dès le moment de ma nais-

sance, où mes tristes jours ont été tissus de la laine la plus noire. Car, sans parler des embûches que l'on m'a cent fois dressées, et de cent périls de mort qui s'offrent à chaque pas, j'ai essuyé des aventures bien étranges, et qui passent toute créance.

Qu'il est dur à un homme qui a tant fait parler de lui chez les Romains, d'être condamné à vivre parmi des Besses et des Gètes! Qu'il est triste de passer sa vie enfermé entre des portes et des murailles, et dans une place de très-foible défense, où l'on n'est guère en sûreté! Moi qui dans ma jeunesse ai toujours fui la guerre et les combats, qui n'ai jamais manié les armes que pour mon plaisir; aujourd'hui dans ma vieillesse je me vois condamné à ne marcher plus que l'épée au côté, le bouclier à la main, et le casque en tête sur mes cheveux gris. Dès que le soldat en sentinelle a donné l'alarme à la ville, je cours incontinent aux armes, et je les saisis d'une main tremblante.

Bientôt on apperçoit des ennemis terribles, armés d'arcs et de flèches empoisonnées, qui rôdent autour de nos remparts, montés sur des chevaux encore tout hors d'haleine de leurs dernières courses. De même qu'un loup carnacier porte et traîne à travers les champs et les bois, une foible brebis qui n'a pu se réfugier assez tôt dans sa bergerie: ainsi notre ennemi barbare,

s'il rencontre quelqu'un à la campagne qui ait été trop lent à se retirer au-dedans des portes, il le saisit à l'instant ; puis lui jetant une corde au cou, ou bien il le fait suivre pour l'emmener en esclavage, ou bien sans aller plus loin il le perce d'une flêche empoisonnée. Pour moi nouvel habitant de ces lieux toujours en trouble, je m'écrie à tout moment : ô mort, ô trop lente mort, hâte-toi de finir mes malheureux destins !

Cependant ma muse, parmi tant de maux qui m'accablent, a bien le courage de reprendre ses fonctions ordinaires chez moi ; elle me rappelle à mes premiers exercices de poésie.

Mais, hélas ! je l'ai déjà dit, il ne se trouve ici personne à qui je puisse réciter mes vers, et qui entende un seul mot de latin : je m'écris donc, et me lis à moi-même ; car comment faire autrement ? et je puis dire avec vérité que je juge assez équitablement de mes écrits. Je me dis pourtant assez souvent : pour qui et pourquoi tant me tourmenter ? Les Sauromates et les Gètes liront-ils mes ouvrages ? Souvent aussi, en écrivant, les larmes me tombent des yeux en abondance, et mon papier en est tout humecté. Quand je me souviens de ce que j'ai été, et de ce que je suis, où le sort m'a conduit et d'où il m'a tiré, mon cœur sent rouvrir ses anciennes blessures, comme si elles étoient encore toutes fraîches, et mon sein

se trouve tout baigné de mes pleurs. Souvent ma main follement irritée contre elle-même et contre moi, jette-là de dépit tous mes vers au feu. Mais enfin puisque d'un si grand nombre de pièces que j'ai composées, il n'en reste que peu, je demande grace pour celles-ci à tous ceux qui les liront. Vous sur-tout, Rome, aimable ville dont le séjour m'est interdit, traitez, je vous supplie, avec indulgence mes vers qui ne sont pas meilleurs que les temps où ils ont été faits.

ÉLÉGIE II.

Présage du triomphe de Tibère sur les peuples de la Germanie.

Enfin la fière Germanie va fléchir le genou devant nos Césars (1) avec tout l'univers : déjà peut-être un superbe palais (2) que j'apperçois d'ici, est tout couvert de laurier, et la fumée de l'encens qui s'élève de toutes parts, obscurcit la clarté d'un si beau jour. Déjà les victimes, plus blanches que la neige, tombant sous la hache du sacrificateur, ont empourpré la terre de leur sang. Je vois l'un et l'autre Césars (3) qui s'avancent vers les temples des Dieux propices, où ils vont avec pompe offrir les dons promis pour prix de la victoire.

Deux jeunes princes les accompagnent, qu'on voit croître sous le nom de César, afin que cette auguste maison gouverne l'univers jusque dans les siècles les plus reculés. On y voit aussi marcher l'incomparable Livie (4), qui, avec d'aimables princesses, ses belles-filles, va rendre grace aux Dieux de la conservation de son fils, et leur offrir des présens qu'elle aura souvent occasion de renouveler.

Les dames romaines et les chastes filles (5) gardiennes perpétuelles d'un feu sacré, font son cortège. Tout le corps du sénat (6) vient ensuite, et celui des chevaliers dont j'avois l'honneur d'être autrefois ; ils sont suivis d'un peuple innombrable : tous à l'envi font éclater en ce jour solemnel leur joie et leur piété. Pour moi, banni loin de Rome, je suis sevré de tous les plaisirs, et les fêtes publiques sont pour moi comme si elles n'étoient point. Je ne saurois pas même ce qui s'y passe, si un bruit confus qui se répand quelquefois au loin, ne m'en apprenoit quelque chose.

Ainsi donc tout un peuple pourra être spectateur de ces triomphes ; il lira les noms des villes conquises (7), avec les titres des généraux captifs ; il verra des rois courbés sous le poids de leurs chaînes, qui marcheront devant les chevaux attelés au char du vainqueur, et couronnés de lauriers. Quelques-uns de ces captifs ont des visages pâles et défigurés, conformes à l'état où ils sont : d'autres oubliant leur condition présente, gardent encore une contenance fière, et lancent des regards terribles de tous côtés. Alors une partie des spectateurs s'enquerra qui sont ces malheureux, quelles ont été leurs actions, leurs aventures, et la cause de leurs disgraces : les autres en raconteront au hasard ce qu'ils savent ou ne savent pas : celui-là, diront-ils, qui paroît

élevé au-dessus des autres, tout éclatant de sa pourpre, fut le général des ennemis; cet autre qui suit étoit son lieutenant : en voilà un qui dans une posture humiliée, tient toujours les yeux baissés vers la terre; il étoit bien différent dans les combats : cet autre, dont la mine est si farouche, et les yeux encore tout étincelans de colère, fut le principal auteur de la guerre et la meilleure tête du conseil : ce traître dont vous voyez les cheveux en désordre qui lui couvrent le visage, enferma nos gens dans un défilé par une ruse de guerre : celui qui vient après, fut, dit-on, un ministre des autels; il immola plus d'un prisonnier à ses Dieux, qui eurent horreur d'un sacrifice si barbare : ce lac, ces montagnes, tous ces forts et tous ces fleuves que vous voyez, regorgèrent de sang et de carnage : ce sont-là les pays où Drusus (8), digne fils d'un illustre père, s'acquit le glorieux surnom de *Germanique* : ce grand fleuve (9) dont les cornes sont brisées, c'est le Rhin, qui, sous les herbes vertes dont il se couvre en vain, a vu couler ses eaux toutes rouges de sang. On dit aussi qu'on y voyoit la triste Germanie les cheveux épars, prosternée aux pieds de son vainqueur, et dans l'attitude d'une femme qui tend le cou sous une hache suspendue et prête à lui abattre la tête; elle porte aujourd'hui des chaînes de la même main dont

elle porta les armes. Au-dessus de tout cela vous paroîtrez, jeune César, traîné sur un char de triomphe, vêtu de pourpre, suivi des acclamations de tout un peuple qui ne parlera que de vous et de vos hauts faits; on répandra des fleurs à pleines mains sur votre passage; votre belle tête sera couronnée d'un laurier immortel; et les soldats de la garde, dans un transport de joie, répéteront sans cesse : *victoire, triomphe, triomphe, victoire.*

Prince, vous verrez vous-même vos chevaux étonnés du bruit des clairons et des trompettes, s'arrêter tout court et battre le pavé en frémissant. De-là, vous prendrez votre marche (10) vers le Capitole, ce temple si favorable à vos vœux; vous y déposerez dans le sein de Jupiter un beau laurier (11) qu'il a bien mérité de recevoir de votre main.

Du fond de la Scythie, je verrai tout cela autant qu'il me sera permis, si non des yeux du corps, ce sera au moins des yeux de l'esprit : lui seul conserve encore quelques droits sur des lieux qui me sont interdits : c'est cet esprit qui affranchi de tout esclavage (12), se promène dans chaque partie du monde; puis prenant l'essort, s'élève en un instant jusqu'au plus haut des cieux; c'est lui qui conduit mes yeux au milieu de Rome, et qui ne permet pas que je sois tout-à-fait privé

d'un si agréable spectacle. Oui, mon esprit a trouvé le secret de me faire contempler ce beau char d'ivoire où mon prince sera placé : ainsi, malgré quiconque, je serai du moins pendant quelques heures dans ma patrie. Mais, hélas! je m'abuse : quelle différence entre moi et le moindre des Romains! Cet heureux peuple aura devant ses yeux des spectacles réels, et verra au milieu de lui son prince triomphant. Pour moi, quand je me repais d'une si charmante idée, c'est pure imagination. Dans un lieu si écarté, je ne puis jouir d'un si beau spectacle que par le récit seul qu'on m'en peut faire; et même dans une si grande distance de l'Italie, à peine se trouvera-t-il quelqu'un qui contente sur cela ma curiosité : il pourra tout au plus m'entretenir de quelque triomphe de vieille date et déjà suranné; mais en quelque temps que je l'apprenne, ce sera toujours un sensible plaisir pour moi. Enfin, le jour viendra peut-être où je pourrai apprendre en détail l'histoire de tant de grands événemens; alors je suspendrai toutes mes plaintes pour prendre part à la joie commune, et l'intérêt public l'emportera sans doute sur mon intérêt personnel.

ÉLÉGIE III.

Ovide mande à sa femme qu'il est charmé de la douleur que lui cause son absence ; il l'exhorte à ne pas rougir d'un mari tel que lui.

ASTRES brillans du nord, grande et petite Ourses (1), vous dont l'une sert de guide aux vaisseaux grecs, et l'autre aux vaisseaux phéniciens, sans jamais vous plonger dans la mer ; vous qui du hautdu pôle (2) où vous êtes assises, contemplez si bien tout ce qui se passe sur la terre, sans craindre de vous y précipiter, tournez, je vous supplie, les yeux du côté de ces murs (3) que le trop hardi *Rémus* franchit autrefois d'un plein saut, et arrêtez-les un moment sur une aimable dame (4) pour qui je m'intéresse ; venez m'apprendre si elle se souvient encore de moi, ou si je suis effacé de sa mémoire. Mais, hélas ! que je suis injuste dans mes inquiétudes ! ce que je demande n'est-il pas assez connu ? pourquoi mon esprit est-il toujours flottant entre l'espoir et la crainte ? Croyez donc, mon cœur, croyez hardiment ce qui flatte vos desirs.

Loin d'ici toute vaine terreur : ne doutez plus d'une fidélité qui est hors de doute ; et ce que tous

les astres du ciel ne sauroient vous apprendre, dites-le vous à vous-même sans craindre de vous en dédire : celle qui cause ma peine conserve chèrement mon nom dans sa mémoire : elle porte toujours mes traits gravés dans son cœur comme s'ils lui étoient présens ; et quelque éloignée qu'elle soit de moi, si elle vit encore, elle m'aime.

Mais, dites-moi, chère épouse, quand vous vous mettez au lit pour prendre un peu de repos, n'est-ce pas alors que votre douleur se réveille, et que vous vous y livrez toute entière ? le doux sommeil s'enfuit loin de vos yeux ; vos chagrins renaissent plus violens que jamais : de-là ces inquiétudes qui vous font trouver les nuits si longues, et qui vous fatiguent à tel point, que vous vous en sentez tout le corps comme brisé de lassitude. Avouez-le de bonne foi : n'est-ce pas alors que vous éprouvez tous les symptômes d'un amour au désespoir ? Je n'en puis douter : non, vous n'êtes pas moins tourmentée que la veuve d'Hector (5), lorsqu'elle vit son mari mort, attaché au char d'Achille et traîné sur la poussière.

Cependant, chose étrange ! je ne sais ce que je dois souhaiter de vous, ni quelle doit être votre situation pour me plaire. Etes-vous triste ? c'est moi qui suis la cause de cette tristesse, et j'en suis indigné : ne l'êtes-vous pas, je souhaiterois que vous le fussiez pour votre honneur et pour

le

le mien. Mais non, trop aimable épouse, votre parti est pris, je le sais, vous pleurez sans cesse mes malheurs qui sont devenus les vôtres. Donnez donc un libre cours à vos larmes : il est souvent doux de pleurer ; et si la douleur se nourrit de larmes, les larmes aussi soulagent la douleur. Mais plût au ciel que vous n'en fussiez pas réduite à déplorer ma triste vie ! que n'avez-vous autrefois pleuré ma mort ? vous seriez à présent délivrée d'un mari qui semble ne vivre que pour vous rendre malheureuse ; et moi j'aurois eu du moins la consolation d'expirer entre vos bras dans ma chère patrie ; j'aurois été arrosé des larmes que votre piété vous eût fait répandre dans mon sein. A ce dernier jour, mes yeux tournés vers le même ciel qui me vit naître et qui me voyoit mourir, auroient été fermés de votre main, et mes cendres déposées dans le tombeau de mes pères ; la même terre (6) qui me reçut en naissant, auroit couvert mon corps après mon trépas. Enfin, je serois mort après avoir vécu sans reproche, au lieu que ma vie a été flétrie et déshonorée par l'arrêt de mon exil. Ah, quelle douleur pour moi ! si j'apprends que lorsqu'on dit de vous, *c'est la femme d'un exilé*, vous détournez la tête et vous en rougissez de honte. Quelle douleur ! si vous regardez comme une tache de passer pour ma femme ; et que je suis malheureux, si main-

tenant vous avez honte de m'appartenir ! Où est le temps où vous faisiez gloire de m'avoir pour mari ? vous n'aviez garde alors de désavouer le nom de votre époux. Où est le temps où vous étiez si charmée d'être et de passer pour être à moi ? Je vous plaisois alors par mille qualités aimables que vous trouviez alors dans ma personne : souvent même votre amour un peu aveugle exaltoit mon mérite bien au-delà du vrai ; je vous paroissois si estimable, qu'il n'y avoit point d'homme au monde auquel vous ne me préférassiez. Maintenant donc ne rougissez point encore d'être à moi : plaignez plutôt, plaignez mes malheurs, rien n'est si juste, mais n'en ayez point de confusion.

Lorsque le téméraire Capanée (7) fut frappé de la foudre, lisez-vous quelque part que sa femme Evadné l'a méconnu pour son mari ? et parce que le maître du monde en foudroyant Phaëton (8), étouffa des feux par un autre feu, on ne voit pas que Phaëton ait été pour cela désavoué de ses proches. Encore que Sémélé (9) n'attira sa perte que par des desirs ambitieux, Cadmus, son père, ne la traita point en étrangère, indigne de lui. Ainsi vous, ma femme, si j'ai été frappé de la foudre d'un autre Jupiter, n'en rougissez point, encouragez-vous plutôt à prendre ma défense. Soyez donc aujourd'hui un parfait modèle de femme forte, et soutenez dignement ce caractère dans

une disgrace des plus éclatantes : la vertu héroïque ne marche qu'au travers des précipices. Qui connoîtroit aujourd'hui Hector (10), si Troye eût toujours été florissante? Oui, le grand chemin de la vertu est celui des adversités.

Votre art audacieux, ô Tiphis (11), seroit sans honneur, si la mer, toujours calme, étoit sans orages. Si les hommes jouissoient toujours d'une santé parfaite, la médecine, dont Apollon fut le père, tomberoit bientôt dans le décri. La vertu qui toujours oisive languit dans la prospérité, se montre avec éclat dans l'adversité. Ma fortune présente fournit une ample matière à votre gloire, et vous ne pouviez trouver une plus belle occasion de signaler votre amour : mettez donc à profit un temps si précieux; les momens sont chers, n'en perdez pas un : il s'ouvre un vaste champ à votre zèle; remplissez dignement une si noble carrière.

ÉLÉGIE IV.

Le poëte mande à un ami que la dureté de son exil est pour lui une juste raison d'écrire.

ILLUSTRE ami, déjà si respectable (1) par les grands noms de vos aïeuls, et plus encore par la noblesse de vos sentimens; vous qui exprimez si parfaitement à nos yeux ce caractère de politesse et d'une noble franchise que vous tenez de votre illustre père; vous dont le sublime génie possède toutes les richesses de l'éloquence Romaine, et qui ne connoissez personne au-dessus de vous dans notre barreau, souffrez que supprimant ici votre nom, bien qu'à regret, je vous désigne par certains traits qui vous caractérisent. Mais pardonnez les louanges que je vous donne; elles ne partent point d'un mauvais cœur qui cherche à vous trahir en vous faisant connoître: si vous paroissez ici tel que vous êtes, ce n'est pas ma faute; ce sont vos vertus mêmes qui vous décèlent, et non pas moi. Après cela, je ne puis croire que quelque chose d'obligeant que je dis de vous dans mes vers, par un esprit de gratitude, puisse vous nuire auprès d'un prince aussi

juste que le nôtre. Ce père de la patrie (2), le plus civil et le plus doux des humains, souffre bien qu'on lise quelquefois son nom dans mes écrits, et certes il ne peut s'en offenser : car enfin un sage empereur comme lui est un bien public sur lequel j'ai mes droits comme les autres.

Jupiter souffre bien aussi que les poëtes exercent leur talent sur son grand nom, et que ses louanges soient dans la bouche de tout le monde. Ainsi donc l'exemple de deux puissans Dieux (3) vous autorise : l'un est ici présent à nos yeux; et l'autre, tout invisible qu'il est dans le ciel, nous fait sentir sa puissance.

Après tout, si c'est un crime de vous avoir loué dans mes vers, je l'aimerai toujours ce crime, et j'en suis seul coupable : l'on ne peut vous l'imputer; vous n'avez point été le maître de ma plume, et je ne vous ai point consulté là-dessus. Mais si c'est une offense à votre égard, l'offense n'est pas nouvelle : avant ma disgrace, vous savez que j'avois souvent l'honneur de vous voir et de vous entretenir.

Enfin pour vous tranquilliser au sujet de notre amitié qui peut-être vous pèse un peu trop aujourd'hui, remontons à la source. Si elle a quelque chose d'odieux, c'est à celui qui en fut l'auteur qu'on doit s'en prendre. Vous n'ignorez pas que dans ma plus grande jeunesse j'eus un commerce

assez familier avec votre illustre père ; il estima mon esprit beaucoup plus que je ne croyois le mériter : souvent même il vouloit bien porter son jugement sur mes poésies ; et il le faisoit toujours d'un air si noble, et avec une certaine dignité qu'il tenoit de sa naissance. Ainsi donc si j'ai trouvé un accès assez libre dans votre maison, ce n'a pas été votre faute ; c'est l'auteur de vos jours qui le fut aussi de nos premiers engagemens ; c'est votre père qui vous a séduit, après l'avoir été lui-même. Mais non, ne parlons point ici de séduction au sujet de notre amitié : si dans les derniers temps de ma vie ma conduite n'a pas été si régulière, tout le reste peut aisément se justifier : vous pourrez même, quand vous serez instruit de toute la suite d'une si funeste aventure, soutenir hardiment que la faute qui m'a perdu n'a point été un crime, mais seulement timidité ou erreur ; mon imprudence ici m'a plus nui que tout le reste. Mais, hélas ! épargnez-moi le souvenir de mes malheurs ; ne touchez point à une plaie qui n'est pas encore bien fermée : elle aura assez de peine à se guérir, sans qu'on l'irrite en la touchant.

La peine que je souffre est juste, je n'en disconviens pas ; mais il n'est entré ni crime ni mauvais dessein dans toute mon affaire : ce Dieu qui en me condamnant m'a laissé la vie et les biens,

le sait assez ; peut-être même qu'un jour, si je vis encore, il mettra fin à cet exil, lorsque le temps aura un peu calmé sa colère : pour le présent je ne lui demande qu'un exil moins rigoureux, plus voisin de l'Italie, et hors de la portée d'un ennemi barbare qui me menace à tout moment. Je crois ma demande assez raisonnable, et je connois toute la clémence d'Auguste ; si quelqu'un, que je sais (4), vouloit lui demander cette grace, je suis sûr qu'il l'accorderoit.

Je me trouve ici resserré entre les rives du Pont-Euxin, auquel les anciens donnoient un nom (5) qui lui convenoit mieux : ici les mers sont toujours agitées de vents furieux, et les vaisseaux ne trouvent nul port où se réfugier dans la tempête. D'ailleurs ce pays est environné de nations qui ne vivent que de brigandages, et qui courent sans cesse après quelque proie, toujours aux dépens de son sang ; on n'est pas plus en sûreté sur la terre que sur la mer. Ces peuples dont vous entendez parler, qui se repaissent avec délices du sang humain, habitent presque le même climat que nous ; et le lieu de mon séjour n'est pas fort éloigné de la Chersonèse-Taurique (6), terre cruelle où l'on immole à Diane tous les étrangers : on dit que c'est-là où régnoit autrefois le fameux Thoas, royaume autant détesté des gens de bien, que recherché des scélérats.

C'est-là aussi qu'Iphigénie (7) fut transportée, lorsqu'étant sur le point d'être immolée, on lui substitua une biche dont Diane se contenta ; depuis ce temps-là cette fille servit ici sa Déesse dans toutes sortes de sacrifices. Bientôt on y vit paroître le pieux ou l'impie Oreste (8), car on ne sait au vrai quelle épithète lui donner. Ce malheureux prince, agité de ses furies, vint aborder sur cette côte avec son cher Pylade ; heureux couple d'amis fidèles (9), qui dans deux corps ne faisoient qu'une ame. Aussi-tôt on s'en saisit ; chargés de chaînes, ils furent conduits au pied de l'autel qui étoit dressé devant la porte du temple, et encore tout sanglant des derniers sacrifices. Cependant ni l'un ni l'autre ne parut effrayé d'une mort prochaine ; seulement Oreste pleuroit Pylade, Pylade pleuroit Oreste. Déjà la prêtresse étoit debout tenant un couteau à la main, toute prête à frapper ces deux victimes étrangères dont les têtes étoient ornées des fatales bandelettes, lorsqu'Iphigénie, aux réponses que fit Oreste à ses questions, reconnut son frère ; et au lieu de la mort qu'elle lui préparoit, se jetant à son cou, elle l'embrassa tendrement : puis dans un transport de joie mêlée d'indignation, elle enlève brusquement la statue de la Déesse (10) qui sans doute eut horreur (11) d'un sacrifice si barbare, et la transporta dans des lieux plus décens.

Ainsi donc cette terre également maudite des hommes et des Dieux, qui est presque la dernière de ce vaste univers, touche de près celle que j'habite : oui, tout proche de mon pays, on offre encore des sacrifices de victimes humaines, si cependant Ovide peut appeler son pays une terre si barbare. Plût au ciel, qu'après avoir appaisé le Dieu qui me poursuit (12), les mêmes vents qui enlevèrent Oreste de la Chersonèse, pussent aussi emporter mes voiles bien loin de ces funestes bords.

ÉLÉGIE V.

OVIDE A UN AMI.

Il loue sa fidélité, et l'exhorte à lui continuer sa protection.

O vous le premier et le meilleur des amis qu'un heureux sort m'ait adressé, vous aujourd'hui mon unique asyle (1) dans mes infortunes, et qui par les discours consolans de vos lettres si tendres, avez ranimé ma vie prête à s'éteindre, de même que la flamme se ranime par l'huile (2) qu'on y répand; vous qui au fort de la tempête n'avez pas craint d'ouvrir un port assuré à mon vaisseau (3) frappé de la foudre; vous enfin, généreux ami, qui quand même César m'auroit fait saisir tous mes biens, m'eussiez fourni assez libéralement (4) des vôtres, pour ne pas m'appercevoir de mon indigence.

Entraîné par une foule de pensées affligeantes qui m'occupent tout entier dans ces temps malheureux, peu s'en est fallu qu'oubliant les égards que je vous dois, votre nom ne soit échappé de ma plume (5): mais sans que je vous nomme, vous vous reconnoissez bien ici; et s'il étoit permis, vous tiendriez à honneur de dire hautement, c'est moi dont parle Ovide en cet endroit; et si

j'étois aussi le maître, je vous rendrois de ma part toute la justice qui est due à une fidélité si rare. Mais je crains que des vers où ma reconnoissance seroit un peu trop marquée, ne vous fissent quelque tort, et sur-tout qu'une déclaration publique de votre nom ne fût un fâcheux contre-temps pour vous. Bornez-vous donc à ce qui est permis et sans danger; réjouissez-vous en vous-même de ce que je suis reconnoissant comme je le dois, et de ce que vous êtes ami généreux autant que vous devez l'être : continuez à faire sagement tous vos efforts (6) pour me rendre service, jusqu'à ce qu'un certain Dieu s'appaise, et qu'alors vous puissiez le faire librement, avec moins de risque et sans tant de circonspection. Protégez du moins un malheureux qui ne peut être sauvé que par celui qui l'a perdu (7) : remplissez constamment tous les devoirs d'une amitié ferme et inébranlable, ce qui est aujourd'hui bien rare.

Qu'en récompense votre fortune fasse tous les jours de nouveaux progrès : puissiez-vous n'avoir besoin de personne, et que tous ceux qui auront besoin de vous, vous trouvent toujours prêt à les secourir. Puisse votre femme égaler son mari en bonté; point entre vous de ces picoteries (8) si communes en ménage. Que votre frère vous aime de cette pieuse et tendre cordialité dont

Pollux aima Castor. Que votre jeune fils vous ressemble en tout, s'il est possible, et qu'on reconnoisse à sa conduite sage qu'il est véritablement à vous. Que votre fille enfin ne tarde guère à vous donner un gendre digne d'elle par un mariage bien assorti; et que peu de temps après il en sorte un petit-fils tout aimable, pendant que vous êtes encore assez jeune pour jouir de ces agrémens domestiques.

ÉLÉGIE VI.

Ovide se plaint que le temps ne fait qu'augmenter ses peines.

Le bœuf sous la main du laboureur (1), s'accoutume avec le temps à la charrue, et vient de lui-même au-devant du joug qu'on lui présente. Il n'est point de cheval si fougueux (2), qui avec le temps ne se rende docile au frein. Avec le temps, on vient à bout d'apprivoiser les lions les plus farouches ; et l'éléphant réduit en servitude (3), devient souple aux ordres de son maître.

Le temps mûrit le raisin et en grossit tellement les grappes, qu'elles ne peuvent plus contenir le jus dont elles sont pleines. C'est aussi le temps qui fait germer le grain dans la terre, d'où naissent ensuite ces beaux épis qui dorent les campagnes. C'est le temps qui fait mûrir les fruits, et qui en corrige l'amertume : c'est lui encore qui aiguise le soc de la charrue, et le rend si propre au labourage. Le temps use le marbre et le diamant ; il appaise la colère, et amortit les haines les plus animées ; il diminue les chagrins, et calme les plus vives douleurs. Enfin le temps

qui coule imperceptiblement, vient à bout de tout ; il n'y a que mes peines qu'il ne peut adoucir. Déjà deux fois on a fait la moisson (4) et deux fois les vendanges, depuis que je suis exilé de ma patrie : après un si long temps, je n'ai pu encore m'accoutumer à mes maux ; plus ils vieillissent, plus ils me deviennent à charge et presque insupportables.

Les plus vieux taureaux et les plus endurcis au travail, tâchent encore assez souvent de secouer le joug ; les chevaux les mieux domptés résistent encore quelquefois au frein : ainsi ma douleur présente s'irrite de plus en plus ; et bien qu'au fond elle soit la même qu'autrefois, elle augmente par sa durée : plus mes malheurs me sont connus, plus je les sens vivement.

Quand on commence à souffrir, on a encore toutes ses forces, le temps ne les a point affoiblies ; mais après de longues souffrances, on ne peut plus souffrir, parce qu'on a trop souffert. Un athlète qui entre tout frais dans la lice, est plus leste et plus vigoureux que celui à qui les bras tombent de lassitude après un long combat.

Un gladiateur qui entre dans l'arène sous des armes toutes luisantes dont il n'a point encore fait l'essai, est plus agile et plus dispos que celui qui a déjà rougi les siennes de son sang. Un navire

tout neuf soutient bravement les efforts de la tempête ; mais un vieux vaisseau s'entrouvre au moindre choc, et fait eau de toutes parts. Ainsi moi j'ai d'abord soutenu avec assez de constance les premiers coups de la fortune ; mais enfin mes maux se sont tellement multipliés avec le temps, que je n'en puis plus ; il faut que je succombe : oui, le courage me manque, je l'avoue ; et autant que j'en puis juger par l'extrême foiblesse où je me sens (5), il ne me reste plus guère de temps à souffrir. Je n'ai ni force ni couleur ; je suis si décharné que je n'ai plus que la peau et les os. L'esprit est encore plus malade que le corps, parce qu'il est sans cesse occupé des maux qui l'assiègent. Rome n'est plus présente à mes yeux ; je ne vois plus ces tendres amis qui faisoient toute ma joie, ni une chère épouse, le plus digne objet de ma tendresse. Au lieu de tout cela, je me vois investi d'une troupe de Scythes et de Gètes, aussi grossiers dans leurs manières, que grotesques dans leurs habits (6). Ainsi tout ce que je vois ou ne vois pas (7), m'afflige également : je n'ai plus qu'une espérance dans l'état où je suis : c'est que la mort viendra bientôt finir tous mes maux.

ÉLÉGIE VII.

Plainte d'Ovide à un de ses amis sur la rareté de ses lettres.

Déja deux fois le soleil m'est venu visiter (1) après deux hivers, et deux fois, fournissant sa carrière, il a passé dans le signe des poissons (2). Mais pourquoi, cher ami, votre main peu officieuse m'a-t-elle refusé quelques lignes pour ma consolation ? Comment votre amitié est-elle demeurée dans l'inaction ? pendant que plusieurs autres avec qui j'avois peu d'habitude, n'ont pas manqué de m'écrire. Ah ! combien de fois en ouvrant mes lettres (3), ai-je espéré vainement d'y trouver votre nom ? Plaise au ciel que vous m'en ayez souvent adressé des vôtres, qui par quelque accident n'ont pu parvenir jusqu'à moi : ce que je souhaite ici n'est que trop vrai, je n'en puis douter.

Je croirai plutôt qu'il y a eu une Méduse aux cheveux de serpent (4); une Scylla environnée depuis la ceinture (5), de chiens marins toujours aboyans contre elle ; une Chimère moitié dragon, moitié lion (6), qui vomissoit des flammes ; des centaures demi-hommes et demi-chevaux (7) ; un Gérion à trois corps (8); un Cerbère à trois têtes,

têtes (9); un Sphinx (10) et des harpies (11); des géans aux pieds de serpens; un Gigès à cent mains (12); un Minotaure (13) moitié homme et moitié bœuf: oui, je croirois plutôt tous ces monstres, que de croire, cher ami, que vous ayez changé à mon égard, jusqu'à me regarder avec indifférence.

Il y a entre vous et moi des montagnes sans nombre, des chemins impraticables, des fleuves, des mers presque immenses qui nous séparent: mille accidens, je le veux croire, peuvent empêcher que vos lettres, quoique fréquentes, ne parviennent jusqu'à moi. Cependant surmontez, je vous prie, tous ces obstacles, cher ami, et que rien désormais ne vous empêche de m'écrire, afin que je ne sois pas toujours obligé de vous excuser à moi-même.

ÉLÉGIE VIII.

Ovide se plaint de ce qu'il est privé de toute consolation dans sa vieillesse.

Déja je suis presque blanc comme un signe; et la vieillesse qui s'avance, change mes cheveux noirs en cheveux gris : déjà moins ferme sur mes pieds, j'ai peine à me soutenir; et mes genoux tremblans chancellent sous le poids des années. Voici le temps où finissant ma course et mes travaux, exempt de soin et de souci, je ne devrois plus songer qu'à couler doucement le reste de mes jours dans d'agréables études. Elles firent toujours le charme de mon esprit. Toute mon occupation devroit être de célébrer en vers ma petite maison, mes Dieux domestiques, les champs qui furent l'héritage de mes pères, et qui aujourd'hui n'ont plus de maître.

C'est ainsi que je devois vieillir paisiblement entre les bras d'une chère épouse, au milieu de mes petits enfans, et dans le sein de ma patrie. J'avois toujours espéré de passer ainsi ma vie : et il me semble que j'étois assez digne d'un sort si doux.

Les Dieux en ont ordonné autrement ; et après m'avoir fait errer long-temps sur la terre et sur l'onde, ils m'ont enfin jeté parmi les Sarmates.

On renferme les vieux navires dans des arsenaux de marine, de crainte qu'ils ne viennent à s'ouvrir en pleine mer et à couler bas. On met à l'herbe, dans les prairies, un cheval épuisé et languissant, de peur que venant à succomber au milieu de sa course, il ne flétrisse en un jour toutes les palmes qu'il a remportées dans les jeux olympiques. Un vieux soldat (1) qui n'est plus propre à la guerre, suspend pour toujours ses armes aux portes de sa maison. Ainsi moi sentant mes forces défaillir aux approches de la vieillesse, je croyois qu'on devoit me laisser en repos. Qui auroit cru qu'à cet âge on dût me transplanter sous un ciel étranger, et m'envoyer boire aux fontaines gétiques ? Ce qui me convenoit alors, étoit une vie agréablement variée, tantôt à la ville, et tantôt à la campagne : aujourd'hui solitaire et retiré au fond des jardins ; demain rendu au monde, pour y jouir des compagnies et des agrémens de Rome.

C'est ainsi qu'ignorant l'avenir, je comptois en moi-même de passer doucement le temps de ma vieillesse : les destins contraires (2) ont renversé tous ces projets ; après m'avoir donné des jours

assez tranquilles dans les premières années de ma vie, ils m'accablent de maux dans les dernières. Depuis ma naissance, cinquante ans de vie s'étoient écoulés avec honneur (3), et dans mes derniers jours je me vois couvert d'infamie : déjà je me croyois presque au bout de ma carrière, lorsqu'une disgrace subite m'a tout-à-coup renversé sur la fin de ma course.

Insensé que je suis ! j'ai donc forcé l'homme du monde le plus doux à sévir contre moi : la clémence même poussée à bout, n'a pu se dispenser de faire justice de mes fautes. Il est vrai qu'on m'a fait grace de la vie ; mais quelle vie ! que celle que je passe si loin de ma patrie, à l'extrêmité du septentrion, sur les tristes bords du Pont-Euxin.

Si l'oracle de Delphes ou de Dodone (4) m'avoient prédit ce que je vois, je les aurois traités d'oracles faux et menteurs ; mais il n'y a rien au monde de si fort et de si ferme, fût-il lié par des chaînes de diamant, que la foudre de Jupiter ne puisse briser et mettre en poudre ; rien de si élevé au-dessus de tous les revers de la fortune, qui ne doive ployer sous la main puissante de ce Dieu.

Je sais bien que j'ai mérité par ma faute une partie des maux que je souffre ; mais il faut avouer

aussi que la colère du Dieu qui se venge (5), a bien aggravé ma peine. Tremblez donc, vous qui lisez ces vers, et apprenez, par mes malheurs, à respecter un homme égal aux Dieux en puissance.

ÉLÉGIE IX.

CONTRE UN MÉDISANT.

Il le menace d'une infamie éternelle.

Furie déchaînée, médisant détestable, si je le puis et si tu me laisses en paix, je veux bien taire ton nom et cacher ta honte : tes actions, quoiqu'indignes, demeureront ensevelies dans un éternel silence. Fais seulement connoître que tu te repens de ta faute : tâche de l'expier par tes larmes, quoiqu'un peu tardives, elles désarmeront ma colère. Condamne donc toi-même ton indigne procédé ; et si tu le peux, efface de ta vie ces jours de fureurs dignes d'une *Tisiphone* (1).

Si tu n'y consens pas, et que tes entrailles soient toujours enflammées d'une haine implacable, ma douleur outragée s'armera de nouveau pour ma vengeance ; et quoique relégué au bout du monde, dans ma juste colère je pourrai bien d'ici te porter de rudes coups (2). Apprends que César m'a laissé en possession de tous mes droits (3), horsce lui de vivre dans ma patrie ; j'espère même que si les Dieux le conservent, il ne me privera pas encore long-temps du plus grand de tous les

biens : souvent un chêne qui vient d'être frappé (4) de la foudre de Jupiter, reverdit ensuite avec plus d'éclat que jamais.

Après tout, s'il ne me reste aucun moyen de me venger, les neuf Déesses de l'Hélicon (5) me prêteront toutes leurs forces et tous leurs traits. Quoique je sois relégué au fond de la Scythie, où je regarde de près les astres du nord (6), ma gloire sera répandue parmi des nations immenses (7), et mes plaintes se feront entendre du couchant à l'aurore : mes cris et mes gémissemens passeront au-delà de la terre et des plus vastes mers : non-seulement tu seras condamné de tout ton siècle, mais à jamais deshonoré dans toute la postérité. Déjà je m'apprête à frapper de terribles coups : cependant je n'ai point encore pris mes armes (8) : je souhaite même qu'on ne me force pas de les prendre. Le cirque n'est pas encore ouvert (9) aux spectateurs, et déjà le taureau se prépare au combat ; il fait voler la poussière autour de lui, et frappe la terre à grands coups de pied. Arrêtons-nous; c'est assez menacer un indigne adversaire, j'en ai déjà plus dit que je ne voulois. Ma muse, sonnez la retraite : il est encore temps de lui faire grace ; et volontiers je consens de lui cacher son nom à lui-même.

ÉLÉGIE X.

La vie d'Ovide écrite par lui-même.

Si la postérité veut connoître ce chantre des amours (1), dont elle lit ici les vers, voici sa vie et son portrait.

Sulmone est ma patrie (2), ville située à quatre-vingt dix milles de Rome, célèbre par l'abondance et la beauté de ses eaux : c'est-là que j'ai pris naissance ; et si l'on en veut savoir le temps au juste, c'est l'année où les deux consuls eurent l'un et l'autre un sort également funeste (3). Je suis chevalier romain d'ancienne extraction, si l'on peut compter cela pour quelque chose ; et je possède ce titre, non par un coup de la fortune (4), mais par une longue suite d'ancêtres qui l'ont possédé avant moi. Je n'étois pas l'aîné de ma maison ; j'avois un frère plus âgé que moi d'un an : nous étions nés le même jour de l'année, et l'on célébroit ce jour par une double offrande pour nous deux ; c'étoit l'un des cinq jours des fêtes de Minerve (5), et le premier des quatre qui d'ordinaire sont ensanglantés par des combats à toute outrance.

Dès notre plus tendre enfance, on nous cultiva

l'esprit par l'étude des belles-lettres, et mon père nous adressa pour cela aux plus habiles maîtres de Rome. Mon frère, dans sa première jeunesse, se sentit du goût pour l'éloquence, et parut né pour les exercices du barreau. Pour moi, tout enfant que j'étois, je souhaitai passionnément d'être initié aux mystères des Muses; je me sentois comme entraîné par un secret penchant pour la poésie. Mon père n'étoit pas en cela de mon goût; il me disoit souvent: à quoi bon t'adonner à une étude si stérile? Homère lui-même est mort pauvre et dénué des biens de la fortune. J'étois quelquefois ébranlé par ses discours; et laissant-là tout l'Hélicon, je tâchois d'écrire en prose: mais les mots venoient se placer si juste à la mesure, que ce que j'écrivois étoit des vers.

Cependant les années s'écouloient insensiblement ; le temps vint où l'on nous fit prendre à mon frère et à moi la robe virile (6) et endosser la pourpre, avec tous les ornemens (7) de la magistrature. Cependant chacun de nous suivit son génie dans ses études; lui pour l'éloquence, et moi pour la poésie. Déjà mon frère avoit atteint l'âge de vingt ans, lorsqu'il mourut, et par sa mort je perdis en lui un autre moi-même. Alors je commençai à entrer dans les charges qui convenoient à mon âge; j'exerçai celle de *triumvir* (8): il ne me restoit plus qu'un pas à faire pour

entrer dans le sénat (9), mais la dignité de sénateur me parut au-dessus de mes forces : je me contentai des emplois subalternes et des ornemens qui leur conviennent ; je ne me sentois l'esprit ni le corps capables d'un grand travail : d'ailleurs mon ambition étoit modérée, et je n'aspirois pas à des honneurs trop onéreux. J'écoutai plutôt les Muses qui me convioient à goûter dans leur sein un loisir délicieux, pour lequel je m'étois toujours senti beaucoup d'attraits. Je cultivai et je chéris tendrement les poëtes de mon temps ; je les regardois comme autant de divinités, et mon estime pour eux alloit presque jusqu'à l'adoration.

Souvent le vieux Macer (10) me lut son poëme des oiseaux, celui des serpens vénimeux et des plantes médicinales. Souvent aussi Properce (11), mon cher confrère en poésie élégiaque, me chantoit ses amours. Ponticus et Bassus (12), l'un célèbre dans le genre épique, et l'autre par ses beaux iambes, tous deux invités à ma table, furent pour moi d'agréables convives ; mais surtout Horace accordant sur sa lyre (13) des vers tendres et gracieux, charma souvent mes oreilles par sa douce harmonie. Je n'ai fait qu'entrevoir Virgile (14) déjà vieux dans mes plus jeunes ans : la mort prématurée de Tibulle (15) l'enleva trop tôt à ma tendre amitié.

Virgile avoit succédé à Gallus (16), et Pro-

perce à Tibulle. Je suis le quatrième en date suivant l'ordre des temps. Comme je respectai beaucoup mes anciens, les plus jeunes m'honorèrent aussi très-particulièrement de leur estime.

Ma muse ne tarda pas à se faire connoître dans le monde : à peine m'avoit-on fait le poil deux ou trois fois (17) lorsque je commençai à réciter en public mes premières poésies. Le plaisir que j'eus de voir la personne que je représentois dans mes vers sous le faux nom de Corinne (18), chantée dans toute la ville, me piqua d'honneur et m'anima beaucoup au travail. Je composai plusieurs pièces ; mais celles qui me parurent défectueuses, je ne les corrigeai qu'en les jetant au feu. Le jour même que je partis pour mon exil, dans le dépit que je conçus contre mes études et contre mes vers, j'en sacrifiai plusieurs qui auroient été de mise et auroient pu plaire aux gens de bon goût.

J'avoue que j'avois le cœur tendre, trop sensible aux traits de l'amour, et facile à s'enflammer au moindre objet : cependant, quoique je fusse tel que je le dis, il ne courut aucun mauvais bruit sur mon compte. Je n'étois presque encore qu'un enfant (19), lorsqu'on s'avisa de me marier : la première femme qu'on me donna ne me convenoit en aucune manière, soit pour la naissance, soit pour les autres qualités qui rendent une femme aimable ; aussi ne fut-elle pas long-temps

la mienne. Celle qui lui succéda étoit sage et sans reproche; mais nous n'étions pas faits l'un pour l'autre, et notre union ne fut pas de longue durée. La troisième et la dernière me demeura toujours fidelle jusqu'à la fin, et soutint de bonne grace mon exil. Ma fille, dès sa première jeunesse (20) donna des preuves de sa fécondité: elle me fit aïeul de deux petits enfans; mais ce ne fut pas d'un même mari. Mon père en ce temps-là étoit déjà mort, après avoir fourni honorablement sa carrière de quatre-vingt-dix ans; je pleurai sa mort comme il auroit pleuré la mienne: ma mère ne tarda pas à le suivre; elle renouvella mon deuil bientôt après, et il fallut lui rendre les mêmes devoirs funèbres. Heureux l'un et l'autre d'avoir prévenu les jours de ma disgrace dont la mort leur épargna le chagrin! heureux moi-même de ne les avoir pas aujourd'hui pour témoins de mes malheurs! Cependant s'il est vrai qu'après leur mort (21) il en reste quelque autre chose qu'un vain nom, et si leur ombre légère, dégagée des liens du corps, a pu éviter la flamme du bucher; ombres de mes pères, si le bruit de mes crimes a passé jusqu'à vous et jusqu'au redoutable tribunal des enfers (22), sachez, je vous prie, et vous devez m'en croire, que ce n'est point un véritable crime, mais une simple indiscrétion, qui a causé mon exil. C'en est assez pour les morts:

je reviens à vous, chers amis, qui souhaitez d'apprendre jusqu'au bout l'histoire de ma vie.

Déjà mes belles années étoient passées; je commençois à vieillir, et mes cheveux étoient presque tout blancs; déjà depuis le jour de ma naissance, dix fois la palme avoit été adjugée dans Pise (23) au vainqueur des jeux olympiques, lorsque la colère d'un prince offensé me força de passer les mers, pour venir ici chercher la ville de Tomes sur la rive gauche du Pont-Euxin. On sait assez ce qui fut cause de ma perte, sans qu'il soit besoin d'en renouveller le souvenir. Mais que dirai-je ici de la barbarie de mes gardes, de l'insolence de mes valets, et de tous les mauvais traitemens que j'ai soufferts dans mon exil? traitemens plus cruels que l'exil même: au reste, indigné de tant d'outrages, mon esprit n'y succomba point; mais ranimant toutes ses forces, il trouva des ressources jusque dans son indignation.

Je m'oubliai donc moi-même en quelque sorte, et toutes les douceurs d'une vie tranquille que j'avois menée jusqu'alors: je sus m'accommoder au temps; je m'armai de patience, vertu dont j'avois fait jusque-là peu d'usage, et je me roidis contre mes infortunes. Mais qui pourroit raconter les tristes aventures que j'ai essuyées sur terre et sur mer? elles surpassent en nombre les étoiles de l'un et de l'autre hémisphère. Enfin, après bien

des tours et des détours, j'arrivai à mon terme, et je touchai ce malheureux coin de terre où la Sarmatie se joint au pays des Gètes toujours armés.

Ici, quoique environné du bruit des armes qui retentit dans les contrées voisines, je fais des vers pour adoucir autant que je le puis, ma triste destinée; et bien qu'ils ne soient entendus de personne, ils me servent du moins à passer le temps et à charmer mes ennuis.

Ainsi donc, si je vis encore, si je résiste à tant de maux, et si je n'en suis pas accablé, graces vous en soient rendues, ma Muse : c'est vous seule qui faites ma consolation, vous qui calmez mes inquiétudes, et qui êtes l'unique remède à mes peines; vous me servez de guide et de fidelle compagne; vous me ramenez des tristes bords de l'Ister, au milieu du charmant Hélicon.

C'est vous qui pendant ma vie même, chose assez rare, m'avez acquis cette haute réputation qui ne vient guère qu'après la mort.

L'envie qui pour l'ordinaire se déchaîne contre tous les ouvrages du temps, n'a encore attaqué aucun des miens. Notre siècle sans doute a produit de grands poëtes; mais la malignité publique ne m'a point encore dégradé du rang que je tiens parmi eux; et quoique j'en reconnoisse plusieurs au-dessus de moi, on juge qu'il n'y en a point

à qui je sois inférieur en mérite ; en effet, je sais qu'on me lit beaucoup dans le monde, et avec plaisir. Si donc on peut faire quelque fond sur les présages des poëtes, je puis dire que quand je mourrois à l'instant, je ne serois pas enterré tout entier : mais soit faveur ou mérite qui m'ait acquis cette réputation, cher lecteur, il est bien juste que je vous en rende grace en finissant.

FIN DU QUATRIÈME LIVRE.

NOTES

SUR LE QUATRIÈME LIVRE.

ÉLÉGIE PREMIÈRE. (Page 243).

(1) On condamnoit assez souvent les esclaves libertins à travailler dans les carrières avec une chaîne au pied : c'est-là que le poëte dit qu'ils chantent d'un air grossier, sans art et sans règle, et de leur façon ; c'est ce que signifie ce mot *indocili numero*, un air qui ne s'apprend point, qui est sans règle et sans art.

(2) Il y a des manuscrits où l'on lit *Briséide*, au lieu de *Lyrnesside* ; mais c'est la même personne sous différens noms, Hyppodamie ou Briséide, fille de Briséus, prêtre d'Apollon. Agamemnon l'enleva à Achille, dont elle étoit prisonnière, et la rendit à son père. Elle s'appeloit aussi Lyrnessis, parce qu'elle étoit née de Lyrnesse, petite ville de la Troade. On peut lire ce qui en est dit au premier livre de l'Iliade d'Homère.

(3) On donne ici l'épithète d'*Œmonienne*, à la lyre d'Achille, c'est-à-dire, *Thessalienne*, parce qu'Achille étoit de la Thessalie, appelée *Œmonie* du nom d'*Œmon*, l'un de ses anciens rois.

(4) Orphée, fameux chantre de la Thrace, excella, dit-on, dans la poésie et dans la musique : il eut pour femme Eurydice, qui fuyant devant le berger Aristée, fut piquée d'un serpent, et en mourut. Orphée l'alla chercher aux enfers, et charma tellement Pluton et Proserpine par la douce harmonie

monie de sa lyre, qu'il en obtint le retour de sa femme; mais à condition qu'il ne la regarderoit point jusqu'à ce qu'il fût parvenu au séjour de la lumière : il ne put modérer sa curiosité, il regarda derrière lui, et aussi-tôt sa femme lui fut enlevée une seconde fois. Orphée inconsolable tâcha de charmer sa douleur par les sons de sa lyre, dont l'harmonie étoit si douce, que les forêts et les rochers, au dire des poëtes, le suivoient pour l'entendre. Virgile, au IVme liv des Géorg. Ovide, au Xme des Métamorph. Horace, XIIme Ode du Ier livre, etc.

(5) Homère, au liv. XII de l'Odyssée, raconte que les compagnons d'Ulysse ayant été jetés par la tempête sur les côtes d'un certain peuple d'Afrique, nommé *Lotophage*, y mangèrent d'une herbe ou plante nommée *Lothos*, et la trouvèrent d'un goût si exquis, qu'ils ne pouvoient la quitter, et ce ne fut qu'à force de coups qu'il les obligea de se rembarquer.

(6) Les bacchantes étoient des femmes qui célébroient les fêtes de Bacchus, appelées *Orgies*. Elles couroient la nuit armées de torches ardentes et tout échevelées, au travers des montagnes et des forêts, poussant des hurlemens comme des furieuses.

(7) Le Léthé ou fleuve d'oubli est un des fleuves des champs Elysées, où l'on faisoit boire les ames qui, après une certaine révolution de temps, devoient rentrer dans des corps et revenir en ce monde. On leur faisoit boire de cette eau, premièrement pour effacer le souvenir des plaisirs dont elles jouissoient dans les champs Elysées; secondement, pour leur faire oublier les misères de cette vie où elles alloient rentrer, de crainte qu'elles n'eussent peine à s'y assujettir de nouveau;

tout cela, dans les principes de la métempsycose Pithagoricienne.

(8) C'est une montagne de la Thessalie consacrée aux Muses, et où l'on veut qu'elles faisoient leur séjour ordinaire : elle s'appeloit autrement le *mont Parnasse*, et avoit un double sommet et un double valon.

(9) Les Parques, selon la mythologie, étoient trois filles de Jupiter et de Thémis : elles régloient le fil ou le cours de la vie humaine ; ou, selon le langage de la poésie, elles filoient les jours des hommes. *Cloto*, la plus jeune, tenoit la quenouille et tiroit le fil : *Lachesis*, plus âgée, tournoit le fuseau ; et la vieille *Atropos* coupoit le fil, d'où s'ensuivoit la mort. Elles commençoient à filer les jours au premier moment de la naissance : s'ils devoient être heureux, ils étoient tissus de laine blanche ; et s'ils devoient être malheureux, ils étoient filés de laine noire.

ÉLÉGIE DEUXIÈME. (Page 250).

(1) C'est de l'expédition du jeune Tibère dont il s'agit ici, et non pas de celle de Drusus, comme l'ont cru quelques commentateurs, qui n'ont pas fait réflexion que Drusus étoit mort en Allemagne quelques années avant l'exil d'Ovide : c'est donc Tibère qui fut envoyé en Allemagne pour venger la défaite de Varus et des légions romaines, comme on le voit dans Suétone. Son expédition dura deux ans ; il défit les nations rebelles en plusieurs combats, puis revint à Rome où il reçut les honneurs du triomphe : il les avoit déjà mérités par ses victoires en Dalmatie et en Illyrie ; mais ce triomphe avoit été différé à cause du deuil général que causa dans Rome le désastre de Varus. Ovide étoit parti

pour son exil lorsqu'on marchoit en Allemagne, dite alors *la Germanie*. Le poëte augure donc et prédit d'avance que ce prince en reviendra triomphant; ce qui se vérifia environ deux ans après.

(2) C'est le palais des Césars au mont Palatin; la coutume étoit de l'orner de branches de laurier au jour des triomphes.

(3) C'est l'empereur Auguste et le jeune Tibère son beau-fils; les deux autres jeunes Césars qui les accompagnent dans la marche de ce triomphe, sont Germanicus, fils de Drusus, et un autre Drusus, fils de Tibère : ils eurent l'un et l'autre le titre de *César*, depuis que Tibère, par ordre d'Auguste, eut adopté Germanicus, son neveu.

(4) On a déjà dit ailleurs que Livie étoit alors femme d'Auguste, après l'avoir été en première nôce de Tibère-Claude-Néron, dont elle avoit eu pour fils Drusus et Tibère, qu'Auguste adopta depuis dans la maison des Césars. Les princesses, belles-filles de Livie, sont Agrippine, fille de Julie et femme du César-Germanicus; et une autre Livie, femme du jeune Drusus, fils de Tibère : et il n'est point ici mention de Julie, fille d'Auguste, puisqu'elle étoit exilée depuis plus de dix ans.

(5) Ce sont les vestales qui faisoient vœu de virginité perpétuelle, et présidoient à la garde du feu sacré de la déesse Vesta. Si nous en croyons Aulugelle, ces vierges romaines étoient dix ans à apprendre toutes les fonctions de leur ministère, dix ans en exercice, et dix ans à instruire les novices : après ces trente années elles étoient libres de leur sacerdoce, et pouvoient même se marier; mais c'étoit une tâche pour elles, de renoncer à une profession si sainte pour penser au mariage.

(6) Tous les ordres de l'empire et tout le peuple de tout sexe et de tous âges sortoient de leurs maisons vêtus de blanc, pour rendre hommage au prince triomphant comme à une espèce de divinité.

(7) La marche des triomphes s'ouvroit donc par une longue file de soldats de la garde prétorienne, qui portoient les figures des villes conquises, des fleuves et des montagnes peintes dans des tableaux, gravées ou cizelées en bas reliefs d'argent. On y lisoit aussi en gros caractères les noms et les titres des princes, des rois, et des généraux captifs. Ces captifs marchoient les mains liées derrière le dos, immédiatement devant le char de triomphe, qui étoit d'ivoire, enrichi de plaques d'or, et attelé de quatre chevaux blancs couronnés de laurier, symbole de la victoire.

(8) Drusus, fils aîné de Tibère-Claude Néron, et de Livie, se signala dans la Germanie, aujourd'hui l'Allemagne, par les victoires qu'il remporta sur les divers peuples de cette vaste contrée; elles lui méritèrent l'illustre surnom de *Germanique*, qui passa à son fils Germanicus : ce prince, étant tombé de cheval, se cassa la jambe et en mourut, sur la fin de ses glorieuses campagnes de Germanie.

(9) On peignoit les Dieux des fleuves avec des cornes à la tête, à cause de l'obliquité de leur cours. Virgile, au VIII.e livre de l'Enéïde, appelle le Rhin *un fleuve à deux cornes*, parce qu'il se jette dans la mer par deux canaux: ces cornes arrachées ou rompues marquent aussi métaphoriquement que toutes les forces du pays ont été détruites, parce que la corne est le symbole de la force.

(10). De la grande place de Rome, le char de triomphe marchoit par la voie ou rue Sacrée, pour se rendre au Capitole.

(11) A cause de la protection continuelle de ce Dieu, accordée au prince dans tout le cours de la guerre.

(12) Belle et noble idée que le poëte donne ici de l'activité de l'esprit humain, qui dans un instant se porte d'un bout à l'autre du monde, et s'élève jusqu'au ciel.

ÉLÉGIE TROISIÈME. (Page 255).

(1) Ovide exilé au fond du Septentrion, adresse ici la parole aux deux Ourses, la grande et la petite, toutes deux placées près du pole arctique ou septentrional. Les Grecs, dans leurs voyages de mer, se régloient sur la grande Ourse, appelée par les anciens astronomes *Hélicé ;* et les Phrygiens sur l'étoile polaire qui est à la queue de la petite Ourse, appelée *Cynosure*, qui règle encore aujourd'hui nos pilotes dans la navigation.

(2) Le cercle polaire est le plus petit des cercles de la sphère, et n'embrasse dans son contour qu'un très-petit espace du ciel : mais le pole arctique est si élevé sur notre hémisphère, que nous ne le perdons jamais de vue ; de sorte que les deux Ourses voisines de ce pole ne craignent point, selon le langage des poëtes, de se plonger dans la mer, ou bien de s'aller perdre sur terre, ainsi que le soleil et les autres astres, qui, dans la révolution journalière du ciel, se couchent par rapport à nous, en passant au-delà de notre horison, pour aller éclairer l'autre hémisphère, ou la partie du globe terrestre qui est opposée à celle que nous habitons, etc.

(3) On sait ce que Tite-Live, au premier livre de ses Décades, rapporte de la mort de Rémus, qui fut tué par son frère Romulus, pour avoir sauté par-dessus les murs ou rem-

parts de la nouvelle ville de Rome, dont Romulus venoit de jeter les fondemens : ce nouveau fondateur regarda cela comme une insulte, qu'il crut devoir laver dans le sang de son propre frère.

(4) C'est la femme d'Ovide dont il s'agit ; par où l'on voit que le titre de *Madame*, *meam Dominam*, pour désigner une femme de qualité, est fort ancien.

(5) C'est Andromaque qui est appelée ici *femme Thébaine*, parce qu'elle étoit fille d'Eetion, roi de Thèbes : le poëte compare ici la douleur de sa femme avec celle de cette vertueuse veuve d'Hector.

(6) Ovide dit *que je touchai en naissant* : en effet, c'étoit la coutume chez les Romains de poser à terre les enfans aussitôt qu'ils étoient nés, et d'invoquer sur eux la déesse *Ops*, afin qu'elle les assurât dans un âge si foible, *ut opem ferret ;* et les enfans qu'on reconnoissoit pour être légitimes et qu'on vouloit faire élever, on les relevoit de terre *tollebant*, en invoquant une autre prétendue déesse, nommée *Levant*, qui présidoit à l'éducation des enfans. Ainsi, *élever des enfans*, est une expression prise du mot latin *tollere*.

(7) C'étoit, comme on l'a déjà dit ailleurs, un des sept capitaines qui accompagnèrent Polinice au siége de Thèbes. Ce téméraire osa se vanter qu'il emporteroit la ville en dépit de Jupiter ; on dit qu'il fut frappé de la foudre à l'instant : sa femme Evadné, l'aima si éperdûment, qu'elle ne voulut pas lui survivre, et s'ensevelit toute vive dans le même bucher que lui.

(8) Phaëton fut foudroyé de Jupiter, pour avoir pensé causer l'embrâsement général du monde, en conduisant mal le char du soleil : bien loin d'être méconnu de sa mère Climène et de ses sœurs les Hélyades, elles ne cessèrent de pleurer sa mort.

(9) Ovide, au III.e livre des Métamorphoses, nous apprend que Semelé, mère de Bacchus, souhaita que Jupiter lui rendît visite dans tout l'appareil avec lequel il s'approchoit de Junon ; mais cette foible mortelle ne put soutenir les ardeurs de la foudre, et elle en fut consumée avec toute sa maison. Ovide ajoute que Cadmus, son père, ne la méconnut point pour sa fille.

(10) Hector, fils de Priam, soutint le siége de Troye, contre toute la Grèce assemblée, pendant dix ans ; et cette ville ne put être prise qu'après la mort de ce brave prince, tué de la main d'Achille.

(11) Tiphis fut le pilote et l'inventeur du premier de tous les vaisseaux, selon la fable : ce vaisseau se nommoit *Argo ;* et ce fut sur lui que monta Jason et l'élite de la jeunesse grecque, pour aller à Colchos enlever la Toison d'or. Virgile en parle dans sa IV.e Eglogue.

Alter erit tum Tiphis, et altera quæ vehat Argo
Delectos heroas.

ÉLÉGIE QUATRIÈME. (Page 260).

(1) On conjecture avec raison que c'est le poëte *Messalinus* à qui Ovide adresse cette Elégie, parce qu'il lui parle à-peu-près en mêmes termes dans une de ses Elégies, datée du Pont : d'autres veulent que ce soit l'orateur *Messala* qu'il désigne ici ; d'autres enfin prétendent que c'est ce *Maxime* à qui il adresse la troisième lettre du second livre *de Ponto,* qui commence ainsi :

Maxime, qui claris nomen virtutibus æquas.
Nec sinis ingenium nobilitate premi.

Il faut remarquer ici que les bons auteurs latins n'entendent pas seulement par le mot *candor* la sincérité et la franchise, mais encore toute sorte de politesse naturelle dans les manières. Quintilien nous apprend que le *numeris absolutum* des Latins est un terme métaphoriquement emprunté de la musique.

(2) On a déjà dit ailleurs quand et pourquoi on donna ce beau nom à Auguste; mais Xiphilin nous apprend qu'on donna aussi à Livie Drussile, femme d'Auguste, le titre de *mère de la patrie*, pour avoir sauvé la vie à plusieurs sénateurs, dont elle fit élever les enfans, dota et maria les filles à ses dépens.

(3) L'un est Auguste, dont la majesté étoit visible aux yeux du peuple; l'autre est Jupiter, qui bien qu'invisible, fait sentir sa puissance sur la terre.

(4) Ovide en cet endroit prie ses amis d'intercéder pour lui auprès d'Auguste; mais il ne paroît pas qu'il y en ait eu beaucoup qui osassent le faire : on craignoit même de passer pour avoir commerce avec un homme disgracié, selon le style des courtisans : on voit ici les précautions qu'Ovide prend lui-même de ne les pas décéler, de crainte de leur attirer de fâcheuses affaires.

(5) On a déjà dit que le Pont-Euxin s'appeloit anciennement *Pont-Axin*, *Axenus*, qui en grec signifie *lieu inhabitable*; mais depuis la férocite de ses habitans s'étant un peu adoucie, on l'appela *Pontus-Euxinus*, mer agréable; cependant Ovide prétend que c'est mal-à-propos qu'on lui a changé son nom de mal en bien.

(6) On peut voir plus au long cette histoire de Diane Taurique au IIIme. livre *du Pont*, Elégie seconde. S. Clé-

ment d'Alexandrie en parle ainsi aux Gentils : Les peuples du mont *Taurus*, qui habitent aux environs de la Chersonèse-Taurique, sacrifioient à Diane, leur déesse, tous les étrangers qui tomboient entre leurs mains. Diane étoit la déesse des forêts, grande chasseuse, toujours armée de flèches ; c'est pourquoi on lui donne l'épithète de *pharetrata*, la déesse au carquois.

(7) Cette fille, appelée ici Pélopéïenne, fut Iphigénie, fille d'Agamemnon, petite-fille d'Atrée, et arrière petite-fille de Pelops. On voit, dans l'Electre de Sophocle et dans l'Iphigénie d'Euripide, qu'Agamemnon ayant tué à la chasse une biche fort chérie de Diane, avec quelques imprécations contre cette déesse, le grand prêtre Calchas ordonna qu'Iphigénie seroit immolée sur l'autel de Diane ; sans quoi l'armée grecque, prête à faire voile pour le siége de Troye, ne pourroit sortir du port, faute de vents favorables. Mais lorsque tout fut prêt pour le sacrifice, Diane enleva Iphigénie, et substitua à sa place une biche, qui fut immolée au lieu de la princesse ; et elle la transporta dans la Chersonèse-Taurique, où elle fut consacrée prêtresse de Diane, et présida à tous les sacrifices des victimes humaines qu'on faisoit en ce pays à Diane-Taurique : Ovide les appelle ici *des sacrifices tels quels*, parce qu'ils étoient indignes de ce nom.

(8) Pieux, pour avoir vengé l'affront fait à son père ; impie pour avoir tué sa propre mère. Oreste fut d'abord livré à des furies infernales qui le tourmentèrent long-temps par de cruels remords ; mais enfin les Dieux semblèrent l'absoudre de son crime : ils recompensèrent ce qu'il y avoit de pieux dans son action, par une longue et heureuse vie, qui fut, dit-on, de 90 ans ; son règne dura 70 ans.

(9) L'amitié généreuse d'Oreste et de Pylade, qui disputent à qui mourra l'un pour l'autre, est célébrée dans tous les

poëtes. Pacuvius a traité fort au long cette histoire ; mais Cicéron, dans son livre de l'Amitié, la regarde comme fabuleuse.

(10) Diane n'étoit pas assez cruelle pour agréer de pareils sacrifices ; mais telle étoit la cruauté du tyran Thoas, qui s'étoit fait une loi de lui immoler tous les étrangers que le hasard conduisoit dans ses états.

(11) Pausanias raconte cette fuite d'Iphigénie avec son frère, et la translation de la statue de Diane Tauride, dans un bourg de l'Attique, nommé *Brauron*, près de Marathon, d'où elle fut transférée une seconde fois à Athènes ; c'est-là cette terre meilleure et plus décente dont parle notre poëte.

(12) C'est toujours Auguste qu'Ovide honore par-tout de ce titre fastueux, parce qu'en effet les Romains portèrent si loin la flatterie à l'égard de cet empereur, qu'ils n'attendirent pas sa mort pour faire son apothéose et l'élever au rang des Dieux : ils l'adorèrent comme une divinité ; les poëtes surtout, comme Horace, Virgile et les autres, le déifièrent à l'envi, et ne le qualifièrent presque plus autrement dans leurs poésies.

ÉLÉGIE CINQUIÈME. (Page 266).

(1) Ovide met *unique autel où j'ai pu trouver un réfuge ;* parce que c'est d'ordinaire aux pieds des autels qu'on se réfugie, et qu'on cherche un asyle dans les périls extrêmes. Les payens avoient coutume de se réfugier aux pieds des statues de leurs Dieux, et de les tenir embrassées :

Hîc Hecuba et natæ nec quicquam altaria circum
Præcipites atrâ ceu tempestate colombæ,
Condensæ ; Divûm amplexæ simulacra tenebant ;

dit Virgile au II.e livre de l'Enéïde.

(2) Il y a dans le texte d'Ovide *Pallade* pour dire *de l'huile*, parce que l'olive étoit consacrée à la déesse Pallas; ainsi l'on dit *Bacchus* pour *le vin*.

(3) C'est par une nouvelle allégorie que le poëte appelle *un port assuré dans la tempête*, celui qu'il vient de nommer *son autel* ou *son asyle* : rien n'est plus ordinaire à Ovide que de comparer sa fortune à un vaisseau battu des flots : comme aussi l'arrêt de son exil à un coup de foudre.

(4) Notre poëte, par le mot de *census* dont il use ici, entend les biens, les rentes, ou les revenus annuels. Ce mot, dans sa signification propre, signifie *l'estimation* ou *la juste valeur des biens*, suivant laquelle on taxoit les particuliers pour la république ou pour le prince.

(5) C'est-à-dire, que peu s'en est fallu que dans le trouble où je suis en vous écrivant, je n'aie prononcé votre nom; ce que je n'ai pas dû faire, de crainte de vous attirer quelque chagrin de la part de l'empereur.

(6) Ovide se sert ici d'une métaphore prise de la navigation : quand le vent vient à manquer, il faut ramer de toutes ses forces; il exhorte donc son ami à ramer pour son service, c'est-à-dire à faire tous ses efforts secrètement pour fléchir l'empereur, jusqu'à ce qu'il puisse parler ouvertement pour lui, et se déclarer hautement; c'est ce qu'il appelle *aller à la voile et à la faveur d'un bon vent*.

(7) Ovide dit ici qu'il ne peut être sauvé de l'onde infernale, que par celui qui l'y a plongé, c'est-à-dire, par Auguste, qui, par son arrêt, l'a comme noyé; et en le rappelant de son exil, il fera comme s'il le ressuscitoit.

(8) Ce sont de ces petites froideurs ou démêlés domestiques qui arrivent souvent entre les maris et les femmes :

Ovide souhaite à son ami qu'ils ne surviennent que rarement chez lui, *Incidat in vestro rara querela toro ;* car demander que ces petits contre-temps n'arrivent jamais, c'est demander l'impossible.

ÉLÉGIE SIXIÈME. (Page 269).

(1) Ovide montre ici, par plusieurs exemples familiers, quelle est la force de l'habitude, et comment le temps vient à bout de tout, excepté de soulager ses peines, auxquelles il ne peut s'accoutumer.

(2) *Lupi* ou *Lupati* chez les Latins, signifie *le frein* ou *le mord d'une bride :* il s'appeloit ainsi, soit parce qu'il étoit fait en forme de dents de loup, soit parce qu'il étoit fort rude et fort inégal : d'autres dérivent ce mot d'un instrument de fer crochu et tortueux appelé *loup*, parce qu'il a la figure d'une dent de loup.

(3) Ovide, par la bête indienne, désigne l'éléphant, parce que c'est dans l'Inde que cet animal, si renommé dans sa docilité, est le plus d'usage. C'est ce qui a fait dire à Virgile, *India mittit ebur*, l'Inde fournit l'ivoire, parce que l'ivoire est la dent de l'éléphant, qu'on appelle en terme de négocians, *du morphil.*

(4) C'est ainsi que les poëtes comptent les années par les moissons et les vendanges, pour marquer l'été et l'automne ; il veut donc dire qu'il y a deux ans qu'il est en exil.

(5) Ovide prévoit qu'il n'a pas long-temps à vivre ; cependant comme il écrivoit ceci dans la seconde année de son exil, il lui restoit encore cinq années de vie, puisqu'il ne mourut qu'à la fin de la septième de son exil.

(6) Nous avons déjà parlé de l'habillement de ces peuples Sarmates, qui consistoit principalement dans un casaquin attaché à une longue culotte, le tout de peaux de bêtes mal apprêtées, et encore tout hérissées de poil.

(7) Ovide étoit également choqué des objets présens, c'est-à-dire, de la vue de ces barbares dont il étoit environné, qu'affligé de l'absence de mille objets dont il étoit privé; Rome, sa femme, ses amis, etc.

ÉLÉGIE SEPTIÈME. (Page 272).

(1) Ovide comptoit deux ans de séjour à Tomes, lieu de son exil : cependant il s'en falloit beaucoup que ces deux années ne fussent complètes; puisqu'il n'en étoit qu'au mois de Février de la seconde année, et qu'il n'étoit parti que quatorze mois auparavant, ayant été exilé en Octobre, et étant parti à la fin de Novembre; il passa tout le mois de Décembre en voyage.

(2) C'est au mois de Février que le soleil se trouve dans le signe du Zodiaque, appelé *des Poissons*, après avoir passé dans celui du Capricorne et du Verseau, qui sont les trois mois d'hiver : il étoit donc vrai qu'Ovide avoit passé deux hivers à Tomes, mais non pas encore deux étés, n'étant alors qu'au printemps où le soleil venoit le revoir pour la seconde fois.

(3) Les anciens, après avoir plié leurs lettres, les passoient à un fil, puis ils y imprimoient leur cachet. Plaute, dans sa comédie intitulée *des Bacchides*, introduit Chrisal, qui, pour écrire et cacheter une lettre, ordonne qu'on lui apporte un poinçon, de la cire, des tablettes, et un fil de lin.

(4) On raconte que cette Méduse, l'une des Gorgones, fille de Phorcus et d'une baleine, ayant été violée par Neptune dans le temple de Minerve, cette Déesse en fut si irritée, qu'elle changea les cheveux de cette fille en serpens, parce que c'étoit sur-tout par sa belle chevelure qu'elle avoit plu au Dieu de la mer. D'autres disent que Méduse fut une des plus belles femmes de son temps, et qu'elle se glorifia surtout de ses beaux cheveux, osant se préférer à Minerve, qui, pour la punir de sa vanité, lui changea les cheveux en serpens, et les attacha à son égide ou bouclier; quiconque regardoit cette tête, étoit aussi-tôt pétrifié.

(5) Scylla, fille de Nisus, roi de Mégare, fut métamorphosée en monstre marin, dont Virgile décrit la figure au III.e liv. de l'Enéïde, et dans sa VIII.e Eclogue. Depuis la tête jusqu'à la ceinture, c'étoit une très-belle femme; le reste étoit composé de têtes de chiens qui aboyoient sans cesse contre elle.

(6) La Chimère étoit un monstre composé d'une tête de lion, d'un corps de chèvre, et des pieds de dragon. Bellérophon, monté sur le cheval Pégase, la combattit et la tua. Ce qu'il y a de vrai dans cette fable, c'est qu'il y eut en Lycie une montagne appelée *la Chimère*, dont le sommet étoit habité par des lions, le milieu par des chèvres, et le bas par des serpens; et Bellérophon ayant rendu cette montagne habitable, donna occasion de croire qu'il avoit tué ce monstre qu'on disoit vomir des flammes, parce qu'il s'y étoit formé un volcan d'où il sortoit des flammes, comme du mont Etna en Sicile.

(7) Ce qui donna lieu à cette fable des Centaures, c'est que les premiers hommes qui parurent montés sur des chevaux,

furent pris par des peuples grossiers pour des monstres composés de l'homme et du cheval.

(8) Justin écrit que cette fable fut inventée, parce qu'il y eut trois frères si étroitement unis ensemble, qu'ils sembloient n'avoir qu'une même ame en trois corps. D'autres, content que Chrisaor, roi d'Ibérie, eut trois fils fort braves, qui furent chefs de trois corps d'armée, avec lesquels ils attaquèrent conjointement Hercule, qui les mit en fuite et leur enleva un riche bétail.

(9) C'étoit un chien à qui les poëtes donnent trois têtes, et le font gardien des portes d'enfer.

(10) Le Sphinx, selon la fable, fut un monstre composé de la tête et du sein d'une femme, entés sur un corps de lion : il se tenoit ordinairement sur le haut d'un rocher dans le chemin de Thèbes, d'où il proposoit à tous les passans une énigme, promettant à celui qui la devineroit, de lui faire épouser la reine Jocaste, et d'être roi des Thébains; mais ceux qui ne devinoient pas l'énigme, étoient précipités du haut du rocher. Œdipe la devina, et aussitôt le monstre se précipita lui-même : Œdipe épousa Jocaste sa mère, et devint roi. Pausanias a écrit que ce Sphinx étoit une fille bâtarde de Laïus, qui fut si courageuse, qu'on la surnomma *la Lionne;* elle attaqua Œdipe dans un combat naval, et elle en fut vaincue.

(11) Ces harpies, dont la principale se nommoit *Celeno*, étoient encore une espèce de monstre dont parle Virgile au III.e liv. de l'Enéïde. Quelques-uns ont feint que c'étoient des chiennes de Jupiter extrêmement voraces, et envoyées pour le supplice de Phinée.

(12) Gigès, selon Hésiode, fut un géant, fils du Ciel

et de la Terre, frère de Briarée ou de Cottus; on les nomma *Titans ;* ils eurent chacun cent mains et cinquante têtes : ils firent la guerre dix ans contre les fils de Saturne, et furent vaincus par les Dieux, et précipités dans le Tartare.

(13) Ce fut un monstre moitié homme et moitié taureau, et le fruit détestable de l'amour de Pasiphaé pour un taureau.

ÉLÉGIE HUITIÈME. (Page 274).

(1) Ce qu'on appeloit *soldat vétéran* ou *émérite* chez les Romains, étoit celui qui avoit rempli tout le temps du service : il étoit de vingt ans; alors on le congédioit avec une récompense proportionnée à son mérite. Lorsque ces soldats revenoient chez eux, ils avoient coutume de consacrer leurs armes à quelques Dieux, comme à Mars ou à Hercule, ou bien de les suspendre aux portes de leurs temples, ou à la porte de leur propre maison, et ils les consacroient aux Dieux domestiques appelés *Dieux Lares* ou *Dieux Pénates.*

On en usoit de même à l'égard des gladiateurs, qui étoient remerciés après un certain temps de service; alors on leur mettoit à la main une baguette de coudrier toute brute, et telle qu'elle venoit d'être coupée sur l'arbre : c'est pour cela qu'on l'appeloit *rudis*, et ceux qui la portoient *rudiarii* : de-là aussi l'expression de *rude donari*, pour *être congédié avec honneur, et remercié de ses services.*

(2) Les partisans du destin l'ont défini une vertu attachée à une certaine conjonction ou position respective des astres, indépendante de la puissance des Dieux. Selon eux, cette vertu

vertu domine sur les inclinations et la volonté des hommes, à qui elle impose une nécessité fatale. C'est pour cela que les tireurs d'horoscope observent curieusement la naissance des enfans ou le point précis de leur nativité, et prétendent lire dans les astres tout ce qui doit arriver d'heureux ou de malheureux dans le cours de la vie. On peut lire sur cela le traité de Jean Viperan sur la providence divine; il y réfute doctement toutes les rêveries de l'astrologie judiciaire.

(3) Ovide compte ici ses années par des *lustres*, qui étoient chez les Romains ce que les *olympiades* furent chez les Grecs : un lustre étoit de cinq ans; ainsi dix lustres faisoient cinquante ans. Il y a pourtant des savans qui prétendent avec raison que le lustre ne comprenoit que quatre ans complets et la cinquième année commencée; mais il est permis aux poëtes de n'être pas si scrupuleux sur le calcul des années. Quoi qu'il en soit, il est constant qu'Ovide étoit dans sa cinquantième année, commencée depuis le mois de Mars, lorsqu'il fut exilé : car il étoit né le 20 de Mars, l'an 611 de Rome, 43 ans avant l'ère-chrétienne, et fut exilé à la fin de novembre 762.

(4) Les oracles de Delphes et de Dodone furent célèbres dans l'antiquité payenne; ceux de Delphes se rendoient par l'organe des prêtres d'Apollon; et ceux de Dodone par les chênes de la forêt de ce nom.

(5) On voit ici dans Ovide des sentimens bien opposés : quelquefois il exagère beaucoup la clémence d'Auguste, et s'avoue fort coupable; d'autres fois il taxe ce prince d'injustice, et dit qu'il porte la peine bien au-delà du crime: c'est la situation d'un homme malheureux qui tantôt s'humilie et s'abaisse

devant l'auteur de sa peine, et tantôt s'irrite et s'aigrit contre lui en criant à l'injustice.

ÉLÉGIE NEUVIÈME. (Page 278).

(1) Tisiphone est une des trois furies infernales ; les deux autres sont Alecton et Mégère : elles sont toujours armées de fouets et de torches ardentes pour punir les méchans.

(2) Ovide se vante ici d'avoir les mains assez longues pour porter de rudes coups à son adversaire, du lieu même de son exil.

(3) C'est-à-dire, que César, en m'exilant, ne m'a pas dépouillé du droit que tout citoyen a de se faire justice d'un médisant et d'un mal-honnête homme, qui le déchire en toute occasion sans ménagement et sans sujet : il insinue qu'il s'en fera justice par lui et par ses amis.

(4) Auguste est toujours le Dieu et le Jupiter d'Ovide, et l'arrêt de son exil un coup de foudre parti de la main de ce Dieu. Il montre ici, par l'ingénieuse comparaison d'un chêne flétri par le feu du ciel, et qui reverdit bientôt après, qu'il espère aussi que sa fortune deviendra plus florissante que jamais, quand le temps de sa disgrace sera expiré : l'espérance de voir finir sa peine, est la dernière ressource d'un malheureux, et il ne s'en défait jamais.

(5) Ovide fait entendre ici qu'il se vengera de ce médisant par des vers satyriques ; les neuf Muses outragées dans la personne d'un de leurs plus chers nourrissons, lui prêteront des armes, et aiguiseront tous leurs traits contre son ennemi.

(6) Il appelle ici les signes du nord *secs*, *sicca*, parce

qu'ils ne se plongent jamais dans la mer par rapport à nous, et sont toujours sur notre horison.

(7) Le poëte se promet que ses vers contre ce médisant, étant répandus dans toutes les parties du monde, et passant à la postérité, ils le couvriront d'infamie en tous lieux et en tout temps, et qu'ils éterniseront sa honte.

(8) Le poëte dit qu'il n'a point encore pris ses *cornes :* les cornes sont le symbole de la force; la force des poëtes est dans leurs vers; la plume est leur épée : il veut donc dire qu'il n'a point encore pris ni plume, ni encre, ni papier, pour se venger.

(9) Le cirque étoit le lieu où l'on représentoit les combats des gladiateurs, de taureaux, et de toutes sortes de bêtes féroces. Ovide dit donc que le cirque n'est point encore ouvert, mais que déjà le taureau s'exerce au combat : il se compare ici à ce taureau, et dit qu'il n'en est pas encore venu aux mains avec son adversaire, mais que tout ce qu'il a dit jusqu'ici n'est qu'un prélude.

ÉLÉGIE DIXIÈME. (Page 280).

(1) Il est étonnant qu'Ovide affecte encore ici la qualité de chantre *des tendres amours*, lui qui condamne en cent endroits ses poésies amoureuses, comme des folies de jeunesse, et qu'il voudroit n'avoir jamais faites; mais il est bien difficile à un père si tendre de renoncer à des enfans si chéris.

(2) Ce fut une ville assez considérable dans l'ancienne Italie, capitale de la contrée des Péligniens; aujourd'hui elle est du royaume de Naples dans l'Abruse, avec titre de principauté, appartenante à la maison Borghèse. Il est dit ici qu'elle

étoit située à 90 milles de Rome ; aujourd'hui, à peine en compte-t-on 70 milles ; ce qui fait juger que les milles de l'ancienne Italie étoient moins longs que ceux de l'Italie moderne.

(3) Ce furent les consuls Hirtius et Pansa, qui périrent tous deux en combattant, proche Modène, contre Marc-Antoine, qui avoit été déclaré ennemi du peuple romain. Ceci arriva l'an 710 ou 711 de Rome, 42 ou 43 ans avant Jésus-Christ : quelques-uns marquent le jour de la naissance d'Ovide au 20 de Mars, et d'autres au 21.

(4) Il dit cela, parce que de son temps, des soldats et d'autres gens de basse naissance, qui avoient bien servi Jules-César et Auguste, furent faits chevaliers ; ce qui avoit un peu avili cet ordre : aussi dit-il, *si cependant on peut compter cela pour quelque chose.*

(5) Ces fêtes de Minerve ou de Pallas, déesse de la guerre, s'appeloient *Quinquatries*, parce qu'on les célébroit durant cinq jours, depuis le 13 des calendes d'Avril, ou le 20 de Mars. Le premier jour, on s'abstenoit de sacrifices sanglans, parce que c'étoit le jour de la naissance de la déesse ; les quatre autres on immoloit des victimes, et on faisoit des combats de gladiateurs, qui ne se faisoient pas sans effusion de sang. Ovide naquit donc le 12 des calendes d'Avril, ou le 21 de Mars.

(6) C'étoit à l'âge de 17 ans qu'on quittoit la robe d'enfance, nommée *prætexta*, pour prendre la robe virile, appelée *toga*, beaucoup plus ample et plus large que l'autre, pour marquer qu'on devenoit plus libre et plus maître de ses actions ; on l'appeloit encore *pure*, *pura*, parce qu'elle étoit toute unie, et non pas serrée par des bandes de pourpre, comme la robe

d'enfance : *Tempore quo primùm vestis mihi tradita pura est*, dit Catulle. On donnoit cette robe aux enfans de condition dans les fêtes de Bacchus, révéré sous le nom de *pater liber*, au 16 des calendes d'Avril, qui répond à notre 17 de Mars.

(7) L'habit des sénateurs étoit une longue robe de pourpre, parsemée de clous d'or plus ou moins larges; c'est ce qu'on appelle *latus clavus*, *laticlave*. Non-seulement les sénateurs, mais encore les fils de sénateurs, ou même de chevaliers romains, pouvoient porter le laticlave depuis 17 ans jusqu'à l'âge des sénateurs, qui étoit 25 ans: alors ceux qui entroient dans l'ordre des sénateurs continuoient à porter le laticlave; ceux qui n'y étoient pas admis portoient seulement l'angusticlave. Quelques commentateurs prétendent que le laticlave n'étoit point parsemé de clous d'or, mais de pièces d'étoffe de pourpre en forme de tête de clou, à-peu-près comme nos arlequins.

(8) Comme il y avoit à Rome plusieurs sortes de triumvirs, les uns appelés *Capitales*, les autres *Nocturni*, et les autres *Monetiles*, on ne sauroit dire desquels étoit Ovide: on juge par ce qu'il dit ensuite, que ce n'étoit pas des plus considérables et des plus employés.

(9) C'est ce qu'il appelle *la Cour*, *Curia* : il avoit pour lors 25 ans, et il auroit pu être admis parmi les sénateurs; mais il fut effrayé des obligations attachées à cette dignité; et il paroît que de lui-même il se dépouilla des ornemens qui lui étoient propres, et se contenta de ceux des moindres charges: c'est ce qu'il exprime par les mots *clavi mensura coacta est*, la mesure des clous de ma robe fut retrécie; et il se contenta de l'angusticlave. On remarque cependant que les chevaliers romains portoient aussi le laticlave aux jours de cérémonies.

(10) Æmilius Macer étoit un poëte natif de Vérone; outre ses poëmes dont on parle ici, il continua le poëme d'Homère, qu'il poussa jusqu'à la fin de la guerre de Troye.

(11) Ce poëte étoit natif d'Umbrie, grand imitateur des poëtes grecs Philétas et Callimaque; il se nomma lui-même le *Callimaque latin*.

(12) Le premier chanta la guerre de Thèbes en vers héroïques, comme le témoigne Properce; Bassus ou Battus fut un poëte lyrique, suivant le rapport de Crinitus, qui cite sur cela Pétrone; il ne reste rien de ces deux poëtes.

(13) Horace étoit né 22 ans avant Ovide; c'étoit un des excellens poëtes du temps d'Auguste; les beaux ouvrages qui nous restent de lui ont immortalisé son nom, et seront toujours généralement estimés pendant qu'on aura quelque goût pour la poésie latine. Ovide lui donne l'épithète de *numerosus*, *nombreux*, *cadencé*, *harmonieux*, parce que ses vers lyriques étoient faits pour être chantés : il dit aussi que ses vers étoient élégans et châtiés, *culta*.

(14) Tous les siècles ont reconnu Virgile pour le prince des poëtes latins, et seul comparable à l'Homère des Grecs. Ovide ne pouvoit l'avoir vu que fort vieux, et lui fort jeune.

(15) Tibulle mourut jeune, et les destins avares, dit Ovide, l'enlevèrent trop tôt à sa tendre amitié; il s'en consola par une belle élégie qu'il fit à sa louange.

(16) Cornelius Gallus fut fort cher à Virgile, et sa X^e églogue lui fut adressée; il reste quelques élégies sous son nom; mais on les tient pour supposées : Fabius lui trouvoit un style trop dur et peu naturel.

(17) Les Romains célébroient avec bien des cérémonies le jour qu'on leur faisoit le poil pour la première fois. On voit dans Suétone que le jeune Néron célébra ce jour-là par des

jeux publics, et qu'il conserva ce premier poil dans une boîte d'or garnie de perles d'un grand prix, et qu'enfin il le consacra à Jupiter Capitolin.

(18) Quelques savans ont cru que c'étoit Julie, petite-fille d'Auguste, qu'Ovide chanta sous le nom de sa Corinne.

(19) C'est-à-dire, qu'Ovide sortoit à peine de l'enfance, et n'avoit guère plus de 15 à 16 ans lorsqu'il épousa sa première femme. Il en eut trois successivement : il fit divorce avec les deux premières, l'une à cause de son peu de naissance et de sa stérilité, et l'autre à cause de son humeur incompatible : il vécut long-temps avec la troisième qui, soutint courageusement les disgraces de son mari, et lui demeura fort attachée jusqu'à la mort.

(20) Il y a bien de l'apparence que cette fille, nommée *Pérille*, étoit de sa troisième femme.

(21) On trouve assez souvent dans les anciens poëtes certains traits qui marquent que plusieurs d'entre eux nioient absolument ou doutoient fort de l'immortalité de l'ame : Lucrece entre autres s'est efforcé de prouver que l'ame périssoit avec le corps; mais ses preuves sont si frivoles, qu'elles méritent plus le mépris que la peine de les réfuter. Properce ne paroît pas avoir été de ce sentiment, lorsqu'il a dit :

Sunt aliquid manes, lœthum non omnia finit;
Luridaque evictos effugit umbra rogos.

(22) Ce redoutable sénat étoit, selon la fable, composé de trois juges, qui sont Minos, Eaque et Rhadamante : Pluton, en qualité de souverain des enfers, jugeoit en dernier ressort.

(23) C'étoit à Pise, ville du Péloponnèse en Elide, au pied du mont Olympe, que l'on célébroit au commencement de

chaque cinquième année, les jeux olympiques, si fameux dans toute la Grèce, et qui furent une célèbre époque pour compter les années : on y couronnoit les vainqueurs d'une branche d'olivier. Ovide marque ici, en comptant cinq ans complets par chaque olympiade, qu'il avoit alors 50 ans, Ciofanus y ajoute sept mois et vingt-un jours.

FIN DES NOTES DU QUATRIÈME LIVRE.

LES ÉLÉGIES D' OVIDE.

LIVRE CINQUIEME.

ÉLÉGIE PREMIÈRE.

Où il fait le caractère de ce livre, et demande grace pour lui comme pour les autres.

Voici encore, ami lecteur, un cinquième livre (1) des *Tristes*; je vous prie de le joindre aux quatre autres que j'ai envoyés à Rome, datés des rivages gétiques. Il est du même style que les premiers, et tout conforme à l'état présent de ma fortune: vous n'y trouverez rien de badin et de plaisant, tout s'y ressent de la triste situation où je suis: rien n'est plus déplorable que ma situation présente; rien aussi de plus sérieux et de plus lugubre que mes vers. Quand j'étois jeune, j'ai fait des poésies de jeune homme; le style en étoit léger et galant: ma fortune étoit alors des plus riantes; tout rioit aussi dans mes écrits: cependant je me repens bien aujourd'hui de les avoir mis au jour. Depuis ma chûte et le renversement de ma fortune, je ne chante plus que mes malheurs; je suis

moi-même et l'auteur et le triste sujet de mes vers.

De même qu'un cygne languissant (2) au bord du Caïstre, dit-on, chante sa mort d'une voix défaillante ; ainsi, moi relégué sur les rivages Sarmates, j'annonce mon trépas par des chants funèbres. Mais si quelqu'un cherche ici des poésies badines et amoureuses, je l'avertis d'avance, qu'il ne lise point ces vers : il peut s'adresser ailleurs, par exemple, chez Gallus, qui lui conviendra beaucoup mieux ; chez Properce, si doux et si gracieux dans son langage ; chez Tibulle, cet esprit si poli et si galant ; et chez tant d'autres, dont les noms et les ouvrages sont aujourd'hui fort à la mode : plût au ciel que je n'eusse pas été moi-même de ce nombre. Hélas ! pourquoi ma muse s'est-elle émancipée à des jeux criminels ? Mais enfin c'en est fait ; j'ai porté la peine de ses saillies indiscrètes.

Ce fameux chantre de l'amour (3) est maintenant confiné au fond de la Scythie, sur les tristes bords de l'Ister. Du reste, j'ai engagé tous les poëtes (4), mes confrères, à ménager mieux que moi leur réputation, en ne traitant que des sujets communs, qui intéressent le public sans blesser personne.

Mais si quelqu'un s'avise de me dire : pourquoi toujours d'une voix plaintive ne nous chantez-vous

que des airs tristes et lamentables ? A cela je réponds, ce que j'ai souffert est bien plus triste encore ; il est naturel à tout malheureux de se plaindre.

Au reste, ce n'est ni de génie, ni avec art que je compose les vers que je chante dans le récit de mes infortunes ; le sujet seul rend quiconque ingénieux. Ce que je raconte ici n'est qu'un léger crayon de mes tourmens. Heureux celui qui peut compter ses peines ; les miennes sont innombrables : autant qu'il y a d'arbres dans les forêts, de grains de sable sur les bords du Tibre, et de brins d'herbe au champ de Mars ; autant ai-je enduré de maux. Comme ils sont sans nombre, ils seroient aussi sans remède, si je n'avois recours à mes livres et au doux amusement de la poésie.

Mais quoi ! cher Ovide, me direz-vous, ne finirez-vous jamais vos plaintives Elégies ? Je les finirai, quand mes peines finiront ; ma fortune en décidera. Jusqu'ici elle a été pour moi une source intarissable de plaintes bien amères : ou plutôt ce n'est pas moi qui parle, c'est ma douleur, c'est le cri de mon malheureux destin qui se fait entendre. Rendez-moi, vous qui parlez, rendez-moi ma femme et ma patrie qui me sont si chères l'une et l'autre ; qu'on fasse renaître la joie dans mon cœur et sur mon front ; que la

fortune cesse de me persécuter, et que la mienne soit la même qu'elle fut autrefois.

Pour cela, que la colère de l'invincible César s'appaise : alors on verra couler chez moi des vers pleins d'allégresse ; non de cette joie folle et badine qui n'éclata que trop dans mes premiers écrits, mais d'une joie grave et modeste que mon prince puisse approuver lui-même. Je ne demande que quelque adoucissement à mes peines ; seulement qu'on me délivre de cette Barbarie, et de la vue de ces Gètes impitoyables que je ne puis souffrir. Autrement, que doit-on attendre de ma lyre? que des sons tristes et lugubres qui annoncent mon trépas : elle est montée à ce ton ; elle n'en peut prendre d'autre.

Mais vous auriez pu, me dira-t-on, souffrir vos maux dans le silence, et dévorer vos chagrins sans en rien dire. Quoi vous, ami, qui parlez ainsi, voulez-vous qu'on souffre de cruels tourmens sans gémir, et les plaies les plus sensibles, sans laisser échapper quelques larmes ?

Le cruel Phalaris permit bien à ces misérables, qu'il enfermoit dans un bœuf d'airain, de se plaindre, de pousser de longs mugissemens par l'organe de ce bœuf que Pérille inventa.

Si le fougueux Achille ne s'irrita point contre Priam, qui, les larmes aux yeux, réclamoit le

corps de son fils Hector, pourquoi, plus cruel qu'aucun ennemi, entreprenez-vous d'étouffer mes soupirs et mes pleurs ?

Lorsque le fils de Latone (5) perça de ses flêches les enfans de Niobé, il ne condamna point les larmes de cette mère infortunée. C'est une consolation dans un mal nécessaire, de pouvoir en parler et s'en plaindre ; c'est ce qui fait qu'on entend gémir sans cesse la plaintive Progné (6) et l'inconsolable Alcyone : c'est aussi pour cela que Philoctète (7), du fond d'un antre profond, faisoit retentir de ses cris lamentables les rochers de Lemnos. Une douleur réprimée nous étouffe : le cœur alors palpite au-dedans avec des convulsions étranges, et la douleur en devient plus violente. Laissez-lui donc un libre cours, ami lecteur ; plaignez-moi plutôt, au lieu de m'accabler de reproches.

Laissez-là tous mes livres, si ce qui me console vous importune. Mais non, il n'y a rien dans ces livres qui puisse choquer personne ; et mes écrits n'ont été funestes qu'à leur auteur. Cependant ils ont bien des défauts, je l'avoue ; mais qui vous force à les lire ? Si vous avez été trompé dans l'espérance d'y trouver quelque chose de meilleur, qui vous défend de les rejeter ? ce n'est pas moi qui vous condamne à les lire. Si pourtant on daigne jeter les yeux sur les pièces

que j'envoie de ce pays, on conviendra qu'elles ne sont pas plus barbares que le lieu d'où elles partent.

Rome ne doit pas me mettre en compromis avec ses poëtes : je puis bien passer pour homme d'esprit parmi des Sarmates. Enfin je n'ambitionne point ici la gloire de bien écrire, ni cette brillante renommée qui pique si fort les beaux esprits dans leurs travaux littéraires : tout mon but, en écrivant, est de ne pas me laisser mourir de chagrin et d'ennui. Cependant si quelqu'un de mes ouvrages vient à se lancer malgré moi dans les lieux qui leur sont interdits, j'ai assez rendu compte au public de ce qui m'engage à écrire. Si vous me demandez encore, chers amis, pourquoi je vous adresse ces livres, c'est qu'à quelque prix et de quelque manière que ce soit, je veux être avec vous dans Rome.

ÉLÉGIE II.

Ovide à sa femme.

D'où vient, chère épouse, que quand il vous vient quelque nouvelle lettre du Pont, vous pâlissez d'abord, et que vous ne l'ouvrez qu'en tremblant. Rassurez-vous, ne craignez point; je me porte assez bien: ce corps autrefois si foible et si délicat, se soutient à merveille, et s'est endurci à force de souffrances; ou plutôt n'est-ce pas que j'ai tant souffert, qu'il ne me reste plus rien à souffrir ? Cependant mon esprit est bien malade, il ne s'est point fortifié avec le temps; il est toujours au même état: des plaies que j'ai cru qui se fermeroient à la longue, sont toujours aussi vives que le premier jour. Les petits maux, il est vrai, se guérissent avec le temps, mais les grands maux s'augmentent.

Philoctète nourrit près de dix ans une plaie empoisonnée (1). Télephe seroit mort consumé d'un ulcère (2) incurable, si la main qui le blessa ne l'eût guéri. Ainsi moi, si je ne suis coupable d'aucun crime, j'ai droit d'espérer que celui qui m'a blessé me guérira; et que satisfait d'une partie de ma peine, il voudra bien m'épargner

l'autre (3) : quand même il diminueroit de beaucoup mes souffrances, il y en auroit encore assez de reste ; la moitié de mon mal vaut bien le tout d'un mal ordinaire.

Autant que les bords de la mer ont de coquillages (4), que les plus beaux parterres ont de fleurs, que les pavots portent de graines ; autant que les forêts nourrissent de bêtes fauves, qu'il nage de poissons dans les eaux, ou qu'il vole d'oiseaux dans les airs : autant y a-t-il de maux qui m'accablent ; et si j'entreprenois de les compter, je compterois plutôt les gouttes d'eau qui sont dans l'Océan.

Car pour ne rien dire des tristes aventures de mes voyages de terre et de mer, et de tant de mains menaçantes que j'ai vu tournées contre moi, prêtes à me donner la mort ; une terre barbare à l'extrêmité du monde, toujours environnée d'ennemis cruels, est mon triste séjour. Cependant, oserois-je le dire ? comme mon crime n'est pas un crime capital (5), et qu'il n'y a point eu de sang répandu dans ma querelle, il est à présumer que si vous preniez pour moi tous les soins (6) que vous devriez prendre, je sortirois bientôt d'ici. Le Dieu sur qui toute la grandeur romaine est si solidement établie, a souvent usé de clémence envers ses ennemis jusque dans le sein de la victoire. Pourquoi craindre où tout

est

est à espérer ? pourquoi balancer ? Présentez-vous à lui, et priez-le ; rien au monde n'est comparable à la bonté de César.

Misérable que je suis, que ferai-je, si tout m'abandonne, jusqu'à mes plus proches ; et si vous-même, chère épouse, brisez l'aimable joug qui nous unit ensemble ? Où irai-je, et où trouver quelque ressource dans mes malheurs ? Me voilà comme un vaisseau sans ancre et qui flotte à tout vent. Que César en pense tout ce qu'il voudra (7), quelqu'odieux que je lui sois, je cours à son autel, ce sera mon asyle, je l'embrasserai étroitement ; l'autel ne rebute personne. Ainsi donc, banni loin de Rome, j'ose encore implorer le Dieu protecteur de cette grande ville ; si néanmoins il est permis à un homme d'adresser la parole au plus grand des Dieux.

Souverain maître de l'empire, vous dont la conservation nous répond du soin que les Dieux ont de Rome ; vous qui êtes la gloire de la patrie, la source et l'image vivante de la félicité publique ; vous enfin dont la grandeur égale celle du monde que vous gouvernez : puissiez-vous long-temps séjourner sur la terre, malgré les vœux de tout le ciel qui vous appelle à lui. Mais hélas ! épargnez-moi, je vous supplie, ne me faites pas sentir toute la pesanteur de votre bras : quand vous m'aurez déchargé d'une partie de

mes peines, il en restera encore assez pour expier ma faute.

Il est vrai que dans votre plus grande colère, vous avez usé de modération ; vous m'avez laissé la vie ; on ne m'a ôté, ni le titre, ni les droits de citoyen romain ; on n'a point accordé ma dépouille à d'autres, et votre édit contre moi ne me qualifie point du nom odieux d'*homme proscrit.* J'avois tout lieu d'appréhender ces funestes effets de votre colère, parce que je croyois les avoir bien mérités ; mais vous ne m'avez pas puni dans toute la rigueur qu'elle vous inspiroit.

Cependant, c'est par votre ordre, qu'après avoir traversé les vastes mers de la Scythie, je suis aujourd'hui confiné dans le Pont, sur les rivages affreux de l'Euxin, et au fond du septentrion. Ce qui m'afflige le plus, n'est pas d'habiter un climat si sauvage, ni une terre toujours sèche et aride par le froid pénétrant qui la durcit : ce n'est pas non plus de me trouver seul au milieu d'un peuple grossier où la langue latine est ignorée, et dont le langage barbare n'est qu'un jargon (8) de mots grecs et gétiques : ce qui me désespère, c'est d'être environné d'ennemis toujours en armes contre leurs voisins, et de ne pouvoir leur opposer que de foibles murailles. Cependant on fait ici quelquefois la paix : mais on ne peut guère s'y fier ; et la place où je suis enfermé, est toujours en guerre ou dans la crainte d'y être.

Ainsi donc, dussé-je être englouti dans le goufre de Caribde, ou précipité dans les eaux du Styx, dévoré par les flammes du mont Etna, ou submergé dans les flots du détroit de Leucade: que m'importe? pourvu que je sois transféré hors de cet affreux pays. Il est vrai que ce seroit toujours en exil, et dès-lors un grand mal pour moi: aussi je ne demande pas de cesser d'être malheureux, mais seulement de l'être un peu moins, et plus en sûreté.

ÉLÉGIE III.

Le poëte, dans un jour de fête consacré à Bacchus, implore l'assistance de ce dieu.

BACCHUS, voici le jour, si je ne me trompe, où les poëtes ont coutume de célébrer (1) votre fête avec grand appareil : ils se couronnent de fleurs; ils chantent les louanges de cette douce liqueur dont vous êtes le père. Je me souviens que de mon temps j'y faisois bien ma partie, et que vous aviez sujet d'être assez content de moi.

Mais, hélas! que mes destins sont changés! aujourd'hui, relégué au fond du Nord, j'habite précisément ce coin de terre où la Sarmatie confine avec le pays des Gètes.

Moi qui, autrefois, ai mené une vie si tranquille, dans d'agréables études, au milieu du charmant cercle des muses; maintenant exilé de ma patrie, après avoir souffert tout ce qu'on peut souffrir, tant sur terre que sur mer, je me trouve ici environné du bruit des armes que les cruels Gètes font sans cesse retentir à mes oreilles.

Mais soit que le hasard ou la colère des Dieux, ou la parque inhumaine qui présida à ma naissance, aient attiré sur moi tant de malheurs;

n'auriez-vous pas dû, grand Dieu, déployer toute votre puissance en faveur d'un poëte qui s'est tant de fois couronné de lierre, et signalé dans vos jours de fêtes? Quoi donc? un Dieu ne peut-il jamais changer ce que les parques, maîtresses du destin (2), ont une fois prononcé? Non, sans doute: vous-même, qui, par votre mérite éclatant, avez su vous frayer un chemin jusqu'au ciel, vous n'y êtes parvenu qu'après de longs et de pénibles travaux (3).

Non, vous n'avez pas été, non plus que moi, citoyen oisif et tranquille de votre patrie: vous avez pénétré jusqu'au Strimon (4), presque toujours couvert de neige, et jusque chez les Gètes, nation féroce et indomptable; puis vous avez traversé la Perse, bien au-delà du Gange (5), ce fleuve si large et si long dans son cours, enfin, toutes les eaux où le noir indien se désaltère. Telle étoit votre destinée; et les parques qui présidèrent à votre double naissance, le prédirent jusqu'à deux fois en filant la trame de vos jours.

Ainsi moi, s'il est permis à un mortel de s'appliquer les exemples des Dieux, ainsi moi, un sort cruel me poursuit et m'accable. On ne m'a guère plus épargné que cet audacieux que Jupiter foudroya devant Thèbes, pour avoir parlé insolemment (6) contre sa divinité: cependant vous n'avez pu apprendre qu'un poëte avoit été

frappé de la foudre, sans vous ressouvenir du triste sort de Sémelé votre mère (7), et sans en être sensiblement touché.

Vous pouvez encore, jetant les yeux sur les poëtes assemblés pour célébrer vos sacrés mystères, dire fort à propos : il y a quelqu'un de mes bons serviteurs qui manque ici. Ami Bacchus, secourez-moi ; et qu'en récompense tous les ormeaux soient chargés de vigne (8), et chaque vigne chargée de grappes toutes pleines de ce jus qui fait vos délices. Que la jeunesse folâtre des satyres se joigne à vos bacchantes (9), et que tout retentisse de cris de joie à votre honneur ; mais, au contraire, puissent les os de Licurgue (10), qui, toujours la hache à la main, coupoit vos vignes, puissent-ils être tellement pressés les uns sur les autres sous la terre, qu'ils en gémissent de douleur. Je souhaite encore que l'ombre impie du malheureux Penthée (11) ne soit jamais sans quelque nouveau tourment ; et qu'au contraire la couronne de votre chère Arianne (12) brille éternellement dans le ciel, qu'elle efface, par sa splendeur, tous les astres qui l'environnent.

Venez, ô le plus beau des Dieux (13), venez adoucir mes peines; souvenez-vous que je suis du nombre de vos plus chers favoris : il règne, dit-on, un commerce perpétuel entre les Dieux;

que le dieu Bacchus tâche donc d'appaiser le dieu César.

Et vous, chers compagnons, aimable troupe des poëtes, faites tous, la coupe à la main, cette même prière pour moi : et que l'un de vous, après avoir prononcé à haute voix le nom d'Ovide, mette bas sa coupe trop détrempée de ses larmes ; puis parcourant des yeux tous les conviés, qu'il dise en soupirant : où est Ovide notre confrère ? hélas ! qu'est-il devenu ?

Ainsi donc, si j'ai mérité votre estime par un procédé toujours obligeant ; si je n'ai jamais offensé personne en censurant ses écrits ; si j'ai toujours respecté les ouvrages des anciens, sans faire tort aux modernes qui, à mon avis, ne leur en cèdent guère : puissiez-vous ne faire désormais que des vers qui soient avoués d'Apollon, et qu'au moins mon nom soit quelquefois cité parmi vous avec éloge : c'est ce que vous pouvez faire, chers amis, en toute liberté, sans qu'on y trouve à redire.

ÉLÉGIE IV.

A UN DE SES AMIS.

Il fait parler sa lettre, qui déplore ses malheurs ; conçoit de bonnes espérances pour l'avenir, fondées sur les bons offices de cet ami.

Je suis une lettre partie des mains d'Ovide (1), et datée des rives du Pont-Euxin ; j'arrive en cette ville, bien fatiguée d'un long voyage par terre et par mer.

Mon maître m'a dit, les larmes aux yeux : va voir Rome, puisqu'il t'est permis de la voir ; hélas, que ton sort est heureux au prix du mien ! C'est aussi en pleurant qu'il a tracé ces lignes ; et ce n'est point à la bouche qu'il a porté son cachet (2) pour me fermer, c'est à ses joues baignées de larmes.

Si quelqu'un demande quelle est donc la cause de ses chagrins, qu'il demande aussi qu'on lui montre le soleil (3) en plein midi ; il faut que cet homme soit bien aveugle : sans doute il ne voit pas aussi les feuilles dans les forêts, les

herbes dans les prairies, ni les eaux qui coulent dans les plus grands fleuves. Il doit s'enquérir de même avec surprise (4) pourquoi Priam s'affligea de la perte d'Hector, et pourquoi Philoctète atteint d'une flèche empoisonnée, en gémit de douleur. Plût au ciel que mon maître ne fût pas réduit à déplorer (5) ses malheurs, et encore plus ce qui en est la cause : il souffre pourtant toute l'amertume de son sort, et il ne refuse point le frein comme un cheval indompté. Mais il espère que la colère du Dieu qu'il a offensé, ne durera pas toujours; bien persuadé, quoi qu'on en dise, que sa faute n'est point un crime : il est le premier à exalter la clémence de ce Dieu, dont il est, dit-il lui-même, un bel exemple. S'il possède encore les biens qu'il a hérités de ses pères, avec la qualité de citoyen romain, il confesse qu'il n'en est redevable qu'à sa bonté, aussi-bien que de la vie.

Au reste, je puis vous assurer, cher ami de mon maître, si vous voulez m'en croire, qu'il n'aime personne plus cordialement (6) que vous : il vous appelle tantôt son cher Patrocle, tantôt son cher Pylade, son Thésée, son Euriale : il ne souhaite pas plus de revoir sa patrie, et tant d'autres objets si chers dont il est privé avec elle, qu'il desire de vous voir; le miel le plus ex-

quis (7) lui paroît moins doux que les paroles qui coulent de votre bouche.

Souvent aussi en soupirant, il rappelle à sa mémoire ce temps où il voudroit que la mort l'eût prévenu : il se souvient que lorsque tout le monde fuyoit sa disgrace subite comme une espèce de contagion, et qu'on n'approchoit pas plus de chez lui que d'un lieu frappé de la foudre ; il n'y eut que vous, avec deux ou trois autres amis, qui lui demeurâtes fidèles : et quoique dans un si cruel moment il parût tout interdit, il remarqua fort bien ce qui se passoit, et que vous ne fûtes pas moins frappé de son infortune que lui-même ; il répète souvent vos paroles, et rappelle l'état où il vous vit.

Ce visage si triste et si abattu, ces gémissemens redoublés, ce torrent de larmes répandues dans son sein, ces secours empressés, et tous ces soins si obligeans qui n'épargnoient rien pour consoler un ami, lorsque vous étiez vous-même inconsolable : enfin rien ne lui échappe de ce que vous fîtes alors ; et il proteste avec serment que, soit qu'il vive ou qu'il meure, il s'en souviendra toujours.

Il en jure par sa tête (8) et par la vôtre qui ne lui est pas moins chère, que tôt ou tard il saura récompenser avec usure tant de bon offices,

et que vous n'aurez pas perdu vos peines (9). Seulement ne vous découragez point; soyez constant à protéger un pauvre fugitif : ce n'est pas lui qui vous en prie, il vous connoît trop bien pour en douter : c'est moi, sa lettre, qui vous le demande très-instamment.

ÉLÉGIE V.

Sur le jour de la naissance de sa femme.

Le jour de la naissance d'une chère épouse (1), qui revient tous les ans, mérite bien que je le célèbre avec les cérémonies accoutumées. Mettons la main à l'œuvre ; offrons des sacrifices (2) comme il convient ; ainsi autrefois (3) Ulysse célébroit la naissance de sa chère Pénélope, dans des lieux peut-être fort éloignés d'elle. Oublions donc pour quelques momens nos chagrins ; que ma langue peu accoutumée depuis long-temps (4) à former d'heureux souhaits, se délie en ce jour, et me serve à mon gré ; qu'on me donne ma robe blanche (5) que je ne prends qu'une fois l'année, et qui véritablement ne me sied guère dans l'état où je suis : vîte, qu'on dresse un autel (6) de gazon verdoyant, et que sur cet autel on pose un encensoir, tout couronné de fleurs. Mon enfant, apporte de l'encens dont l'épaisse fumée s'élève jusqu'au ciel, et qu'on voie pétiller le vin dans ce feu sacré. Heureux jour, venez, je le souhaite ; quoiqu'éloigné de Rome, venez briller

agréablement à mes yeux, bien différent du jour de ma naissance.

Si quelque nouveau chagrin menaçoit cette chère épouse à mon occasion, qu'elle en soit délivrée pour toujours ; si jusqu'ici elle a essuyé de violentes tempêtes, qu'elle vogue désormais à pleines voiles sur une mer tranquille : qu'elle vive en paix dans sa maison avec son aimable fille, au milieu de sa patrie.

C'est bien assez qu'elle soit privée de ma présence, et qu'elle ne puisse être heureuse dans la personne d'un cher mari. Loin de ma femme tout autre chagrin ; qu'elle vive et qu'elle m'aime toujours, bien que séparée de moi malgré elle ; qu'elle coule doucement de longues et d'heureuses années. J'y ajouterois volontiers des miennes, si je ne craignois que par contagion mes malheureux jours ne troublassent la sérénité des siens.

Rien de certain pour l'homme dans la vie. Qui eût cru que je dusse jamais célébrer cette fète au milieu des Gètes ? Mais voyez comme la fumée de l'encens que je brûle, se porte vers l'Italie, ces lieux si chers. Quoi donc, y auroit-il quelque sentiment dans les nuages qui s'élèvent de ce feu sacré ! Mais, hélas ! tout le reste ne répond pas à mes vœux. C'est ainsi que dans un sacrifice commun (7) fait sur le même autel pour deux frères ennemis qui se tuèrent l'un l'autre,

on vit la flamme sensible à leur inimitié, se séparer en deux comme par leur ordre. Autrefois, je m'en souviens, cet événement me paroissoit impossible, et Callimaque, qui le rapporte, passoit chez moi pour un conteur de fables. Aujourd'hui je crois tout, puisque la vapeur de mon encens que j'ai observée comme un présage, a tourné du septentrion au midi, vers l'Italie.

Il est donc venu, ce jour qui m'éclaire; et sans lui dans le triste lieu que j'habite, il n'y auroit point de jour de fête pour moi.

C'est ce jour qui a produit dans une seule femme toutes les vertus des anciennes héroïnes, telle qu'une Andromaque, fille d'Eurition, et une Pénélope, fille d'Icare : avec vous, chère épouse, est née la pudeur, la probité, la fidélité conjugale. Pour les joies et les plaisirs de la vie, ils ne parurent point à votre naissance; mais le travail, la peine, les chagrins et les noirs soucis, un sort tout différent de celui que vous méritiez, enfin les justes plaintes d'une espèce de viduité plus cruelle que la mort; voilà quel fut votre cortège au jour de votre naissance. Mais consolez-vous, la vertu éprouvée par de longues traverses est le plus sûr chemin à la gloire.

Si l'infatigable Ulysse n'eût point eu d'obstacles à surmonter dans ses longs égaremens, Pénélope, il est vrai, auroit été heureuse, mais

toujours obscure et sans gloire. Si le mari d'Evadné (8) eût escaladé les murs de Thèbes sans aucun fâcheux accident, cette femme seroit peut-être inconnue dans son propre pays. Si Pélias fut père de tant de filles (9), pourquoi une seule est-elle fameuse dans l'histoire ? si ce n'est, parce qu'elle fut femme d'un mari célèbre par ses malheurs. Supposez encore qu'un autre que Protésilas (10) eût abordé le premier aux rivages Troyens, il ne seroit pas aujourd'hui mention de Laodamie.

Vous-même, chère épouse, j'ose le dire, ce tendre attachement que vous avez pour moi seroit encore inconnu au monde, suivant vos desirs, si le vent de la fortune eût toujours enflé mes voiles. Cependant fassent les Dieux et César qui doit leur être associé un jour, que les années de votre vie égalent en nombre celles du fameux Nestor (11). Dieux immortels, épargnez donc, je vous prie, non un coupable comme moi, si digne de sa peine, mais une femme innocente qui souffre mille maux qu'elle n'a jamais mérités.

ÉLÉGIE VI.

A UN AMI PEU FIDÈLE.

Qu'il faut pardonner quelque chose à des amis malheureux.

Quoi donc, vous, cher ami, en qui je mettois autrefois toute ma confiance, vous mon unique refuge, et que je regardois comme un port assuré dans la tempête, vous abandonnez votre ami, et vous vous déchargez sitôt du poids d'une amitié qui vous devient onéreuse ! Je suis un fardeau bien pesant, je l'avoue ; mais vous n'auriez pas dû vous en charger, si vous vouliez vous en défaire, et dans un temps comme celui-ci (1). Hé quoi, nouveau Palinure (2), vous abandonnez votre vaisseau au milieu des flots ? arrêtez, ne fuyez pas, et que votre fidélité du moins égale votre adresse.

Le fidèle Automedon (3) abandonna-t-il jamais dans les combats le char du grand Achille ? Jamais Podalire manqua-t-il de parole (4) à un malade, après lui avoir promis les secours de la médecine ? Il est plus honteux d'être chassé (5), que de n'être pas admis quelque part. Je veux que l'autel

l'autel qui m'a servi d'asyle (6) soit ferme sur ses pieds, sans avoir besoin d'être étayé.

D'abord vous n'avez songé qu'à me défendre comme un homme que vous aviez choisi pour votre ami : si je ne suis pas aujourd'hui plus coupable que j'étois, et que nul nouveau crime n'autorise en vous un changement si subit, sauvez-moi, je vous prie, mais sauvez encore l'honneur de votre choix. Ah ! finisse plutôt mille fois la malheureuse vie que je traîne dans ce climat sauvage, que de rien faire désormais qui puisse vous causer la moindre peine (7), et m'attirer vos mépris. Je ne suis pas encore si étourdi de mes disgraces (8), que j'en perds l'esprit. Supposez néanmoins que j'en sois réduit là, combien de fois le fils d'Agamemnon (9) en est-il venu jusqu'à charger d'injures son ami Pylade? et qui sait même si quelquefois il n'ajouta pas les coups aux injures? Cependant Pylade ne s'oublia jamais envers Oreste des devoirs d'un parfait ami.

Il n'y a rien de commun entre les heureux et les malheureux, que les déférences qu'on a pour les uns et pour les autres. On cède le pas aux aveugles (10) aussi-bien qu'aux magistrats, que la longue robe (11), les huissiers à verge, et un certain ton impérieux font respecter. Si vous ne me pardonnez rien, pardonnez quelque chose à ma triste fortune; elle ne peut être un objet d'indi-

gnation et de colère. Considérez la moindre partie de ce que je souffre ; elle passe infiniment tout ce qui donne matière à vos plaintes (12).

Autant qu'il y a de joncs qui couvrent les marais, autant que le mont Hibla (13) renferme d'essaims d'abeilles, et que les fourmis rassemblent de grains de bled dans leurs magasins sous terre; autant est grande la foule des maux qui m'environnent : croyez-moi, je souffre plus que je ne le puis dire. Quiconque ne trouve pas que ce soit assez, qu'il jette donc aussi des grains de sable sur les bords de la mer (14), qu'il sème de nouveaux épis dans les campagnes déjà couvertes de moissons, et qu'il verse de l'eau dans l'Océan. Calmez donc un peu ces noires vapeurs hors de saison, et n'abandonnez pas, au fort de la tempête, mon pauvre vaisseau.

ÉLÉGIE VII.

Réponse d'Ovide à un de ses amis, qui lui avoit demandé de ses nouvelles, et de celles du pays qu'il habitoit.

C'est précisément du lieu où l'*Ister* (1) se jette dans la mer, que je vous écris, cher ami : si vous vivez et si vous jouissez d'une santé parfaite (2), ce n'est pas un bonheur médiocre pour moi dans mon infortune. Mais puisque vous me demandez ce que je fais, et quelle est ma situation présente, quoique vous le sachiez bien sans que je le dise ; je suis malheureux, voilà toute ma réponse : je suis malheureux ; et quiconque a offensé César, ne peut manquer de l'être. De plus, vous êtes curieux d'apprendre quelle sorte de gens sont que les habitans de *Tomes*, et quel est leur caractère ; je vais vous satisfaire.

Le peuple de ce pays est mêlé de Grecs originaires (3) et de Gètes naturels ; mais le génie de la nation tient beaucoup plus de la férocité du Gète et du Sarmate, qui font le plus grand nombre. Ces gens-ci vont et viennent sans cesse à cheval par les chemins, sans avoir de demeure fixe ; il n'y en a pas un qui ne porte sur soi un

carquois (4), un arc et des flèches trempées dans du fiel de vipère. Tous ont une voix féroce, un visage farouche, qui annonce la mort à quiconque s'approche (5). Ils portent une longue chevelure et la barbe de même; la main toujours prête à frapper d'un poignard que chacun tient pendu à la ceinture. C'est parmi ces barbares, cher ami, que votre poëte, oubliant ses plus tendres inclinations, passe tristement sa vie; il ne voit et n'entend que des hommes de cette espèce et de cette figure. Plût au ciel qu'il y vive seulement, qu'il ne meure pas parmi eux, et que son ombre ne soit pas condamnée (6) à errer pour toujours dans des lieux si sauvages.

Vous me mandez que l'on chante et que l'on danse en plein théâtre au doux son de ma muse, et que mes vers y sont fort applaudis: je le crois; mais vous savez que je n'ai jamais travaillé pour le théâtre, ni brigué les applaudissemens d'un nombreux parterre. Je vous dirai pourtant que tout ce qui empêche qu'on ne m'oublie, me fait plaisir; et qu'il est bien doux à un pauvre fugitif comme moi, d'apprendre que son nom soit dans la bouche de tout le monde. Quoiqu'il m'arrive quelquefois de maudire la poésie et les muses, quand je pense aux cruels chagrins qu'elles m'ont attirés; après les avoir bien détestées, je ne puis vivre sans elles: je cours après le trait

qui m'a blessé. Ainsi, voyons-nous qu'un vaisseau grec, qui s'est brisé sur les côtes d'Eubée, ose encore voguer sur les eaux de Capharée. Cependant, je ne cherche point dans mes veilles les éloges du public, ni à me faire un grand nom dans la postérité : plût au ciel que le mien fût toujours demeuré obscur et inconnu. Je ne veux que m'amuser dans mes études et charmer mes ennuis : que puis-je faire de mieux, étant seul au milieu de ces déserts ?

Si l'on considère le lieu où je suis, il est fort désagréable, et dans tout l'univers il n'en est point de plus triste. Si je regarde les hommes, à peine ceux-ci en méritent-ils le nom ; ils ont plus de férocité que les loups les plus cruels : ils ne connoissent point de lois ; la justice chez eux le cède toujours à la force, et les droits les plus sacrés sont contraints de ployer sous l'épée meurtrière. Ils se garantissent du froid par des peaux de bêtes sans aucun apprêt, dont ils se font de larges culottes ; leur visage est couvert de longs cheveux tout hérissés. Quelques-uns d'entre eux retiennent encore certains mots de la langue grecque, mais fort défigurés par une prononciation barbare et toute gétique : il n'y a pas un homme dans tout ce peuple qui puisse prononcer un seul mot latin des plus communs.

Moi-même qui suis poëte et romain, que les muses me le pardonnent, il faut souvent que je parle *sarmate* : j'en ai honte, je l'avoue ; mais faute d'usage depuis long-temps, les mots latins ne me viennent plus qu'à peine ; et je ne doute pas que dans ce livre même il ne se soit glissé plusieurs locutions barbares, ce n'est pas ma faute, c'est celle du lieu que j'habite.

Cependant, pour ne pas perdre tout-à-fait l'usage du latin et de ma langue naturelle, je m'entretiens avec moi-même, et je répète souvent les mots dont j'avois perdu l'habitude, sans oublier même ces expressions trop vives et trop passionnées qui m'ont été si funestes dans mes ouvrages. C'est ainsi que je passe le temps, et que je tâche de me distraire l'esprit de la pensée de mes maux. Le doux charme de la poésie me fait oublier mes chagrins ; et si j'en viens à bout, ce sera pour moi un assez digne fruit de mes études.

ÉLÉGIE VIII.

Imprécation contre un mal-honnête homme qui insultoit à sa disgrace.

Quoique abattu, et quelque humilié que je sois, ô le plus méchant des hommes, je ne suis pas encore tombé si bas, que je ne me trouve de niveau avec toi, au-dessous duquel il n'y a rien. Je voudrois bien savoir qui te rend si insolent à mon égard, et pourquoi tu insultes à des malheurs qui te menacent comme moi. Quoi donc, les maux que je souffre, auxquels les animaux les plus farouches ne seroient pas insensibles, et qui pourroient leur arracher des larmes, ne te rendent pas plus doux et plus traitable ? Ne crains-tu pas les revers de la fortune toujours branlante sur la roue (1), ni les terribles menaces de cette Déesse altière ? Tremble, insensé ; la cruelle Némésis (2) punira bientôt ton audace, qui va jusqu'à fouler aux pieds mes malheureux destins.

J'ai vu un homme comme toi, qui se rioit du naufrage d'un autre, être ensuite lui-même englouti par les flots ; j'ai dit, en le voyant : jamais la mer en courroux n'a mieux fait justice d'un coupable. Tel qui autrefois refusoit à des malheu-

reux les plus vils alimens, vit aujourd'hui d'un pain mandié de porte en porte. La fortune, toujours volage, marche à pas chancelans; rien ne peut la fixer : tantôt elle montre un front gai, et tantôt un visage sévère; enfin elle n'a de consistance que dans sa propre légéreté.

Moi-même, j'ai été dans un état florissant; mais cette fleur est bientôt tombée (3) : ma prospérité n'a été qu'un feu de paille; elle a jeté quelque lueur, puis elle a passé bien vîte.

Mais afin que tu ne repaisses pas plus long-temps ton mauvais cœur d'une joie si cruelle, apprends que je n'ai pas perdu toute espérance d'appaiser le Dieu qui me poursuit; soit parce que j'ai péché sans crime, et que si ma faute m'imprime quelque tache, elle n'a rien en soi d'odieux; soit parce que du couchant à l'aurore, dans ce vaste univers qui obéit à ce Dieu, il n'est rien de si doux et de si bienfaisant que lui. Autant qu'il est indomptable par la force, autant est-il facile à se laisser fléchir par l'humble prière, à l'exemple de ces Dieux auxquels il sera un jour associé : il souffrira bien que je lui demande le pardon de ma faute, et quelque chose de plus (4).

Si dans le cours de l'année (5) tu comptes les beaux jours avec les jours sombres et nébuleux, tu en trouveras beaucoup plus de beaux que de de laids : ainsi ne triomphe pas trop de la révo-

lution de ma fortune ; pense que je puis être un jour rétabli, et que mon prince peut enfin se laisser fléchir. Alors tu me verras avec dépit faire quelque figure dans Rome, tandis que j'aurai peut-être le plaisir de t'en voir chassé pour quelque faute plus grande que la mienne. Ce sont-là, après mes premiers vœux (6) qui n'intéressent que moi, ceux que je fais immédiatement pour toi.

ÉLÉGIE IX.

Action de grace à un ami généreux et bienfaisant.

O cher ami, si vous permettiez que votre nom (1) eût place dans mes vers, on l'y verroit souvent paroître ; je vous chanterois sans cesse, ne fût-ce que pour vous marquer ma gratitude, et il ne partiroit aucun ouvrage de ma main, où votre nom ne fût écrit à chaque page.

On sauroit dans tout Rome les obligations infinies que je vous ai, s'il est vrai pourtant qu'on daigne encore me lire (2) dans une ville où je ne suis plus compté pour rien. De plus, si mes écrits pouvoient être à l'épreuve des injures du temps, le présent et l'avenir vous connoîtroient pour un homme plein d'honneur et de probité ; il n'y auroit point de lecteur savant qui ne vous bénît mille fois, et qui ne vous comblât d'éloges, pour avoir sauvé la vie à un poëte. Oui, si je vis encore, ma vie est un bien que je tiens avant tout autre de César; mais après les Dieux, c'est à vous que j'en dois rendre graces. Disons mieux : c'est au prince que je dois la vie ; mais c'est vous qui me la conservez, et qui me faites jouir du bienfait que j'ai reçu d'Auguste.

Au temps de ma disgrace, la plupart de mes amis furent effrayés de mes malheurs : quelques-uns même ne furent pas fâchés de passer pour timides (3) et pour un peu trop circonspects dans une occasion si délicate ; ils se sont contentés d'être spectateurs tranquilles de mon naufrage, sans qu'aucun ait daigné tendre la main à un malheureux (4) qui disputoit sa vie contre les flots : vous êtes le seul qui ayez rappelé des bords du Styx un homme demi-mort. Si je suis encore ici en état de vous marquer ma reconnoissance, c'est vous-même à qui j'en suis redevable. Veuillent les Dieux en récompense vous être toujours propices avec Auguste ; c'est-là le vœu que je fais pour vous du meilleur de mon cœur, et le plus étendu qui se puisse faire en faveur d'un mortel.

Voilà, si vous vouliez bien me le permettre, ce que j'exposerois au grand jour, dans des poésies assez ingénieuses ; maintenant encore, en dépit des ordres précis que je donne à ma muse de demeurer en repos, elle a bien de la peine à se contenir, pour ne pas prononcer votre nom malgré vous.

De même qu'un chien qu'on tient en laisse, fait mille efforts inutiles pour suivre une biche dont il a rencontré la trace ; ou qu'un cheval fort vif (5), avant qu'on le sorte de l'écurie, en

bat le pavé tantôt du pied, et tantôt du front: ainsi ma muse resserrée sous la dure loi que je lui impose, brûle de se répandre sur les louanges d'un nom qu'elle révère dans le silence. Cependant ne vous offensez pas ici d'un devoir de gratitude dont s'acquitte un ami : j'obéirai, ne craignez rien, j'obéirai à vos ordres; pourvu néanmoins que vous n'imputiez pas mon silence (6) à un oubli de vos bienfaits. Non, non, je m'en souviendrai toujours; et vous n'avez garde de me le défendre, tandis que je jouirai de la lumière du jour. Puisse-t-elle bientôt disparoître à mes yeux; mais tant que je respirerai, j'emploierai jusqu'au dernier soupir de ma vie à vous témoigner ma parfaite reconnoissance.

ÉLÉGIE X.

Le poëte se plaint amèrement de la longueur et de la dureté de son exil.

Trois fois les eaux de l'Ister (1) et trois fois celles du Pont-Euxin se sont couvertes de glace, depuis que je suis en ce pays; mais il me paroît qu'il y a déjà autant d'années que les Grecs en passèrent devant Troye: on diroit que le temps s'arrête, tant il marche lentement, et que l'année ne fait plus son chemin qu'à pas comptés. Il semble que le solstice (2) d'été n'abrège plus les nuits pour moi, et que l'hiver ne me donne pas des jours plus courts; la nature paroît changée à mon égard, et prolonge toutes choses avec mes peines. Est-il bien vrai que le temps s'écoule à l'ordinaire, et qu'il n'y ait que les tristes jours de ma vie qui me paroissent plus longs, depuis que j'habite les côtes de cette mer si mal nommée (3) *Pont-Euxin*, ou plutôt sur un des bras de la mer de Scythie qui est à ma gauche, et doublement sinistre pour moi.

Ici des nations innombrables qui regardent comme une chose indigne d'elles de vivre autre-

ment que de rapines, frémissent autour de nous, et nous menacent sans cesse d'une guerre cruelle. Nulle sûreté au dehors, ni guère plus au-dedans: la petite colonie où je suis renfermé (4), ne se défend que par la nature du lieu, et par quelques murailles assez basses. Lorsqu'on y pense le moins, un gros d'ennemis vient fondre tout-à-coup sur nous, comme un oiseau de proie, et a plutôt enlevé son butin qu'on ne s'en est apperçu. Souvent nous n'avons d'autres armes que quelques flèches ramassées au hasard dans les chemins, et qu'on rapporte à grande hâte à la ville, après en avoir fermé les portes.

Il n'y a donc ici que peu de gens qui osent aller cultiver la campagne; et ces malheureux, pendant qu'ils labourent d'une main (5), tiennent les armes de l'autre : les bergers, le casque en tête, chantent sur leurs pipeaux, et les timides brebis craignent moins les loups que le bruit de la guerre. Nous n'avons pour toute défense qu'une petite place assez foible : et dans le sein même de nos murs, une troupe de barbares mêlés d'anciens grecs d'origine, nous tiennent toujours en alarmes : oui, des hommes barbares sont logés ici confusément avec nous : ils occupent plus de la moitié de chaque maison; et quand on ne les craindroit pas, on ne sauroit

les voir sous leurs habits de peaux, avec de longs cheveux qui leur couvrent presque tout le corps, sans les haïr. Ceux même qui passent pour originaires de Grèce ont pris, au lieu de l'habit de leurs pays, une large culotte à la Persienne (6) : ils s'entretiennent les uns avec les autres en une langue qui leur est commune ; mais moi je ne puis me faire entendre que par des gestes et des signes ; je passe ici pour barbare, et des Gètes impertinens se rient des mots latins. Ils peuvent impunément dire de moi beaucoup de mal en ma présence : peut-être me reprochent-ils entre eux mon exil ; et, comme il arrive d'ordinaire, lorsqu'ils parlent de moi (7), ils m'observent, pour voir si j'approuve ou si je désapprouve d'un signe de tête ce qu'ils disent.

Ici c'est toujours le sabre à la main qu'on rend ou qu'on refuse justice aux plaideurs ; et souvent on se chamaille à grands coups d'épée en plein barreau. O Parque inhumaine, si j'étois né sous une étoile si malheureuse, que n'as-tu tranché le fil de ma vie dès le berceau ?

Au reste, chers amis, si je me plains d'être privé de vous et de ma patrie, si je gémis d'être ainsi condamné à vivre parmi des Scythes, il faut avouer que l'un et l'autre est un cruel tourment : j'avouerai encore, si on le veut, que j'ai bien mé-

rité d'être banni de Rome, mais non dans un lieu tel que celui-ci. Ah, que dis-je, insensé que je suis! plainte trop téméraire! je ne méritois pas de vivre, après avoir offensé le grand Auguste.

ÉLÉGIE

ÉLÉGIE XI.

A SA FEMME.

Il la console sur ce que quelqu'un l'ayant traitée de femme d'exilé, elle en avoit été extrêmement offensée.

J'APPRENDS par votre lettre, chère épouse, que quelqu'un dans la chaleur d'une querelle vous a traitée de *femme d'exilé* (1) : et vous en paroissez fort émue. Je compâtis à votre peine : ce n'est pas que la mienne me fasse honte, et que je rougisse de ma fortune ; je suis fait depuis long-temps à souffrir sans murmurer : mais ce qui me touche ici le plus sensiblement, c'est d'être un sujet de confusion à la personne du monde à qui j'en souhaite le moins ; c'est d'apprendre que vous ayez vous-même rougi de mes malheurs. Souffrez, chère épouse, et endurcissez-vous dans vos souffrances ; vous souffrîtes beaucoup plus encore, lorsque la colère du prince m'enleva d'entre vos bras.

Cependant, il faut tout dire, cet homme se trompe assurément, qui ose me qualifier d'*homme exilé* : je ne le suis point, quoiqu'il en dise ; et

la peine qui a suivi ma faute, mérite un nom moins odieux. Il est vrai que c'est pour moi une cruelle peine d'avoir offensé mon maître; et j'aurois souhaité plutôt mille fois la mort, que d'encourir sa disgrace. Enfin, s'il a fait tomber sur moi quelques traits de ses vengeances, ce n'a été que comme un orage passager qui a battu rudement mon vaisseau (2), mais il ne l'a ni brisé ni submergé, et s'il n'a pu jusqu'ici arriver au port, du moins il flotte encore sur l'eau : on ne m'a ôté ni la vie, ni les biens, ni le droit de bourgeoisie dans Rome, et j'aurois pu perdre tout cela sans injustice (3). Cependant comme il n'y a point eu de véritable crime dans ma faute, on s'est contenté de m'éloigner de ma patrie (4) : et ce Dieu ayant usé de clémence envers moi, comme à l'égard d'une infinité d'autres, il n'emploie jamais le terme d'*exilé* quand il s'agit de moi ; ma cause, selon lui, est privilégiée.

C'est donc avec justice, grand César, que je chante hautement vos louanges dans mes vers, et que j'unis mes vœux à tous ceux qui conjurent les Dieux de tenir encore long-temps les portes du ciel fermées pour vous : qu'ils permettent que vous soyez un puissant Dieu sur la terre, avant que d'aller prendre place parmi eux. Tout le peuple de concert fait les mêmes vœux pour vous; et les miens se mêlent parmi les leurs, à-peu-

près comme les eaux des fleuves vont se perdre dans la mer. Pour toi, qui que tu sois, dont ma femme se plaint si justement, cesse, je te prie, d'ajouter à mon infortune, la qualité d'*homme exilé*, qu'il t'a plu de me donner de ton chef, quoique sans doute bien à faux.

ÉLÉGIE XII.

Il montre combien il est difficile de faire des vers pendant l'exil.

Vous m'écrivez, cher ami, qu'il faut que je m'occupe agréablement à faire des vers dans ce temps déplorable de mon exil, de crainte, dites-vous, que mon esprit ne se rouille (1) faute d'exercice. Le conseil est bon, j'en conviens, mais difficile à pratiquer. Les vers, ces enfans du plaisir, veulent naître dans la joie; ils demandent un esprit tranquille : aujourd'hui ma fortune est agitée par de furieuses tempêtes, et il n'est rien de plus lamentable que mon sort; c'est vouloir que Priam applaudisse aux funérailles (2) de ses enfans, ou que Niobé chante et danse (3) en voyant périr toute sa famille à ses yeux.

Relégué seul au bout de l'univers, parmi des Gètes impitoyables, m'est-il libre, à votre avis, de m'occuper de mes malheurs ou de mes études? Quand on supposeroit dans un corps aussi foible que le mien, un cœur plus ferme que le chêne, tel que fut, dit-on, celui du fameux Socrate (4), accusé dans Athènes par l'indigne Anitus; croyez-moi, toute la philosophie du monde succomberoit à une disgrace pareille à la mienne : la colère

d'un Dieu est plus puissante que toutes les forces humaines. Ce vieillard qu'Apollon même honora du nom de *sage* (5) par excellence, n'auroit jamais pu rien écrire dans l'état où je suis. Quand j'en viendrai jusqu'à oublier ma patrie, jusqu'à m'oublier moi-même, et à éteindre tout sentiment de ce que j'ai perdu par mon exil, la seule crainte des périls qui me menacent, m'interdiroit tout ouvrage de poésie qui demande du repos.

Je suis ici dans un lieu environné d'ennemis sans nombre : d'ailleurs, un esprit qui a langui long-temps dans l'inaction, s'engourdit en quelque manière, et perd beaucoup de sa vivacité : le champ le plus fertile qu'on laisse en friche, ne produit rien que des ronces et des épines. Un cheval qu'on a tenu long-temps à l'écurie, sans exercice, ne peut plus galopper, et reste toujours après les autres qu'on a eu soin d'exercer : de même une barque qui a été long-temps sans être mise à l'eau, se pourrit enfin et s'entrouve de toutes parts. Ainsi moi qui n'ai jamais été qu'un auteur assez médiocre, je désespère d'en venir même au point où j'étois : mes longues souffrances ont énervé mon esprit; et il a beaucoup perdu de son ancienne vigueur. Cependant j'ai souvent voulu prendre la plume et les tablettes en main, comme je le fais à présent, dans

le dessein de jeter quelques vers sur le papier; mais, chose étrange! ce que j'écrivois n'étoit pas des vers, ou du moins c'étoit des vers tels quels, comme ceux que vous voyez ici, tout conforme au temps et au lieu où se trouve le poëte.

Enfin, il faut avouer que l'amour de la gloire agit puissamment sur l'esprit, et le rend fertile en invention : ainsi moi, pendant que le vent de la fortune enfla mes voiles, je fus enchanté de l'éclat d'une grande réputation : à présent je ne suis plus dans une situation assez heureuse pour être fort épris de l'amour de la gloire, et je souhaiterois de bon cœur n'être connu de personne.

Est-ce donc parce que quelques-unes de mes pièces ont d'abord assez bien réussi, que vous me conseillez de ne pas ralentir mes succès? Mais, ô Muses! permettez-moi de le dire, c'est vous qui avez été la première cause de mon exil : de même que Pérille, inventeur du taureau d'airain, fut justement puni de son ouvrage; ainsi moi j'ai porté la peine de mes propres écrits. Que n'ai-je alors renoncé pour jamais à la poésie! J'aurois dû sagement ne me pas rembarquer sur cette mer après mon naufrage.

Mais si par une ardeur insensée je reviens encore à des études qui m'ont été si funestes, c'est peut-être que je me flatte de trouver ici de grands secours. Point du tout; rien moins que cela : je

n'ai pas seulement des livres, ni personne que je puisse consulter au besoin, ou qui comprenne un seul mot à ce que je dis. Tous ces lieux ne retentissent que de mots barbares, que de voix féroces, et d'horribles cris de Gètes : moi-même il me semble que j'ai désappris à parler latin ; mais en récompense je parle assez bien gète ou sarmate. Cependant, à dire vrai, ma muse ne peut s'abstenir de versifier : j'écris donc, et aussi-tôt après je jette au feu tout ce que j'ai fait ; tel est le sort de mes écrits.

Il faut pourtant de nécessité que je fasse toujours quelques vers, je ne puis m'en défendre ; mon penchant m'entraîne : mais ce qui parvient jusqu'à vous des foibles productions de mon esprit, n'est que quelques morceaux de poésies échappés aux flammes par hasard ou par adresse. Plût au ciel que ce maudit *Art d'aimer* qui m'a perdu quand j'y pensois le moins, fût aussi réduit en cendres.

ÉLÉGIE XIII.

Ovide fait d'ingénieux reproches à un ami sur ce qu'il négligeoit de lui écrire.

Du fond des rivages gétiques, Ovide à son ami, salut; si cependant on peut envoyer ce qu'on n'a pas.

La maladie dont mon esprit est atteint, s'est communiquée au corps comme une espèce de contagion, afin qu'il n'y eût en moi aucune partie saine ni exempte de douleur. Depuis plusieurs jours je suis tourmenté d'un violent mal de côté; ce sont sans doute les froids excessifs d'un long hiver qui m'ont causé cette maladie. Toutefois, si vous vous portez bien, cher ami, je puis dire qu'une partie de moi-même est en santé. Car enfin dans les débris de ma fortune, je n'ai point trouvé d'autre appui que vous.

Après m'avoir donné des gages certains de l'amitié la plus tendre, vous y ajoutez une protection constante et toujours attentive à mes intérêts. Mais vous avez tort, ne vous en déplaise, de ne me pas écrire plus souvent; il ne manque rien à vos actions (1), et vous me refusez des

paroles : prenez-y garde, je vous prie; corrigez cet unique défaut : alors semblable à un beau corps où l'on ne voit point de tache (2), il n'y aura plus rien à redire en vous.

Je vous blâmerois bien davantage, si je ne croyois qu'absolument il se peut faire que vos lettres ne m'aient pas été rendues, quoiqu'elles me fussent adressées. Fasse le ciel que ma plainte soit injuste et téméraire, lorsque je vous accuse de m'avoir oublié : non, il n'est pas permis de penser qu'un ami aussi solide que vous puisse être inconstant. L'absynthe manquera plutôt dans le Pont, et le thym sur le mont Hibla (3) dans la Sicile, que la fidélité dans votre cœur. Quelque malheureuse que soit ma destinée (4), elle ne le sera jamais jusqu'au point d'être oubliée d'un ami tel que vous. Effacez donc jusqu'au moindre soupçon de cette faute, et que ce qui n'est pas vrai ne soit pas même vraisemblable (5).

Autrefois, vous le savez, nous passions les jours entiers à nous entretenir ensemble : qu'aujourd'hui de fréquentes lettres portent et reportent (6) nos entretiens secrets, ensorte que la main et le papier fassent l'office de la langue; mais de crainte qu'il ne paroisse que je me défie

de vous (7) sur cet article ; qu'il suffise de vous en avoir averti dans ce peu de vers. Adieu donc, cher ami, portez-vous bien (8), c'est ainsi qu'on finit chaque lettre, et pour cela que votre sort soit tout différent du mien.

ÉLÉGIE XIV.

A SA FEMME.

Il lui promet de l'immortaliser pour prix de sa fidélité.

O chère épouse (1), qui m'êtes plus chère que moi-même, vous voyez combien je vous ai donné de marques éclatantes de mon estime dans ces livres. Quelque chose que la fortune (2) puisse m'enlever, vous serez toujours célèbre dans mes écrits : pendant qu'on me lira, on lira aussi vos vertus, et vous ne périrez pas toute entière dans les flammes du bucher. Quoique vous soyez à plaindre par les infortunes d'un mari, dont vous sentez le contre-coup, il se trouvera plus d'une femme qui enviera un jour votre destinée ; elle vous estimera heureuse d'avoir eu part à mes malheurs.

Quand je vous aurois comblée de richesses, je ne vous aurois pas plus donné que j'ai fait ; l'ombre d'un riche mort n'emporte rien avec soi : je vous ai assuré une gloire immortelle : est-il au monde un don plus précieux (3) ? Ce n'est pas aussi un honneur médiocre pour vous d'être aujourd'hui l'unique soutien de ma maison : vous devez encore être bien glorieuse des illustres témoignages

que vous rend un époux qui ne peut se taire sur vos louanges ; et afin qu'on ne m'accuse pas d'outrer les choses, persévérez constamment, ne vous démentez point ; sauvez-moi, si vous le pouvez, mais sauvez aussi la foi que vous m'avez jurée.

Pendant que j'étois sur un bon pied dans Rome, notre réputation a été sans tache : elle s'est encore fort bien soutenue dans ma disgrace ; mais voici le temps où toute votre vertu doit paroître avec éclat. Il est aisé à une femme d'être sage, quand elle n'a point occasion de faillir, et que rien en elle ne s'oppose au devoir : mais lorsqu'un Dieu fait gronder son tonnerre sur la tête d'un mari ; si une femme alors ne l'abandonne pas pour se dérober à la tempête, c'est un miracle de vertu et de fidélité conjugale.

Mais qu'elle est rare cette vertu, qui ne connoît point de récompense qu'elle-même (4) ; qui toujours indépendante des caprices du sort, demeure ferme et inébranlable dans l'adversité. S'il en est une pareille au monde, et qu'on demande combien doit durer et jusqu'où s'étendra sa renommée, qu'on sache qu'il en sera parlé dans tous les siècles à venir ; et si l'on a égard au lieu, elle passera au-delà des bornes de l'univers.

Vous voyez comme la fidélité inviolable de Pénélope (5) est devenue célèbre dans les âges les plus reculés, et que l'on chante encore aujourd'hui par-tout le nom de l'illustre femme

d'Admette, et de la vertueuse épouse d'Hector, et d'Evadné, cette héroïne qui se précipita dans le bucher de son mari; et enfin de la fameuse Laodamie, femme de Protésilas, qui le premier des Grecs s'élança de son vaisseau sur les rivages de Troye. Je ne demande point votre mort, mais votre amour, et une fidélité à toute épreuve.

C'est à cela uniquement que j'attache votre gloire; et en vérité ce que je vous demande n'est pas bien difficile. Au reste, ne croyez pas que si je vous donne cet avis, c'est que je m'imagine que vous en ayez besoin : non, sans doute; mais j'imite ceux qui mettent à la voile un vaisseau qui va déjà fort bien à la rame, et je vous avertis de pratiquer ce que vous pratiquez déjà parfaitement. Mes avis sont des louanges, et je vous exhorte à bien faire ce que vous faites déjà si bien.

FIN DU CINQUIÈME LIVRE.

NOTES

SUR LE CINQUIÈME LIVRE.

ÉLÉGIE PREMIÈRE. (Page 313).

(1) Ce livre paroît fait et ajouté aux autres après coup ; il fut envoyé à Rome en 765, dans la troisième année de l'exil d'Ovide ; il demande la même indulgence pour lui que pour les quatre autres, attendu qu'il est écrit du même lieu et du même style.

(2) C'est une opinion généralement reçue chez les poëtes, que le chant du cygne est très-doux et très-mélodieux, particulièrement dans sa vieillesse et aux approches de la mort ; mais c'est plutôt une agréable fiction qu'une vérité, puisque l'expérience y est contraire. Lucien le nie formellement dans son livre *des Cygnes* ou *de l'Ambre*. Le Caïste est un fleuve d'Asie où il se trouve une grande quantité de cygnes : quelques-uns le confondent avec le *Méandre*.

(3) C'est une ironie qu'Ovide fait ici de lui-même à la honte de l'amour, dont il se qualifie *le chantre*, et qui l'a si mal recompensé de tant de jolis vers qu'il a faits à son honneur.

(4) Ovide, en plus d'un endroit de ses *Tristes*, exhorte fortement ses confrères en poésie de devenir sages à ses dépens, en n'écrivant que sur des sujets communs qui soient intéressans, mais qui n'offensent personne, tels que les guerres ou étrangères ou civiles : il se flatte ici de le leur avoir persuadé.

(5) Niobé, reine de Thèbes, eut d'Amphion son mari, sept fils et autant de filles : sa fécondité lui inspira de l'orgueil, et

elle osa se préférer à Latone, qui n'avoit eu que deux enfans, Diane et Apollon. Cette mère, offensée de sa rivale, engagea Apollon à la venger; et ce Dieu fit périr toute cette nombreuse famille en un jour, les perçant de ses flèches les unes après les autres aux yeux de leur mère ; elle fut ensuite changée en rocher, d'où il découloit sans cesse des gouttes d'eau, qu'on feignit être les larmes de Niobé. Voyez notre poëte au VIe livre de ses Métamorphoses.

(6) On a déjà dit ailleurs comment Progné, fille de Pandion, roi d'Athènes, et femme de Thérée, roi de Thrace, fut changée en hirondelle, dont les cris plaintifs expriment sa douleur de la mort du petit Hys son fils. . . . On voit, au livre XI des Métamorphoses, les vœux que fit Alcione pour l'heureux retour de Ceix, son mari, et sa douleur inconsolable lorsqu'elle apprit qu'il avoit péri dans un naufrage.

(7) On a déjà dit comment Philoctète s'étant blessé d'une des flèches d'Hercule, fut abandonné des Grecs dans l'isle de Lemnos.

ÉLÉGIE DEUXIÈME. (Page 319).

(1) On a déjà dit ailleurs que Philoctète, fils de Péante, fut blessé d'une flèche empoisonnée, dont Hercule lui avoit fait présent, et que sa plaie devint si infecte, que la flotte grecque, n'en pouvant plus supporter la puanteur, le jeta en passant dans l'isle de Lemnos.

(2) Thélèphe, fils d'Hercule et roi de Mysie, fut blessé de la lance d'Achille, et ne put être guéri que de la rouille de la même lance.

(3) Le poëte dit qu'il tirera une goutte d'eau d'un vaste Océan de douleur : l'hyperbole m'a paru trop forte pour notre langue ; j'ai tâché de l'adoucir. Ovide prétend donc

que ses maux sont infinis; et que si Auguste veut bien les diminuer, il ne fera que tirer une goutte d'eau de la mer.

(4) Ces sortes de comparaisons ou d'hyperboles tirées des choses infinies en nombre, sont très-familières aux poëtes, et ont de l'agrément; mais elles reviennent trop souvent dans Ovide; si elles étoient un peu plus rares, elles en seroient plus précieuses.

(5) Ovide répète cent fois que son crime n'a été ni un meurtre ni un assassinat; et il paroît ici désigner une conspiration qui fut faite contre Auguste, dans laquelle il proteste hautement qu'il n'est point entré.

(6) Le poëte, après avoir marqué ailleurs qu'il n'avoit guère d'espérance de retour que dans les sollicitations et les prières de sa femme, semble aujourd'hui la taxer d'un peu d'indifférence, et de s'être relâchée de sa première ardeur pour ses intérêts.

(7) C'est le sens de ce mot *viderit*. Ovide, en homme désespéré, va se jeter au pied des autels du Dieu même qu'il a offensé et qui le punit : il est résolu d'implorer encore une fois sa miséricorde, quelque chose qu'il en arrive.

(8) Ovide nous apprend que le langage des habitans de la petite ville de Tomes où il étoit exilé, n'étoit qu'un jargon mêlé de mots grecs et gétiques. Il a déjà dit ailleurs qu'une colonie grecque étoit passée en ce pays : il n'est donc pas surprenant que ces peuples eussent retenu quelques mots de la langue primitive, qui, mêlés avec ceux du pays, faisoient un langage particulier, mais fort rude et fort grossier.

ÉLÉGIE TROISIÈME. (Page 328).

(1) Apollon n'étoit pas le seul Dieu des poëtes; ils lui avoient associé

associé Bacchus, parce que l'enthousiasme poétique est une espèce d'ivresse et de fureur sacrée, telle que celle dont les prêtres de Bacchus étoient agités : c'est pourquoi ils avoient coutume de célébrer les fêtes de ce Dieu avec autant de solemnité que celles d'Apollon ; mais avec cette différence, qu'ils se couronnoient de lierre au lieu de laurier, et qu'ils faisoient des libations de vin sur ses autels.

(2) Les payens reconnoissoient un destin, auquel les Dieux même étoient assujettis ; et Jupiter s'en plaint au livre IX des Métamorphoses. Ainsi, à parler juste, les parques n'étoient pas maîtresses du destin, mais maîtresses et administratrices de ses arrêts : quelquefois aussi on les représente gravant les décrets de Jupiter sur des lames ou des tables d'airain, et alors ces décrets étoient censés irrévocables.

(3) Diodore de Sicile, au livre III de son histoire, décrit les voyages de Bacchus. Ce prétendu Dieu naquit à Thèbes, où il inventa, dit-on, plusieurs arts utiles au genre humain : voulant en faire part au monde entier, et bien mériter de toutes les nations, il entreprit de longs voyages, et parcourut tout l'univers alors connu, enseignant aux peuples tout ce qu'il savoit de bon. Enfin, il assembla une armée, à la tête de laquelle il pénétra jusqu'aux Indes et à l'extrêmité de l'Asie : après avoir subjugué les Indiens, qui d'abord le méprisèrent, il parvint jusqu'au bord de l'Océan, où il planta deux colonnes assez près du Gange ; elles témoignent qu'il avoit pénétré jusqu'aux extrêmités de la terre habitable du côté de l'Orient ; c'est par-là qu'il mérita les honneurs divins.

(4) C'est un fleuve entre la Thrace et la Macédoine, qui coule du mont Æmus. L'on remarque que cette région est

beaucoup plus froide qu'on ne le croit communément, et qu'il y tombe en certain temps beaucoup de neige. Horace l'appelle aussi *Æmonia nivalis.*

(5) Pline, au livre VI, chapitre 18, nous apprend que la source de ce grand fleuve est presqu'aussi inconnue que celle du Nil : on croit communément qu'elle est dans les montagnes de la Scithye, et que ce fleuve est grossi par dix-neuf petites rivières qui s'y perdent et n'en font qu'une; dans les endroits où il est le moins large, son lit a au moins 8 milles de largeur, et 20 brasses de profondeur. Sénèque compte dans l'Inde 60 fleuves et 118 nations différentes. On appelle ici l'Indien *decolor*, parce que ces peuples ont le teint fort basanné et presque noir, bien qu'ils ne soient pas de race nègre.

(6) C'est Capanée, l'un des sept capitaines que Polinice mena devant Thèbes, qui fut si vain qu'il osa mépriser le maître des Dieux : il fut foudroyé lorsqu'il mettoit le pied à l'échelle pour monter à l'escalade. Le poëte Stace, au liv. III de la Thébaïde, rapporte les discours impies qui attirèrent sur lui le feu du ciel : si nous en croyons ce poëte, ce ne fut pas contre Jupiter, mais contre Apollon et la prêtresse de Delphes, qu'il proféra ses prétendus blasphêmes.

(7) Cette mère de Bacchus ne put soutenir l'ardeur du foudre que Jupiter tenoit à la main, lorsqu'il la vint voir dans tout l'appareil de sa majesté, ainsi qu'elle l'avoit souhaité par une vanité de femme, et elle fut consumée du feu de ce foudre; mais Jupiter sauva le petit Bacchus qu'elle portoit dans son sein, et il l'enferma dans sa cuisse jusqu'au terme ordinaire de neuf mois; ce qui fait attribuer une double naissance à Bacchus. Voyez le III.e livre des Métamorphoses. Ce Dieu a plusieurs noms selon ses diverses qualités; il se nomme *Bacchus*, *Liber*, *Licæus*, *Bromius* et *Dionysius.*

(8) C'est encore la coutume en Italie de marier la vigne avec l'ormeau; l'un sert d'appui à l'autre, et la vigne serpente autour de l'ormeau.

(9) Les Bacchantes étoient des femmes furieuses qui célébroient les orgies ou fêtes de Bacchus: il y en eut qui accompagnèrent ce Dieu dans l'expédition des Indes. On y joint aussi des Satyres, parce que ces Dieux étoient fort amis de Bacchus et du vin.

(10) Le législateur *Lycurgue* étoit grand ennemi du vin, qu'il regardoit comme une espèce de poison qui troubloit la raison, et il ordonna qu'on arrachât toutes les vignes; c'est pourquoi Ovide prononce ici contre Lycurgue la plus terrible imprécation qu'on puisse faire contre un homme mort; c'étoit que ses os ne fussent point couchés mollement et à l'aise dans le tombeau, mais entassés et pressés les uns sur les autres.

(11) Ce Penthée fut un roi de Thèbes qui voyant les Thébains se couronner de lierre pour aller au-devant de Bacchus, le leur défendit, et poussa l'insulte contre ce prétendu Dieu, jusqu'à ordonner qu'on l'arrêtât et qu'on le lui amenât enchaîné; il fut depuis déchiré et mis en pièces sur le mont Cithéron par sa propre mère et par sa tante maternelle, qui célébroient les orgies. Les poëtes ont feint qu'il fut précipité dans le Tartare, où il est cruellement tourmenté.

(12) Bacchus épousa Arianne, fille de Minos et de Pasiphaé, que Thésée avoit abandonnée dans l'isle de Naxe: il en eut six enfans; et après sa mort, la couronne qu'elle avoit portée durant sa vie, fut placée entre les astres; et c'est cette constellation qu'on appelle encore aujourd'hui *la couronne d'Arianne.*

(13) On peint ordinairement Bacchus, aussi bien qu'Apol-

lon, avec un visage de femme, une grande chevelure, et dans la plus vive jeunesse.

ÉLÉGIE QUATRIÈME. (Page 328).

(1) Ovide paroît avoir fort aimé cette figure, qui personnifie les choses inanimées, et qui leur fait parler raison, quoiqu'elles en soient dépourvues : nous l'avons vu ailleurs faire parler son livre, aujourd'hui c'est sa lettre qu'il met sur la scène comme un personnage parlant.

(2) C'étoit un usage chez les anciens, comme encore aujourd'hui, de porter son cachet à la bouche, et de l'humecter un peu avant que de l'imprimer sur la cire, afin qu'il ne s'y attachât pas trop. Ovide, au lieu de cela, porte le sien à ses joues toutes baignées de larmes, sa bouche se trouvant desséchée par la douleur. On appelle ici un cachet *gemmam*, parce que le cachet des personnes de qualité étoit d'ordinaire une perle gravée.

(3) La disgrace d'un homme tel qu'Ovide, avoit trop fait d'éclat dans le monde pour qu'elle fût ignorée; c'est pourquoi sa lettre parlant ici en son nom, paroît indignée de ce qu'on lui demande quelle peut être la cause d'une aussi grande douleur que celle de son maître, puisque cette cause est plus claire que le jour.

(4) En effet, il falloit être bien ignorant pour ne pas savoir ce qu'Hector étoit à Priam, et pourquoi il pleuroit la mort d'un fils si fameux par ses exploits : il en est de même des malheurs d'Ovide, que personne ne pouvoit ignorer dans Rome.

(5) Sa conscience lui reproche d'avoir pu déplaire à un

aussi bon maître et aussi grand prince qu'Auguste ; cela seul est un assez grand supplice pour lui : ainsi il est dans un état où non-seulement il doit pleurer ses malheurs, mais encore plus la cause de ses malheurs. Quelques commentateurs blâment ce distique, comme entortillé, et cette version irrégulière, *talis status esset in illo*, pour *esset in tali statu*.

(6) Ovide revient à son ami, et sa lettre l'assure qu'il n'aime personne plus que lui ; qu'elle a été souvent témoin de toute son amitié, par les noms tendres qu'il lui donne des plus fameux amis de l'antiquité : tels que furent Patrocle, fils de Ménétius, à l'égard d'Achille ; Pylade à l'égard d'Oreste ; Thésée pour Pirithoüs, et Euriale envers Nisus.

(7) Les poëtes se servent souvent de la métaphore du miel, pour exprimer la douceur de l'amitié ; celui de l'Attique étoit le plus estimé et du meilleur goût. Plaute donne le nom de *miel* aux plus tendres amis, *mel meum*, *melliculum meum*.

(8) Les anciens, tant Grecs que Romains, avoient coutume de jurer par ce qui leur étoit le plus cher et le plus respectable : on voit Hécube dans la Troade de Sénèque, jurer par sa patrie, par son mari et ses enfans ; dans Virgile, au livre IX de l'Enéïde, Ascagne jure par sa tête, *Per proprium caput, et per quod pater ante solebat*. Voyez Brisson sur les formules des anciens sermens.

(9) Ovide, pour exprimer ceci, use d'une façon de parler proverbiale ; il ne souffira pas, dit-il, que vos bœufs labourent les sables de la mer.

ÉLÉGIE CINQUIÈME. (Page 332).

(1) On a déjà dit ailleurs que le nom de Dame, *Domina*, dont use encore ici Ovide, étoit en usage chez les Romains,

comme en France, pour signifier une femme de condition et maîtresse d'un assez gros domestique. Ovide célèbre donc ici le jour de la naissance de sa Dame, et fait pour elle mille souhaits heureux.

(2) Le sacrifice a été de tout temps et chez tous les peuples un acte de religion, tant à l'égard des Dieux auxquels il étoit offert, que par rapport aux hommes pour qui on l'offroit.

(3) Ulysse, revenant du siége de Troye, erra dix ans sur diverses mers avant que d'arriver en l'île d'Itaque, son petit royaume. Sa femme, Pénélope, recherchée par plusieurs rivaux, sut éluder adroitement leurs poursuites, et lui demeura toujours fidelle dans son absence. Ovide présume qu'Ulysse ne manqua pas de célébrer tous les ans, quelque part qu'il fût, le jour de la naissance de son illustre épouse.

(4) *Lingua favens adsit;* c'étoit une formule usitée dans les sacrifices, aussi-bien que *favete linguis*, pour exhorter les assistans, non pas à garder absolument le silence, comme l'a prétendu faussement Servius, sur le mot du V.[e] livre de l'Enéïde, *ore fàvete omnes;* mais à s'abstenir de toutes paroles profanes et à ne former que des souhaits heureux.

(5) C'étoit en signe de joie qu'on prenoit une robe blanche au jour de sa naissance : le blanc chez les Romains étoit la couleur de joie, comme le noir étoit la couleur de deuil.

(6) C'étoit au Génie ou Dieu tutélaire de la maison, que cet autel étoit dédié.

(7) On touche ici en passant un trait singulier de l'histoire tragique des deux frères Thébains, Etéocle et Polinice, fils d'Œdipe et de Jocaste, qui, ne pouvant se résoudre à régner chacun une année tour-à-tour, se firent l'un à l'autre une cruelle guerre, qui ne se termina que par un duel fameux,

où ces deux frères ennemis implacables se tuèrent l'un l'autre à la vue des deux armées. On mit ensuite leurs corps sur un même bûcher ; mais la flamme qui en sortit, se sépara en deux, et leurs cendres se divisèrent de même, comme s'ils avoient encore été irréconciliables après leur mort.

(8) C'est Capanée, dont on a déjà parlé plus d'une fois, qui fut foudroyé en escaladant les murs de Thèbes, pour avoir insulté Apollon, selon le poëte Stace; et selon d'autres, Jupiter même.

(9) On nomme parmi les filles de ce roi de Thessalie, *Astéropée*, *Autonoé* et *Alceste* : cette dernière seule a immortalisé son nom, pour s'être dévouée à la mort à la place d'Admette son mari, afin d'accomplir l'oracle, qui répondit qu'Admette guériroit d'une maladie mortelle, si quelqu'un de ses proches vouloit bien se dévouer à la mort pour lui; sa femme, Alceste, accepta la condition proposée, et accomplit l'oracle par sa mort. Elle est l'héroïne d'une tragédie qui passe pour être d'Euripide.

(10) Ce capitaine grec, comme on l'a déjà dit, sauta le premier à terre lorsque l'armée des Grecs aborda devant Troye; mais à peine eut-il touché le rivage, qu'il fut tué : sa femme, Laodamie, en conçut tant de douleur, qu'elle ne voulut pas lui survivre, et se brûla dans le même bucher que lui. On a déjà parlé de cette héroïne en amour conjugal, sur la Ve Elégie du livre premier.

(11) Les années de Nestor, pour marquer une longue vie, étoient passées en proverbe chez les anciens poëtes. Homère, livre premier de l'Iliade, dit qu'il avoit rempli deux générations. Ovide, au livre XII des Métamorphoses, lui fait dire qu'il avoit vécu deux cents ans, et qu'il commençoit le troisième siècle :

Annos bis centum, nunc tertia vivitur ætas.

ÉLÉGIE SIXIÈME. (Page 336).

(1) C'est particulièrement dans le temps de l'adversité, que les vrais amis font preuve de fidélité :

Tempore sic duro est inspicienda fides.

(2) Ce Palinure étoit le pilote du vaisseau d'Enée, comme on le voit aux III.e et V.e livres de l'Enéïde. Ovide appelle donc ici son ami, *le Palinure* ou *le pilote de son vaisseau*, parce qu'il aime à représenter sa fortune sous l'image d'un vaisseau en pleine mer, dont le salut dépend d'un habile pilote; et d'abord il déclare qu'il a toujours regardé cet ami comme un port assuré dans la tempête.

(3) Si nous en croyons Homère au livre XVII de l'Iliade, Automédon ne fut pas seulement un excellent cocher d'Achille, mais encore un brave soldat, qui signala souvent sa valeur dans les combats.

(4) Podalire et Machaon, tous deux fils d'Esculape, et fameux médecins comme lui, vinrent au siége de Troye, avec trente vaisseaux grecs : ils eurent place parmi les principaux officiers de cette flotte, comme on le peut voir dans la revue qui en est faite au II.e livre de l'Iliade.

(5) Ovide s'applique ici à lui-même cette sentence, par rapport à son ami. De même, dit-il, qu'il est plus honteux d'être chassé d'un lieu où l'on étoit entré, que de n'y être point reçu ; aussi il auroit été moins honteux pour moi de n'être point admis au nombre de vos amis, que d'en être exclu.

(6) Cet autel est son ami : il veut qu'il soit ferme et inébranlable dans son amitié.

(7) *Stringantur pectora*, qui puisse blesser votre cœur le

moins du monde ; c'est de même que *leviter lædantur* : *perstringantur* est ce que nous appelons *effleurer*.

(8) Il n'est pas extraordinaire que les grandes disgraces, particulièrement si elles sont subites et imprévues, fassent tourner la tête et perdre l'esprit. Cicéron s'exprime ainsi : *Mentem mihi à sede et loco dimotam esse.*

(9) C'est Oreste, qui, agité de ses furies, en vint jusqu'à charger d'injures son ami Pylade ; mais Pylade, loin de s'en offenser, en eut compassion, et ne cessa point de l'aimer.

(10) Ovide prouve ici, par une comparaison ingénieuse, qu'on doit user d'indulgence envers un ami malheureux, et même un peu troublé d'esprit par ses disgraces; qu'il faut lui pardonner beaucoup de fautes qui peuvent lui échapper en cet état, manque d'attention ; et enfin avoir de la déférence pour lui, à-peu-près comme on en a pour les aveugles, auxquels on cède le pas dans une rue, de crainte de les heurter, comme on le cède aux magistrats les plus respectables.

(11) La robe des magistrats, appelée *prætexta*, étoit longue et large, à-peu-près comme aujourd'hui ; elle étoit bordée de pourpre par le bas. Quelques-uns de ces magistrats étoient précédés d'huissiers ou licteurs, qui portoient des faisceaux de verges, et en tenoient une à la main pour écarter le peuple, qu'ils apostrophoient d'un ton fier et impérieux.

(12) Il paroît ici que l'ami d'Ovide s'étoit plaint de lui, mais pour un sujet si léger, qu'il ne mérite pas d'entrer en comparaison avec la moindre partie des peines qu'il souffre, qui pouvoient bien l'excuser, s'il avoit manqué en quelque chose à son devoir.

(13) C'étoit une montagne en Sicile, abondante en thym et

en serpolet, et autres herbes odoriférantes, qui attirent en ce lieu un grand nombre d'essaims d'abeilles.

(14) Il faut avouer qu'Ovide n'épargne pas les hyperboles pour exagérer les maux qui l'accablent dans son exil ; il les multiplie à tel point, qu'il en devient presque fastidieux.

ÉLÉGIE SEPTIÈME. (Page 339).

(1) Ce fleuve est le Danube, qui alors se nommoit *Ister ;* Ovide lui donne ici l'épithète de *latus*, large, parce qu'il se décharge dans la mer par sept canaux qu'on appelle aujourd'hui *les bouches du Danube.*

(2) Cela se rapporte au *si vales, bene est,* formule ordinaire des Romains, par où ils commençoient ou finissoient leurs lettres. Nous apprenons de Pline le jeune, dans la première lettre du livre XI, que les empereurs ou les généraux d'armée écrivant au sénat, mettoient d'ordinaire à la tête de leurs lettres, les lettres initiales de ces mots : *Si vos, liberique vestri bene valetis, patres conscripti, ego exercitusque valemus.*

(3) On a déjà dit, sur la neuvième Elégie du livre III, que des colonies grecques avoient été transplantées à Tomes, et s'étoient mêlées avec les Gètes ou Sarmates naturels du pays ; mais ces derniers y dominoient pour le langage et pour le reste.

(4) C'est ce que signifie *corytus*, mot dérivé du grec, un petit carquois. Virgile en parle dans l'Enéide :

Corytique leves humeris, et lethifer arcus.

(5) On lit dans l'Ovide commenté à la Dauphine, *verissima Martis imago ;* mais on a suivi dans la traduction toutes les

anciennes éditions, et en particulier celle d'Heinsius, jugée une des meilleures; elles portent *verissima mortis imago* : ce n'est pas que ce peuple portât sur son front l'image de la mort, mais c'est par antiphrase, dont le sens est que par leur air farouche, ils annonçoient la mort à quiconque osoit les regarder en face.

(6) Ovide regarde comme un plus grand mal, que son ame, après sa mort, soit condamnée à errer pour toujours parmi ces barbares, que d'avoir à vivre dans leur compagnie: dans l'Elégie troisième du livre III, il souhaite plutôt que son ame périsse avec son corps dans un bucher commun.

ÉLÉGIE HUITIÈME. (Page 343).

(1) On dépeignoit ordinairement la déesse Fortune sur une roue ou sur une sphère, tant pour marquer son souverain domaine sur toutes les choses du monde, que son inconstance et son instabilité.

(2) Némesis, autrement appelée *Rhamousia*, du nom d'une petite ville de l'Attique, où elle avoit un temple, passoit pour la divinité vengeresse de tous les vices, et particulièrement de l'orgueil et de la présomption. Le poëte Antiloque lui donne le nom d'*Adrastie*, parce qu'Adraste fut le premier qui lui érigea un autel sur le bord du fleuve Esepas.

(3) Le poëte emploie ici deux comparaisons ingénieuses, pour montrer la fragilité des biens de la fortune : la première est prise d'une fleur qui se flétrit et qui tombe presqu'aussi-tôt qu'elle est éclose ; et la seconde, d'un feu de paille qui ne jette qu'une foible lueur, et qui s'éteint bientôt après.

(4) Ce plus qu'il demande, outre le pardon de sa faute, étoit sans doute son rappel de l'exil, ou du moins le change-

ment du lieu où il étoit, pour être rapproché de l'Italie, et plus à portée d'entretenir commerce avec ses amis ; ce qu'il regardoit comme un grand adoucissement à ses peines.

(5) On met ici le soleil pour les jours, dont il est le père, c'est-à-dire, la cause pour l'effet. Ce qu'il dit des beaux jours comparés avec ceux qui ne le sont pas, est bien plus vrai au regard de l'Italie que de tout autre pays, puisque le ciel est presque toujours pur et serein, et qu'il y a très-peu de jours dans le cours de l'année où le soleil ne paroisse.

(6) Ils ne regardoient que lui et son rétablissement : ceux qu'il fait pour son ennemi étoient bien différens. Le pardon des ennemis n'étoit pas une vertu de mise chez les payens, puisqu'ils adressoient des vœux à leurs Dieux mêmes, qui étoient de véritables imprécations contre ceux qu'ils haïssoient : ils vouloient, ce semble, les intéresser dans leur vengeance et les en rendre complices.

ÉLÉGIE NEUVIÈME. (Page 346).

(1) Ovide a déjà dit plus d'une fois les raisons qu'il avoit de ne pas nommer ses amis dans les lettres qu'il leur adresse ; la principale est qu'il ne veut pas les exposer à encourir la disgrace d'Auguste, qui pourroit s'offenser d'un commerce trop familier avec un homme qu'il auroit condamné à l'exil ; et il paroît même que l'ami à qui il écrit ici, le lui avoit expressément défendu.

(2) Ceci ne s'accorde pas trop bien avec ce qu'il dit dans la VII.e Elégie de ce livre, qu'on lui mande que l'on chantoit et que l'on dansoit en plein théâtre au doux son de sa muse : c'est donc par modestie qu'il affecte de douter qu'on le lise

dans Rome ; car ceux qui lui applaudissoient au théâtre, le lisoient sans doute en particulier.

(3) C'est-à-dire, que de certains amis politiques, pour ne pas perdre les bonnes graces de l'empereur, en marquant trop d'attachement pour un homme disgracié, ne furent pas fâchés d'être accusés de timidité et d'un peu trop de circonspection, préférant la qualité de bon courtisan à celle de bon ami.

(4) Ovide se compare ici dans le temps de son exil, à un homme qui se noie, et qui tâche de se sauver à la nage : il se plaint de plusieurs amis infidèles, qui ne daignèrent pas alors lui tendre la main pour le sauver, et qui demeurèrent spectateurs tranquilles de son naufrage.

(5) On peut entendre ici le mot *carcer* de toutes sortes d'écuries en général ; ou dans un sens plus propre, du lieu où l'on renfermoit les chevaux destinés à courir dans la lice, avant qu'on eût ouvert la barrière.

(6) Le poëte déclare ici qu'il n'auroit garde d'obéir à son ami en supprimant son nom, s'il croyoit que cela lui donnât lieu de le soupçonner d'ingratitude, aimant beaucoup mieux passer pour désobéissant que pour un ingrat.

ÉLÉGIE DIXIÈME. (Page 349).

(1) Ovide nous apprend qu'il étoit à la troisième année de son exil, et qu'il avoit passé trois hivers dans le Pont, c'est-à-dire, trois années, en prenant la partie pour le tout ; mais ces années lui ont paru si longues, qu'il croit en avoir passé dix au lieu de trois : c'est ce qu'il marque par le temps que les Grecs furent devant Troye ; l'on tient communément que ce siége dura dix ans.

(2) Le solstice est un point du Zodiaque où le soleil paroît s'arrêter, et alors les jours et les nuits commencent à croître ou à décroître. Il y en a deux : le solstice d'été, et le solstice d'hiver. Celui d'été est au 21 de Juin, où les jours commencent à décroître, et les nuits à devenir plus longues : le contraire arrive au solstice d'hiver, qui est le 21 de Décembre ; alors les jours commencent à croître, et les nuits à décroître. C'est du solstice d'été dont parle ici Ovide, qui est le temps où les nuits sont les plus courtes ; mais elles lui paroissent toujours fort longues, à cause des insomnies continuelles que lui causoient ses chagrins.

(3) Ovide badine toujours sur le mot de *Pont-Euxin*, et trouve mauvais qu'on ait changé son ancien nom d'*Axenus*, qui en grec signifie *lieu triste et inhabitable*, en celui d'*Euxinus*, qui au contraire signifie une mer *heureuse et agréable;* il joue encore sur le mot de *sinistra*, qui dans le sens propre signifie *la rive gauche* de la mer de Scythie; et dans un sens figuré, marque *une rive sinistre* ou *funeste*, à cause des incommodités extrêmes qu'il y souffroit.

(4) La petite ville de Tomes où Ovide étoit enfermé, se trouvoit située sur une éminence ou une petite colline, qui n'étoit défendue que par son assiette et des murailles assez basses.

(5) C'est ainsi qu'Esdras nous représente les Israélites relevant les murs du temple, au retour de la captivité; ils travailloient d'une main, et combattoient de l'autre.

(6) On a déjà parlé sur la dixième Elégie du livre III, de cet habillement appelé *bracca* ou *braccæ;* mais je trouve que les auteurs varient sur la signification de ce mot : quelques-uns veulent que ce soit des casaques ou brandebourgs ; mais il

paroît plus vraisemblable que c'étoit une veste fort serrée, et attachée à une culotte assez large, appelée *haut-de-chausse*, ou en vieux langage *des braies*.

Les Grecs et les Romains ne pouvoient souffrir cette sorte de vêtement, qui n'étoit en usage que chez les peuples qu'ils traitoient de *barbares*, tels que les Gaulois, les Sarmates, les Scythes et les Mèdes : ces Gètes ne portoient donc point de manteaux comme les Grecs.

(7) C'est ce qui arrive d'ordinaire à ceux qui conversent devant des étrangers dans une langue qu'ils n'entendent point; ils les regardent souvent, sur-tout s'ils parlent d'eux, pour voir s'ils approuvent ou désapprouvent d'un signe de tête ce que l'on dit; et peut-être qu'au lieu de *putant*, qui se trouve dans ce distique, il faudroit lire *notant*, qui convient mieux.

ÉLÉGIE ONZIÈME. (Pag. 353).

(1) On a déjà remarqué ailleurs qu'Ovide met de la différence entre un homme exilé et un homme simplement relégué : il prétend, après quelques jurisconsultes, que l'exil pris à la rigueur emporte toujours la confiscation des biens, et la privation du titre de citoyen Romain, avec tous les droits qui y sont attachés ; et comme on lui avoit fait grace sur tous ces chefs, il soutient qu'à parler régulièrement, il n'est point exilé, mais seulement relégué ou transféré hors de de sa patrie. On peut observer ici en passant, par le trouble et l'émotion que causa dans le cœur de la femme d'Ovide ce terme désobligeant de *femme d'exilé*, combien les personnes du sexe sont sensibles et délicates sur le point d'honneur.

(2) Ovide compare en cent endroits sa fortune à une barque

ou un vaisseau en pleine mer : le port dont il parle, et où il n'a pu encore aborder, c'est Rome, qu'il considère comme son unique et véritable port de salut.

(3) On voit ici qu'Ovide se représente comme fort coupable, et qu'il exagère beaucoup la punition qu'il méritoit, quoi qu'il nie par-tout que sa faute soit un véritable crime. Mais si ce n'est pas un crime, pourquoi dit-il qu'on pouvoit le condamner à mort sans injustice ? C'est pour remarquer un vif repentir de sa faute, et pour flatter Auguste, en avouant que les moindres fautes à l'égard d'un si grand prince, sont trop punissables, et même digne du dernier supplice.

(4) C'est ce que le poëte exprime ici par *ses foyers paternels*, c'est-à-dire, sa maison, en prenant la partie pour le tout : les Romains regardoient les foyers domestiques comme des lieux sacrés, parce que c'étoit-là où leurs Dieux Lares ou Pénates résidoient particulièrement.

ÉLÉGIE DOUZIÈME. (Pag. 356).

(1) Le mot de *situs* dont use ici Ovide, signifie proprement cette espèce de duvet et de crasse qui s'engendre sur tout ce qui commence à se moisir et à se pourrir : on lui donne l'épithète de *turpi*, honteux ; parce qu'en effet il est honteux à tout homme d'esprit de croupir dans la paresse, et de laisser périr de beaux talens faute d'exercice.

(2) Homère, Euripide et Virgile donnent 50 enfans au roi Priam. Cicéron, dans le premier livre des Tusculanes, assure qu'il en eut 17 d'Hécube, sa femme légitime : tous périrent au siège de Troye, hors Elenus et Polixène ; celle-ci fut réservée pour être immolée sur le tombeau d'Achille.

(3) On a déjà parlé de cette femme sur la première élégie

élégie de ce livre cinquième ; elle vit périr en un seul jour tous ses enfans par les flèches d'Apollon, c'est-à-dire, par les rayons du soleil, dardés sur eux comme autant de traits meurtriers.

(4) On raconte qu'Anitus et Melitus accusèrent Socrate dans Athènes, d'impiété envers les Dieux, et que ce grand philosophe dédaignant de se justifier, fut condamné à mort, mais les Athéniens en eurent tant de chagrins, qu'il fermèrent pour un temps toutes les académies publiques, lui élevèrent une statue, et punirent de mort ses accusateurs. Anitus, qui s'étoit enfui, fut mis en pièces par les Héracleotes.

(5) L'oracle de Delphes donna au même Socrate le nom de *sage* ou de philosophe par excellence, au rapport de Cicéron, parce qu'il n'assuroit rien comme certain, mais se contentoit de réfuter les opinions des autres philosophes, disant pour lui, que tout ce qu'il savoit, c'est qu'il ne savoit rien. Apollon faisoit donc consister la souveraine sagesse à douter de tout, ou à ne pas croire qu'on sût ce qu'on ne savoit pas. Ce n'est pas ici le lieu de réfuter ce vieux partisan du pyrrhonisme ; mais s'il savoit bien certainement qu'il ne savoit rien, c'étoit dès-là savoir quelque chose. Cicéron, au IIIe livre de l'orateur, assure que Socrate n'écrivoit jamais rien ; que ce fut Platon, son disciple, qui transmit la doctrine de son maître à la postérité. Il faut donc entendre ce que dit Properce de ce prince des philosophes, livre II Elégie 33.

Quid tua Socraticis tibi nunc Sapientia libris
Proderit ?

et Horace dans son art poétique,

Rem tibi socraticæ poterunt ostendere chartæ.

il faut, dis-je, entendre cela, non des propres écrits de Socrate, mais des dialogues de Platon, et de quelques livres de Xénophon, qui referment sa doctrine.

ÉLÉGIE TREIZIÈME. (Pag. 360).

(1) C'est-à-dire, que cet ami lui rendoit des services réels, et lui refusoit des paroles en négligeant de lui écrire : l'un cependant est plus aisé que l'autre.

(2) C'est une allégorie, dont le sens naturel est : corrigez-vous de votre négligence à m'écrire ; je n'aurai plus rien à désirer de vous ; et vous ferez comme si vous ôtiez d'un corps parfaitement beau, une tache unique qui le défigure ; enfin votre conduite sera sans reproche.

(3) C'est une montagne de Sicile où il croît beaucoup de thym, qui y attire une prodigieuse quantité d'abeilles, lesquelles produisent le meilleur miel du monde. La Sicile est appelée *Trinacris*, *Trinacria*, de ses trois promontoires ; savoir de Lilibée, de Pélore, et de Pachin, dont le premier regarde l'Afrique, le second l'Italie, et le troisième la Grèce.

(4) Ovide assure que la trame de son destin n'est pas assez noire : on a déjà dit ailleurs que dans le langage des poëtes, les Parques, maîtresses du destin, filoient de laine blanche les jours heureux, et de laine noire les jours malheureux.

(5) C'est-à-dire : il n'est pas vrai que vous soyez capable d'oublier vos amis ; mais faites ensorte qu'on ne puisse pas même vous en soupçonner : c'est pourquoi ne manquez pas désormais de m'écrire exactement.

(6) Les lettres des amis absens sont comme des messagers muets, et les interprètes de leurs pensées, sans le ministère de la parole.

(7) Les longs avis et les prières importunes fatiguent plus qu'ils ne persuadent, et marquent de la défiance ; c'est pourquoi Ovide tranche court avec cet ami.

(8) C'étoit la formule ordinaire des anciens pour finir leurs lettres, beaucoup plus simple et apparemment plus sincère que *votre très-humble et très-obéissant serviteur :* Ovide ajoute au *vale, portez-vous bien ;* qu'afin que ce souhait s'accomplisse au regard de son ami, il faut que le sort de son ami soit tout différent du sien, puisqu'actuellement il étoit malade de corps et d'esprit.

ÉLÉGIE QUATORZIÈME. (Pag. 363).

(1) C'est ici la cinquième lettre qu'il écrit à sa femme dans ses livres des Tristes ; elle y trouvera par-tout de grandes marques d'estime et d'attachement pour elle, avec de fréquens éloges de sa vertu et de sa fidélité.

(2) La fortune ne pouvoit lui ôter la réputation d'excellent poëte : elle étoit trop bien établie ; et s'il n'en étoit bien persuadé, comment oseroit-il promettre l'immortalité à sa femme dans ses vers ? En effet, les biens de l'esprit ne sont point du ressort de la fortune.

(3) Non, il n'est point de plus riche don pour un mortel, que la gloire de survivre à soi-même dans la mémoire des hommes, et de s'immortaliser en quelque façon par de beaux ouvrages, particuliérement des ouvrages d'esprit, qui sont plus durables que le marbre et l'airain.

(4) Véritablement il est bien rare qu'on ne cherche pour prix de la vertu, que la vertu même ; à peine trouve-t-on aujourd'hui quelqu'un qui veuille être homme de bien gratuitement.

(5) Le poëte cite ici pour ses héroïnes en fidélité conjugale, Pénélope, femme d'Ulysse, Alceste, femme d'Ad-

mette ; Andromaque, veuve d'Hector, Evadné, épouse de Capanée, et Laodamie, femme de Protésilas. On peut voir sur la cinquième élégie du livre premier, ce que nous en avons dit.

Au reste, à toutes ces héroïnes fabuleuses, on en pourroit substituer de moins suspectes, prises de l'ancienne Rome, comme les Lucrèces et les Ariès, et plus encore parmi les dames chrétiennes : mais un poëte est toujours poëte ; il ne connoît que la fable, tout le reste lui est étranger.

FIN DES NOTES DU CINQUIÈME ET DERNIER LIVRE DES TRISTES.

PIÈCES FUGITIVES
D'OVIDE,

TRADUITES pour la première fois du latin en français, enrichies de notes historiques et géographiques, et complettant la traduction des Œuvres d'Ovide.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Les *Pontiques* d'Ovide devoient naturellement suivre ses *Tristes*; mais si on les eût placées ici, il auroit fallu les couper, en rejettant au volume suivant celles qui n'auroient pu tenir dans celui-ci. Nous avons préféré mettre à la fin de ce volume les pièces fugitives de ce poëte, et renvoyer au volume suivant les quatre livres des *Pontiques*. Nous pensons que le public ne pourra qu'applaudir à cette mesure.

CONSOLATION A LIVIE.

OBSERVATION.

On n'est pas assuré qu'Ovide ait composé cette pièce : le style, les idées la facilité de la versification l'ont fait attribuer à ce poëte. L'auteur, quel qu'il soit, paie à Drusus le tribut d'éloges que tous les Romains devoient au vainqueur de la Germanie. Nous ne lui ferons pas un crime d'avoir loué Tibère qui alors n'avoit pas encore trempé ses mains dans le sang de ses concitoyens, devenus ses esclaves ; mais on ne peut lui pardonner d'avoir parlé d'Auguste comme du plus grand des Dieux, et d'avoir bassement adulé Livie, femme la plus artificieuse, la plus intrigante et la plus dissolue de son temps.

Pour bien entendre cette pièce, il est bon de tracer ici l'abrégé de la vie de Drusus, surnommé Germanicus.

Drusus (*Nero Claudius*), fils de Tibère Néron et de Livie, qui épousa depuis Auguste, et frère de l'empereur Tibère, signala

son courage de bonne heure. Après avoir soumis les Grisons, il vainquit les Gaulois et les Germains, et fut élevé à la charge de préteur. La même année qu'on lui conféra la préture, il retourna sur le Rhin, le passa, et acquit tant de gloire dans cette expédition, qu'on lui décerna les honneurs du triomphe, et qu'il fut nommé proconsul, dès qu'il eut cessé d'être préteur. Les armées, toujours victorieuses sous lui, l'honorèrent du titre d'*Imperator*; Auguste ne jugea pas à propos de le lui confirmer. Il se préparoit à continuer ses conquêtes; il porta même ses armes jusqu'au bord de l'Elbe; mais ayant fait de vains efforts pour traverser ce fleuve, il se contenta d'y élever des trophées, pour faire connoître qu'il avoit pénétré jusques-là. Drusus mourut d'une chûte de cheval, à l'âge de 30 ans. Rome perdit en lui un prince plein de bravoure et de vertu, qui auroit préservé l'empire d'un monstre tel que Tibère. C'est Drusus qui fit tirer le canal d'Issel. Il eut de sa femme Antonia trois enfans, Germanicus, Livie et Claude.

CONSOLATION A LIVIE, ÉPOUSE D'AUGUSTE,

A l'occasion de la mort de son fils Drusus Néron.

Vous avez long-temps goûté le bonheur d'être la mère des deux Nérons. Le destin vous en a ravi un ; vous lisez maintenant des vers lugubres sur la mort de votre cher Drusus. Un seul vous appellera sa mère : vous ne partagerez plus votre tendresse entre deux enfans ; et lorsqu'on prononcera le nom de votre fils, vous ne pourrez plus dire : *duquel parlez-vous ?* Infortunée Livie (1), comment modérer votre douleur ? Comment arrêter le cours de vos larmes ? Ah ! qu'il est facile de trouver des expressions pour consoler les maux d'autrui ! Que dis-je ? votre deuil n'est-il pas commun à tous les Romains ?

La foudre vous avoit déjà frappée légèrement : c'étoit sans doute pour vous apprendre à soutenir des tempêtes plus violentes. Il n'est plus ce héros, le modèle de toutes les vertus ; il n'est plus, ce jeune homme, aussi grand guerrier que grand politique. Tout récemment il défit nos ennemis retranchés dans les gorges des Alpes (2) : lui et

son frère avoient le commandement de cette expédition. Il vainquit les Suèves féroces et les Sycambres jusqu'alors indomptables (3) : il mit en fuite cet amas de barbares; il procura de nouveaux triomphes aux Romains et recula les limites de notre empire.

Loin de pressentir vos funestes malheurs, vous vous prépariez à offrir des sacrifices à Jupiter, à la belliqueuse Pallas, au Dieu des combats et aux autres divinités vénérées des Romains. Dans votre sollicitude maternelle, vous songiez à des triomphes : peut-être même le char étoit déjà l'objet de vos pensées. Mais ces triomphes, une pompe funèbre va les remplacer : un tombeau attend Drusus; il ne recevra point les honneurs du Capitole (4). Vous vous le représentiez de retour; la joie enivroit votre ame : le vainqueur s'offroit à vos regards. Il viendra bientôt, disiez-vous : la ville entière sera témoin de mes félicitations : je vais porter mes offrandes dans les temples pour mon cher Drusus : je volerai au-devant de Drusus; toutes les cités d'Italie parleront de mon bonheur. Je couvrirai de baisers son col, ses yeux : je crois le voir venir à ma rencontre et m'embrasser; il me semble l'aborder, lui parler, l'entendre..... Vaines illusions! espoir trompeur! ô la plus infortunée des mères! Cessez de vous réjouir de l'arrivée de Drusus; il n'est plus ce Drusus, l'élève de César et l'objet de vos vœux

communs (5) ! Il n'est plus ! arrachez-vous les cheveux... O Livie, que vous servent maintenant vos vertus ? Que servent ces mœurs incorruptibles ? Quel avantage retirez-vous d'avoir su captiver le cœur d'un héros ! Faut-il que cette inaltérable pudicité soit la moindre de vos qualités personnelles ? Que vous sert-il aujourd'hui d'avoir lutté courageusement contre les vices d'un siècle corrompu, de n'avoir nui à personne, avec le pouvoir de nuire ; de n'avoir jamais rendu votre puissance redoutable, de n'avoir essayé votre crédit ni au champ de Mars, ni dans le palais de Thémis, et d'avoir fui le tourbillon du monde en demeurant isolée dans votre maison (6) ? Vertus bien rares dans la perversité de nos mœurs actuelles ! dans un temps où l'intrigue et la faveur dominent encore ; où la fortune inconstante exerce des cruautés inouies et viole audacieusement les lois.

Quoi ! si la seule Livie eût été exempte de douleur, l'empire de la fortune seroit-il moins étendu ? La pureté de ses mœurs suffit-elle pour la garantir des coups du sort ?

Oui, sans doute : la maison de César mérite (7), par un privilège spécial, d'être exempte de la mort et supérieure aux misères des mortels. Elevé sur un trône auguste d'où il veille au salut des citoyens, César est digne de considérer les hommes,

sans partager leurs dangers : César devroit n'avoir à pleurer aucun des siens : aucun des siens ne devroit verser des larmes : César ne devroit jamais être exposé aux calamités de l'humaine nature.

Nous l'avons vu pleurer le trépas de Marcellus, fils d'Octavie : ce deuil fut public, comme celui de Drusus. Agrippa (8) te rejoignit bientôt chez les morts, ô Marcellus ! le même tombeau renferme deux gendres de César. Hélas ! à peine y furent-ils descendus, qu'il fallut rendre les derniers devoirs à Octavie ! Pour comble de malheurs, Drusus meurt, et le grand César verse encore des larmes ! Parques, fermez les tombeaux : vous les ouvrez trop souvent : épargnez une famille que vos cruautés ont assez affligée.

L'éclat de ton nom, cher Drusus, n'a pu te soustraire à la mort : sois le dernier sur le sort duquel tes parens versent des pleurs ! Le regret de ta perte peut remplir des siècles entiers et devenir le sujet d'un deuil universel. Ceux que tu comblois de tes bienfaits, et qui ressentoient l'effet de tes vertus éminentes, périssent tous avec toi. Quel bonheur pour Livie, d'avoir produit tant de biens, en donnant le jour à deux enfans si parfaits ! à deux enfans également distingués par leur tendresse filiale, par leur amitié sincère, par le concours des mêmes sentimens et l'assemblage des mêmes vertus ! Nous avons vu Tibère

Néron accablé de la mort de son frère : nous avons vu couler ses larmes ; nous avons vu ses cheveux épars, ses traits décolorés, et son front chargé d'une profonde tristesse (9). O jour fatal aux Romains !

Vous avez été témoin des dernières angoisses de votre frère : il a recueilli vos larmes ; il a senti, en mourant, votre cœur presser le sien ; il a fixé ses yeux sur les vôtres ; ses yeux nageant déjà dans les horreurs de la mort, et que vos mains alloient fermer.

Mais vous, mère de Drusus, vous ne lui avez point donné les derniers baisers ; votre sein tremblant n'a point rechauffé ses membres glacés : votre bouche colée sur la sienne, n'a pu recevoir son ame fugitive ; vous n'avez point arraché vos cheveux sur son corps : un espace immense vous séparoit. Plus utile à la patrie qu'à lui-même, Drusus vous a été ravi au milieu des combats (10).

La triste Livie fond en larmes : ainsi les neiges se dissolvent au printemps, lorsque la douce haleine de Zéphyre et les feux de Phœbus réchauffent la terre et chassent les frimats. Livie déplore ta perte, Drusus : elle se plaint de sa funeste destinée ; elle accuse ses années, elle voudroit avoir moins vécu. Ainsi Progné cessant d'être barbare, sous la forme d'une hirondelle, pleure, au fond des forêts, son fils Itys : ainsi les alcyons, vol-

tigeant sur les mers orageuses, font retentir de leurs accens plaintifs les flots qui ne peuvent les entendre : ainsi gémissoient les compagnons de Diomède (11), changés tout-à-coup en hérons: ainsi soupiroient Clymène (12) et ses filles après la chûte du téméraire Phaëton.

Quelquefois Livie retient, sèche et tarit ses larmes; mais tandis qu'elle en suspend le cours, elle n'est pas moins profondément affectée. Elles s'échappent enfin avec violence, roulent le long de ses joues et inondent son sein. Sa tranquillité momentanée donne une nouvelle énergie à sa douleur : elle ne cesse de pleurer que pour pleurer davantage.

Quand ses larmes lui permirent de parler, elle exprima ces tristes plaintes, entrecoupées de sanglots : ô mon fils ! ô toi que je m'énorgueillissois d'avoir porté dans mon flanc, ainsi que ton frère; toi qui devois faire le bonheur de ma vieillesse, tu as été bientôt ravi à mon amour. Où est-il maintenant ? mais, hélas ! je ne puis plus me réjouir de t'avoir donné le jour ! tu ne feras point le bonheur de ma vieillesse ! ô mon fils ! où es-tu ? Toi qui naguère étois un héros, où es-tu ? On te porte dans un tombeau.... On dresse ton bucher... Voilà la pompe préparée pour ton retour ! Devois-tu te présenter ainsi aux regards de ta mère! devois-je te revoir dans ce funeste appareil ? La

femme de César peut donc dire : je doute s'il existe des Dieux. En effet, quel crime ai-je commis? Ai-je négligé le culte de quelque divinité? Est-il des Dieux que je n'aie pu me rendre favorables? Quoi ! pour récompense de ma piété, j'embrasserai les membres glacés d'un fils que les flammes d'un bucher vont dévorer ! Pourrai-je soutenir cet affreux spectacle ? Mes mains auront-elles la force de t'embaumer ? Malheureuse que je suis ! bientôt il ne me sera plus permis de te voir, de te serrer dans mes bras, de toucher tes mains, de coller ma bouche sur la tienne !

Je te vois pour la première fois consul et vainqueur : quels noms glorieux tu rapportes à ton infortunée mère ! Je vois tes faisceaux pour la première fois : je les vois à tes funérailles ! je les vois renversés, présage de mes malheurs ! Qui le croiroit ? le jour le plus lugubre pour une mère, est le jour où elle voit son fils comblé d'honneurs. Je ne serai plus heureuse ; la mort a frappé l'un de mes fils, Drusus, célèbre par le nom de son aïeul maternel : Drusus n'est plus mon fils ! Je ne suis plus la mère de Drusus ! J'ai été la mère de Drusus ! Drusus a été mon fils. Lorsque l'on me parlera de Néron vainqueur, je ne pourrai plus dire ; *est-ce l'aîné, ou le plus jeune?*

Déplorable situation ! mes droits maternels ne

s'étendent plus que sur un fils : Tibère seul me reste : sans Tibère, je n'aurois plus d'enfans. Malheureuse Livie ! la crainte a glacé mes esprits. Toujours alarmée, je tremble pour ce qui m'appartient. Autrefois j'étois plus courageuse : aujourd'hui la mort de Drusus me rend inquiète sur le sort de son frère. Au moins, mon cher Tibère, puissiez-vous me survivre, me fermer les yeux et recueillir les soupirs de votre mère mourante ! Plut aux Dieux que Drusus et Tibère me rendissent ensemble les derniers devoirs ! Ma seule consolation, ô Drusus ! est l'espoir de reposer un jour dans ta tombe : tu ne seras point enseveli auprès de tes antiques aïeux. Ma cendre sera réunie à ta cendre ; mes os se confondront avec tes os : puisse la Parque filer bientôt ma dernière heure !

Livie, dans son désespoir, fit d'autres plaintes aussi amères : elles furent suivies d'un torrent de larmes qui mouillèrent inutilement son visage flétri par la douleur. Peu s'en fallut qu'elle ne reçût pas le corps de son fils : peu s'en fallut qu'elle n'assistât pas à ses funérailles. En effet, toute l'armée vouloit dresser un bucher à ce général et le brûler sur un trophée d'armes. Mais Tibère s'efforçant d'enlever les restes précieux de son frère, parvint à les rendre à sa patrie.

Fatalité cruelle ! la pompe funèbre du Drusus traverse

traverse les villes de l'empire romain, tandis que ce héros devoit y passer sur un char triomphal, ainsi qu'il l'avoit fait, après la victoire remportée sur les Rhétiens. Ah ! que ce voyage fut différent du premier ! Le consul, précédé des faisceaux brisés, entre dans Rome éplorée ! Dieux quelle eût donc été notre affliction, s'il y fût rentré vaincu, au lieu d'y rentrer vainqueur ?

La maison impériale retentit de gémissemens ; cette maison que César s'étoit plu à décorer de trophées après ses glorieuses victoires. Tous les citoyens pleurent ; la ville entière offre un aspect lugubre. Puissent les Dieux réserver tant de maux à nos ennemis ! Les Romains (13) alarmés ferment leurs portes ; le deuil est dans l'intérieur des maisons et sur les places publiques : la consternation est générale. Les tribunaux se taisent, les lois sont muettes, le cours de la justice est suspendu, la pourpre ne brille point dans le palais de Thémis : les Dieux cachés dans les temples n'osent regarder la cérémonie funèbre : ils n'exigent point que l'encens brûle sur le bucher. Immobiles à l'ombre des autels, la honte les empêche de considérer l'attitude de leurs adorateurs : ils craignent de justes reproches.

Un homme du peuple se préparoit à faire des vœux pour son fils : déjà il levoit en tremblant

ses mains vers le ciel ; il commençoit à prier... Crédule que je suis, s'écria-t-il, offrirai-je d'inutiles vœux à des divinités chimériques ? Si Livie, la triste Livie n'a pu les intéresser au sort de Drusus, comment moi, pauvre citoyen, comment pourrai-je toucher le grand Jupiter ?

Il dit, et transporté de colère et d'indignation, il ne voulut ni accomplir ses vœux, ni achever sa prière.

La foule se précipite au-devant du convoi : chacun déplore la mort du consul, comme une perte publique : tous les yeux sont chargés de larmes ; il n'est pas un Romain qui ne pleure amèrement.

Les chevaliers assistèrent aux obsèques : que dis-je ? les citoyens de tout âge et de tout sexe y furent présens. On y voit le père avec son fils, la mère avec sa fille. L'Italie entière fut sensible à notre malheur. Le laurier, symbole de la victoire, qui devoit parer les temples, couronnoit la triste effigie de Drusus. Les jeunes citoyens s'empressoient, à l'envi, de porter le cercueil. Et toi, César, tu prononças, en pleurant, l'éloge de Drusus ; ton discours, entrecoupé de sanglots, prouva combien tu chérissois ton fils adoptif : tu souhaitas de mourir comme Drusus. Les Dieux et les destins s'y opposent ; le ciel t'est réservé.

Le Dieu qui lance la foudre, désire te recevoir dans sa cour céleste. Drusus ne vouloit que te plaire; il est mort content: il est descendu dans la tombe, honoré de ton estime et de ton amitié, objets de ses plus chers vœux.

Nos cohortes, sous les armes, environnoient le bucher: la cavalerie et l'infanterie rendirent les derniers devoirs à leur général. Tous les soldats l'appelèrent pour la dernière fois, et leurs cris plaintifs furent répétés par l'écho des montagnes voisines. Le Dieu du Tibre frémit dans ses grottes profondes: il montra, sur les eaux, sa tête chargée de nuages: ses cheveux couronnés de saule, de mousse et de roseaux, couvroient son visage bleuâtre: après les avoir relevés avec sa main, il répandit un si grand torrent de larmes, que le lit du fleuve pouvoit à peine les contenir. Ce Dieu vouloit éteindre les flammes prêtes à dévorer Drusus: il vouloit enlever le corps intact de ce héros. Déjà il suspendoit le cours de ses eaux et ralentissoit l'ardeur de ses coursiers. Il alloit inonder le bucher, lorsque Mars (dont le temple est sur les rives du fleuve) prononça ces paroles: Dieux du Tibre, (dit-il, les yeux mouillés de larmes) la colère, il est vrai, sied aux fleuves; mais, pour cette fois, appaisez-vous: ni les Dieux, ni les hommes ne peuvent changer l'ordre im-

muable des destins. Drusus, mon élève, Drusus n'est plus : il est mort dans les combats, au milieu des armes ; il est mort pour la patrie. La cause de son trépas nous est cachée : j'ai fait pour lui tout ce que je devois faire : il a remporté la victoire, et si le vainqueur n'est plus, son ouvrage reste aux Romains.

Autrefois, ajouta-t-il, je priai les Parques sévères d'épargner à Rémus et à son frère, fondateur de Rome, le passage des fleuves infernaux. L'une d'elles me répondit : un seul de ces frères jouira de la faveur que vous demandez. A votre prière et à celle de Vénus, le ciel a été promis à Jules-César et à Auguste : Rome qui vous est consacrée, ne verra que ces deux héros au rang des Dieux. Tel fut l'ordre des Parques. Cessez donc, ô Dieu du Tibre, de vous y opposer ; vos efforts seroient inutiles. Ne cherchez pas à éteindre les flammes du bucher, et ne prétendez pas ravir à Drusus les derniers honneurs qu'on lui rend. Retirez-vous, et laissez couler le fleuve paisiblement.

Le Dieu obéit; et donnant un libre cours à ses ondes écumantes, il se précipita dans ses grottes formées de rochers suspendus.

La flamme n'osant, pour ainsi dire, toucher la tête sacrée de Drusus, voltigea long-temps autour

du bucher ; mais alimentée par le bois, elle consuma enfin ses cheveux et s'élança vers le ciel. Ainsi brilla, sur le mont Œta, la flamme qui brûla les membres mortels d'Hercule, le jour qu'il fut admis au nombre des Dieux.

Grace, jeunesse, beauté, tout fut la proie des flammes dévorantes : elles n'épargnèrent ni les mains victorieuses de ce prince, ni sa bouche éloquente, ni son grand cœur qui forma tant de vastes projets. Que de citoyens virent anéantir leurs espérances avec Drusus ! Son bucher consuma même les entrailles de sa mère accablée de douleurs ; mais sa gloire ne périra point ; ses actions seront immortelles ; elles échapperont à l'avidité des flammes ; elles seront consacrées dans les annales de l'histoire, et passeront à la postérité la plus reculée ; elles vivront sur la toile et sur le marbre ; elles seront chantées par les poëtes. Tes statues, ô Drusus ! orneront la tribune aux harangues, et tous les Romains s'accuseront d'être cause de ta mort.

Mais toi, Germanie, n'attends point de pardon : tu seras punie, nation barbare. Je verrai tes rois féroces, le col meurtri, gémir sous le poids des chaînes : je verrai leurs mains cruelles chargées de fers : je les verrai saisis de frayeur : je les verrai répandre, en rugissant, des larmes de

rage : les bourreaux sauront, dans de noirs cachots, réprimer leur insolente audace, et abattre l'orgueil que leur donne la mort de Drusus. Oui, je m'arrêterai avec joie : je considérerai à loisir la terre rougie de leur sang et jonchée de leurs cadavres. Puisse bientôt l'Aurore radieuse, portée sur son char humide de rosée, ramener le jour où nous pourrons assister à ces beaux spectacles (14) !

Nous verrons bientôt, sur la place publique, un temple érigé aux enfans de Léda, à qui leur tendresse mutuelle a mérité l'honneur d'être placés parmi les astres (15). Drusus a terminé promptement sa glorieuse carrière ; mais il a vécu assez long-temps, si l'on considère les services qu'il a rendus à la patrie. Mais hélas! Drusus ne sera pas témoin de tant d'honneurs : il ne lira point son nom inscrit sur le fronton du temple : souvent Tibère dira en soupirant : pourquoi ce temple est-il élevé à deux frères, puisque j'ai perdu le mien ? Cher Drusus, vous aviez promis de revenir vainqueur ; vous nous deviez donc votre retour : vous étiez vainqueur.

La mort nous ravit un consul, un général, un général victorieux. Toute la ville est en deuil ; les jeunes gens de sa suite portent sur leur extérieur les marques de la plus vive affliction : leur mal-

heur est d'avoir trop aimé Drusus. L'un d'eux lui tendant les bras, s'écrie : pourquoi restai-je seul ? pourquoi êtes-vous mort sans moi ?

Que dirai-je de vous, vertueuse Antonia (16)! qui mérita autant que vous d'être l'épouse de Drusus et de devenir la fille de Livie ? Quel couple fut jamais mieux assorti? Digne moitié d'un héros qui vous adoroit, vous répondiez à son amour par l'amour le plus tendre. Princesse et fille de César, vous n'êtes point inférieure à l'épouse du grand Jupiter; Drusus n'aima que vous; il vous áima jusqu'à la mort. Vos caresses allégeoient le poids de ses fatigues : il regrettoit, en expirant, d'être éloigné de vous : sa langue déjà glacée prononçoit encore le nom d'Antonia. Epouse infortunée, il ne revient point à vous, comme il l'avoit promis en vous quittant : Drusus, hélas! n'est plus à vous!

Il ne pourra vous raconter la fuite des Suèves, ni la défaite des Sycambres : il ne vous décrira point ces fleuves, ces montagnes, ces lieux fameux, et tout ce qu'il admira dans des climats nouveaux (17). On ne vous apporte que son corps froid et inanimé ; le voilà étendu sur un lit funèbre, bien différent de la couche nuptiale! dieux! quel transport vous saisit ? d'où vient cette fureur? pourquoi vous arracher ainsi les cheveux ? où

courez-vous ? quel délire vous fait déchirer votre visage ? telle étoit Andromaque, lorsqu'elle vit Hector attaché au char d'Achille dont les chevaux s'épouvantèrent à la vue de ce héros couvert de sang ; telle étoit Evadné, lorsque Jupiter écrasa de sa foudre étincelante l'intrépide Capanée, son époux.

Pourquoi, dans votre désespoir, invoquez-vous la mort ? Pourquoi embrassez-vous continuellement vos enfans, les seuls gages qui vous restent de Drusus ? Quoi ! le sommeil ne fermera jamais vos paupières ? Serez-vous toujours le jouet de ces illusions trompeuses qui vous présentent sans cesse Drusus rendu à vos transports ! Pourquoi, dans la nuit, vos mains le cherchent-elles encore à vos côtés ? Si l'on peut croire à l'existence des Champs-Elysées, il y sera reçu parmi ses illustres ancêtres. Tous accueilleront à l'envi ce héros, l'honneur de sa famille : il paroîtra devant eux, paré d'habillemens magnifiques, le front ceint du laurier triomphal, et porté sur un char d'ivoire, que traîneront quatre coursiers superbes : il se présentera chargé des dépouilles de la Germanie, et honoré de la dignité consulaire. Quelle sera leur joie en voyant celui qui seul a su subjuguer cette fière nation, dont la défaite lui a justement mérité le surnom de *Germanicus*.

Ils croiront à peine qu'il ait fait tant de choses en si peu d'années, et qu'à son âge, ses belles actions lui donnent une place si distinguée. Oui, ses actions l'éleveront au comble de la gloire : elles devroient adoucir vos douleurs, ô la meilleure des mères, princesse digne d'avoir mis au monde deux enfans, la gloire de ce siècle d'or; digne d'être l'épouse de notre César.

Songez, Livie, que vous êtes la mère de Drusus et de Tibère : considérez la couche où vous reposez. Ce qui sied au vulgaire, ne sied pas toujours aux souverains : il est des égards que doit principalement avoir la maison impériale. La fortune, en vous élevant aux premiers honneurs, exige que vous souteniez votre rang avec courage et dignité : vous fixez les regards et l'attention de tous les citoyens : nous observons vos moindres actions : aucune de vos paroles ne nous échappe. Montrez-vous grande; surmontez vos douleurs et soyez supérieure aux coups du sort. Agissez en impératrice des Romains : qu'ils aient devant les yeux l'exemple de vos vertus.

Personne n'évite sa destinée : l'avare nautonnier des enfers nous attend tous : sa barque peut à peine passer la multitude des morts. Nous allons tous sur les bords de l'Achéron; nous courons tous au même but. Tout est soumis aux lois de

l'impitoyable mort. On dit même qu'elle menace le ciel, la terre et la mer, et que l'univers entier périra un jour. Or, si la nature est menacée de sa ruine, croyez-vous être seule à l'abri des maux et de la destruction ? Drusus étoit le plus grand de ses contemporains, l'espérance de sa-patrie, l'ornement de sa famille; mais il étoit mortel, et vous n'étiez pas exempte de frayeur, lorsque ce fils chéri faisoit la guerre si glorieusement.

La vie (18) nous est accordée pour en jouir librement; elle nous est prêtée sans intérêt; mais le jour où nous devons la rendre, n'est point déterminé. La fortune dispense le temps au gré de ses injustes caprices : tantôt elle enlève les jeunes gens, tantôt elle prolonge l'existence des vieillards; elle laisse par-tout des traces de sa fureur : elle lance sa foudre sur ce vaste univers. Traînée par des coursiers aveugles, cette aveugle Déesse est toujours triomphante. Craignez d'irriter, par vos plaintes, cette souveraine cruelle : craignez d'offenser l'orgueil d'une maîtresse si puissante. Vous éprouvez aujourd'hui ses rigueurs, mais souvent elle vous a comblé de ses bienfaits.

Issue de nobles aïeux, vous êtes mère de deux héros; vous êtes alliée au grand Jupiter. César, votre époux, vainqueur de l'univers, a toujours été heureux dans ses entreprises. Tibère et Drusus ont rempli vos espérances et vos vœux : que de

fois n'ont-ils pas vaincu nos ennemis? Le Rhin, les gorges des Alpes, les eaux de l'Itarge, rougies de sang; le rapide Danube, les Daces relégués aux extrêmités du monde, près de la mer du Pont; les Arméniens subjugués, la Dalmatie soumise, les Pannoniens dispersés sur leurs montagnes escarpées, la Germanie, enfin, que les Romains ne connoissoit pas encore; voilà les glorieux monumens de leurs victoires.

Voyez combien de prospérités ont précédé ce revers de la fortune? Ajoutez que Drusus est mort loin de vous, et que vous n'auriez pu soutenir la vue de ce fils mourant. Le récit de vos malheurs en vous affligeant par degrés, a rendu vos chagrins moins cuisans: la crainte que font naître les grands périls, nous dispose aux pleurs: le sort de Drusus tenoit votre ame dans l'anxiété; vous n'avez pas été accablée d'une douleur soudaine. L'inquiétude vous avoit insensiblement préparée au coup qui vous frappe aujourd'hui.

Jupiter, en lançant sa foudre, pendant la nuit, sur les temples consacrés à Junon, à la belliqueuse Pallas et au grand César, nous avoit prédit ce sinistre événement. On dit que, durant quelque temps, des astres disparurent dans le ciel, et que l'étoile du matin abandonna sa route ordinaire: elle ne fut apperçue dans aucune partie de l'uni-

vers, et le jour arriva sans qu'elle l'eût précédé. Présage qu'un astre brillant devoit bientôt s'éclipser sur la terre et éteindre ses feux dans les eaux du Styx.

Mais vous qui restez pour consoler une mère affligée, puissiez-vous fournir une longue carrière! puissiez-vous joindre à vos années celles qui sont ravies à votre frère, et dans votre extrême vieillesse, voir encore Livie vivante! tels sont les vœux que je fais pour vous.

Le ciel, ô Livie, touché de vos disgraces, vous réserve maintenant une suite continuelle de prospérités. Cependant vous n'avez pas craint de vous abandonner entièrement à votre douleur : vous vous êtes privée long-temps de nourriture. Vous touchiez à votre dernière heure, quand César vous donna des secours que vous refusiez. Après vous avoir conjurée de vivre, il fut obligé de vous l'ordonner. A ses sollicitations vous prîtes le breuvage qui ranima votre corps languissant. Tibère eut le même soin de votre conservation; mais n'osant vous commander, il ne pouvoit que vous presser par ses tendres prières. Grace à votre époux, grace à votre fils, vous vivez pour le bonheur des Romains. Notre reconnoissance égalera le bienfait.

Arrêtez le cours de vos larmes : Drusus ne re-

viendra pas des sombres bords; il est entré dans la barque fatale. Hector fut pleuré de son père, d'Hécube, de ses frères, de ses sœurs, de son épouse et de son fils Astianax; il ne fallut pas moins payer la rançon de son corps et le livrer aux flammes du bucher. Les ombres ne repassent jamais le fleuve du Styx. En vain Thétis pleura le bouillant Achille : sa cendre repose dans les champs d'Ilion. Panope, sœur d'Hécube, arracha ses cheveux azurés, et grossit de ses pleurs les eaux de la mer : cent Néréïdes, ses compagnes, le grand Océan, père des fleuves, et sur-tout Thétis versèrent des torrens de larmes; mais Thétis, ni ses parens ne purent anéantir les tristes droits de l'avare Pluton.

Pourquoi chercher des exemples dans l'antiquité? César (*) a pleuré Marcellus : César a pleuré publiquement Drusus et Marcellus; la mort est inflexible; ses atteintes sont inévitables : nul n'a le droit de renouer la trame de ses jours, quand le ciseau de la Parque l'a tranchée.

Si Drusus pouvoit se faire entendre des sombres bords de l'Averne, il vous crieroit: pourquoi comptez-vous sur mes années? J'ai vécu assez

(*) C'est Octave qui dans la suite prit le titre d'Auguste.

long-temps : les belles actions hâtent la vieillesse : ce sont elles qu'il faut compter ; c'est par elles et non par d'inutiles années, que l'on remplit sa carrière. Je souhaite une longue vieillesse à mes ennemis. Ainsi pensoient deux Nérons (19), mes ancêtres, qui détruisirent la puissance des Carthaginois : ainsi pense le grand César à qui j'appartiens par vous. Tel dut être, ma mère, la destinée de votre fils. Ne suis-je pas assez heureux d'avoir rendu des services à ma patrie ? Que dis-je ? n'ai-je pas été comblé d'honneurs ? Que de titres glorieux accompagnent mon nom ! j'ai obtenu la dignité consulaire : vainqueur d'un peuple inconnu, j'ai mérité le surnom de *Germanicus*. Je suis mort, hélas ! pour la cause publique ! Ma tête est couronnée du laurier d'Apollon, symbole de la victoire : mes funérailles ont été célébrées avec éclat. Les soldats Romains ont formé des chœurs autour de mon bucher ; plusieurs rois ont orné mon tombeau de leurs offrandes : toutes les villes ont élevé des monumens à ma mémoire. Mes jeunes et braves compagnons d'armes se sont empressés de porter mon cercueil ; ils l'ont arrosé de leurs larmes : le divin César, lui-même, en a répandu pour moi ; il a fait publiquement mon éloge. Quoi, je serois encore à plaindre ! Ah ! chère Livie, cessez de pleurer,

je vous en conjure, moi qui suis la cause de vos douleurs.

Ainsi parleroit Drusus, s'il est vrai que les ombres conservent quelque sentiment. Ayez cette idée d'un si grand homme. Tibère vous tiendra lieu de plusieurs enfans. Veuillent les Dieux protéger ce premier gage de votre amour. Il vous reste un époux dont la sollicitude veille au salut de notre empire : son auguste famille ne peut, sans blesser les bienséances, répandre des pleurs pendant le cours de sa vie.

FIN DE LA CONSOLATION A LIVIE.

NOTES

SUR LA CONSOLATION A LIVIE.

(1) LIVIE Drusille, fille de Livius Drusus Calidianus, épousa Tibère-Claude-Néron, homme illustre par sa naissance, sa valeur et son esprit, dont elle eut deux enfans; l'empereur Tibère et Drusus. Ce Tibère, qui fut d'abord préteur et ensuite pontife, ayant suivi le parti de Lucius, frère d'Antoine, Octave le chassa du territoire de Naples. Livie fuyant les armes d'Octave, accompagné d'un seul domestique, et portant son fils entre ses bras, fut obligée de se jeter dans une petite barque pour aller rejoindre son mari. Livie avoit les graces de la figure et tous les talens de l'esprit. Octave (depuis Auguste) en devint passionnément amoureux. Dégoûté de Scribonie, son épouse, il l'a répudia, enleva Livie à son mari, et quoiqu'elle fût grosse de Drusus, il ne laissa pas de l'épouser de l'aveu des prêtres de Rome, plus effrayés de la puissance du triumvir, qu'attaché aux loix et à l'équité. L'esprit vif et insinuant de Livie lui donna beaucoup d'empire sur Auguste, qui partagea avec elle ses soins et sa puissance. Jamais femme ne porta la politique plus loin et ne sut mieux la couvrir. Son ambition ne se borna pas à être la femme d'un empereur, elle voulut en être la mère. Elle fit adopter par Auguste les enfans qu'elle avoit eus de son premier mari, et pour combler l'espace qui étoit entre le trône et eux, elle fit périr, dit-on, tous les parens d'Auguste qui auroient pu y prétendre. On l'accusa même d'avoir hâté la mort de son époux, dans la crainte qu'il ne désignât Agrippa pour son successeur, au

préjudice

préjudice de Tibère. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle cacha long-temps sa mort, de peur que, si la nouvelle s'en répandoit pendant l'absence de son fils, il n'arrivât quelque révolution subite, fatale à sa fortune et à ses espérances. Ce fils, le motif de tous ses crimes, la traita avec la plus noire ingratitude, et pendant sa vie et après sa mort. Il ne prit aucun soin de ses funérailles, cassa son testament, et défendit de lui rendre les derniers devoirs. Cette femme intrigante a été mise au rang des plus grands politiques : elle réunissoit, dit Laurent Echard, l'habileté d'Auguste et la profonde dissimulation de Tibère.

(2) Tibère et Drusus firent la guerre aux Rhétiens, aujourd'hui les Grisons.

(3) Les Suèves étoient des peuples d'Allemagne : les Sycambres habitoient la Gueldres.

(4) Expressions touchantes : elles peignent bien l'impatience d'une mère qui attend le retour de son fils.

(5) En effet, Auguste avoit pris grand soin de l'éducation de Drusus.

(6) Livie ne méritoit aucun de ces éloges.

(7) Quelle impudente flatterie !

(8) C'est Marcus Vipsanius Agrippa. Auguste avoit d'abord marié sa fille Julie à Marcellus, fils de sa sœur Octavie : après la mort de Marcellus, elle épousa cet Agrippa, le plus grand capitaine de son temps.

(9) Tibère étoit envieux de la gloire de Drusus ; s'il versa quelques larmes à la mort de son frère, il y a lieu de croire qu'elles ne furent pas sincères.

(10) Drusus mourut en Germanie, où il commandoit l'armée romaine.

(11) Diomède, roi d'Etolie, fils de Tydée, et le pls uvaillant des Grecs après Achille et Ajax,

(12) Climène étoit femme du Soleil.

(13) Toute la ville de Rome prit le deuil à la mort de Drusus : le palais de la justice fut fermé pendant quelques jours.

(14) Les Romains représentoient sur le théâtre les victoires remportées sur l'ennemi.

(15) En effet, Livie fit bâtir un temple à Castor et à Pollux, fils de Léda.

(16) La vertueuse Antonia étoit digne de Drusus ; mais le poëte peut-il pousser l'adulation au point de la comparer à Junon ?

(17) La Germanie étoit peu connue des Romains ; de sorte que cette partie de l'Europe leur paroissoit comme un pays nouvellement découvert.

(18) Ces pensées sont sublimes : les six vers suivans où elles sont exprimées méritent d'être retenus.

Vita data est utenda : data est sine fenore nobis
Mutua, nec certâ persolvënda die.
Fortuna arbitriis tempus dispensat iniquis :
Illa rapit juvenes, sustinet illa senes.
Quà que ruit, furibunda ruit : totum que per orbem
Fulminat, et cœcis cœ a triumphat equis.

(19) Claudius-Caudex défit les Carthaginois sur la mer de Sicile, et Claudius-Néron tailla en pièces l'armée d'Asdrubal qui venoit avec cinquante mille hommes au secours d'Annibal, son frère.

FIN DES NOTES SUR LA CONSOLATION A LIVIE.

IMPRÉCATIONS CONTRE IBIS.

OBSERVATION
PRÉLIMINAIRE.

OVIDE voulant se venger d'un ennemi qui le calomnioit, pendant son exil, fait contre lui des imprécations terribles; il lui donne le nom supposé d'*Ibis*, menace de décliner son véritable et de le poursuivre avec plus d'acharnement.

Callimaque avoit pareillement composé un ouvrage rempli d'imprécations contre Apollonius de Rhodes : il n'est point parvenu jusqu'à nous. Nous avons seulement de Callimaque des épigrammes et des hymnes publiées en 1675, par mademoiselle Lefevre (depuis madame Dacier) et en dernier lieu par M. Dutheil. Nous avons enrichi le précédent volume de la traduction de ce dernier. Ovide adopte le genre et la manière du poëte grec.

On soupçonne que la personne désignée par Ovide sous le nom d'*Ibis*, étoit C. Jules Hygin, grammairien célèbre et affranchi

d'Auguste : il avoit été, dit un scholiaste, l'ami intime d'Ovide; mais au lieu de le soutenir dans sa disgrace, il aggrava ses peines, en le calomniant : il voulut même s'approprier les biens du poëte exilé, comme celui-ci l'insinue par les deux vers suivans :

Cùmque ego quassâ meæ complector membra carinæ,
Naufragii tabulas pugnat habere mei.

« Tandis que je recueille les débris épars
» de mon navire, il cherche à s'enrichir
» de mon naufrage ».

IMPRÉCATIONS

CONTRE IBIS.

J'ai déjà vécu dix lustres; mais jusqu'à présent mes vers n'ont offensé personne (1) : j'ai composé un grand nombre d'ouvrages; mais aucune expression sanglante ne m'est échappée : mes poésies n'ont blessé que moi seul; je suis victime de mes talens (2). Un seul homme, Dieux quel outrage! me force à sortir du caractère de modération que je voulois toujours conserver : il me force à prendre les armes. Quel qu'il soit, je veux bien encore taire son nom.

Il trouble la paix d'un citoyen relégué dans les régions hyperborées : le cruel rouvre des blessures qui ne demandent que le repos : semblable à un chien enragé, il répand son venin sur la place publique. Il ne peut même souffrir que la femme à laquelle je suis uni par les nœuds sacrés de l'hymen, pleure le trépas anticipé de son malheureux époux (3). Tandis que je recueille les débris épars de mon navire (4), il cherche à s'enrichir de mon naufrage : lui qui devoit s'empresser d'éteindre l'incendie subit de ma maison, il se jette comme un brigand, au milieu des flammes, pour saisir quelque proie. Il voudroit ravir à ma vieillesse les alimens propres à la soutenir. Ah!

qu'il est plus digne que moi des maux que j'éprouve!

Les Dieux m'ont été plus propices : Auguste qui, pour moi, est le plus grand de tous, n'a pas voulu en m'exilant, me priver de mes biens. Aussi m'efforcerai-je de lui payer le tribut d'éloges ueb mérite sa clémence : la mer du Pont sera témoin de ma reconnoissance. Peut-être permettra-t-il que je la lui exprime dans un climat moins éloigné de lui.

Mais toi, barbare, qui m'a foulé aux pieds, je serai ton ennemi acharné, quelque malheureux que tu sois. Le feu et l'eau s'allieront, le soleil se joindra à la lune, les vents du couchant et de l'orient s'éleveront de la même contrée, le vent brûlant du midi soufflera du pôle glacé du nord; Étéocle et Polynice (5) réuniront la fumée de leurs corps consumés par les flammes du même bucher; le printemps et l'automne, l'hiver et l'été se confondront, l'aurore et l'étoile du soir brilleront au même instant, avant que je pose les armes et que je me reconcilie avec toi, ô monstre, qui as rompu les nœuds de notre amitié.

Tant que je vivrai, je serai en paix avec toi, comme les loups avec les agneaux. Je n'emploierai que ce rhythme pour préluder, quoiqu'un poëte asse ordinairement la guerre avec un autre : à 'exemple des jeunes Vélites (6) qui, pour

s'exercer, commencent par lancer des traits émoussés sur le sable, je ne veux pas d'abord attaquer ta tête odieuse avec des flèches acérées. Je tairai même ton nom et tes crimes dans cet ouvrage; ta personne sera inconnue pendant quelque temps : mais si tu continues, je m'armerai du terrible ïambe, et t'accablerai de traits trempés dans le sang de Lycambe (7).

J'imiterai le fils de Battus (8) dans ses imprécations contre Ibis; je me déchaînerai contre toi et les tiens : comme lui, je remplirai mes vers de faits obscurs. Je ferai violence à mon cœur pour prendre sa manière; j'adopterai un genre étranger à mon caractère et à mon génie. En attendant que je découvre ton véritable nom à l'impatience du public, tu paroîtras aussi sur la scène sous celui d'Ibis. Que mes vers sombres soient l'image fidelle des noires actions de ta vie. Puisse-tu, tous les ans, le jour de ta naissance, et aux calendes de Janvier, entendre la lecture des vérités qu'ils renferment.

Dieux de la mer et de la terre; divinités qui partagez avec Jupiter l'empire de l'Olympe; terre, source de la fécondité; vaste océan, puissant Ether, astres du ciel, soleil, ame de l'univers; Phœbé au front toujours changeant; nuit, dont les ténèbres inspirent une sainte horreur; Parques qui filez les jours des mortels; fleuves que l'on

ne prend pas impunément à témoins, vous qui coulez avec un bruit épouvantable à travers les vallons infernaux ; Euménides, couronnées de serpens, et gardiennes du Tartare ; Dieux supérieurs, demi-Dieux, Faunes, Satyres, Nayades, Nymphes, Dieux de l'antique chaos, divinités modernes, je vous invoque tous ; soyez-moi favorables, secondez ma vengeance. Guidé par ma douleur et mon courroux, je vais dévouer à l'anathême une tête coupable : faites que mes imprécations ne soient pas vainement prononcées : remplissez mes vœux ardens ; exaucez mes ferventes prières : que le perfide éprouve l'effet de mes paroles ; rendez-les aussi puissantes que celles du gendre de Pasiphaé (9).

Puisse-t-il ressentir les maux que j'aurois oublié de lui souhaiter : qu'il soit plus malheureux que je ne puis l'imaginer. Mais de crainte que les exécrations (10) n'aient pas assez de pouvoir sur un nom supposé ; de crainte que les Dieux tout-puissans n'en soient pas assez touchés, je maudis sous le nom d'Ibis la personne qui est l'objet de ma haine secrette : mon ennemi sait qu'il a mérité, par ses actions, les vœux que je fais pour lui. Allons, il faut, sans tarder, les accomplir : le grand prêtre est préparé pour la cérémonie. Qui que vous soyez, aidez-moi dans ce sacrifice : qui que vous soyez, prononcez les pa-

roles lugubres; n'abordez Ibis qu'avec un visage mouillé de larmes; abordez-le sous de sinistres présages, et vêtu de noirs habillemens.

Et toi, Ibis, pourquoi tardes-tu à ceindre ta tête des fatales bandelettes? Ne vois-tu pas l'autel dressé pour tes funérailles? La pompe est prête; que mes désirs soient remplis sans délai. Exécrable victime, présente la gorge à mes couteaux. Que la terre te refuse ses fruits, les fleuves leurs eaux, zéphyre son haleine, le soleil sa lumière, la lune son éclat, tous les astres leur clarté. Que le feu et l'air te soient interdits. Puisse-tu ne trouver d'asyle ni sur mer ni sur terre. Puisse-tu pauvre, exilé, errant dans des contrées étrangères, mendier d'une bouche tremblante, une chétive nourriture. Que ton corps et ton esprit soient la proie des douleurs les plus poignantes. Que la nuit t'accable plus que le jour; que le jour t'accable plus que la nuit: que toujours misérable, tu n'inspires de commisération à personne; que les deux sexes se réjouissent de tes malheurs; que la haine te poursuive: que tes ennemis te croient digne de plus de maux que tu n'en as soufferts; que dans l'état le plus déplorable tu sois encore un objet de haine. Puisse-tu désirer la mort, sans pouvoir te la donner; la demander à grands cris, et la voir t'échapper. Que ton ame ne se sépare

de ton corps qu'après les tourmens les plus cruels et les angoisses les plus déchirantes.

Mes vœux seront exaucés : Apollon vient de me l'annoncer par un signe certain ; un oiseau de mauvais augure a pris son vol à ma gauche. Oui, les Dieux sont sensibles à mes prières ; l'effet de mes imprécations est assuré. Perfide, je me repaîtrai sans cesse de l'espérance de ta mort. Il viendra ce jour qui te séparera de moi : quoique tardif, il viendra ; mais tant que les destins prolongeront mes jours, ces jours auxquels tu n'as que trop souvent attenté ; enfin jusqu'à ma dernière heure, tu peux compter sur ma haine implacable. Le temps n'en ralentira point l'ardeur.

Tant que les Thraces combattront avec des flêches, et les Jazyges (11) avec l'arc ; que les eaux du Gange seront tièdes ; que celles du Danube seront froides ; que les montagnes produiront des chênes ; que les prairies fourniront de gras pâturages ; tant que le Tibre roulera des ondes couleur d'or, je te ferai impitoyablement la guerre. La mort même n'éteindra point le courroux qui m'anime : elle prêtera des armes à mes mânes pour accabler les tiens. Lorsque mon ame sera dissipée comme une vapeur légère, mon ombre indignée conservera la mémoire des tes forfaits ; elle se présentera devant toi sous la forme d'un spectre décharné : elle te poursuivra sans relâche.

Soit que je meure accablé d'années, (je ne le désire pas) ou d'une mort violente ; soit que précipité par un naufrage dans le vaste océan, mon corps serve de pâture aux monstres marins ; soit que mes membres deviennent la proie des oiseaux étrangers ou des loups cruels ; soit enfin que je doive être un jour déposé dans le sein de la terre, ou brûlé sur le plus simple bucher, je tâcherai de franchir les rives du Styx, et conduit par la vengeance, je viendrai meurtrir ton visage avec mes mains glacées. Je t'apparoîtrai dans le jour ; je troublerai ton sommeil pendant le silence des nuits. Quoique tu fasses, mon spectre épouvantable sera toujours devant tes yeux : je t'accablerai de plaintes ; tu ne jouiras d'aucun repos. Tu entendras sans cesse le fouët effrayant des furies ; leurs torches entrelacées de couleuvres fumeront sur ta tête criminelle ; elles t'agiteront durant ta vie ; elles t'agiteront après ta mort. Tes supplices abrégeront tes jours ; tu ne seras point pleuré des tiens : privé des honneurs funèbres, ton corps restera sans sépulture.

Un bourreau, attachant un crochet à tes os, te traînera aux acclamations du peuple : les flammes qui dévorent tout, refuseront de te consumer : la terre rejettera ton cadavre odieux : les vautours te déchiront lentement les entrailles,

et les chiens affamés se partageront ton perfide cœur. Les loups dévorans se disputeront les lambeaux de ton corps : honneur digne de toi.

Relégué dans les lieux séparés des Champs Elysées, tu seras confondu parmi les coupables ; dans le triste séjour où Sisyphe (12) roule éternellement son rocher ; où Ixion (13) est emporté par le tourbillon d'une roue rapide ; où les Danaïdes, cruelles, épouses des enfans d'Egyptus (14), ne peuvent fixer dans leurs tonneaux des ondes fugitives ; où Tantale (15) approche inutilement ses lèvres des fruits et des eaux qui lui échappent ; où l'énorme géant Tytius présente à la pâture d'un vautour ses entrailles toujours renaissantes (16).

Une des furies (17) te meurtrira les flancs avec son fouët, afin que tu confesses le nombre de tes crimes : une autre livrera tes membres à ses affreux serpens : la troisième te brûlera le visage avec une torche ardente. Ton ombre sera tourmentée de mille manières. L'ingénieux Eaque (18) inventera pour toi de nouveaux supplices ; il t'infligera les tourmens des anciens criminels. Ceux-ci se reposeront et tu souffriras à leur place. Tu rouleras le rocher de Sisyphe : ton corps éprouvera les tortures d'Ixion. Un autre que Tantale sera pressé par la faim et dévoré par la soif : un

autre que Tityus sera la proie d'un vautour. La mort ne mettra pas fin à tes peines ; elles seront éternelles.

Je ne donne qu'une légère esquisse de tes supplices ; comme si je rassemblois quelques feuilles du mont Ida, ou si je puisois quelques gouttes d'eau dans la mer de Lybie. Il me seroit impossible de compter les fleurs qui naissent sur l'Hybla, en Sicile ; les safrans que produit la Cilicie ; les floccons de neige qui blanchissent l'Athos, quand l'aquilon fougueux attriste la nature : de même eussé-je cent bouches, je ne pourrois nombrer les maux qui te sont réservés. Misérable ! tu ne les éviteras pas : ils seront tels qu'ils m'arracheront peut-être des larmes ; mais ces larmes feront mon bonheur : elles me causeront un plaisir délicieux.

Tu naquis malheureux : ainsi le voulurent les Dieux. Aucune étoile favorable ne parut à ta naissance. Vénus, Jupiter, le soleil Phœbé s'éclipsèrent : tu ne ressentis point l'heureuse influence de Mercure, fils de Jupiter et de la brillante Maïa (19). Tu naquis sous les astres malfaisans de Mars et de Saturne, armé d'une faux : tu naquis dans les ténèbres ; le jour de ta naissance fut obscurci par de sombres nuages : c'est un jour de deuil pour les Romains ; il rappelle, dans nos fastes, la funeste journée d'Allia (20).

Lorsqu'Ibis sortit du ventre impur de sa mère, la terre fut infectée de son corps. Un oiseau nocturne, posé sur le faîte d'une maison voisine, fit entendre des sons lamentables. Les Euménides lavèrent le nouveau né dans un marais formé par les eaux du Styx : elles le frottèrent avec le fiel des serpens de l'Erèbe, applaudissant trois fois de leurs mains sanglantes. Elles lui présentèrent ensuite les mamelles d'une chienne : son lait fut la première nourriture de cet enfant. Ibis ayant sucé la rage de sa nourrice, remplit bientôt les places publiques de ses aboiemens. Elles l'enveloppèrent dans des langes enfumés qu'elles avoient dérobés parmi les débris d'un bucher funèbre, et ne voulant pas qu'il reposât sur la terre nue, elles mirent des cailloux sous sa tête pour lui servir de coussin. Avant de se retirer, elles approchèrent de ses yeux des brandons de bois verd : la fumée qu'ils répandoient arracha des larmes à Ibis. Alors une des trois furies lui tint ce discours : Nous te condamnons à pleurer, ainsi, éternellement ; tu n'auras jamais un sujet de consolation.

Elle dit, et Clothon (21), pour assurer l'effet de ces tristes promesses, ourdit d'un fil noir la trame des jours du malheureux Ibis. La furie n'acheva point l'horoscope ; elle ajouta seulement : un poëte dira un jour qu'elle est la destinée qui t'attend.

Je

Je suis ce poëte ; c'est moi qui vais prédire les malheurs que tu dois éprouver. Dieux, donnez de l'énergie à mes paroles; secondez mes efforts, afin que je chante dignement les événemens funestes, arrêtés par vos décrets immuables.

Tu éprouveras d'abord des tourmens connus dans l'antiquité. Puisse-tu souffrir des maux aussi cruels que ceux des Troyens; puisse-tu recevoir des traits aussi empoisonnés que les flêches qui blessèrent le fils de Péan (22), héritier des armes du grand Hercule. Puisse-tu répandre autant de pleurs que Téléphe (23), nourri par une biche, et qui ne put guérir ses blessures qu'avec les armes d'Achille, son vainqueur : puisse-tu avoir le sort de Bellérophon (24) que sa beauté faillit perdre, et que Pégase précipita dans les plaines d'Allée. Puisse-tu, privé de la vue, comme Phœnix (25), fils d'Amyntor, ne marcher qu'en chancelant et à l'aide d'un bâton. Puisse-tu ressembler à l'aveugle Œdipe, conduit par sa fille ; Œdipe qui, après avoir assassiné son père, devint l'époux incestueux de sa mère (26); au devin Tirésias, lorsque Jupiter et Junon le prirent pour juge d'une rixe frivole (27); au prince Phinée (28), qui donna une colomhe aux Argonautes pour diriger le navire qui les portoit; à l'avare Polymnestor, qu'Hécube punit du meurtre de Polydor son fils (29); au

cyclope Polyphême (30), à qui Telême, fils d'Eurymus, avoit prédit la perte de son œil ; aux deux enfans de Phinée, que ce roi soupçonneux priva de la vue ; au présomptueux Thamyras (31) ; au musicien Démodocus (32).

Je souhaite que l'on te mutile, comme Saturne mutila son père, en lui coupant les parties qui l'avoient engendré : que Neptune te maltraite aussi impitoyablement que Ceix (33), à la vue duquel son épouse et son frère furent changés en oiseaux : que tu sois le jouet des flots comme l'artificieux Ulysse (34), qui se tenoit aux débris de son navire fracassé, lorsque Leucothoé fut touchée de sa détresse : que quatre coursiers t'arrachent les membres, afin que Métius n'ait pas connu seul ce genre de supplice (35) : que tu éprouves les tourmens infligés par les cruels Carthaginois à Régulus, indigné de l'échange des prisonniers qu'ils lui proposoient (36).

Puisse-tu être abandonné de tous les Dieux, comme Priam (37), qui ne trouva pas même d'asyle au pied de l'autel qu'il avoit consacré à Jupiter dans son propre palais : être précipité du haut d'un rocher, comme Thessalus le fut du sommet de l'Ossa (38) : être dévoré par des serpens, comme l'usurpateur Euryale, qui détrôna ce prince : avoir le sort de Minos, étouffé par les

vapeurs d'un bain chaud (39) : être attaché comme Promethée (40) et abreuver les oiseaux de ton sang impur ; être déchiré et jeté dans la mer, comme Etracides (41), quinzième descendant du grand Hercule : être poignardé comme le fils d'Amyntas (42), pour avoir abusé d'un jeune garçon.

Veuillent les Dieux que tu périsses empoisonné comme Alexandre, qui se vantoit d'être fils de Jupiter Ammon (43) ; que tu expires de la mort d'Achée (44), suspendu par les pieds dans le pactole, pour expier les crimes de sa tyrannie ; que tu sois écrasé par une tuile, comme Pyrrhus (45), descendant du fameux Achille ; que tes os demeurent sans sépulture, comme ceux de Pyrrhus, (fils de ce héros), dispersés sur le chemin d'Ambracie (46) ; que tu sois percé de traits, comme l'infortunée Laodamie (47), assassinée dans le temple de Cérès ; que tu boives le suc des cantharides, à l'exemple d'un autre Pyrrhus, qui reçut une coupe empoisonnée des mains d'une mère barbare (48).

Je désire que tu succombes sous les coups d'une amante aussi perfide, que celle qui fit périr Leucon (49) ; qu'à l'exemple de Sardanapale, tu te précipites dans les flammes d'un bucher avec tous tes trésors (50) ; que les sables poussés par

les vents du midi t'ensevelissent comme les brigands qui allèrent piller le temple de Jupiter Ammon (51) ; que des cendres brûlantes te consument, comme les Mages qui périrent par les embûches de Darius second (52) ; que tu meures de faim et de froid, comme le tyran Nicoclès, émigré de Sicyone (53).

Puisse-tu, enfermé dans la peau d'un lion, être, comme le fils d'Atarne (54), le jouet d'un maître inhumain : recevoir la mort dans ta couche nuptiale, comme le tyran de Phère (55), égorgé par son épouse. Puisse-tu, comptant sur la fidélité de tes esclaves, périr par leurs mains, comme Alebas de Larisse (56), ou comme Milon, tyran de Pise (57), que ses sujets révoltés jettèrent dans les eaux de l'Alphée (58).

Que Jupiter t'écrase de sa foudre, comme il en écrasa Adimante, roi des Philésiens (59). Puisse ton corps nud être abandonné près de Troye, comme celui de Lenée (60) près d'Heraclée : puisse-tu être traîné par un char rapide, comme Eurydamas (61) autour du tombeau de Trasyle ; ou comme Hector autour des remparts d'Ilion, qui devoient bientôt s'écrouler, et que son courage avoit long-temps défendus (62). Puisse-tu comme Hyppoménéide (63), souffrir un supplice d'un nouveau genre ; et qu'à l'exemple de son amant,

traîné dans les plaines d'Actium, ton infâme cadavre (quand ton ame odieuse en sera séparée) soit écartelé par des chevaux fougueux.

Que tes entrailles soient suspendues sur un rocher, comme autrefois celles des Grecs sur le golfe d'Eubée (64) : que le tonnerre t'écrase, que la mer t'engloutisse comme le féroce Ajax, ravisseur de Cassandre (65) : que les furies aliènent ta raison ; qu'elles t'agitent comme Marsyas, qui fut écorché vif (66) ; comme ce roi de Thrace, fils de Dias, qui se coupa une jambe, en se moquant de Bacchus (67) ; comme Hercule, consumé par les flammes sur le mont Œta (68) ; comme Athamas, gendre de Cadmus et d'Hermione changés en dragon (69) ; comme le père de Tisamène (70), ou l'époux de Callirrhoé (71).

Je souhaite que ton lit soit souillé par une femme impudique comme l'épouse de Diomède (72), ou comme celle qui, éprise d'amour pour le frère de son mari, fut soustraite à la mort par le moyen d'une esclave mise à sa place (73). Fassent les Dieux que ton épouse soit aussi fidelle qu'Ériphile et Hélène, filles de Talaüs et de Tyndare (74) ; qu'elle ressemble aux Danaïdes, condamnées à porter éternellement des cruches d'eau, pour avoir osé donner la mort à leurs époux, et qu'elle brûle des mêmes feux que Biblis et Canacé (75). Que ta sœur ne soit connue que par

ses incestes : que ta propre fille ait un commerce criminel avec toi, comme Hyppodamie, Myrrha et Nyctimène, avec Egiste, Cynire et Nictée, leurs pères (76) : qu'elle n'ait pas plus de tendresse pour l'auteur de ses jours, que Cymetho pour Ptérele (77), Scylla pour Nisus, ou Tullie, qui fit passer son char sur le corps sanglant de Servius, et rendit infâme le lieu de son crime : que tu périsses comme les jeunes gens dont les têtes furent exposées sur la porte de Pise (78) ; comme Œnomaus, qui rougit de son sang la terre sur laquelle avoit si souvent coulé celui des malheureux amans de sa fille ; ou comme le cocher de ce farouche tyran, le traître Myrtile, qui donna son nom à la mer, appelée Myrtoë (79).

Je te souhaite le sort des amans qu'Atalante vainquit à la course ; Atalante vaincue à son tour en ramassant les trois pommes d'or qu'Hyppomène lui avoit jettées ; des infornées Athéniens dévorés par le Minotaure dans le labyrinthe inextricable ; des douze Troyens que le violent Achille immola sur le bucher de Patrocle (80) ; de ceux qui ne pouvant expliquer l'énigme du Sphinx (81), étoient aussi-tôt livrés à la mort par un monstre ; des Lemniens qui furent massacrés, en Thrace, dans le temple de Minerve (82). Depuis ce meurtre, l'image de cette Déesse est voilée.

Puisse-tu périr, comme ceux qui servirent de pâture aux chevaux de Diomède, roi de Thrace (83), ou aux lions de Thérodamas (84), tyran de Numidie; comme les étrangers que Thoas (85) sacrifioit à Diane, dans la Scythie; comme les compagnons d'Ulysse, submergés dans les goufres de Carybde et de Scylla; comme les victimes de l'antropophage Polyphême; comme les hôtes d'Antiphate, roi des Lestrigons (86), ou les malheureux qu'Annibal précipita dans un puits dont les eaux devinrent blanches par le sable qu'il y jeta. Puisse-tu périr comme les douze suivantes et les douze amans de Pénélope; ou comme celui qui leur donnoit des armes contre Ulysse: comme Antée qui, par un prodige surprenant, étoit vainqueur lorsqu'Hercule l'avoit terrassé: comme ceux que ce géant étouffoit entre ses bras nerveux, ou comme ces époux infidèles que les Lemniennes immolèrent à leur fureur jalouse (87).

Puisse-tu périr comme Trasille (88), qui pour obtenir du ciel une pluie bienfaisante, inventa un sacrifice inhumain dont il fut la première victime; comme le frère d'Antée (89), qui, par une juste punition, arrosa les autels de son sang, et servit d'exemple à la postérité; comme l'impie Diomède qui, pour nourriture, donnoit de la chair humaine à ses chevaux; comme Nessus et le gendre de Dexamène (90), exterminés par Her-

cule ; comme le fils de la nymphe Coronis (91), rendu à la vie par Esculape ; comme Sinnis, Scyron (92), et le fils de Polypémon, moitié homme et moitié taureau ; comme cet autre brigand, qui, habitant les bords des deux mers, attachoit les voyageurs à des arbres courbés et les laissoit s'élancer dans les airs (93) ; ou comme Cercyon (94), que Cérès vit avec joie expirer sous les coups de Thésée.

Que le ciel accomplisse les vœux que ma juste colère a faits pour toi. Que dis-je ? il m'en reste encore à former. Puisse-tu ressembler au triste Achéménéïde (95), quand la flotte troyenne arriva en Sicile où Ulysse l'avoit abandonné. Puisse-tu être plus misérable qu'Irus (96) et les mendians qui obstruent les portes. Que le fils de Cérès soit sourd à tes prières (97) : qu'il te refuse son amitié et ses bienfaits : que la fortune, malgré tes efforts pour la fixer, s'échappe de tes mains, comme le sable battu par les flots, glisse sous les pieds qui le pressent. Puisse-tu, gorgé d'alimens, être tourmenté par une faim insatiable, comme Erésycthon (98), dont la fille prenoit toutes les formes qu'elle vouloit : puisse-tu aimer à te nourrir de chair humaine. Sois le Tydée de notre siècle (99). Puisse-tu commettre des crimes si horribles que les chevaux du soleil, épouvantés, reculent du couchant à l'orient (100) : puisse-tu

renouveller le dégoûtant festin de Lycaon, et par un nouveau forfait, éprouver encore la divinité de Jupiter. Je souhaite que tu serves de nourriture à d'autres Dieux, comme le fils de Tantale ou de Térée (101); que tes membres soient épars dans les champs, comme ceux d'Absyrthe, que Médée déchira pour arrêter les poursuites de son père (102); que tu mugisses, comme Pérille (103), enfermé dans un taureau d'airain, ou comme le tyran Phalaris, livré au même supplice; mais ne poussant que de sourds gémissemens, parce qu'on lui avoit coupé la langue: que tu sois trompé comme Pélias (104), s'il te prend envie de recouvrer les graces et la fraîcheur de la jeunesse: que ton cheval te précipite dans un gouffre, et que tu meures inconnu à la postérité; que tu périsses comme ceux qui naquirent d'un serpent dont Cadmus avoit dispersé les os dans les plaines de Thèbes: que les imprécations de Ménécée (105) et du frère de Méduse, fille de Priam retombent sur ta tête, ainsi que celles prononcées par Callimaque contre son ennemi, sous le nom d'Ibis, oiseau qui se fraîchit en injectant de l'eau dans son corps: que tu sois couvert d'autant de plaies qu'Osiris (106), à qui l'on n'immole jamais des victimes égorgées avec le couteau; que mutilé comme les prêtres insensés et fanatiques de Cybèle (107),

tu ne portes les marques distinctives d'aucun sexe, et que semblable à Atys (108), tu sois destiné à frapper sur les tambours bruyans avec les Corybantes efféminés.

Je voudrois que prenant la forme de l'animal consacré à la mère des Dieux, tu éprouvasses le sort d'Atalante (109), d'abord victorieuse à la course et ensuite vaincue par son amant : je voudrois qu'un cheval féroce te déchirât les entrailles; Limone (110) n'auroit pas seule souffert ce supplice. Je voudrois que tu fusses enterré vivant et percé de coups, comme le maître de Cassandre (111), que tu égales en cruauté; que tu fusses jeté dans les flots, comme Persée et Téléphe (112) : que tu fusses sacrifié, comme Teudote (113), sur l'autel d'Apollon, par un barbare ennemi; que les Abdéritains t'immolassent en l'honneur de leurs Dieux, après t'avoir accablé d'une grêle de pierres (114); que Jupiter t'embrasât de ses feux, comme le fils d'Hypponous (115), le père de Dosithée, la sœur d'Autonoé, le neveu de Maïa, et le téméraire Phaëton qui voulut conduire le char du soleil; comme l'impie Salmonée et les frères de Calisto (116), changés en ours. Je voudrois que le feu du ciel vengeur des crimes te consumât comme Macédo et son époux (117); que les chiens de Délos te déchirassent comme Thrasus (118), pour avoir osé paroître avant le

jour au temple de Latone; que tu devinsses la proie de ces animaux, comme Actéon qui vit la pudique; Diane dans le bain, ou comme Linus (119) descendant de Crotope.

Je souhaite que la morsure d'un serpent vénimeux te donne la mort comme à la tendre Euridice, au fils d'Hypsipyle (120), et à Laocon, qui, le premier des Troyens, lança un dard contre le cheval de bois. Je souhaite que le vin te soit funeste comme à Elpénore, qui se tua dans l'ivresse (121). Je souhaite que tu sois assommé comme les Dryopes, qui défendirent l'inhumain Théodamas (122) combattant contre Hercule. Meurs comme le féroce Cacus, qui fut découvert par les mugissemens d'une génisse renfermée dans sa caverne (123); comme Lychas, qui remit à Hercule le fatal vêtement de Nessus (124), l'infortuné Lychas dont le sang rougit la mer d'Eubée. Meurs comme ce philosophe (125) qui, après avoir lu un traité de Platon sur la mort, se jeta du haut d'un rocher dans un goufre de la mer: comme Egée à la vue du vaisseau de Thésée (126); comme Astianax, précipité d'une tour d'Illion; comme Ino, nourrice et tante de Bacchus; comme l'inventeur de la scie (127), et la chaste Ilix, qui osa outrager un Dieu par ses paroles (128).

Puisse-tu, comme Paphage (129), rencontrer une lionne qui te dévore ; être la proie d'un sanglier, comme le fils de Licurgue (130), tombé d'un arbre ; et comme le brave Idmon (131). Que la hure inanimée d'un de ces animaux t'écrase la tête, et te tue comme le chasseur Thoas (132). Puisse-tu ressembler à Atys, prêtre de Cybèle, et chasseur Phrygien, qu'une pomme de pin fit mourir de la même manière. Si ton navire fait voile pour la Crête, que les insulaires te traitent comme un brigand de Corfou. Sois enseveli sous les ruines d'une maison comme Scopas (133), lorsque Castor et Pollux protégèrent le poëte Simonide (134). Qu'entraîné par un fleuve rapide tu lui donnes ton nom, comme Evenus ou Tiberinus (153). Que tes membres soient dévorés par les bêtes féroces : que ta tête, comme celle du fils d'Astace (136), soit mangée par un homme : jette-toi dans les flammes à l'exemple de Brothée (137), qui, par désespoir, se donna la mort. Termine tes jours dans les horreurs d'un cachot, comme Calisthène, auteur d'un ouvrage qui causa son malheur (138). Que ta langue médisante te devienne aussi nuisible que la satyre (139) à l'inventeur de l'âpre ïambe : que la haine publique te poursuive ; que tu meures de faim, comme le poëte qui fit de mauvais vers contre

les Athéniens (140) : que tes écrits te soient aussi funestes que le furent à Alcée ses chansons trop mordantes (141). Meurs comme Oreste de la piqûre d'un serpent : que la nuit de tes nôces soit la dernière de ta vie : tel fut le sort d'Eupôlis (142) et de sa jeune épouse. Qu'une flèche attachée à tes fibres te fasse mourir comme Lycophron (143), ancien poëte dramatique : que ton corps mis en pièces et dispersé dans les forêts, par les mains de tes proches, nous rappelle l'histoire de Penthée (144), dont le père naquit des dents d'un dragon.

Puisse-tu, attaché à la queue d'un taureau, être traîné à travers des montagnes, comme l'impérieuse épouse de Lycus (145) : puisse-tu voir (comme Philomèle, rivale de sa sœur) ta langue tomber à tes pieds : puisse-tu errer dans tous les climats de l'univers, comme le fondateur de Cyrrha (146). Qu'une abeille t'enfonce son aiguillon dans les yeux, comme au poëte Achée (147) : que tes entrailles, suspendues à des rochers, comme celles de l'oncle de Pyrrha (148), servent de pâture aux bêtes féroces. Enfant d'Harpage et de Thyeste, puisse-tu être servi à la table de ton père épouvanté (149) : qu'un glaive tranchant te mutile tous les membres ainsi qu'à Mimnerme (150) ; qu'un cordon serrant ta gorge,

t'arrête la respiration et t'étouffe, comme Théocrite (151) : que ton corps écorché vif, nous retrace le malheur de Marsyas (152), qui donna son nom à un fleuve de Phrygie : puisse-tu voir la tête de Méduse, dont l'aspect pétrifia les compagnons de Céphée (153).

Puisse-tu périr comme Glaucus, fils de Sisyphe, dévoré par les cavales du roi de Potnie ; être étouffé dans un tonneau de miel, comme un autre Glaucus, fils de Minos ; ou te précipiter dans la mer, comme un pêcheur du même nom. Puisse-tu, en tremblant, avaler le breuvage qui empoisonna l'intrépide Socrate ; Socrate le plus sage des Grecs et victime des fausses accusations d'Anytus (154). Puisse-tu n'être pas plus heureux en amour qu'Hémon (155), et avoir les jouissances de Macarée (156). Puisse-tu voir tamai son la proie des flammes, comme le fils d'Hector voyoit du haut d'une tour l'incendie de Troye, sa patrie. Puisse-tu expier, par ton sang, les crimes de ta famille, comme Adonis expia l'inceste de Cynire avec sa fille. Puisse-tu, comme le gendre d'Icarius (157), être percé d'un trait lancé par la main de ton fils. Puisse-tu être étranglé, comme le babillard Anticlus (158) dans le cheval de bois ; ou pilé dans un mortier comme Anaxarque (159). Que l'on entende craquer tes os, comme le froment sous la meule.

Que Phœbus t'enterre vivant; Crotope avoit fait périr sa fille Psamathé par le même supplice: je te souhaite le sort de ce père barbare. Que ta patrie soit désolée par un monstre aussi affreux que celui dont le bras de Chorèbe délivra les Grecs (160). Objet du courroux de Vénus, comme le petit-fils d'Etra (161), sois comme lui exilé, et renversé par des chevaux épouvantés. Un roi égorgea un jeune prince (162), élevé dans sa maison, afin de s'emparer de ses trésors: qu'un hôte aussi cruel te donne la mort pour se délivrer d'un misérable tel que toi. Damasicthon (163) périt avec ses six frères, enfans de Niobé; que toute ta race soit ainsi exterminée. Amphion ne put survivre à la perte de sa famille; que la vie te devienne également odieuse. Sois, comme la sœur de Pélops (164), changé en rocher; que ta langue se pétrifie dans ta bouche, comme celle de Battus (165). Si tu joues au palet, sois renversé, comme le fils d'Œbulus (166); s'il te prend envie de nager, que les flots soient pour toi aussi orageux que ceux de l'Hellespont (167). Térence périt en se baignant (168): puisse-tu être englouti dans les eaux du Styx.

Si après un naufrage, tu veux regagner les côtes, je souhaite que tu périsses comme Palinure (169) en arrivant à terre. Puisse-tu être

dévoré par des chiens, ainsi que le fut Euripide (170) par ceux qui gardoient le temple de Diane: puisse-tu, à l'exemple d'un philosophe (171), t'élancer dans les goufres d'Encelade, d'où l'Etna vomit des tourbillons de flammes ardentes. Je souhaite que les Bacchantes furieuses te déchirent de leurs ongles, comme elles déchirèrent autrefois Orphée, sur les bords du Strymon. Puisse-tu périr comme le fils d'Althée, qui sentoit brûler ses entrailles par des flammes éloignées de lui. Médée fit périr misérablement sa rivale, dès qu'elle l'a vit couronnée : elle fit périr Créon et toute sa famille : Hercule fut consumé par un poison brûlant : je te souhaite le même genre de mort.

Lycurgue (172), descendant de Penthée, fut vengé par son fils: je souhaite que tes ennemis exercent sur toi la même vengeance. Je souhaite que voulant fendre un arbre, comme Milon (173), tes mains y demeurent attachées. Je souhaite que tu meures, comme Icarius (174), assassiné par les ingrats qu'il avoit enivrés.

Je souhaite que tu t'étrangles, comme Erigone désespérée en apprenant la mort de son père. Puisse-tu, enfermé dans une maison, y périr de faim, comme ce Lacédémonien à qui sa mère elle-même imposa ce supplice (175). Puisse-tu

profaner

profaner le temple de Pallas, comme Ajax, sorti d'Aulis, sous des auspices malheureux (176).

Que sur une fausse accusation, tu sois injustement mis à mort, comme le fils de Nauplius (177), et que tu t'énorgueillisses en vain de ton innocence. Je te souhaite la destinée d'Ætale (178), tué par un prêtre d'Isis, que cette Déesse chassa de son temple; de l'assassin Mélanthée (179), caché dans les ténèbres et découvert par sa mère, à la lueur d'un flambeau: sois comme eux, percé de traits; sois comme eux, privé des secours de tes proches.

Dolon (180), chargé d'enlever les coursiers d'Achille, passa la nuit dans les alarmes; puisse-tu passer ainsi les tiennes; puisse-tu, au milieu de ton sommeil, être massacré comme Rhésus (181) et ses compagnons: puisse-tu mourir comme Rhamnès (182), égorgé par Nisus et Euryale: puisse-tu, environné de flammes, comme le fils de Climas (183), paroître aux enfers avec un corps à demi-brûlé. Puisse-tu être assommé par des brigands, comme Rémus, pour avoir osé franchir les murs de Rome naissante. Enfin, puisse-tu vivre et mourir dans les climats sauvages qu'habitent les Gètes et les Sarmates. Voilà les vœux que j'adresse pour toi aux Dieux immortels.

Ces vers te parviendront promptement, et tu

n'auras pas à te plaindre de mon silence. Je pourrois néanmoins en dire davantage ; mais je prie le ciel de m'accorder plus que je lui demande, et de suppléer aux vœux que je n'ai pas faits. Dans la suite, je serai plus prolixe ; je déclinerai ton véritable nom et j'emploierai le rhythme qui convient aux chants guerriers.

FIN DES IMPRÉCATIONS CONTRE IBIS.

NOTES

SUR LES IMPRÉCATIONS CONTRE IBIS.

(1) Ovide, dont le caractère étoit plus amoureux qu'épigrammatique, n'avoit jusqu'alors fait la guerre à personne dans ses écrits.

(2) La publication de l'*Art d'Aimer* fut le prétexte de l'exil d'Ovide; mais on ignore son véritable crime. C'étoit apparemment, suivant Voltaire, d'avoir vu quelque chose de honteux dans la maison d'Auguste. Comment cet empereur auroit-il pu exiler Ovide pour son poëme de l'*Art d'Aimer*, lui qui rimoit et protégeoit Horace dont les poésies sont souillées par les termes de la plus infâme prostitution? Il est vraisemblable qu'Octave alléguoit une raison prétendue, n'osant parler de la véritable. « Une preuve, dit Voltaire, qu'il s'agissoit de quelqu'aventure secrète, de la famille impériale, c'est que Tibère, ce monstre de lasciveté, comme de dissimulation, ne rappella point Ovide ». Mais, disent ceux qui n'adoptent point les conjectures de Voltaire, en supposant qu'Auguste eût brûlé d'un amour incestueux pour sa fille, auroit-il pris assez mal ses mesures pour se laisser surprendre? Et si Ovide avoit été témoin de son crime, Auguste étoit-il homme à se refuser un homicide pour cacher sa turpitude à l'univers? N'étoit-ce pas plutôt un moyen de plus de le faire

connoître, que d'en punir le confident par un simple exil, qui n'enchaînoit ni sa langue, ni sa plume ? N'est-il pas plus vraisemblable qu'Ovide, soupirant en secret pour Livie, épouse d'Auguste, commit une indiscrétion semblable à celle d'Actéon, et qu'il vit au bain cette nouvelle Diane ? Les vers suivant ne semblent-ils point confirmer cette conjecture ?

Cur aliquid vidi? Cur noxia lumina feci?
Cur imprudenti cognita culpa mihi est?
Inscius Acteon vidit sine Veste Dianam;
Præda fuit canibus nonminùs ille fuit.

Poinsinet de Sivry publia dans le Mercure de France (avril 1773) une lettre dans laquelle il veut prouver que la cause de l'exil d'Ovide est fondée sur tout autre motif que celui qu'on allégue communément : (le commerce incestueux d'Auguste avec Julie, sa fille). Cette lettre contient des raisons qui paroissent plausibles. Quoi qu'il en soit de la cause des malheurs d'Ovide, il les sentit vivement. Il tourna sans cesse ses regards vers Rome, et demande en vain grace à Auguste et à Tibère. Les éloges qu'il leur prodigue sont si outrés qu'ils exciteroient encore aujourd'hui l'indignation s'il les eût donnés à des princes légitimes, ses bienfaicteurs ; mais il les donnoit, dit un homme d'esprit, à des tyrans et à ses tyrans. Chose étrange que les louanges, et les louanges des poëtes ! Il est bien clair qu'Ovide souhaitoit de tout son cœur que quelque Brutus délivrât Rome de son Auguste, et il lui souhaite en vers l'immortalité ! Lorsqu'il apprit sa mort, il poussa la folie et la bassesse jusqu'à lui consacrer une espèce de temple où il lui offroit tous les matins de l'en-

cens. On lui pardonneroit cet avilissement, si la reconnoissance l'avoit produit; mais il est très probable que ce ne fut que le défaut de courage. Ovide faisoit un Dieu d'Auguste, parce qu'il espéroit toucher Tibère et en faire un homme. Il mourut dans son exil, à Tomes, sur le Pont-Euxin, âgé de 57 ans, dont il en avoit passé sept loin de Rome.

(3) Ovide se tenoit pour mort, puisqu'en effet le bannissement est une mort civile. Cependant ce poëte ne fut pas, à proprement parler, banni, puisque ses biens ne furent pas confisqués, mais seulement exilé, en vertu d'ordres privés d'Auguste, qui le premier des empereurs s'attribua le droit terrible d'éloigner les citoyens des leurs foyers.

(4) Son ennemi avoit fait tous ses efforts pour obtenir la confiscation de ses biens; mais il n'avoit pu l'obtenir, parce qu'alors l'empereur n'avoit pas encore le droit de confiscation, et qu'il falloit pour cela un décret du sénat.

(5) Etéocle et Polynice, qui étoient frères, et rois de Thèbes, se tuèrent l'un et l'autre, dans un combat singulier, à la tête de leurs troupes. On jeta leur corps sur un bucher funèbre; la fumée qui en sortit se partagea en deux colonnes; d'où l'on conclut qu'ils se haïssoient encore après leur mort.

(6) Les Vélites étoient des fantassins armés à la légère, dont les Romains se servoient pour escarmoucher, et pour harceller les ennemis. Ovide regarde son poëme comme le prélude de la guerre qu'il doit faire à Ibis.

(7) Lycambe avoit promis de donner sa fille en mariage au poëte Archiloque; il lui manqua de parole. Archiloque s'en vengea par des vers si mordans, que Lycambe se pendit de désespoir.

(8) Callimaque, fameux poëte qui écrivit contre Apol-

lonius de Rhodes : il étoit fils de Battus, le fondateur de Cyrène. Voyez dans le volume précédent, la vie de ce poëte à la tête de ses hymnes.

(9) Thésée épousa Ariane, fille de Minos et de Pasiphaé. Il fit des imprécations contre son fils Hyppolite, à la persuasion de Phèdre, sa marâtre.

(10) Les anciens étoient persuadés que des imprécations faites contre quelqu'un, ne pouvoient être efficaces, quand la personne n'étoit pas nommée.

(11) Peuples de Scythie.

(12) *Sisyphe*, fils d'Eole, qui, désolant l'Attique par ses brigandages, fut tué par Thésée. Ce fut un homme si méchant, que les poëtes ont feint qu'il étoit condamné dans les enfers à rouler continuellement une grosse pierre ronde du bas d'une montagne en haut, d'où elle retomboit sur le champ.

(13) Cet Ixion étoit roi des Lapithes. Il refusa à Déïonée les présens qu'il lui avoit promis pour épouser sa fille ; ce qui porta ce dernier à lui enlever ses chevaux. Ixion, dissimulant son ressentiment, attira chez lui Déïonée, et le fit tomber par une trappe dans un fourneau ardent ; il eut de si grands remords de cette trahison, que Jupiter le fit mettre à sa table pour le consoler. Il eut l'audace d'aimer Junon et voulut la séduire ; mais cette Déeese en avertit son mari qui, pour éprouver Ixion, forma une nue qui ressembloit à Junon : elle parut dans un lieu secret où Ixion la trouva. Il ne manqua pas alors de suivre le mouvement de sa passion. Jupiter, convaincu, froudroya Ixion, et le précipita dans les enfers, où les Euménides l'attachèrent avec des serpens à une roue qui tournoit sans cesse.

(14) Egyptus, fils de Belus, et frère de Danaus, alla s'éta-

blir en Egypte où il eut cinquante fils. Son frère avoit autant de filles. Elles épousèrent leurs cousins qu'elles égorgèrent ensuite. La seule Hypermnestre épargna Lyncée son mari. Celui-ci tua Danaus.

(15) Tantale, fils de Jupiter et de la nymphe Plota : il fut condamné aux enfers à souffrir éternellement la faim et la soif, pour avoir servi aux Dieux le corps de son fils Pélops qu'il fit cuire.

(16) Tityus, géant prodigieux, fils de Jupiter. Apollon et Diane le tuèrent à coups de flèches, parce qu'il avoit manqué de respect à Latone. Son corps couvroit neuf arpens de terre, comme le porte le texte latin *novemque jugeribus*. Il fut condamné au même supplice que Prométhée.

(17) Alecton, Tisiphone et Mégère.

(18) L'un des juges des enfers, frère de Minos et de Rhadamanthe. Il étoit le fruit des amours de Jupiter et d'Europe.

(19) Cette Maïa étoit fille d'Atlas.

(20) Les Romains furent défaits par les Gaulois sur les bords de la rivière d'Allia : le jour de cette défaite passoit pour malheureux.

(21) L'une de Parques : elles étoient trois.

(22) Ce fils de Pean étoit Philoctète.

(23) Télephe étoit fils de Jupiter et d'Augé. Il fut exposé dans les champs parmi les buissons. Une biche l'allaita. Il vint ensuite au secours de Troye, et fut blessé par Achille. Il ne put être guéri qu'après avoir fait alliance avec ce prince, et avoir mis sur sa plaie un médicament fait de la rouille de la lance dont il avoit été blessé.

(24) Bellérophon, monté sur Pégase, prétendoit s'élever

dans le ciel, mais il fut précipité dans les champs d'Allée, en Arcadie, où, après avoir perdu la vue, il mourut de pauvreté. Son indifférence pour Sthénobée ou Antée, femme de Proclus, roi d'Argos, faillit lui être funeste.

(25) Phénix, fils d'Amyntor et d'Hippodamie, ayant été faussement accusé par une concubine de son père, d'avoir attenté à son honneur, on lui fit crever les yeux. Le centaure Chiron le guérit et lui donna la conduite d'Achille, avec lequel il alla au siége de Troye. On lui attribue l'invention des lettres grecques.

(26) Œdipe devint aveugle après avoir tué son père sans le connoître, et commis innocemment un inceste avec sa mère.

(27) Tirésias, fameux devin de Thèbes, fut changé en femme et demeura quelque temps dans ce sexe. Jupiter et Junon, voulant savoir lequel étoit plus sensible à l'amour, de l'homme ou de la femme, le prirent pour juge. Tirésias ayant décidé pour l'homme, Junon en fut tellement irritée qu'elle le priva de la vue.

(28) Phinée, roi de Thrace, fut fils d'Agenor, et mari de Cléopâtre, fille de Borée, de laquelle il eut deux fils. Après l'avoir répudiée, il épousa une autre femme qu'il condamna à perdre la vie, parce qu'on l'accusa d'avoir eu des intelligences avec ses enfans, auxquels il fit crever les yeux. Borée vengea l'innocence de ses petits-fils, en rendant aveugle Phinée qui, pour toute consolation, obtint la connoissance de l'avenir.

(29) *Voyez la note 4 sur le noyer.*

(30) Ulysse lui creva son œil.

(31) Thamyras ou Thamyris, étoit petit-fils d'Apollon. Il étoit si vain, qu'il osa défier les Muses à qui chanteroit

le mieux, et convint avec elles que s'il les surpassoit, elles le reconnoîtroient pour leur vainqueur; qu'au contraire, s'il en étoit vaincu, il s'abandonneroit à leur discrétion. Il perdit. Les Muses lui crevèrent les yeux, et lui firent oublier tout ce qu'il savoit.

(32) Ce Démodocus fut célèbre à la cour d'Alcinoüs.

(33) Ceix fut fils de Lucifer et de Chioné. Il fit naufrage; sa femme voyant flotter son corps sur la mer, s'y précipita. Ils furent tous deux changés en Alcyons.

(34) Ulysse voyant son vaisseau brisé, se sauva sur une planche que Leucothoé lui mit en main. Cette Déesse maritime se nommoit Ino, avant qu'elle fût mise au nombre des divinités.

(35) Metius Suffetius, roi d'Albe, qui étoit du parti des Romains, les trahit pendant le combat, en se rangeant du côté des Fidenates. Tullus Hostilius, après la bataille, fit tirer à quatre chevaux le traître Suffetius.

(36) C'est Attilius Régulus, général des Romains, qui fut prisonnier de guerre des Carthaginois, et qu'ils firent mourir cruellement.

(37) Priam alla se réfugier auprès d'un autel de Jupiter qu'il lui avoit érigé dans son palais: Pyrrhus le tua dans cet asyle.

(38) Thessalus, roi de Thèbes, fut chassé de son royaume par Euriale, et précipité du mont Ossa.

(39) Minos mourut en Sicile, chez le roi Cocale: il étoit venu lui demander Dédale, échappé de Crète et réfugié en Sicile. Cocale, feignant de vouloir communiquer un secret important à Minos, le mena dans un salle de bains. Le roi de Crète y tomba en défaillance et fut étouffé par la chaleur.

(40) Prométhée étoit fils de Japet et de Clymène. Jupiter, pour le punir d'avoir volé le feu du ciel, le fit attacher sur le mont Caucase, où un aigle lui mangeoit le foie à mesure qu'il renaissoit.

(41) Cet Etracides fut tué par Clebas.

(42) Philippe, roi de Macédoine, avoit pour père Amyntas.

(43) Alexandre mourut de poison : il se vantoit d'être fils de Jupiter Ammon, que les Egyptiens adoroient sous la figure d'un bélier.

(44) Ce roi de Lydie chargea ses peuples de tant de tributs, qu'il fut tué dans une sédition : on le pendit la tête en bas dans les eaux du Pactole.

(45) Pyrrhus, roi des Epirotes, qui tiroit son origine d'Achille : il fut tué d'un coup de tuile, en entrant dans Argos, qu'il venoit de prendre d'assaut.

(46) Il s'agit ici de Pyrrhus Néoptolême, fils d'Achille. Ambracie étoit une ville d'Epire.

(47) Laodamie, fille de Pyrrhus Néoptolême ; elle fut égorgée dans un temple de Cérès, par les ennemis de son père.

(48) Cet autre Pyrrhus étoit petit-fils de celui qui fit la guerre aux Romains : sa mère l'empoisonna.

(49) Il tua Spartacus son frère ; il tiroit son origine des anciens rois de Perse. La veuve de son frère le fit périr dans un marécage.

(50) Sardanapale étoit roi d'Assyrie ; ses débauches excitèrent l'indignation de ses sujets. Ayant été défait par Arbace, il fit dresser un bucher dans Ninive, et s'y précipita avec ses femmes, ses eunuques et ses trésors.

(51) Cambyses, fils de Cyrus, envoya des troupes pour

piller le temple de Jupiter Ammon; mais elles périrent dans les sables de la Lydie.

(52) Darius Ochus se défit des Mages, en les faisant tomber dans un lieu rempli de cendres.

(53) Nicoclès, tyran de Sicyone au Péloponnèse, fut chassé de ses états, et mourut de faim et de froid.

(54) Ovide parle ici d'Herimas; c'étoit un Tétrarque d'Orient, qui soutint une sanglante guerre contre Memnon; mais enfin il fut vaincu et enfermé dans la peau d'un bœuf, où il servoit de jouet à son ennemi.

(55) Alexandre, tyran de Phère, fut égorgé dans son lit par sa femme.

(56) Cet Alebas, tyran de Thessalie, commit tant de cruautés, que ses gardes eux-mêmes l'égorgèrent.

(57) On dit que Milon, tyran de Pise, fut jeté par ses sujets dans l'Alphée, où il périt.

(58) L'Alphée étoit un fleuve d'Elide.

(59) Les opinions varient sur cet Adimante; les uns le font roi de Philésie, qui est une contrée voisine du Pont; d'autres disent qu'il régnoit en Thessalie, et qu'en punition de son impiété, Jupiter le foudroya.

(60) On ne sait quel étoit ce Lénée : le passage est obscur, relativement au trait historique.

(61) Nom d'un Troyen : c'étoit aussi le surnom d'Hector.

(62) Hector avoit long-temps défendu sa patrie; il fut enfin vaincu par Achille, qui, l'ayant attaché par les pieds à son char, le traîna autour des murs de Troye.

(63) Cette princesse étoit fille d'Hyppomène, prince d'Athènes, qui, l'ayant surprise en adultère, la fit enfermer avec un cheval affamé, dont elle fut dévorée. Son

amant fut traîné à la queue du même cheval à travers des champs.

(64) Quelques troupes d'Ajax, fils d'Oilée, en revenant du siège de Troye, firent naufrage en Eubée, où elles périrent misérablement.

(65) Le même Ajax enleva, d'un temple de Minerve, la princesse Cassandre, fille de Priam, et la viola. Il périt d'un coup de foudre, près du promontoire de Capharée.

(66) Marsyas fut écorché vif par Apollon.

(67) Il s'agit de Lycurgue, fils de Dias, et roi de Thrace : il fit arracher toutes les vignes pour narguer Bacchus ; mais voulant couper un cep, il se coupa la jambe.

(68) Hercule y mourut.

(69) Le texte latin porte simplement *genero Draconum*. Il s'agit d'Athamas, à qui Junon inspira une rage violente.

(70) C'est Oreste.

(71) Alcméon, fils d'Amphiaraüs et d'Eriphile, épousa Callirrhoé, fille du fleuve Achélous.

(72) Egialée.

(73) Il s'agit d'une certaine Hypermnestre de Locres, qui devint amoureuse du frère de son mari, et qui, ayant trouvé le moyen de satisfaire sa passion pendant la nuit, accusa une esclave du crime qu'elle avoit commis. L'esclave paya de sa vie la foiblesse d'Hypermnestre.

(74) Eriphile, femme d'Amphiaraüs, étoit fille de Talaüs.

(75) Biblis, fille de Milet et de la nymphe Cyanée, aima tendrement Caune, son frère. Canacée, fille d'Eole, languissoit d'amour pour Macarée, dont elle étoit sœur.

(76) Thieste, fils de Pélops, et d'Hyppodamie, eut Egyste de sa propre fille. Myrrha devint passionnée pour Cynire,

son père, dont elle eut Adonis. Nictimène, fille de Nictée, roi d'Ethiopie, tomba dans le même inceste.

(77) Ptérèle étoit invincible par un de ses cheveux : Cimetho, sa fille, amoureuse d'Amphytrion, son ennemi, le lui coupa ; après quoi Ptérèle fut vaincu. Nisus avoit également un cheveu qui le rendoit invincible. Sa fille Scylla l'ayant tranché, Nisus fut fait prisonnier par Minos qui l'avoit assiégé dans Mégare. On connoît l'histoire de l'inhumaine Tullia, femme de Tarquin le superbe.

(78) Œnomaüs, roi de Pise, et père d'Hippodamie, fit périr plusieurs amans de sa fille, à la course des chars. Lorsqu'il les avoient vaincus, il les tuoit et les exposoit aux yeux du public, pour décourager leurs rivaux.

(79) Pélops, un des amans d'Hippodamie, engagea Myrtile, cocher d'Œnomaüs, à ôter la clavette de l'essieu qui retenoit la roue. Œnomaüs fut renversé de son char et périt misérablement. Pélops, victorieux, épousa Hippodamie, et au lieu de donner à Myrtile ce qui lui avoit promis, il le jeta dans la mer pour avoir trahi son maître.

(80) Achille fit immoler douze Troyens aux mânes de Patrocle.

(81) Sphinx étoit un monstre horrible qui avoit la tête et l'estomac, les pieds et la queue d'un lion, avec les aîles d'un oiseau. Il proposoit des énigmes et dévoroit ceux qui ne pouvoient les expliquer.

(82) Dans le temple de Minerve. Un ancien commentateur (Boissieu) prétend qu'il s'agit ici des cinquante jeunes hommes que les Lacédémoniens immoloient dans un temple de Minerve.

(83) Diomède, roi de Thrace, nourrissoit des chevaux

avec de la chair humaine. Cette anecdote, dénuée de vraisemblance, sert au moins à prouver la férocité de ce prince.

(84) Thérodamas étoit tyran de Numidie : il nourrissoit aussi des lions de chair humaine ; ce qui veut dire qu'il étoit tout aussi féroce que Diomède, roi de Thrace.

(85) Thoas avoit fait bâtir un temple en Scythie, à l'honneur de Diane, où il immoloit des hommes. Cette infâme superstition fut long-temps en usage chez les hommes des premiers âges, et particulièrement en Thrace.

(86) Cet Antiphate dévora, dit la fable, un des compagnons d'Ulysse ; c'est-à-dire, que cet étranger fut vraisemblablement immolé sur un autel, suivant l'usage alors observé chez les Lestrigons.

(87) Les Lemniens, revenant vainqueurs des Thraces, emmenèrent de belles esclaves ; ce qui irrita tellement leurs femmes qu'elles égorgèrent leurs maris et leurs rivales.

(88) Un nommé Trasille dit à Busiris, pendant une longue sécheresse, que pour obtenir de la pluie, il falloit immoler un homme à Jupiter. Busiris suivit son conseil et le fit immoler lui-même.

(89) Busiris, fils de Neptune.

(90) Le gendre de Dexamène étoit Euryte : il épousa la fille de Dexamène, dont il eut la belle Iole, qu'il promit en mariage à Hercule ; mais ayant manqué à sa parole, Hercule le tua et enleva sa maîtresse.

(91) Le fils de la nymphe Coronis, étoit Hyppolite.

(92) Sinnis et Scyrron étoient des brigands qui faisoient d'horribles ravages aux environs de Corinthe.

(93) Quelques commentateurs pensent que le poëte désigne ici Pityocamptes, que l'on croit être le même que Sinnis.

Il pouvoit voir de l'isthme de Corinthe, les mers Egée et d'Ionie. C'est ainsi qu'il faut entendre ce vers :

Æquoris aspiciens hujus et hujus aquas.

(94) Ce Cercyon étoit un autre voleur qui se tenoit aux environs d'Eleusis.

(95) Achéménéïdes étoit un des compagnons d'Ulysse qu'Enée trouva en Sicile.

(96) Irus ou Arnée étoit un gueux du pays d'Ithaque qui se mit au nombre de ceux qui vouloient épouser Pénélope. Ulysse le tua d'un coup de poing.

(97) Quelques interprêtes disent que c'est Tryptolême : d'autres assurent que c'est Plutus, le Dieu des richesses.

(98) Erésycthon étoit père de Métra : Ovide en parle amplement dans ses Métamorphoses.

(99) Ce Tydée, sur le point de mourir d'un coup qu'il avoit reçu de Ménalippus, à la guerre de Thèbes, apprit que son ennemi venoit d'être tué ; il se fit apporter sa tête et la mordit en plusieurs endroits.

(100) Ovide fait allusion à la fable de Thieste et d'Atrée, quand le soleil recula d'horreur, pour ne pas éclairer leurs forfaits.

(101) C'est Pélops, fils de Tantale, et Itys, fils de Térée, dont les corps furent servis à table, comme des viandes ordinaires.

(102) Médée s'enfuyant de Colchos avec Jason, fut poursuivie par son père ; mais pour l'arrêter en chemin, elle mit en pieces son frère Absyrthe. Tandis que le vieil Eétes ramassoit les membres épars de son fils, Médée gagnoit du chemin.

(103) Ce Pérille fut un fameux ouvrier d'Agrigente : pour seconder la fureur de Phalaris, il inventa un taureau d'airain, dans lequel on enfermoit un malheureux qui, mourant cruellement par l'ardeur du feu allumé dessous, jetoit d'horribles cris. Pérille fut le premier sur lequel ce tyran fit l'essai de ce supplice.

(104) Pélias, beau-père d'Admète, fut mis en pièces par Médée, faisant croire aux filles de ce roi qu'elle le feroit rajeunir comme Eson.

(105) Ménécée, qui tiroit son origine de Penthée, se dévoua généreusement à la mort pour sa patrie, dans la sanglante guerre de Thèbes. Priam avoit une fille nommée Méduse. On ignore si elle eut un fils qui fit des imprécations : des manuscrits portent *Mater* au lieu de *Frater Medusæ*. Ménécée en fit contre les ennemis de sa patrie.

(106) Son frère Typhon l'avoit mis dans cet état pour régner à sa place.

(107) Ces prêtres insensés et fanatiques étoient les Corybantes ou Curètes.

(108) Ce favori de Cybèle se fit eunuque pour être prêtre de cette grande Déesse.

(109) Cette Atalante et son amant étant entrés dans le temple de Cybèle, leur passion les aveugla au point qu'ils oublièrent le respect dû à la divinité du lieu. Ils furent métamorphosés en lions.

(110) Cette Limone étoit fille d'Atalante et d'Hippomène : son père l'ayant surprise en adultère, la fit tirer à quatre chevaux.

(111) Le poëte semble désigner Hercule, fils d'Alexandre-le-Grand, qui, héritier légitime des états de son père, devoit

voit être le maître ou souverain de Cassandre. Celui-ci, au rapport de Justin, fit mourir et enterrer secrètement le jeune Hercule.

(112) Persée et Télephe. (*Voyez le dict. de la fable*).

(113) Teudote fut roi des Bactriens. Il fut fait prisonnier de guerre d'Arsace, roi des Parthes, et ensuite tué par son ordre.

(114) Les Abdéritains immoloient tous les ans un homme pour la prospérité de leur ville. Autant la religion est utile aux peuples, quand elle est bien gouvernée, autant la superstition leur est funeste, quand on la livre à tout son aveuglement.

(115) Capanée, fils d'Hipponoüs, et Atrax, père de Dosithée, furent écrasés par la foudre. Sémélé, sœur d'Autonoé, conjura Jupiter, son amant, de paroître devant elle, armé de ses foudres; cette imprudente princesse en fut aussitôt brûlée. Jasius, fils de Jupiter et d'Electre, fille de Maïa, fut aussi foudroyé.

(116) Il faut entendre par ce passage les enfans de Lycaon, foudroyés par Jupiter.

(117) Cette Macédo fut, dit-on, brûlée dans son lit: on ajoute qu'elle a donnée son nom à la Macédoine. Ce fait est très-obscur.

(118) Ce Thrasus étoit fils d'un prêtre d'Apollon, selon Hygin; mais le passage d'Ovide, en cet endroit, est peu intelligible.

(119) Ce Linus fut, dit-on, le fruit des amours d'Apollon et de Psamathé, fille de Crotope, roi d'Argos. Son pere le cacha dans des buissons, où il fut dévoré par des chiens. Fait obscur.

(120) Le fils d'Hypsipyle s'appeloit Archemore: il mourut de la morsure d'un serpent.

(121) Cet Elpénore, compagnon d'Ulysse, s'étant énivré chez Circé, se cassa la tête contre un escalier.

(122) Ce Théodamas et père d'Hylas, fut tué par Hercule, à qui, non-seulement il avoit refusé l'hospitalité, mais qu'il avoit encore osé attaquer. Les Dryopes habitoient les environs du mont Parnasse.

(123) Ce Cacus étoit fils de Vulcain; Hercule le tua dans une caverne du mont Aventin.

(124) Lychas porta à Hercule la robe empoisonnée par le centaure Nessus. Hercule le jeta dans la mer.

(125) Cléombrote, natif d'Ambrané, après avoir lu le Phédon de Platon, se précipita dans la mer, espérant être heureux en l'autre monde.

(126) Egée voyant le vaisseau de Thésée revenir avec des voiles noires, prit cette couleur pour un mauvais présage, et se jeta dans la mer, qui a retenu son nom.

(127) Perdix ou Acale inventa la scie et le compas. Dédale, son oncle, le précipita, par jalousie, du haut d'une tour.

(128) Ilix, fille d'Ibicus de Lydie, embrâsa d'amour le Dieu Mars, sans vouloir répondre à ses feux. Ce Dieu ne cessant de la poursuivre, elle se jeta dans la mer, après avoir fait contre lui mille imprécations.

(129) Paphage étoit roi d'Amoracie : il fut dévoré par une lionne.

(130) Ce Lycurgue avoit un fils appelé Bute, qui, étant monté sur un arbre, à la chasse, tomba et fut tué par un sanglier.

(131) Idmon étoit à l'expédition de la toison d'or; il s'écarta de ses compagnons et fut dévoré par un sanglier.

(132) Ce chasseur, en célébrant la fête de Diane, attacha

une hure de sanglier à un arbre. Pendant qu'il dormoit sous cet arbre, la hure tomba sur sa tête et le tua.

(132) On connoît l'aventure de Simonide soupant chez Scopas, qui lui refusa le salaire d'un poëme fait à sa louange.

(133) Castor et Pollux le protégèrent, quand la maison de Scopas s'écroula sur ses convives.

(135) Evénus se noya dans le Lycormus, et ce fleuve porta son nom. Le Tibre s'appeloit *Albula*, avant que Tiberinus s'y fût noyé.

(136) Son fils Menalippus tua Tydée à la guerre de Thèbes, et porta sa tête au bout d'une lance.

(137) Brothée étoit fils de Vulcain et de Minerve. Voyant que sa laideur l'exposoit à la risée de tout le monde, il se jeta dans les flammes de l'Etna, et y fut consumé.

(138) Calisthène mourut de misère dans un cachot, pour avoir écrit contre Alexandre.

(129) Archiloque fut l'inventeur de l'Iambe.

(140) Mævius mourut de faim dans un cachot, en punition des satyres qu'il avoit publiées contre les Athéniens.

(141) Alcée de Mitylène, contemporain de Sapho, fit des écrits contre les tyrans Périander et Pittacus : il fut tué par les ordres de ce dernier.

(142) Eupolis, fils de Nicias : la première nuit de ses nôces, son lit étant tombé, il périt avec Glycère, son épouse ; ce n'est pas le poëte de ce nom.

(143) Lycophron est un ancien poëte dramatique, dont il ne reste aucun ouvrage : il fut, dit-on, tué par un de ses rivaux en poésie.

(144) Penthée, descendant de Cadmus, fut mis en pièces par les Bacchantes, au nombre desquelles étoit sa mère.

(145) Ovide parle ici de Dircé, reine de Thèbes. Lycus, pour l'épouser, avoit répudié Antiope, dont les enfans atta-

chèrent Dircé à la queue d'un taureau furieux, afin de venger leur mère de cet affront.

(146) Les commentateurs se sont donné beaucoup de peines pour savoir le nom de ce fondateur : ils ont inutilement altéré de diverses manières le vers, *Conditor ut, etc.* Le fait n'est pas moins obscur, et le sera toujours.

(147) Un essaim d'abeilles creva les yeux à cet Achée.

(148) L'oncle de Pyrrha étoit Prométhée; Pyrrha étoit fille de son frère Epiméthée.

(149) Harpage avoit reçu de Cyaxare, l'ordre de faire périr Cyrus, dont Mandane étoit accouchée; mais ce roi des Mèdes, sachant qu'il n'avoit pas obéi, fit manger à Harpage son propre fils. — On connoît la fable de Thyeste.

(150) Il ne reste aucun vestige de cette fable.

(151) Théocrite fut étranglé par les ordres d'Hiéron, roi de Sicile, qu'il avoit offensé par des vers satyriques.

(152) Les anciens ont feint que le fleuve Marsyas tiroit son nom du satyre Marsyas.

(153) Céphée. (*Voyez le dict. de la fable*).

(154) Cet Anitus et quelques autres, accusèrent d'impiété le philosophe Socrate, qui fut condamné à boire la ciguë.

(155) Cet Hémon devint amoureux de Rodolphe sa fille.

(156) Ce Macaré aima passionnément sa sœur Canacé.

(157) C'est Ulysse, dont parle ici Ovide, et qui étoit gendre d'Icarius. Il ne faut pas confondre cet Icarius, père de Pénélope, avec Icarius, père d'Erigone.

(158) Cet Anticlus étoit un des Grecs renfermés dans le cheval de bois avec Ulysse : celui-ci l'entendant parler, lui mit la main à la gorge et l'étrangla.

(159) Nicocréon, tyran de Chypre, fit piler cet Anaxarque dans un mortier.

(160) Ce Chorèbe défit un monstre qui avoit le visage et

la gorge d'une fille, et sur la tête un serpent affreux qui siffloit horriblement.

(161) Le petit-fils d'Etra, étoit Hippolyte.

(162) Ce roi étoit Polymnestor, roi de Thrace.

(163) Ce Damasycthon étoit un des enfans de Niobé.

(164) La sœur de Pélops étoit Niobé.

(165) Ce Battus, fut changé en rocher pour avoir averti Apollon que Mercure lui avoit enlevé ses bœufs.

(166) C'est Hyacinthe, tué d'un coup de palet en jouant contre Apollon.

(167) Ovide fait ici allusion à Léandre qui se noya, dans une nuit, en allant voir Héro sa maîtresse.

(168) Ce poëte en revenant d'Athènes, fit naufrage, et perdit toutes les pièces de théâtre qu'il avoit composées pendant son séjour en Grèce.

(169) Le pilote du vaisseau d'Enée.

(170) Il fut dévoré par des chiens, en revenant de souper chez le roi Archelaüs.

(171) C'est Empédocle de Sicile, poëte et philosophe qui se précipita dans les flammes du mont Etna.

(172) Butès, pour venger, dit-on, son père mis à mort par Bacchus, tua les prêtres de ce Dieu. On ne sait trop pourquoi le poëte donne à ce Lycurgue l'épithète de *Penthiden* : descendoit-il de Penthée ? ou bien est-il ainsi désigné à cause du rapport de ses actions avec celles de Penthée ? Cette fable est très-obscure.

(173) C'est Milon de Crotone.

(174) Icarius fut père d'Erigone.

(175) C'est le roi Pausanias. Accusé de trahison, il se réfugia dans un temple de Minerve, où il mourut de faim. Sa mère elle-même porta des pierres pour murer les portes de ce temple.

(176) Il viola Cassandre dans le temple de Minerve. Il s'agit d'Ajax, fils d'Oilée.

(177) Le fils de Nauplius s'appeloit Palamède.

(178) Vieille fable dont il ne reste aucun vestige.

(179) Fable également obscure.

(180) Cet espion des Troyens dans le camp des Grecs fut arrêté par Ulysse, accompagné de Diomède.

(181) Ce Rhésus fut roi de Thrace et périt au siège de Troye.

(182) Ce Rhamnès fut augure du camp de Turnus.

(183) C'est Alcibiade.

FIN DES NOTES DE L'IBIS.

LE NOYER.

OBSERVATION.

On a prétendu que cet opuscule n'étoit pas d'Ovide ; c'est une erreur. Il est facile d'y reconnoître son genre et sa manière de versifier.

Le poëte suppose qu'un Noyer se plaint d'être lapidé par tous ceux qui passent près de lui : il a voulu, sous le voile de cette allégorie, louer les mœurs antiques, et blâmer les vices dominans de son siècle, l'avarice et le luxe.

LE NOYER.

ÉLÉGIE.

Pourquoi, malgré mon innocence, suis-je lapidé par tous ceux qui passent dans le chemin près duquel je me trouve placé? On lapide les scélérats convaincus de crimes; mais seulement lorsque l'impatient courroux du peuple ne peut souffrir la lenteur du supplice. Je ne suis point un criminel, à moins que l'on m'impute à crime de donner, chaque année, des fruits à mon maître. Dans des temps plus heureux, les arbres se disputoient à qui seroit le plus fertile. Alors les maîtres reconnoissans honoroient les Dieux protecteurs de l'agriculture : ils leur offroient nos prémices et paroient leurs autels de guirlandes.

Plus d'une fois Bacchus admira ses raisins : plus d'une fois Minerve (1) admira ses olives. Souvent les arbres auroient été victimes de leur fécondité, si l'on n'eût donné des appuis à leurs branches trop chargées de fruits. A notre exemple, toutes les femmes enfantoient; toutes, dans ces siècles, aspiroient à l'honneur d'être mères. Mais lorsque l'on eût rendu des honneurs exclusifs au Platane qui n'est utile que par son ombrage,

nous autres arbres fruitiers (si toutefois je suis de ce nombre) nous vîmes bientôt nos feuillages croître et s'étendre impunément. Aussi les arbres ne portent-ils plus des fruits tous les ans : le raisin et l'olive ne parviennent plus intacts à leur maturité. Aujourd'hui les femmes détruisent leur fruit pour paroître belles : aujourd'hui l'on en voit peu qui veuillent être mères. Heureux ! si je n'avois jamais porté de fruits ! Heureuse ! si tu n'avois jamais enfanté, ô Clytemnestre (2) ! La vigne étoufferoit ses grappes naissantes ; l'arbre de Pallas, le pommier, le poirier, le cerisier qui produit des fruits vermeils et diversement colorés, tous ces arbres voudroient demeurer stériles, s'ils connoissoient les maux attachés à la fécondité.

Je ne suis pas envieux ; mais puis-je m'empêcher de me plaindre ? Pourquoi des arbres stériles et recommandables seulement par le feuillage ; pourquoi, dis-je, ne sont-ils pas maltraités comme moi ? Voyez tous ceux du voisinage ; ils ne sont pas exposés aux mêmes coups. Pour moi, je suis impitoyablement mutilé : on rompt mes branches, on déchire même mon écorce. Ce n'est pas, il est vrai, par un mouvement de haine ; mais par l'espoir du pillage. Que d'autres portent des fruits, ils feront les mêmes plaintes. Celui-là est presque

coupable dont la défaite peut enrichir un ravisseur : personne ne prend la défense d'un malheureux. Un voyageur, s'il est riche, craint les brigands : s'il est pauvre, il marche librement.

Je suis seul assailli, parce que j'ai seul sujet de l'être : les autres sont verdoyans : on ne touche point à leur parure. Si quelques arbrisseaux reçoivent des outrages, si la terre est jonchée de leurs dépouilles, c'est mon voisinage qui leur est funeste ; c'est que les pierres lancées sur moi, réjaillissent sur eux. Pour vous en convaincre, voyez si les plus éloignés ne conservent pas leur beauté native.

Oui, j'en conviens, ceux qui m'environnent, doivent me maudire : je mérite leurs justes imprécations ; mais, hélas ! qu'il est affligeant d'être haï et maltraité en même temps ! Faut-il que l'on me fasse un crime de mon voisinage ? Si mon maître, au moins, prenoit soin de ma culture... Il ne me donne autre chose qu'un peu de terre. Je suis né naturellement dans un terrein négligé ; le lieu que j'occupe, touche au chemin public. De crainte, dit-on, que mon ombre ne corrompe les grains semés autour de moi, on me laisse à l'extrêmité du champ. Jamais la serpe, attribut de Saturne, ne retranche le luxe de mes bran-

ches : jamais on ne remue la terre durcie au pied de mon tronc : quoiqu'exposé aux ardeurs brûlantes du soleil, et prêt à périr de soif, on ne daigne point rafraîchir d'une goutte d'eau mes racines desséchées.

Mes fruits mûrs commencent-ils à ouvrir leur écorce ? la perche à son tour, meurtrit et outrage cruellement mes rameaux. Je n'ai pas alors sujet de me plaindre des seuls coups de pierre. Cependant on recueille mes noix ; elles sont servies au dessert : l'économe villageoise les garde soigneusement. Les enfans s'en amusent dans leurs jeux : tantôt ils en font des piles que le plus adroit renverse en un ou deux coups. Tantôt le jeu consiste à en mettre une sur trois. L'un les roule sur une planche inclinée, et gagne celles que la sienne a touchées ; l'autre joue à pair ou non avec son camarade : celui qui devine juste est vainqueur. On trace aussi, avec la craie, une figure semblable à une étoile, ou bien un delta, la quatrième lettre de l'alphabet grec ; puis on tire plusieurs lignes sur ce triangle : la noix jetée au milieu, en gagne autant qu'elle a touché de lignes. Enfin, on place un grand vase à une certaine distance, et le mérite du joueur est d'y lancer légérement une noix (3).

Heureux l'arbre qui croît dans des lieux solitaires, et qui ne paie des tributs qu'à son maître! Il n'entend ni le bruit de la foule, ni le fracas des voitures. Il n'est point couvert de la poussière des chemins voisins : il est chargé de fruits qui sont tous réservés à son cultivateur. Pour moi, je ne vois jamais les miens mûrir entièrement : on me dépouille de mes trésors avant le temps : on m'enlève mes noix, lorsque les coquilles encore tendres ne renferment que des germes laiteux ; on me maltraite même avant qu'elles soient mûres. Cependant le mal que l'on me fait, n'est utile à personne : si l'on compare les fruits volés à ceux qui restent, on trouvera que mon maître n'est pas aussi bien partagé que les voleurs.

Souvent à l'aspect de ma cime nue et mutilée, on croit que c'est l'ouvrage du furieux Borée : celui-ci en impute la faute à la chaleur ; celui-là prétend que les frimats m'ont glacé. D'autres accusent la grêle ; mais ce n'est ni la grêle (fatale à l'infatigable laboureur) ; ce n'est ni les vents, ni le soleil, ni les frimats : c'est mon fruit, c'est ma funeste fécondité qui est la source de tous mes malheurs. Plus d'une fois les richesses perdirent ceux qui les possédoient : elles sont aussi la cause de ma ruine : elles furent la cause de la tienne, ô Polydore (4) ! elles t'envoyèrent à la mort,

époux infortuné de la perfide Eriphyle (5)! Hercule n'auroit pas ravagé le jardin des Hespérides (6), si l'un des arbres n'eût porté d'immenses trésors : mais les ronces et les épines, nées pour blesser, se défendent elles-mêmes, et ne reçoivent aucun outrage.

Pour moi, qui ne nuis à personne et qui n'ai point d'armes pour ma défense, je suis exposé aux insultes continuelles des avides brigands. Eh! quoi! lorsque les feux de la canicule fendent la terre desséchée, ne donné-je pas une ombre hospitalière à ceux qui fuient l'ardeur du soleil? Ne suis-je pas un abri favorable dans le temps des pluies et des tempêtes? En vain je rends des services à tout le monde; on me lapide pour récompense de mes services.

Après avoir souffert tant de maux, il me faut encore essuyer les reproches de mon maître. Je suis cause, dit-il, que son champ est rempli de cailloux : il se donne d'inutiles soins pour les enlever. Le chemin n'en fournit-il pas toujours aux voyageurs pour me frapper?

Les frimats, si détestés des autres arbres, ne sont favorables qu'à moi seul: je ne suis tranquille que pendant l'hiver. Si je suis nud alors, il m'est avantageux de l'être; je n'offre aucune proie à mes ennemis. Mais sitôt que mes rameaux se parent

de nouveaux fruits, une nouvelle grêle de traits vient m'assaillir. On dira peut-être : il est permis de prendre ce qui touche aux propriétés publiques ; or, un chemin est public. Si cela est permis, tu peux, voyageur fripon, cueillir les olives, moissonner les champs, piller les vergers sur ton passage : si cela est permis, les voleurs saccageront impunément la ville, forceront, avec audace, les maisons des citoyens romains ; prendront, dans la première boutique, l'or, l'argent, les pierreries, les diamans, toutes les richesses qu'ils voudront..... Mais non, tant que César gouvernera, tant que durera son heureux empire, le brigandage sera réprimé. César est un Dieu qui, non-seulement maintient l'ordre dans nos murs ; il étend encore ses bienfaits dans tout l'univers. Moi seul j'en suis privé : on me frappe publiquement et en plein jour : je n'ai point de repos. Jamais les oiseaux ne se reposènt sur mes branches : jamais ils n'y construisent leurs nids ; on ne voit que des pierres attachées à mes rameaux fourchus ; elles y restent comme des trophées suspendus par le vainqueur sur le haut d'une forteresse qu'il a prise.

Souvent on peut nier des crimes commis : un orateur sait les démentir ; mais les doigts des voleurs portent les preuves des outrages qu'ils m'ont

faits ; le suc de mon écorce noircit les mains qui me touchent : c'est mon sang ; l'eau n'efface point les taches qu'il imprime.

O combien de fois, dans les ennuis d'une trop longue vie, n'ai-je pas souhaité de périr de sécheresse ! Combien de fois n'ai-je pas souhaité d'être renversé par un ourangan furieux, ou écrasé par la foudre du ciel ! Eh ! plût aux Dieux qu'une tempête enlevât tout-à-coup mes fruits ! Plût aux Dieux qu'il me fût possible de les faire tomber moi-même ! Ainsi le castor sauve le reste de son corps, en arrachant la partie qui l'expose au péril (7). Quelle est ma frayeur à la vue d'un voyageur qui ramasse des cailloux et cherche des yeux l'endroit où il me frappera ? Je ne puis éviter ses cruels coups : mon tronc s'ébranle malgré les profondes et fortes racines qui l'attachent à la terre. Je présente mon corps aux traits : semblable au criminel percé de flèches par la populace qui l'a garotté, ou bien à la genisse qui, au moment où elle mange tranquillement, voit porter la hache sur sa tête, ou le fatal couteau dans sa gorge.

Vous croyez souvent que l'aquilon agite mes feuilles ; mais la cause de cette agitation est dans moi-même. Si j'ai commis un crime, si je suis coupable, livrez-moi aux flammes ; que tous mes membres

membres deviennent leur proie. Si j'ai commis un crime, si je suis coupable, portez le fer sur moi et mettez enfin un terme à mes disgraces. Si vous ne voulez ni me couper, ni me brûler, de grace, épargnez un malheureux et passez votre chemin.

NOTES

SUR LE NOYER.

(1) On dit que les premiers oliviers furent plantés dans l'Attique par Minerve.

(2) Clytemnestre fut tué par son fils Oreste.

(3) La plupart de ces jeux nous sont inconnus.

(4) Polydore, dont Virgile parle dans son Enéïde, fut un jeune prince, fils de Priam et d'Hécube ; il fut égorgé par Polymnestor. Ce roi avare et cruel commit ce meurtre pour se saisir de l'argent que Priam avoit destiné à la subsistance de son fils. Hécube lui fit crever les yeux.

(5) L'auteur parle ici d'Amphiaras ou d'Amphiaraüs, sacrifié à l'avarice de son épouse.

(6) Les Hespérides étoient filles d'Hesper. Elles étoient trois sœurs : elles possédoient un beau jardin dont les arbres portoient des pommes d'or. Hercule, pour les cueillir, tua le dragon qui les gardoit.

(7) Ce fait est démenti par Valmont de Bomare.

FIN DU NOYER.

HALIEUTICON,

OU

DESCRIPTION SUR LES POISSONS.

OBSERVATION.

CET ouvrage est très-défectueux : outre la perte du commencement et de la fin, il est encore défiguré par plusieurs lacunes. Le texte paroît avoir été aussi altéré par les anciens copistes : la répétition du vers *ipsa sequi natura, etc.* n'est-elle pas inutile ?

Quoi qu'en dise un commentateur d'Ovide, l'*Halieuticon* renfermoit un très-grand nombre de vers qui nous manquent : ce devroit être un traité assez complet, puisque Pline en parle avantageusement dans son Histoire Naturelle, liv. 32, chap. 2. *Mihi* (dit ce naturaliste) *videntur mira quœ Ovidius prodidit piscium ingenia, in eo volumine* quod *HALIEUTICON inscribitur.*

HALIEUTICON,

OU

DESCRIPTION DES POISSONS.

FRAGMENT.

L'UNIVERS est soumis à des lois immuables : tous les êtres vivans ont des moyens de veiller à leur conservation individuelle. Le jeune taureau menace de la tête avant d'être armé de ses cornes: le daim timide fuit ; le lion courageux sait combattre ; l'oiseau agite ses aîles et s'élève dans les airs ; le chien se défend en mordant, et le scorpion en frappant de la queue. Tous craignent la mort sans la connoître ; tous, par un instinct naturel, devinent leur ennemi et connoissent le pouvoir de leurs armes. Ainsi le scare, sous les eaux . . . . ne saisit qu'en tremblant et par adresse l'amorce que lui jette le pêcheur. S'il est pris dans une nasse, il ne cherche pas à en sortir par la tête, mais en reculant : il la frappe de sa queue à plusieurs reprises, l'agite, la brise et s'échappe impunément. Est-il apperçu par un autre scare ? celui-ci le tire par la queue et favorise ainsi son évasion . . . . La seche tardive se voyant sur le point d'être surprise, vomit un sang noir, trouble l'onde, se rend invisible et se dérobe aux poursuites de

son ennemi. Le brochet, malgré l'énorme étendue de son corps, rompt les filets et s'enfuit dans les sables qu'il agite de sa queue................. saute en l'air et évite les pièges qu'on lui tend . .

....

La lamproie hardie qui se fie sur son dos glissant, cherche les mailles les plus larges, et après des efforts multipliés, s'échappe en serpentant dans les flots : à son exemple les autres sortent par la même issue et trompent l'avide pêcheur.

Le polype paresseux s'attache aux rochers et brave les filets : il change de couleur selon les lieux divers qu'il habite ; il saisit gloutonnement l'appas suspendu à la ligne, s'élève en l'air, étend ses petits bras et rejette l'hameçon après l'avoir avalé.

Le muge fait tomber l'amorce et la dévore. Le brochet furieux s'élance de tous côtés, frappe les flots, secoue la tête jusqu'à ce que l'hameçon tombe de sa gueule déchirée et béante. La lamproie n'ignore pas ses différens moyens de nuire : orsqu'elle est prise, elle mord cruellement, et conserve sa fierté dans son malheur (1). L'anthias emploie les armes qu'elle porte sur son dos ; elle en connoît le tranchant : elle se renverse, coupe et emporte l'hameçon.........................

Les habitans des forêts sont agités par la crainte ou emportés par leur férocité. Les uns fuient, les autres attaquent ou se défendent, selon le penchant que la nature leur a donné. Le lion fou-

gueux, joignant la force à l'audace, agite sa crinière, se précipite sur les chasseurs, se présente fièrement à leurs traits, et court au-devant de la mort. L'ours informe et féroce, roule son corps pesant des montagnes de Lucanie.......... Le sanglier, lorsqu'il est attaqué, manifeste son courroux en hérissant ses poils : il s'élance sur son ennemi et meurt percé de traits.

D'autres fuient devant le chasseur qui les poursuit : tels sont le timide lièvre, le daim fauve et le cerf que la crainte emporte au fond des forêts.

Quels éloges le cheval ne mérite-t-il pas? La palme est l'objet de ses desirs généreux : l'a-t-il obtenue ? il jouit de son triomphe. Si, après avoir parcouru sept fois l'enceinte du Cirque, il est proclamé vainqueur ; voyez avec quelle noblesse il lève sa tête altière, et cherche les applaudissemens du peuple ! Quel orgueil, quand la peau d'un lion orne sa croupe ! Avec quel air de fierté il galope dans la plaine, en revenant chargé des dépouilles que son maître a enlevées à l'ennémi !

Que dirai-je des chiens, les plus sagaces de tous les animaux ? Quelle audace ! quel instinct merveilleux ! quel courage ! Tantôt élevant la tête, ils aspirent l'air ; tantôt ils suivent sur la terre la piste du gibier : ils l'épouvantent par leurs aboiemens, et avertissent le chasseur : si la proie lui

échappe, ils se joignent à lui, et parcourent avec un ardeur infatigable les plaines et les montagnes.

....

L'art triomphe des obstacles; nous y mettons toutes nos espérances. Cependant vous n'irez point dans les immenses plaines de la mer; vous ne sonderez pas la profondeur du vaste océan. Vous gouvernerez mieux vos filets en gardant un certain milieu. Plongez la ligne flexible dans les endroits pierreux; jetez vos nasses sur un rivage tranquille et pur. Le poisson aime les plages rembrunies par les ombres des hautes montagnes....

....

La nature a assigné différens lieux aux poissons : elle n'a pas voulu qu'ils habitassent tous ensemble. Les uns aiment la pleine mer, tels que l'auriol, le lamentin, l'hyppurite léger, le noir milan (2), l'hélops recherché, le dur xiphias, armé d'un glaive (3); le thon craintif et sociable, la remore, (ô prodige!) qui arrête les vaisseaux; le pompile, qui suit leurs traces écumantes; le cercyre féroce, habitant des rochers; le canthare, amer au goût; l'orphie qui lui ressemble en couleur; le rouget brillant, le sargo et le spare, remarquables, l'un par ses taches et ses nageoires, l'autre par sa tête dorée; le pagre étincelant, le dentale rougeâtre, le channa qui se reproduit de lui-même; le saxatile dont les écailles sont vertes

et la bouche petite ; le rare forgeron, le mormyre coloré, le chrysophris imitant l'éclat de l'or ; l'ombre au corps livide (4) ; le loup furieux, la perche, le trage, le mélanure, distingué par la beauté de sa queue ; la lamproie tachetée ; la tanche verdâtre, le congre qui dévore ses semblables ; le scorpion qui blesse dangereusement avec sa tête, et le glaucus qui se cache pendant les chaleurs de l'été.

Les autres se plaisent dans le sable et parmi les herbes. Tels sont le scare ruminant, l'anchois fécond, le smare, l'immense chomis, la vile merluche..

....

le squale, le surmulet pourpré, la sole et la limande d'une blancheur éclatante ; le turbot admiré sur les rivages de la mer Adriatique ; l'immense épode et la molle grenouille. Viennent ensuite....................................

....

le goujon dont les arêtes sont tendres ; le calmar qui, dans un corps blanc, recèle un noir poison ; le dur marsouin, le care serpentant, l'asellus (*merlan*) si peu digne de ce nom infâme ; l'esturgeon fameux dans les mers étrangères.......

....

NOTES

SUR HALIEUTICON.

(1) et (2) L'ANTHIAS, l'hélops et plusieurs autres poissons dont parle Ovide dans cet ouvrage, ne sont point connus, sous ces noms, des naturalistes modernes.

(3) Les latins l'appeloient *gladius* ; nous l'appelons *porte-épée*.

(4) C'est le *loup de mer* ou *brochet*.

FIN DU TOME SIXIÈME.

TABLE
DES SOMMAIRES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

Préface. Pag. 2

LIVRE PREMIER.

I. Élég. *Ovide à son Livre qu'il envoie à Rome.* 21

II. Élég. *Prière d'Ovide aux Dieux pour détourner la tempête, et obtenir une heureuse navigation jusqu'au terme de son exil.* 30

III. Élég. *Les tristes adieux d'Ovide à son départ de Rome pour aller en exil.* 38

IV. Élég. *Description d'une seconde tempête dont Ovide fut accueilli dans la mer Ionienne.* 45

V. Élég. *L'ami constant.* 47

VI. Élég. *Ovide à sa femme.* 53

VII. Élég. *A un ami qui portoit toujours au doigt le portrait d'Ovide gravé sur un anneau.* 56

VIII. Élég. *Le poëte se plaint de l'infidélité d'un de ses meilleurs amis, qui l'avoit entièrement abandonné depuis sa disgrace.* 59

IX. Élég. SUR L'INCONSTANCE DES AMITIÉS HUMAINES. *Ovide à un ami, célèbre orateur, dont il fait de grands éloges, et il le conjure de prendre en main sa défense.* Pag. 63

X. Élég. *Sur un excellent vaisseau dont il se loue beaucoup, et pour lequel il fait des vœux.* 68

XI. Élég. *Le poëte demande grace pour ce premier livre.* 71

LIVRE SECOND.

PREMIÈRE ET UNIQUE ÉLÉGIE.

APOLOGIE *du poëte, adressée à l'empereur Auguste.* 109

LIVRE TROISIÈME.

I. Élég. OVIDE *envoie ce troisième Livre à Rome ; il l'introduit parlant à son lecteur, qu'il prie de lui assigner un lieu de sûreté dans cette ville.* 161

II. Élég. *Plainte amère d'Ovide sur la dureté de son exil.* 167

III. Élég. OVIDE A SA FEMME. *Suite de ses maux dans l'exil ; son amour pour elle ; il souhaite mourir dans sa patrie.* 170

IV. Élég. A UN AMI. *Sur le danger de la faveur des grands.* Pag. 176
V. Élég. *Eloge d'un ami nouveau dont il loue les grands services : l'espérance qu'on a de pouvoir fléchir l'empereur.* 181
VI. Élég. *A un ancien ami, dont il tâche d'affermir l'amitié chancelante.* 185
VII. Élég. *Ovide à Pérille, sa fille, où il l'exhorte à s'immortaliser par la poésie.* 188
VIII. Élég. *Il désire passionnément de revoir sa patrie, ou du moins d'avoir quelque adoucissement dans son exil.* 192
IX. Élég. *L'origine et la situation de la petite ville de Tomes, lieu de l'exil d'Ovide.* 195
X. Élég. *Nouvelle description des incommodités de son exil.* 197
XI. Élég. *Invective contre un médisant qui le déchiroit impitoyablement dans son absence.* 202
XII. Élég. *Les plaisirs du Printemps.* 207
XIII. Élég. *Il déteste le jour de sa naissance.* 211
XIV. Élég. *Il implore la protection d'un ami.* 213

LIVRE QUATRIEME.

I. Élég. *Le poëte ne trouve de consolation que dans ses études.* Pag. 243

II. Élég. *Présage du triomphe de Tibère sur les peuples de la Germanie.* 250

III. Élég. *Ovide mande à sa femme qu'il est charmé de la douleur que lui cause son absence ; il l'exhorte à ne pas rougir d'un mari tel que lui.* 255

IV. Élég. *Le poëte mande à un ami que la dureté de son exil est pour lui une juste raison d'écrire.* 260

V. Élég. Ovide a un ami. *Il loue sa fidélité, et l'exhorte à lui continuer sa protection.* 266

VI. Élég. *Ovide se plaint que le temps ne fait qu'augmenter ses peines.* 269

VII. Élég. *Plainte d'Ovide à un de ses amis sur la rareté de ses lettres.* 272

VIII. Élég. *Ovide se plaint de ce qu'il est privé de toute consolation dans sa vieillesse.* 274

IX. Élég. Contre un médisant. *Il le menace d'une infamie éternelle.* 278

X. Élég. *La vie d'Ovide écrite par lui-même.* 279

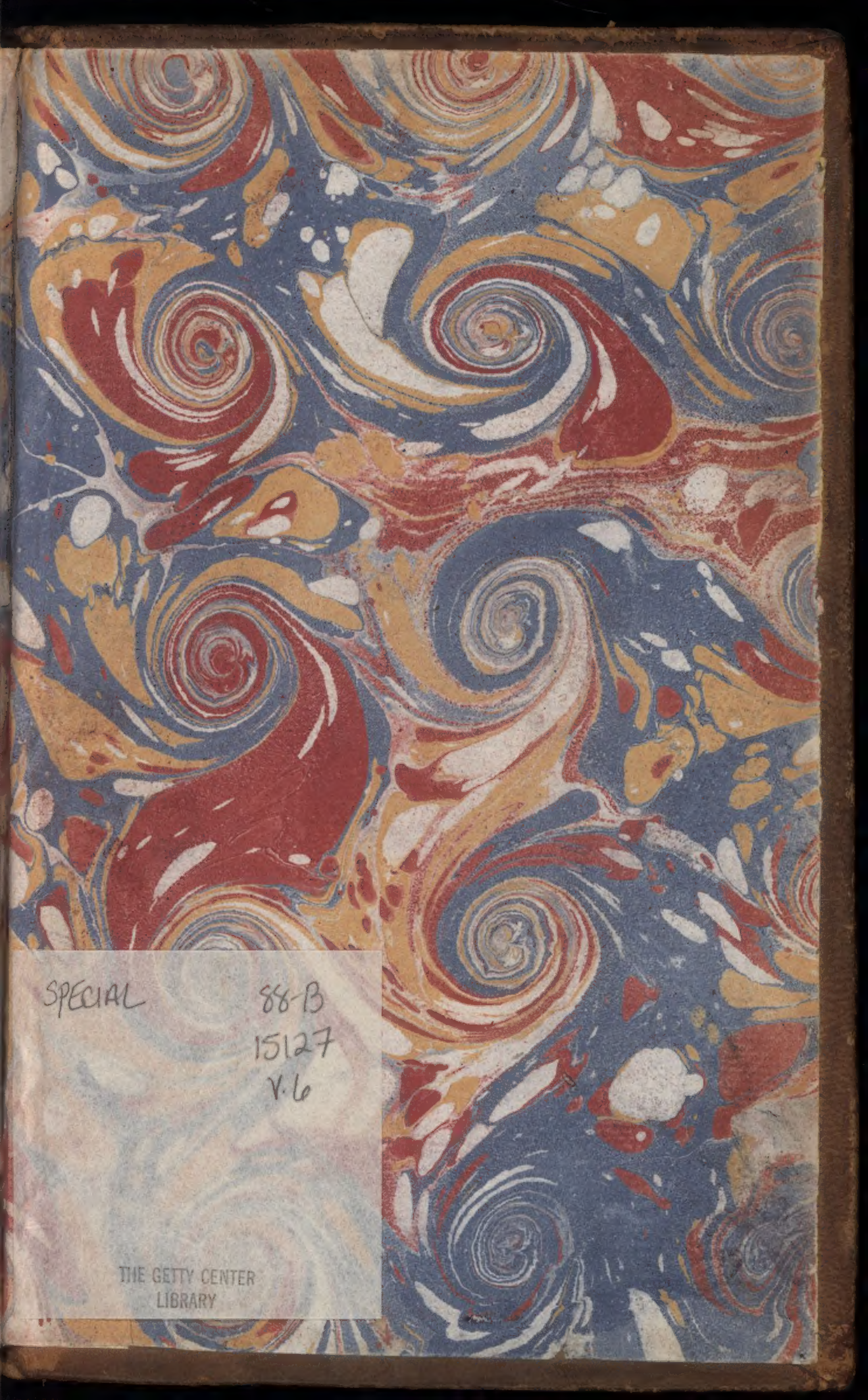
LIVRE CINQUIEME.

I. Élég. *Où il fait le caractère de ce livre, et demande grace pour lui comme pour les autres.* 313
II. Élég. *Ovide à sa femme.* 319
III. Élég. *Le poëte, dans un jour de fête consacré à Bacchus, implore l'assistance de ce dieu.* 324
IV. Élég. A UN DE SES AMIS. *Il fait parler sa lettre, qui déplore ses malheurs; conçoit de bonnes espérances pour l'avenir, fondées sur les bons offices de cet ami.* 328
V. Élég. *Sur le jour de la naissance de sa femme.* 332
VI. Élég. A UN AMI PEU FIDÈLE. *Qu'il faut pardonner quelque chose à des amis malheureux.* 336
VII. Élég. *Réponse d'Ovide à un de ses amis, qui lui avoit demandé de ses nouvelles, et de celles du pays qu'il habitoit.* 339
VIII. Élég. *Imprécation contre un mal-honnête homme qui insultoit à sa disgrace.* 343
IX. Élég. *Action de grace à un ami généreux et bienfaisant.* 346

X. Élég. *Le poëte se plaint amèrement de la longueur et de la dureté de son exil.* 349
XI. Élég. A SA FEMME. *Il la console sur ce que quelqu'un l'ayant traitée de femme d'exilé, elle en avoit été extrêmement offensée.* 353
XII. Élég. *Il montre combien il est difficile de faire des vers pendant l'exil.* 356
XIII. Élég. *Ovide fait d'ingénieux reproches à un ami sur ce qu'il négligeoit de lui écrire.* 360
XIV. Élég. A SA FEMME. *Il lui promet de l'immortaliser pour prix de sa fidélité.* 363
CONSOLATION A LIVIE, *épouse d'Auguste, à l'occasion de la mort de son fils Drusus Néron.* 393
IMPRÉCATIONS CONTRE IBIS. 419
LE NOYER, Élég. 471
HALIEUTICON, *ou description des poissons.* 483

FIN DE LA TABLE DES SOMMAIRES.




SPECIAL
88-B
15127
V.6
THE GETTY CENTER
LIBRARY

